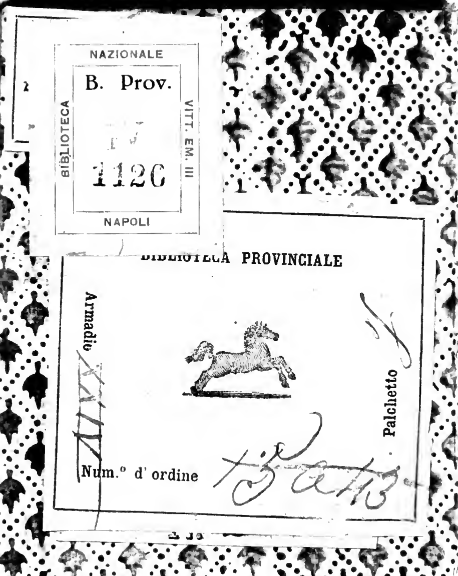
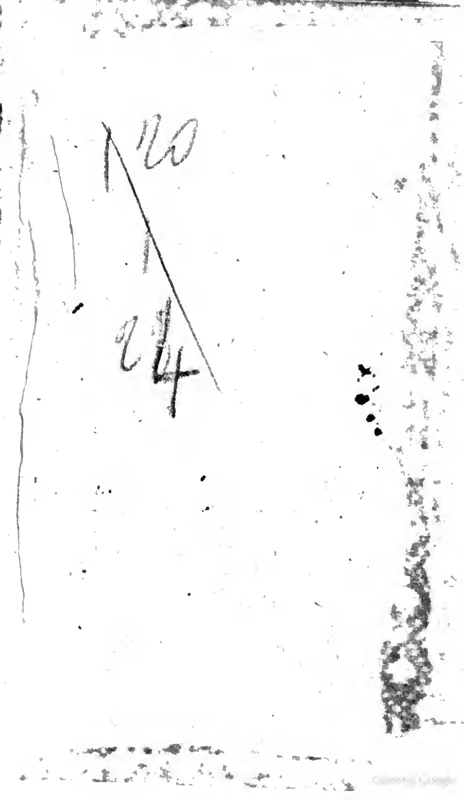






LES

TROIS SIECLES

DE

LA LITTÉRATURE FRANÇOISE.

TOME TROISIEME.

L = Q

LES

TROIS SIECLES

DE

LA LITTÉRATURE FRANÇOISE,

OU

TABLEAU

DE L'ESPRIT DE NOS ÉCRIVAINS,

Depuis FRANÇOIS *I. jusqu'à nos jours.*

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE,

*Par M. l'Abbé S**** DE *CASTRES.*

Cinquieme Édition, corrigée & augmentée considérablement.

TOME TROISIEME.



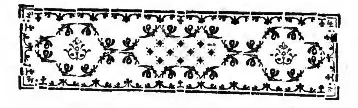
A LA HAYE,

Chez GOSSE JUNIOR, Libraire.



M. DCC. LXXVIII.

His ego gratiora dictu esse scio; sed me vera pro gratis loqui, etsi meum ingenium non moneret, necessitas cogit. Vellem equidem vobis placere, Quirites: sed multò malo vos salvos esse, qualicumque erga me animo futuri estis. Tit. Liv. L. 4. n°. 96.



LES
TROIS SIECLES
DE
LA LITTÉRATURE
FRANÇOISE.

L

LABAT, (*Jean-Baptiste*) Dominicain, né à Paris, mort dans la même ville en 1738, âgé de 75 ans.

Quoiqu'il paroisse tomber quelquefois dans les travers des Ecrivains voyageurs, qui observent mal & exagerent toujours, on trouve néanmoins des détails vrais & intéressans dans son *Nouveau Voyage aux Isles de l'Amérique.* Il y donne une idée assez étendue de l'Histoire Naturelle de ce pays, des Mœurs, de la Religion, du Gouvernement & du Commerce de ses Habitans. Ce Voyage est écrit avec un ton de liberté & de franchise qui plaît, malgré la prolixité & l'incorrection du style. L'Auteur le composa, dit-on, sur les lieux.

Le P. *Labat* a fait auſſi l'Hiſtoire de ſes *Voyages en Eſpagne & en Italie*, qui ſont beaucoup moins lus, depuis que tant de Voyageurs ont écrit ſur ces mêmes Contrées.

Il a donné encore d'autres Relations hiſtoriques de divers pays, & rédigé les *Mémoires du Chevalier d'Arvieux*, *Envoyé du Roi de France à la Porte*. Ces Mémoires ne ſont pas à l'abri de reproche, ou, pour mieux dire, ils fourmillent de fautes de toute eſpece, comme on peut en juger par une très-bonne Critique publiée contre eux dans le tems, ſous le nom d'un Secrétaire de l'Ambaſſadeur *Méhémet Effendi*.

LABBE, (*Philippe*) Jéſuite, né à Bourges, en 1607, mort à Paris en 1667.

On feroit une Bibliothéque de tous les fruits de ſon travail. Ses Ouvrages, preſque tous en Latin, forment une immenſité de volumes *in-folio*. Les plus connus ſont la *grande Collection des Conciles*, la *Concordance chronologique*, la *Bibliothéque des Bibliothéques*, & le *Chronologue François*. On chercheroit vainement dans ces Ecrits de la pureté, de la préciſion & du goût. L'Auteur a un peu trop négligé ces qualités qui donnent un nouveau luſtre à l'érudition. Peut-être a-t-il trop écrit pour ſe former à bien écrire.

LABÉ, (*Louiſe* Charly, dite) ſurnommée *la Belle Cordiere*, parce qu'elle étoit femme d'un Marchand de cordes, née à Lyon en 1526, morte en 1566.

Elle cultiva la Poësie dans un tems où les moindres principes de goût étoient encore inconnus. Ce qui prouve qu'elle étoit née avec de vrais talens, c'est que, malgré la barbarie de son siecle, on remarque dans ses Poësies, des traits d'esprit & de délicatesse qui font le plus grand plaisir. L'Allégorie, intitulée, *Débats de folie & d'amour*, est un Ouvrage plein d'images, de naturel, de finesse, dont le sujet est aussi ingénieux, que la morale en est utile.

LA BEAUMELLE. *Voyez* BEAUMELLE.

LABOUREUR, (*Jean* LE) Aumônier du Roi, né à Montmorency, près de Paris, en 1623, mort en 1676.

Tous ses Ouvrages historiques ne sont bons qu'à être consultés par ceux qui travaillent sur l'Histoire, & qui sont bien aise de s'épargner la peine de puiser dans les sources, en feuilletant les Ouvrages des Auteurs qui ont fait les frais du premier travail.

1. LACOMBE, (*Jacques*) Avocat, puis Libraire, né à Paris en 1724.

Après avoir tâché de se rendre utile au Public par des Ouvrages, tels qu'une *Traduction de Siphylis, de Fracastor*; *l'Histoire des Révolutions de l'Empire de Russie*, *l'Histoire de Christine, Reine de Suede*, *l'Abrégé chronologique de l'Histoire Ancienne*, celui de *l'Histoire du Nord*, *le Dictionnaire Portatif des Beaux-Arts*, & la *Poëtique* de M. de *Voltaire*; de l'amour des Let-

tres, il eſt paſſé à celui de la Librairie. Peut-être lui a-t-il paru plus doux & plus avantageux d'acquérir, par cette voie, un certain empire dans la Littérature, que ſes talens ne lui auroient pas procuré. Il faut cependant convenir que ſes Compilations annoncent des connoiſſances, de l'ordre, du diſcernement, & qu'elles pourroient contribuer à l'inſtruction, ſi elles ne favoriſoient trop la pareſſe, par la méthode ſuperficielle des abrégés.

M. *Lacombe* pourroit rendre des ſervices plus réels aux Lettres, en uſant avec plus de fermeté de la ſurintendance qu'il s'eſt établie ſur un grand nombre de nos Journaliſtes ; car il a ſu ſoumettre au joug de ſa preſſe, non-ſeulement tous les petits Journaux, mais encore le *Mercure*. Ce dernier Recueil ſurtout, qu'on a vu autrefois intéreſſant par le choix des Pieces & l'impartialité des jugemens, ne paroît être, depuis qu'il en a la direction, qu'un dépôt de fadeurs & de délires philoſophiques qui commencent à fatiguer le Public éclairé. Comment le vrai goût pourroit-il ne pas être ſoulevé par la fumée inſipide de tant d'encens prodigué à des Ouvrages médiocres ? & le bon ſens ne pas être révolté par l'enthouſiaſme que l'eſprit de parti y affiche dans toutes les occaſions ?

Ce Journal, deſtiné dans ſon origine à recueillir les prémices des Muſes naiſſantes, à offrir aux yeux de la Nation les premiers germes des talens capables de flatter ſes eſpéran-

ces ; à former un mélange intéreſſant des traits de délicateſſe, d'agrément, de force & de ſenſibilité qu'a produit l'imagination françoiſe ; à rendre compte de ce que les Sciences & les Beaux-Arts enfantent tous les jours ; à encourager les Artiſtes par de juſtes éloges, ou à les éclairer par des critiques lumineuſes : ce Journal borne à préſent tout ſon mérite à des Logogryphes dignes du ſeizieme ſiecle, à des Contes d'une froideur qui glace l'eſprit, ou d'une extravagance qui égare le ſentiment & corrompt le goût ; à quelques Pieces fugitives en l'honneur des Héros littéraires du tems, admiſes par préférence ſur d'autres Productions plus propres à être goûtées ; à des analyſes infidelles ou partiales, qui contrediſent ouvertement les regles de la Littérature ou celles de la décence : ce Journal enfin n'eſt plus qu'un théâtre burleſque où l'on voit toujours reparoître les mêmes Acteurs, tenir les mêmes propos, reſſaſſer les mêmes principes, décrier les Grands Hommes, & déifier les plus minces avortons.

Nous ne prétendons pas imputer à M. *Lacombe* ces déſordres dont il ſera la premiere victime, puiſque le décri de ce Journal ne peut qu'entraîner la diminution des Souſcripteurs. Mais ne devroit-il pas réprimer ſes Gagiſtes, & exclure de ſa domination les plumes foibles ou téméraires ? Ne devroit-il pas rejetter tant de lambeaux paraſites, conſacrés à des extaſes

ridicules sur l'excellence prétendue de tant de mauvaises Pieces * de Théâtre foudroyées par le Parterre, & réhabilitées dans ses Bureaux ? Ne devroit-il pas défendre, en vertu de son autorité pécuniaire, (à M. *de la Harpe*, par exemple) d'outrager le grand *Rousseau* ** en faveur de M. de *Voltaire* & de *la Mothe Houdart ;* de décrier le génie des *Corneille*, des *Bossuet*, des *Despréaux*, &c. ; de persiffler nos bons Ecrivains, pour applaudir aux corrupteurs du goût ? Ne devroit-il pas abaisser, par de sages avis, ce ton de suffisance qui n'est pas celui de la supériorité, mais le fruit d'un égoïsme dont l'excès souleveroit l'indignation, s'il étoit moins ridicule ? Ne devroit-il pas lui dire, avant toutes choses : ne louez pas si obstinément vos propres Ouvrages, car le Public ne rétractera pas le jugement qu'il en a porté ; ne célébrez pas les Philosophes, parce que le tems de l'illusion est à son terme ; ne farcissez pas vos Extraits des éloges que M. de *Voltaire* vous prodigue, parce qu'on sait que M. de *Voltaire* ne loue que la médiocrité ; n'ajoutez point aux Lettres qu'il vous écrit, parce que vous les gâtez par vos amplifications ; ne les faites pas arriver trop tôt, *** parce que vos bévues sont

* De la *Mere jalouse*, entre autres. Voyez le *Mercure* de Mars 1772.

** Voyez le *Mercure* d'Avril 1772, premier vol.

*** Dans le second vol. du *Mercure* d'Avril 1772.



trop ſenſibles ; gardez-vous ſurtout de m'en écrire à moi-même, parce qu'on ſait que nous nous voyons tous les jours ; & ſi enfin la manie de vous fêtoyer vous-même eſt incurable, fabriquez au moins votre encens en France, ne le faites pas venir * de Ruſſie ; car ſi vous ſavez bien copier le ſtyle des Poëtes du Nord, il n'eſt pas ſi aiſé de jouer le Seigneur de Ruſſie ?

De cette maniere, M. *Lacombe* réprimeroit les abus de ſa Preſſe, préviendroit les murmures des Gens de Lettres, & réuniroit à l'eſtime qu'on doit à ſa politeſſe, l'avantage de contribuer, ſans aucun reproche, à l'amuſement & à l'utilité du Public.

Nous apprenons dans le moment que cet Auteur Libraire n'a plus la direction du *Mercure*, ni d'aucun autre Journal, & qu'il s'eſt vu con-

---

qui ne parut que le 17 ou le 18 du même mois, M. *de la Harpe* rend compte des *Odes Pythiques de Pindare*, traduites par M. de *Chabanon* : dans le *Mercure* du mois de Mai ſuivant, on trouve une Lettre de M. de *Voltaire* à M. *de la Harpe*, dans laquelle on lui dit qu'il *a rendu au très-eſtimable M. de Chabanon la juſtice que mérite ſa proſe noble & harmonieuſe.* Or, cette Lettre de M. de *Voltaire* eſt datée *du* 18 *Avril* 1772, c'eſt-à-dire, du jour même que parut à Paris le Mercure où ſe trouve l'Extrait en queſtion.

* Voyez, dans le premier vol. du *Mercure* de Juillet 1773, une Lettre de M. *de la Harpe* à M. *Lacombe* accompagnée d'une Piece de Vers adreſſée à M. *de la Harpe* par un prétendu Seigneur Ruſſe.

traint d'abandonner le Commerce de la Librairie, pour s'être chargé trop facilement des Ouvrages de MM. *Marmontel*, *de la Harpe*, *Gaillard*, &c. qu'il n'a pu vendre, & qui l'ont ruiné.

2. LACOMBE DE PREZEL, (*Honoré*) Avocat, frere du précédent, né à Paris en 1725.

Cinq ou ſix Dictionnaires, tels que le *Dictionnaire Iconologique*, celui *du Citoyen*, celui *de Juriſprudence & de Pratique*, celui *d'Anecdotes & de Traits ſinguliers*, celui *de Portraits des Hommes célebres*, dont quelques-uns ont eu du ſuccès, ſont le fruit de ſes travaux littéraires. On remarque dans ces différentes Compilations, de la Méthode & du goût, de l'arrangement & du choix dans les matieres. Voilà à peu près tout le mérite que comporte ce genre de travail. On dira peut-être qu'il n'eſt pas propre à procurer une gloire brillante : à la bonne heure, il fait du moins goûter la ſatisfaction de s'être rendu utile, & ce qui n'eſt pas moins ſatisfaiſant, l'avantage de s'être enrichi.

3. LACOMBE, (*François*) né à Avignon en 1733.

Ce nom eſt deſtiné ſans doute à figurer à la tête de tout qui s'appelle Dictionnaire ou Compilation. Celui-ci eſt Compoſiteur d'un *Dictionnaire du vieux langage François*, qui peut être utile à ceux qui aiment la lecture de nos anciens Auteurs, aux Généalogiſtes, aux Char-

triers, aux Notaires, surtout aux derniers, lorsqu'ils sont embarrassés pour l'intelligence de quelques expressions hors d'usage. Il a aussi donné une Edition des *Lettres choisies de Christine Reine de Suede*. Ces Lettres ont été bien accueillies du Public, parce qu'elles sont véritablement d'elle. Il n'en a pas été ainsi des *Lettres secretes*, publiées par le même Auteur, sous le nom de cette même Princesse, parce qu'il étoit aisé d'en sentir la supposition. D'ailleurs, elles ne sont nullement propres à faire honneur à cette Reine. Elle y paroît pédante, orgueilleuse, livrée à toutes les passions, sans décence, & presque sans jugement. Sa conduite, il est vrai, pourroit faire croire qu'elle en a écrit certaines; mais il vaut mieux les rejetter toutes comme apocryphes, puisque la fausseté manifeste de quelques-unes, forme un préjugé légitime contre la vérité des autres.

On doit encore à M. *Lacombe* la Traduction de quelques Ouvrages Anglois, tels que *les Lettres* de Milord *Shaftersbury sur l'enthousiasme, les Lettres historiques & philosophiques* du Comte d'*Oreri*, *sur la Vie & les Ouvrages du Docteur Swift*, quelques Poësies de *Pope* & de *Dryden*, &c. Si dans ces différentes Traductions, il n'a pas toujours le mérite de l'élégance, on ne peut lui refuser celui de l'exactitude, de la précision & de la clarté.

1. LACROIX, (*Pierre-Firmin*) Avocat au

Parlement de Toulouse, de l'Académie des Jeux Floraux, né en 173..

Le Recueil de ses *Mémoires* offre une diversité de causes intéressantes, bien présentées, & surtout un style noble, facile, élégant, propre à servir quelquefois de Modele à la plupart des Avocats de la Capitale, quoique M. *Lacroix* n'ait jamais quitté la Province, où l'on a souvent à lutter, principalement dans la sienne, contre l'habitude d'un idiome particulier, qui influe souvent sur la maniere d'écrire.

On a encore de cet Auteur plusieurs petits Ouvrages qui ont un rapport plus particulier avec les Belles-Lettres, & qui ne sont pas moins honneur à sa plume.

2. LACROIX, (*N.* DE) Avocat, né à Paris en 17...

Qu'il n'ait point fait les *Lettres d'Asi à Zurac*, celles du *Colonel Talbert*, le *Traité de Morale*, que nous lui avons attribués, (d'après l'Auteur de *la France Littéraire*) peu importe au Public, & encore moins à sa réputation. On peut en dire autant des *Mémoires du Chevalier de Gonthieu*, qu'il ne désavoue pas, aussi-bien que des *Mémoires d'un Américain*, des *Lettres d'un Philosophe sensible*, & des cinq premiers volumes du *Spectateur François*, que cet Écrivain réclame dans une Lettre à l'Auteur du Mercure. En prononçant ainsi, nous serons d'accord avec sa modestie; car il dé-

clare * franchement *qu'il n'a aucune prétention au suffrage de la postérité.* Peut-être est-il plus jaloux des éloges du Siecle présent. Il est vrai que la maniere de penser, de disserter, de moraliser, est un titre assuré pour plaire aux tristes Penseurs de notre tems; mais encore faudroit-il savoir assaisonner ses pensées, ses dissertations, sa morale, les embellir des graces du style, & les présenter ainsi parées au Lecteur, qui n'estime que ce qu'il peut goûter. Par malheur, le génie de M. de *Lacroix* est morne, sec, empesé, pédantesque, & ne sort de sa gravité que pour lancer des pointes & des jeux de mots plus désastreux encore que son style ordinaire.

3. LACROIX, (*Jean-François* DE) né à Compiegne en 17..

L'Esprit de Mlle. Scudéry, Ouvrage qui suppose le talent de l'analyse, eu égard à la diffusion qui regne d'un bout à l'autre dans les Productions de cette Demoiselle, le *Dictionnaire des Cultes Religieux*, celui *des Batailles*, le *Dictionnaire d'Education*, celui *des Dits & Faits mémorables*, lui méritent une place parmi ceux qui, sans rien tirer de leur propre fonds, ont voulu figurer parmi les Auteurs. Il a néanmoins le mérite d'avoir su joindre l'utile &

---

* Dans le premier vol, du *Mercure* de Janvier 1773, page 156.

l'agréable dans ces différens Recueils, dont le titre du dernier nous paroît fautif. C'eût été assez d'intituler cet Ouvrage, *Dictionnaire des Dits mémorables ;* car les *Faits* y sont très-rares & toujours secondaires. Un Dictionnaire de ce dernier genre devroit présenter un récit abrégé des principaux événemens arrivés sur notre Globe, & celui de M. de *Lacroix* ne contient que des Anecdotes & des Bons-mots.

LADVOCAT, (*Jean-Baptiste*) Docteur, Bibliothécaire & Professeur de Sorbonne, né à Vaucouleurs, dans le Diocese de Toul, en 1709, mort à Paris en 1765.

La diversité des objets auxquels il s'est attaché, l'a sans doute empêché, non de réussir, mais d'exceller dans aucun genre, comme la trempe de son esprit sembloit l'annoncer. Belles-Lettres, Langues savantes, Philosophie, Mathématiques, Théologie, Critique, Histoire sacrée & profane, ecclésiastique & littéraire, tout a été de son ressort, & voilà pourquoi il n'a fait qu'effleurer chacune de ces parties. Il s'est cependant rendu utile à plusieurs égards, ce qui doit lui mériter une place parmi les bons Littérateurs de ce Siecle.

On fait cas de sa *Grammaire* Hébraïque, composée pour l'instruction de ses Eleves, aussi bien que de son *Dictionnaire géographique* portatif, publié sous le nom de *Vosgien*, où il a su réduire à de justes notions, les détails trop diffus de celui de *la Martiniere*. Son *Diction-*

naire historique portatif conſervera toujours ſa ſupériorité ſur tous les Ouvrages de ce genre qui l'ont précédé, & ſur ceux même qu'on a publiés depuis. Il eſt moins complet que le *nouveau Dictionnaire hiſtorique* en ſix volumes ; mais on y trouve auſſi moins d'inexactitudes, moins d'erreurs, moins de fauſſes citations, moins de faux jugemens, moins de fautes de ſtyle & de typographie.

Les Auteurs de ce dernier Dictionnaire ont eu d'autant plus tort de s'élever contre celui de M. l'Abbé *Ladvocat*, qu'ils ſont tombés avec plus d'excès dans les fautes qu'ils lui ont reprochées, & qu'ils en ont commis une infinité d'autres beaucoup plus répréhenſibles. Ajoutons qu'ils ont ſouvent copié l'Auteur qu'ils ſe ſont efforcés de déprimer ; & quand ils ne l'ont pas copié, ce n'a été que pour s'égarer, ou montrer une partialité puiſée dans le *Dictionnaire hiſtorique, littéraire & critique*, qu'ils ont également décrié. Etre tout à la fois plagiaires & détracteurs des Ecrivains qu'on met à contribution, c'eſt manquer à la reconnoiſſance & à l'honnêteté ; mais c'eſt ſuivre une méthode aſſez ordinaire à pluſieurs Gens de Lettres.

LAFARE, (*Charles-Auguſte*, Marquis DE) Capitaine des Gardes de *Monſieur*, puis du Duc d'Orléans, Régent, né dans le Vivarais en 1644, mort en 1712.

Il avoit près de ſoixante ans lorſqu'il com-

mença à s'exercer dans la Poësie. La légereté, les graces & l'enjouement de sa Muse, feroient croire que toute la vivacité d'une heureuse jeunesse a présidé à ses compositions. Ses premiers hommages furent consacrés à Madame de *Caylus* : ce sont aussi les plus jolis Vers * qu'il ait faits. Après ce début, l'amour, le vin & les plaisirs furent les objets de ses Chants, sur lesquels une imagination gaie, une touche fine & délicate, un génie agréable & facile, répandent un coloris que les regles austeres du Parnasse n'avoueront pas toujours ; mais qui n'en paroît que plus original. L'Abbé de *Chaulieu*, son ami, lui inspira sans doute le goût des Poësies légeres, & avec lui, cette liberté épicurienne qui se plaît à afficher l'*insouciance* dans la plupart de ses Pieces. Les inclinations & les idées de ces deux Poëtes étoient les mêmes. L'inexactitude & l'incorrection ne paroissoient pas, à leurs yeux, des défauts capables de gêner leurs saillies. Il faut convenir que leur négligence étoit le plus souvent la mere des graces. Il y a seulement entre eux cette différence, que les Vers de M. de *Lafare* sont souvent trop négligés, & n'ont pas cette vivacité, cette aisance soutenue, cette variété de tours

---

* Ils commencent ainsi :

M'abandonnant un jour à la tristesse,
Sans espérance & même sans desirs, &c.

& d'expressions qui font de *Chaulieu* un Poëte inimitable.

Avant de s'égayer dans les jeux d'une Muse badine, M. de *Lafare* avoit manié les crayons de l'Histoire. On ne peut trop s'étonner qu'un homme dont les Poësies annoncent un caractere porté à l'indulgence, & qui en avoit lui-même besoin, se soit livré, avec si peu de réserve, au fiel qui domine dans ses *Mémoires & Réflexions sur les principaux événemens du Regne de Louis XIV.* Ces Mémoires ne sont, à proprement parler, qu'une satyre d'un bout à l'autre. L'humeur qui y éclate en décrédite l'autorité, & inspire une juste défiance au Lecteur.

LAFARGUE, (*Etienne* DE] Avocat au Parlement de Pau, des Académies de Caen, de Lyon & de Bordeaux, né à Dax en 1728.

On trouve, dans ses *Œuvres mêlées*, plusieurs petits Ouvrages qui annoncent un homme éclairé, un Observateur judicieux, un sage Moraliste, un Ecrivain qui, sans être de la premiere ni de la seconde classe, ne laisse pas pas d'avoir du mérite.

LAFITAU, (*Pierre-François*) Evêque de Sisteron, né à Bordeaux en 1685, mort en 1764.

Nous ne dirons pas, d'après le Gazetier Ecclésiastique, comme les Auteurs du *Nouveau Dictionnaire historique des* Hommes célebres, que *l'Histoire de la Constitution* UNIGENITUS de M.

Lafitau, offre plus de légereté dans le ſtyle que de vérité dans les faits, & ce ſera par un eſprit d'impartialité. Au contraire, nous dirons qu'on y trouve le vrai, qui doit être la baſe de tout Ouvrage hiſtorique, & avec le vrai, de l'ordre, de la clarté, du développement, un ſtyle noble, convenable à l'Hiſtoire, & une modération dont on ne doit jamais s'écarter. Ses Ouvrages de piété ſont écrits avec onction, avec élégance, & renferment des maximes très-utiles pour la conduite des ames pieuſes. Si ſes *Sermons* n'abondent pas en raiſonnemens & en ſolidité, ils ſont du moins bien ſupérieurs aux Diſcours légers de la plupart de nos Orateurs modernes, & n'ont point du tout l'*air d'être plutôt l'Ouvrage d'un Moine Portugais que d'un Evêque François*, comme l'a dit encore, avec ſon élégance ordinaire, le Gazetier Eccléſiaſtique.

LAFONT, (*N.* DE) né à Paris en 1686, mort en 1725.

Son exemple doit ſervir d'inſtruction pour les talens & pour les mœurs. Sa mort, cauſée par la débauche, l'enleva dans la vigueur de l'âge, & l'empêcha de ſe faire une grande réputation dans la carriere dramatique. De pluſieurs Comédies qu'il a compoſées, on ne joue aujourd'hui que les *Trois Freres Rivaux*. Son Ballet lyrique des *Fêtes de Thalie*, repréſenté pour la premiere fois en 1714, eut quatre-vingt repréſentations de ſuite, & reparoît avec ſuccès,

La vigueur de l'esprit, les graces du pinceau, se font sentir dans ces deux Productions, quoique d'un genre différent.

LAFONTAINE, (*Jean*) de l'Académie Françoise, né à Château-Thierry en 1621, mort à Paris en 1695.

Croiroit-on que l'homme de tous les âges, de toutes les Nations, le Poëte de la Nature, le génie peut-être le plus original qui ait paru dans le Monde Littéraire, ait trouvé dans notre siecle des détracteurs? Croiroit-on que, parmi ces détracteurs, le plus acharné soit précisément celui qui en eût dû le mieux sentir tout le mérite, M. de Voltaire? Nous n'insinuerons pas qu'après s'être exercé dans tous les genres, ce célebre Ecrivain a voulu déprimer le seul Poëte qu'il eût tenté vainement d'imiter, & dont il n'a pas même essayé de suivre la carriere. Ce motif suffiroit pour ôter toute autorité à son jugement. Mais quand on le voit, dans différentes Brochures, réduire tantôt à *trente* les bonnes Fables de l'*Esope* François, tantôt à une *cinquantaine*, & en dernier lieu * lui en accorder, comme par grace, *quatre-vingt*; quand on lui entend dire que ce Poëte *n'a rien inventé*, *qu'il n'a qu'un style*, *qu'il écrivoit un Opéra du même style dont il parloit de Jeannot Lapin & de Rominagrobis; que son génie n'étoit nullement propre à*

---

* *Questions sur l'Encyclopédie*, sixieme Partie, article *Fable*.

la Poëſie ſublime, & que tout cela pouvoit excuſer Boileau de n'avoir pas fait mention de lui; & de ne l'avoir jamais compté parmi ceux qui faiſoient honneur au ſiecle de Louis XIV, * il eſt impoſſible de ne pas croire que, dans une critique, auſſi peu judicieuſe, il n'a eu d'autre objet que de s'égayer par des paradoxes. Ne devoit-il pas craindre de ſoulever contre lui, non-ſeulement ſes Compatriotes, mais encore tous les Peuples éclairés de l'Europe, qui ne s'applaudiſſent de leurs progrès dans notre langue, qu'à proportion qu'ils ſentent mieux les beautés originales de ces mêmes Fables qu'il cherche à dépriſer?

Après cette obſervation il feroit inutile de réfuter des déciſions auſſi étrangeres que celles que nous venons de citer. Cependant, comme un nom accrédité dans la Littérature n'eſt que trop capable aujourd'hui d'en impoſer à la multitude; comme les Eſprits foibles & légers ſe laiſſent aiſément ébranler par le perſiflage; comme la plupart d'entre eux ceſſent d'admirer, dès que la mode le commande, ou que le ridicule les effraie, il eſt néceſſaire de défendre la gloire d'un des premiers Poëtes de la Nation.

Nous remarquerons d'abord que la méthode

---

* *Ibid.* Voyez auſſi les *Mélanges*, édit. *de* 1713. Voyez encore le tome 13 de l'édition *in-8.* en 41 volumes, où il dit en propres mots, pag. 334, *qu'il demandoit l'aumône à M. le Duc de Vendôme, pour aller voir des filles.*

de M. de *Voltaire*, pour décrier *Lafontaine*, eſt préciſément la même qu'il a conſtamment employée contre les grands Génies qui ont illuſtré notre Littérature. *Deſcartes*, *Corneille*, *Monteſquieu*, les deux *Rouſſeau*, *Crébillon*, *Maupertuis*, *M. le Franc*, ſeroient déchus depuis longtems de leur célébrité, ſi on eût ſouſcrit à cette formule qui lui eſt ſi familiere ; *un homme qui s'exprime ainſi, mérite-t-il...* formule qui ne vient jamais qu'après l'expoſition de quelques fautes légeres contre la langue, & preſque inévitables dans les Ouvrages de génie.

Nous ne prétendons pas juſtifier *Lafontaine* ſur quelques défauts de langage : nous pourrions dire que ces défauts tiennent en quelque ſorte à la tournure de ſa penſée, & contribuent ſouvent à l'embellir. Il en eſt de ces inexactitudes comme des licences poëtiques ; dès qu'elles produiſent un grand effet, elles ceſſent d'être des licences blâmables. Nous nous contenterons de dire que M. de *Voltaire*, ſi ſévere ſur cet article, en offre plus d'exemples dans ſa Poëſie, que tous les Auteurs qui ont éprouvé ſa cenſure : la *Henriade* ſeule en fournit plus de mille qu'il ſeroit aiſé d'indiquer. Nous ajouterons que ces mêmes fautes, incapables de diminuer le mérite des bons Ouvrages, ſeroient des titres de condamnation contre les ſiens, parce qu'il s'en appuie pour décrier ceux des autres.

Il n'eſt pas mieux fondé, lorſqu'il refuſe à *La-*

fontaine le talent de l'invention. M. de *Voltaire* peut-il ignorer que le coloris a toujours été ſa partie principale? N'eſt-on pas en droit de lui dire que ſon plus grand mérite en Poëſie, eſt d'embellir tout ce qu'il touche? Et embellir, eſt-ce inventer?

On ſe voit d'un autre œil qu'on ne voit ſon prochain.

Lafontaine, à qui appartient cette maxime, a la gloire de s'être fait un genre à lui-même, & de ne rien devoir à perſonne. En convenant que pluſieurs ſujets de ſes Fables ont été tirés d'*Eſope*, de *Phedre*, de *Locman*, on ſera certainement autoriſé à dire que la maniere neuve, originale, naïve, pleine de grace & de fécondité, dont il les a préſentés, l'en rend créateur. Ce Fabuliſte eſt comme un Statuaire habile, qui ſait former une figure accomplie d'un bloc informe & groſſier, lequel, ſans ſon ciſeau, n'auroit eu qu'une exiſtence obſcure. D'ailleurs, toutes ſes Fables n'ont pas été tirées d'un fond étranger. Il en eſt un très-grand nombre qu'il ne doit qu'à lui-même; & la maniere dont il traite ſes ſujets, le met bien au deſſus des Auteurs qui lui ont quelquefois fourni des matériaux. C'eſt à ces traits qu'on reconnoît le vrai Poëte. Nature du ſujet, ſageſſe du plan, ordonnance des tableaux, fraîcheur du coloris, choix des ornemens, richeſſe des détails, naturel des deſcriptions, vérité des caracteres, fineſſe de morale, tout y fait ſen-



tir cette heureuſe facilité inconnue avant lui.

On l'accuſe encore d'avoir toujours le même ſtyle. Prétend-on dire par-là que ſes Fables ſont toutes écrites de la même maniere, du même ton ? Et dans ce cas, comment ne s'eſt-on pas apperçu qu'on avançoit une abſurdité démentie par la ſeule inſpection de ſon Recueil ? Quelle variété de ſujets, de deſſein, d'exécution, de coſtume, d'images, de tours, d'expreſſions, de morale ! On y reconnoît partout, à la vérité, le même caractere de génie, comme on reconnoît la touche de *Rubens* à chacun de ſes tableaux ; mais chaque objet y eſt traité avec les couleurs qui lui ſont propres.

Si on veut faire entendre que *Lafontaine* n'a fait que des Fables, ou qu'il n'eſt eſtimable que dans cette ſeule partie, ſes imitations des Métamorphoſes d'Ovide, ſa belle Elégie ſur la diſgrace de M. *Fouquet*, ſes Diſcours à Madame de *Monteſpan*, à Madame de la *Sabliere*, & quelques autres de ſes Ouvrages, feront la réfutation de cette injuſtice, & la preuve qu'il étoit capable de réuſſir & même d'exceller dans plus d'un genre. En un mot, quand il ſeroit vrai que *Lafontaine* n'eût jamais eu qu'un ſtyle, il ſeroit toujours certain qu'il a eu celui du génie. Pourquoi en auroit-il changé ? Mais c'eſt préciſément par la variété & le charme inexprimable de ſon ſtyle, que ce Poëte mérite, de l'aveu de tous les gens de goût, d'être placé parmi les Ecrivains du premier ordre.

» Le ſtyle de *Lafontaine*, dit celui de ſes Panégyriſtes que l'Académie de Marſeille a couronné, » eſt peut-être ce que l'Hiſtoire litté-
» raire de tous les ſiecles offre de plus éton-
» nant. C'eſt à lui ſeul qu'il étoit réſervé de
» faire admirer, dans la briéveté d'un Apolo-
» gue, l'accord des nuances les plus touchan-
» tes, & l'harmonie des couleurs les plus op-
» poſées. Souvent une ſeule Fable réunit la
» naïveté de *Marot*, le badinage & l'eſprit de
» *Voiture*, des traits de la plus haute Poëſie, &
» pluſieurs de ces Vers que la force du ſens
» grave à jamais dans la mémoire. Nul Auteur
„ n'a mieux poſſédé cette ſoupleſſe de l'ame,
„ qui ſuit tous les mouvemens de ſon ſujet. „

A-t-on plus de raiſon de lui refuſer de l'aptitude au ſublime ? La Fable du Statuaire, celle du Chêne & du Roſeau, celle du Payſan du Danube, & une infinité d'autres, ne ſont-elles pas des créations d'un eſprit qui ſait s'élever, dès que ſon ſujet exige de la nobleſſe, de la force, de l'enthouſiaſme ? Y a-t-il, ſoit parmi les Anciens, ſoit parmi les Modernes, un Poëte qui offre autant d'exemples du ſublime de ſentiment & du ſublime d'expreſſion ? M. *Marmontel*, qui juge quelquefois ſainement des grands Maîtres, dit en parlant de *Lafontaine*, que nous n'avons pas de *Poëte plus riant, plus fécond, plus varié, plus gracieux & plus* SUBLIME; il recommande la lecture de ſes Fables aux jeunes Poëtes, pour en étudier la

verſification & le ſtyle ; *où les Pédans*, ajoute-t-il, *n'ont ſu relever que des négligences, & dont les beautés raviſſent les hommes de l'Art les plus exercés & les hommes de goût les plus délicats.* *

Que faut-il donc conclure de la critique de M. de *Voltaire*, & du ſilence de *Boileau* ** ſur lequeil il s'appuie ? Rien autre choſe, ſi ce n'eſt que l'un & l'autre tournent au déſavantage de ces deux Auteurs. Sans chercher à pénétrer les motifs de l'Auteur de l'*Art Poëtique*, on pourroit aſſurer que ce Poëme ceſſe d'être complet, puiſqu'il n'y dit rien de la Fable, genre le plus capable de faire honneur à notre Parnaſſe & à notre Langue. *Boileau* ne pouvoit ignorer combien *Moliere* faiſoit cas de notre Fabuliſte ; & M. de *Voltaire*, ſi inſtruit dans les anecdotes littéraires, auroit dû ſe rappeler que ce Juge ſi éclairé de l'eſprit & du cœur humain, avoit dit à ce même *Boileau* & à *Racine* : *Meſſieurs, ne raillez point le bon homme, il ira plus loin que nous.* Ne feroit-il pas honteux pour la gloire des Lettres, que la modeſtie de *Lafontaine*, la ſimplicité de ſon caractere & de ſes mœurs, euſſent affoibli l'eſtime de ſes talens aux yeux des deux hommes le

---

* Poëtique Francoiſe, Chap. XVII, *de la Fable.*

** Si *Boileau* n'a pas fait mention de *Lafontaine* dans ſon *Art Poëtique*, il a beaucoup parlé de ce Poëte dans ſa Diſſertation ſur *Joconde*, où il le propoſe comme un modele de naturel & de naïveté.

plus en état de les apprécier ? Qu'elles qu'aient été leurs idées, les Fables de ce Poëte si délicat & si naïf seront toujours des chef-d'œuvres. Les plus médiocres n'ont pas encore été égalées par ceux qui ont le mieux réussi dans la même carriere.

Il est fâcheux pour les mœurs, que ses *Contes*, qui sont autant de modeles de la narration la plus piquante, la plus naturelle & la plus gracieuse, soient en même tems un Recueil de tableaux que la jeunesse doit redouter. La simplicité de l'Auteur étoit bien éloignée d'en prévoir tout le danger. Il les regardoit, au contraire, comme des préservatifs contre les piéges de la séduction ; ce qui lui faisoit dire, avec une confiance que la candeur seule de son caractere peut sauver du soupçon de fausseté :

J'ouvre l'esprit, & rends le sexe habile
A se garder des piéges divers :
Sotte ignorance en fait trébucher mille,
Contre une seule à qui nuiront mes vers.

Tout le monde sait combien le repentir expia ces écarts de son imagination, quand on eut dissipé sa sécurité ;

Vrai dans tous ses Ecrits, vrai dans tous ses discours,
Vrai dans sa pénitence à la fin de ses jours,
Du Maître qui s'approche il prévient la justice,
Et l'Auteur de *Joconde* est armé d'un cilice. *

* Epitre de M. *Racine* le fils à *J. B. Rousseau.*

Peut-

Peut-être ces marques non équivoques de repentir ont-elles soulevé contre lui plusieurs Héros de la Philosophie. Leur admiration & leur suffrage ne se reglent que sur les rapports qu'on a avec leur façon de penser. On lit depuis long-tems sur les degrés du Trône d'où ils dispensent les réputations :

Et la Prose & les Vers, tout nous sera soumis ;
Nul n'aura de l'esprit, hors nous & nos amis.

Qu'ils apprennent cependant que *Lafontaine* a plus droit qu'aucun d'eux au titre de Philosophe qu'ils usurpent. Une seule de ses Fables renferme plus de vraie philosophie, qu'ils n'en ont répandu dans tous les Ouvrages dont ils fatiguent le Public. La philosophie du Fabuliste, il est vrai, ne ressemble en rien à cette manie audacieuse qui tourmente, dégrade & ruine l'humanité, en prétendant l'instruire ; elle est puisée, au contraire, dans la saine raison, présentée avec décence, avec intérêt, & est toujours d'accord avec la politesse & la vertu. Qu'on lise avec attention ces traits qui s'offrent à notre mémoire.

Ni l'or, ni la grandeur ne nous rendent heureux ;
Ces deux Divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille ;
Des soucis dévorans c'est l'éternel asyle ;
Véritable Vautour, que le fils de *Japhet*
Représente enchaîné sur son triste sommet.

L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste ;
Le Sage y vit en paix, & méprise le reste.
Content de ses douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ses pieds les favoris des Rois ;
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
Approche-t-il du but ? quitte-t-il ce séjour ?
Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour.

Les vertus devroient être sœurs,
Ainsi que les vices sont freres ;
Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,
Tous viennent à la file, il ne s'en manque gueres ;
J'entends de ceux qui, n'étant pas contraires,
Peuvent loger sous le même toit.
A l'égard des vertus, rarement on les voit
Toutes, en un sujet éminemment placées ;
Se tenir par la main sans être dispersées.
L'un est vaillant, mais prompt ; l'autre est prudent,
mais froid, &c.

Deux Démons, à leur gré, partagent notre vie,
Et de son patrimoine ont chassé la Raison :
Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie ;
Si vous me demandez leur état & leur nom,
J'appelle l'un Amour, & l'autre Ambition.
Cette derniere étend plus loin son Empire ;
Car même elle entre dans l'Amour.
Je le ferois bien voir, &c.

Du titre de Clément rendez-le ambitieux ; (*Louis XIV.*)
C'est par-là que les Rois sont semblables aux Dieux.
Du magnanime *Henri* qu'il contemple la vie ;
Dès qu'il put se venger il en perdit l'envie ;
Inspirez à *Louis* cette même douceur :
La plus belle victoire est de vaincre son cœur.

Comme les Dieux sont bons, ils veulent que les Rois
Le soient aussi ; c'est l'indulgence
Qui fait le plus beau de leurs droits,
Non les douceurs de la vengeance, &c.

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde,
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

La ruse la mieux ourdie
Peut nuire à son Inventeur ;
Et souvent la perfidie
Retourne sur son Auteur.

Vouloir tromper le Ciel, c'est folie à la Terre.
Le dédale des cœurs en ses détours n'enserre
Rien qui ne soit d'abord éclairé par les Dieux :
Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux,
Même les actions que dans l'ombre il croit faire.

Il ne se faut jamais moquer des misérables ;
Car qui peut se flatter d'être toujours heureux?

Ne soyez à la Cour, si vous voulez y plaire,
Ni fade adulateur, ni parleur trop sincere, &c.

Chacun tourne en réalités,
Autant qu'il peut, ses propres songes :
L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour le mensonge.

Il seroit aisé de pousser plus loin les citations ; mais c'est plus qu'il n'en faut pour faire dire de *Lafontaine*, qu'en qualité de Philosophie il connut, la vraie sagesse & l'art de la faire aimer, comme on a dit de lui, en qualité de Poëte :

Il peignit la Nature, & garda les pinceaux.

LAFOSSE, (*Antoine* DE) premier Gentilhomme de la Chambre du Roi, de l'Académie des Apatistes de Florence, né à Paris, mort en 1708, âgé d'environ 55 ans.

Deux ou trois Tragédies & principalement celle de *Manlius*, Piece dans le genre de *Corneille*, l'ont placé parmi les bons Auteurs de notre Théâtre. Il n'a pas une force aussi continue que son modele; mais il a en général la touche noble, vigoureuse. Ses plans sont réguliers; ses caracteres vrais, énergiques & bien rendus.

Lafosse avoit toutes les qualités d'un homme estimable & d'un vrai Philosophe dans le sens que les bons Moralistes attachent à ce mot. *Il préféroit les Lettres à la fortune & la vertu aux Lettres*, dit M. du *Tillet*, sentiment qui donne un nouveau prix à ses talens.

LA HARPE, (*Jean* DE) de l'Académie Françoise & de celle de Rouen, né à Paris, rue de la Harpe, en 1740, Littérateur d'une destinée aussi bizarre que malheureuse. Les Philosophes, dont il a été l'Eleve, l'Explorateur & le Hérault, se sont efforcés d'en faire un Grand Homme, & leurs efforts n'ont abouti qu'à le rendre ridicule: ses Adversaires, indisposés sans doute par le ton de suffisance, qui se manifeste dans ses moindres Ecrits, en ont fait un Nain, un Pigmée, un Lilliputien,

& il faut convenir qu'ils l'ont un peu trop raccourci. Par cette double contrariété, il eſt également devenu le jouet de la louange & du blâme, en ſorte qu'il n'eſt preſque plus poſſible d'en parler ſans un mouvement de dédain ou de plaiſanterie.

Nous ne lui refuſerons cependant pas, comme tant d'autres, de l'eſprit, des connoiſſances, & même un certain talent; mais nous remarquerons que, par une triſte fatalité, ces trois qualités littéraires ne s'annoncent dans lui, qu'avec un défaut de conſiſtance & de maintien, ſi l'on peut ſe ſervir de ce terme, qui leur ôte tout le prix. Cet *eſprit*, malgré l'appareil de réflexion & de dignité qu'il s'efforce de ſe donner, n'a jamais pu ſe débarraſſer d'un je ne ſais quel air de petiteſſe qui en décrédite les créations; ces *connoiſſances*, pour être annoncées d'une maniere affectée & préſomptueuſe, tombent inévitablement dans les diſgraces attachées à l'ignorance & au pédantiſme; ce *talent*, pour n'avoir pas été ſagement cultivé, pour afficher trop de confiance, décele continuellement ſa foibleſſe, & révolte plus qu'il n'attache; en deux mots, on peut, d'après l'expreſſion de ſon premier Maître, M. de *Voltaire*, comparer l'eſprit de M. de *la Harpe*, à *un four qui ne cuit point.*

De ce four, pour nous ſervir de ce terme aſſez plaiſant, ſont ſortis différens Ouvrages, tous marqués au même défaut de *coction* & de

maturité : des *Héroïdes*, qui, avec de l'aisance & de la douceur, manquoient absolument de cette énergie, de cette chaleur, de cette variété, de ces mouvemens qui font vivre le style & annoncent le Poëte vivant : des *Poëmes*, des *Odes*, des *Epîtres*, sans verve, sans goût, & dont l'unique effet a été de faire partager la honte de leur médiocrité aux Académiciens qui ont couronné plusieurs de ces Pieces : des *Tragédies*, qui, à l'exception de *Warwick*, ne s'élevent pas au dessus des Productions scholastiques ; & encore sur ce *Warwick*, M. de *la Harpe* peut-il dire, *mille bruits en courent à ma honte*. On parle, à ce sujet, d'un M. *Magnan*, d'un Pere *Kéli*, qui se méloit de faire des Tragédies ; & si la Tradition est vraie, la Piece, après avoir paru sur un Théâtre de College, seroit venue se montrer sur celui de la Capitale, sans autre façon que de petits changemens, qui, dit-on, ne l'ont pas embellie. Nous ne garantissons pas cette Anecdote, pour laisser une Production passable à son Auteur putatif ; du moins est-il certain que feu M. *Piron*, dit, après l'avoir vu représenter : *ce jeune homme n'a que cette Piece dans le ventre*. Tout le monde convient que *Timoléon*, *Pharamond*, *Gustave Vasa*, *Menzikoff*, *les Barmécides*, qui sont sortis du même cru, après elle, n'ont pas démenti la prédiction. Pour *Mélanie*, le Rédacteur du *Mercure*, malgré les défauts du plan, le peu d'énergie des caracteres, la langueur de

l'action, le peu de vraisemblance des incidens, a eu beau s'armer de courage pour la comparer aux bonnes Pieces * de *Racine*, chacun s'est écrié : Fi de l'impertinent Journaliste ! & par malheur ce Journaliste étoit M. de *la Harpe*.

Toujours malheureux dans ses élucubrations littéraires, cet Ecrivain a donné une Traduction de *Suétone*, qui n'a fait que le jetter dans un autre genre de déconvenue. On a rendu justice aux Observations judicieuses du Discours préliminaire ; mais les contre-sens !.... les solécismes !.... les bévues !.... elles ont été relevées par des Critiques très-propres à lui faire sentir la nécessité de traduire une seconde fois son Auteur, ou à le dégoûter pour jamais de la traduction.

Quant à ses *Eloges Historiques*, ils ont eu la même destinée que ses autres Ouvrages : célébrés dans le *Mercure*, après avoir été couronnés par l'Académie, ils ont été sifflés, avec l'Académie & le *Mercure*, par le Public. Ce n'est pas qu'ils soient tout-à-fait dépourvus de mé-

---

* Nous n'ignorons pas que M. de *Voltaire* a dit hardiment qu'il ne connoissoit pas *de Piece mieux écrite que Mélanie* ; mais personne n'ignore non plus combien M. de *Voltaire* étoit prodigue d'éloges à l'égard de ses adulateurs. Quand il seroit vrai que *Phedre* ne fût pas mieux écrite que *Mélanie*, s'ensuit-il que celle-ci soit une bonne Piece ? La correction du style peut-elle racheter les défauts de l'intrigue & des caracteres ?

rite : ils annoncent des connoiſſances, des lumieres, un eſprit cultivé, & ſont écrits avec aſſez de correction ; mais ils manquent tous de cette chaleur qui anime & paſſionne le Lecteur, qui le fait entrer dans les ſentimens du Panégyriſte, & ſans laquelle il n'exiſte pas de vrai talent. Outre que le ſtyle en eſt communément froid & compaſſé, les penſées en ſont triviales, ou peu juſtes, & ne ſont point liées enſemble. De plus, il y regne un ton dogmatique & magiſtral, qui décele un Auteur jaloux de ſes petites idées, & indiſpoſe contre lui le Lecteur le plus porté à l'indulgence.

C'eſt ſurtout à ce défaut de modeſtie & de bienſéance, dans la maniere de préſenter ſes idées, que M. de *la Harpe* doit attribuer le peu de ſuccès de ſes Ouvrages & le peu d'eſtime dont il jouit parmi les Littérateurs, parmi les Gens du monde, & même parmi les Philoſophes, ſes Protecteurs. Le ton avantageux ne convient à perſonne, moins encore à un Auteur, dont preſque tous les pas dans la carriere des Lettres ont été marqués par des chutes ou par des humiliations. Qui pourroit n'être pas révolté de le voir recueillir ſoigneuſement les éloges qu'il a reçus de M. de *Voltaire*, dans des Lettres particulieres, de lui entendre répéter, au ſujet de ſon *Eloge de Fénélon*, que *c'eſt-là le ſtyle des Grands Maîtres*, que *c'eſt le Génie du Grand Siecle paſſé, fondu dans la Philoſophie du Siecle préſent*, &, au ſujet

de ſa *Mélanie*, que l'*Europe attendoit cette Piece* avec impatience : l'Europe ! *Riſum teneatis, amici.* Qui pourroit ſurtout retenir ſon indignation, à la lecture de la Note dont il a accompagné ſon *Epître au Taſſe* : » Elle obtint, » dit-il, le premier *acceſſit*, lorſque les *Conſeils* » *à un jeune Poëte* (autre Epître de M. de *la* » *Harpe*) remporterent le prix. L'Auteur ne » voulut pas l'imprimer alors, *pour ne pas* » *trop irriter l'envie*, que cette *double hiſtoire* » affligeoit aſſez. Ses ennemis *affecterent* de » prendre ce *ménagement* pour de la *timidité* ; » ils prétendoient qu'il n'oſoit pas imprimer » ſa Piece, & lui adreſſerent, à ce ſujet, les » défis *les plus plaiſans* du monde. *Pauvres gens !* » *Corneille*, le grand *Corneille* auroit-il oſé prendre ce ton à l'égard des détracteurs du *Cid* ? & s'il l'eût pris, le Public le lui eût-il pardonné ? Car on ſait avec quelle amertume ſes Contemporains lui ont reproché d'avoir dit, avec vérité néanmoins,

Je ne dois qu'à moi ſeul toute ma renommée.

Ce qui n'a pas peu contribué encore à indiſpoſer le Public contre M. de *la Harpe*, c'eſt la maniere impérieuſe avec laquelle il a exercé les fonctions de Journaliſte, ſoit dans le *Journal de Politique & de Littérature*, mort entre ſes mains, ſoit dans le *Mercure de France*, auquel il travaille aujourd'hui pour la ſeconde fois. Ce *Mercure* eſt ſurtout le Théâtre où cet

Ecrivain déploie avec le plus d'éclat sa majesté littéraire, & fait le mieux sentir le poids de son autorité. C'est là qu'il peut dire, avec bien plus de raison, ce que disoit le Fou du Roi *Jacques*, en s'asseyant sur le Trône de son Maître : JE REGNE ; c'est là qu'il prononce en juge souverain sur nos trois Spectacles, qu'il donne des loix aux Poëtes & des leçons aux Comédiens ; c'est là, en un mot, qu'il dispense à son gré les honneurs ou les disgraces littéraires. Le seul inconvénient qu'il éprouve, c'est que ses jugemens & ses décrets ne sont jamais respectés : il existe même des Profanes qui poussent l'aveuglement jusqu'à se croire honorés par ses anathemes.

Quoique les paroles qui viennent de nous échapper sentent un peu l'irrévérence, qu'on ne s'imagine pas que nous voulions le troubler dans l'exercice de sa domination. Qu'il jouisse, au contraire, de ses triomphes dans la petite planete où il s'est réfugié ; qu'il y exerce infatigablement ses fonctions thuribulaires au pied des Autels de la Philosophie, & se morfonde à nous crier que MM. *Marmontel*, *Thomas*, *Gaillard*, *Condorcet*, &c., sont les Parangons de la belle Littérature ; il peut y affubler, tant qu'il voudra, de ses couronnes, les *St. Ange*, les d'*Abancourt*, les *Murville*, les *Viéville* & tant d'autres illustres ; nous ne porterons point envie à de si glorieuses félicités ; & si ce n'est pas assez, qu'après y avoir exercé ses miséricor-

dès, il y faſſe de même éclater ſes rigueurs Que la gloire des *Corneille*, des *Deſpréaux*, des *Rouſſeau*, des *Monteſquieu*, ſoit la premiere victime de ſon goût offenſé; qu'il y répete que le premier *n'a fait que des ſcenes & pas une bonne Piece*; que l'Oracle de notre Parnaſſe n'eſt qu'un *Verſificateur*; que le *Pindare* François *ne ſavoit pas ſa Langue*, & *ne mérite point le ſurnom de* GRAND; que le *Temple de Gnide* n'eſt qu'*un lieu commun*. Qu'il y rediſe, avec autant de vérité que de politeſſe, que M. *Linguet* eſt un *plat Ecrivain*, un homme *ignorant*, *étranger à la Littérature*, un *Ecolier qui n'a aucun principe de critique*; qu'il s'y juſtifie, comme il pourra, de s'être revêtu des dépouilles de cet Ecolier ennemi, après avoir cauſé ſa diſgrace. Il peut encore s'y diſculper des reproches qu'on lui a faits d'avoir, le premier, troublé les cendres de M. de *Voltaire*, après avoir été, durant ſa vie, ſon plus conſtant adulateur. Pour nous, qui connoiſſons & la nature de la planete dont il dirige les mouvemens; & les beſoins de la République dont il eſt le Dictateur, bien loin de blâmer ſa conduite, nous conviendrons qu'elle eſt plus ſage qu'on ne l'imagine. Il faut, en effet que l'horizon de ce petit Etat offre, ſans interruption, des météores, des phénomenes, des monſtres; qu'on y joue des ſcenes plaiſantes, qu'on y faſſe des tours d'adreſſe: ſans cela, qui voudroit s'en occuper? Et, pour paſſer à des raiſons plus gra-

ves, que deviendroit la Philosophie, si le *Mercure* cessoit d'être un entrepôt de louanges destinées à consoler ses partisans, un arsenal d'où il puisse partir une artillerie capable d'effrayer les Rebelles, un bureau d'adresse pour les Lettres, les Réponses, les Repliques & toutes les honnêtes industries qu'elle sait si habilement employer; un magasin de gentillesses, d'ironies, d'épigrammes? Et ce magasin a-t-il jamais été mieux fourni que depuis que M. de *la Harpe* en a la direction?

Mais hélas! tant de gloire entraîne de grands soins!

C'est pourquoi nous avertirons M. de *la Harpe* de s'attacher plus qu'il n'a fait à renforcer & égayer son style, à enrichir & à déniaiser son érudition, à aiguiser & à dégauchir son discernement; d'être plus adroit, lorsqu'il voudra louer ses propres Ouvrages; de ne pas se trahir, en affectant pour les autres le mépris qu'on a tort, sans doute, d'avoir pour lui; enfin, de ne pas confondre, pour son repos, le langage d'une juste censure, avec celui de la jalousie.

Après cela, que M. de *la Harpe* vienne se plaindre de l'Auteur des *Trois Siecles*! l'amitié la plus solide & la plus éclairée pourroit-elle lui donner des conseils plus nécessaires & plus avantageux?

S'il se plaint que nous avons renchéri sur notre premiere critique, qu'il se souvienne que le but de cet Ouvrage est de tendre à la per-

fection ; & s'il nous accufoit de contradiction à fon fujet, qu'il apprenne que fe corriger n'eft pas fe contredire, & qu'en fait de jugemens littéraires, comme en matiere de Teftamens, les derniers font toujours les meilleurs.

LAINEZ, (*Alexandre*) né à Chimai en Hainault en 1650, mort à Paris en 1710.

Ce n'eft pas le grand nombre des Poéfies de cet Auteur qui l'a rendu célebre. La fingularité de fes mœurs & l'originalité de fon talent ont fait fa réputation. Son caractere auffi indépendant, que fon imagination étoit vive & féconde, ne lui a pas permis de s'appliquer conftamment à un même Ouvrage, & l'amour de la gloire n'a jamais pu le porter à recueillir & à retoucher ce qu'il avoit compofé en différentes occafions. Il nous refte un très-petit nombre de fes Poëfies, encore a-t-il fallu que fes amis ayent pris foin eux-mêmes de les garantir de l'oubli. Il feroit à fouhaiter qu'ils euffent pu en recueillir davantage. Ses vers ont une tournure qui n'eft qu'à lui feul. Sa maniere de peindre, l'agrément de fon coloris, la vivacité de fes expreffions, la chaleur de fa compofition, le diftinguent de tous ceux qui fe font exercés dans le genre de Poëfies fugitives. Parmi fes Ouvrages perdus, ceux qu'on doit regretter davantage, font une *Epître à Bayle*, qui, dit-on, étoit bien faite, & un Poëme de deux mille Vers fur les Campagnes de *Charles XII*, dont les fragmens qui nous ref-

tent donnent la plus haute idée. Son Madrigal à Madame de *Martel* fait connoître combien ſon eſprit étoit facile, délicat & orné.

Le tendre Appelle, un jour, dans ces jeux ſi vantés
Qu'Athenes autrefois conſacroit à *Neptune*,
Vit, au ſortir de l'onde, éclater cent beautés ;
Et prenant un trait de chacune,
Il fit de ſa *Venus* un portrait immortel.
Sans cette recherche importune,
Hélas ! s'il avoit vu la divine *Martel*,
Il n'en auroit employé qu'une.

Lafontaine, *Boileau* & *Chapelle* faiſoient beaucoup de cas de *Lainez* & de ſes Poëſies. *Chapelle* ſurtout l'eſtima d'une façon particuliere. La reſſemblance d'eſprit, de caractere & de conduite décide ſouvent les ſuffrages des hommes : ce fut par-là ſans doute que *Lainez* ſe rendit ſi aimable aux yeux de ſon confrere, qui avoit les mêmes penchans.

LALANDE, (*Joſeph-Jerôme* LE FRANÇOIS DE) de l'Académie des Sciences de Paris, de celles de Londres, de Pétersbourg, de Stockholm, de Harlem, de Bologne, de Florence & des Arcades de Rome, né en 17..

Il a cultivé tout à la fois les Lettres & les Sciences. A ce dernier égard, on le place parmi les premiers aſtronomes de notre Nation. En qualité de Littérateur, il a fait connoître, par quelques bons Ouvrages, qu'il eût été en état de ſe diſtinguer dans cette carriere, s'il

s'y fût totalement renfermé. Son *Voyage d'Italie* est écrit avec autant d'ordre & de méthode, que de jugement & d'érudition. Tout ce qui regarde la Topographie & les Beaux-Arts, y est traité de maniere à donner de justes & de saines idées sur les différentes Contrées & sur les Chef-d'œuvres de Peinture, de Sculpture & d'Architecture de cette délicieuse partie de l'Europe. Les réflexions critiques de l'Auteur se trouvent toujours d'accord avec les vrais principes de l'Art, & avec les remarques des habiles Artistes. On trouve encore, dans les Ouvrages de M. *Lalande*, un *Eloge du Maréchal de Saxe*, assez bien écrit, pour faire penser que l'Eloquence ne lui est pas plus étrangere que l'Astronomie.

LALANE, (*Pierre*) Poëte qui vivoit du tems de *Ménage*. Il ne fit imprimer que trois Pieces, parce que la délicatesse de son goût ne lui permit pas, dit-on, d'en faire paroître davantage. On eût pu ajouter qu'il en avoit mis au jour deux de trop, car il n'y a que ses *Stances à Ménage* qui vaillent la peine d'être lues. En passant légerement sur quelques-unes qui sont minces ou qui ne sont que des répétitions, nous rapporterons ici les meilleures, afin de convaincre qu'il n'est point d'Auteur médiocre où l'on ne puisse trouver des traits estimables. Il s'agit dans ces Stances d'inviter *Ménage* à venir habiter la Campagne.

Affranchis-toi, romps tes liens,
Quelque légers qu'ils puiſſent eſtre,
Viens, *Ménage*, en ce lieu champeſtre,
Où, content de tes propres biens,
Tu n'auras que toi pour ton maiſtre.

Non que le Maiſtre que tu ſers
Ne ſoit un homme incomparable,
Qu'il n'ait un mérite adorable,
Et que la douceur de tes fers
Ne ſoit charmante & deſirable.

Lui-meſme viendroit dans ces bois,
Jouir, au murmure de l'onde,
D'une félicité profonde,
Si les oracles de ſa voix
N'eſtoient pour le ſalut du monde.

Toi qui peux prendre ce loiſir,
Fuis le tumulte de la ville ;
Et ſi tu veux être tranquille,
Ton ame ne ſauroit choiſir
Un plus délicieux aſyle....

Les plaiſirs y ſont purs & doux,
Comme l'air que l'on y reſpire ;
L'innocence y tient ſon empire,
Et chacun, ſans être jaloux,
Y poſſede ce qu'il deſire....

La plus éclatante grandeur,
Pour qui le Courtiſan s'immole,
Nous eſt moins qu'une vaine Idole,
Et nous mépriſons la ſplendeur
De tous les tréſors du Pactole.

Nous n'avons ſçu que trop ſouvent
Tout ce que peut un beau viſage ;

Mais par un tel apprentiſſage,
Notre cœur, devenu ſavant,
En eſt auſſi devenu ſage.

Ici, comme dans un miroir,
Noſtre ame à ſoi-meſme connue,
Et de nulle erreur prévenue,
Se conſidere & ſe fait voir
Libre, ſans fard & toute nue.

Des violentes paſſions,
Qui la tenoient enveloppée,
Comme d'un dédale échappée,
A bien régler ſes actions
Elle eſt ſeulement occupée....

Viens donc en ces lieux peu battus;
Où la Fortune & ſes careſſes,
L'Amour & toutes ſes tendreſſes
Cedent aux ſolides vertus,
Qui ſont nos biens & nos Maiſtreſſes.

Lalane avoit épouſé *Marie Galtelle des Roches*, qui, ſelon lui, étoit une des plus belles femmes de ſon tems. Une mort prématurée la lui enleva. Après l'avoir célébrée pendant ſa vie, il la célébra après ſa mort, & l'on ſoupçonneroit ſon amour ou ſes regrets d'avoir été très-foibles, à en juger par les Vers que M. de *Saint-Marc* a eu tort de recueillir contre l'intention de l'Auteur, qui n'avoit fait que leur rendre juſtice, en les déclarant indignes de voir le grand jour.

LALLOUETTE, (*Ambroiſe*) Chanoine de

Sainte Opportune, à Paris, sa patrie, né en 1654, mort en 1724.

Dans son *Histoire* des Traductions Françoises de l'Ecriture-Sainte, & dans son *Histoire & Abrégé* des Ouvrages Latins, Italiens & François, publiés pour & contre la Comédie & l'Opéra, on rencontre des choses instructives & curieuses, qui doivent faire pardonner les défauts de style, dont ces deux Ouvrages ne sont pas exempts. Celui qui a rapport à l'Ecriture-Sainte, donne surtout l'idée d'un Ecrivain laborieux, attentif, éclairé, qui sait relever à propos les falsifications que les Ministres Protestans se sont si souvent permises, pour ajuster les textes aux principes de leur doctrine.

1. LAMARRE, (*Nicolas* DE) Doyen des Commissaires du Châtelet, mort en 1723, âgé de 82 ans.

Tout le monde connoît son *Traité de la Police*, Ouvrage plein de détails instructifs, de réflexions solides, de vues utiles. Personne avant de lui n'avoit embrassé cette maniere. On ne peut pas dire que ce *Traité* soit complet & exempt de défauts; mais un Ecrivain habile qui sauroit en conserver les matériaux, les employer avec plus de discernement & de critique, auroit peu de chose à faire, pour en tirer un grand parti & rendre des services précieux à cette partie essentielle de tout Gouvernement éclairé.

2. LAMARRE, (*N.*) ex-Abbé, né en Bretagne, mort en 1742, Poëte qui n'étoit ni sans esprit, ni sans talens, mais à qui une vie dissipée ne permit pas de s'élever au dessus de la médiocrité. Plus d'étude & plus d'attention à former son goût auroient perfectionné ses heureuses dispositions pour la Scene lyrique. On remarque dans sa *Zaïde*, Reine de Grenade, de l'ordre dans le plan, de l'intelligence dans la distribution des scenes, du naturel & de la vivacité dans les idées & les expressions, du sentiment & du pathétique dans les situations.

La Pastorale de *Titon & l'Aurore*, mise en Musique par M. *Mondonville*, est une Production posthume de la Muse de M. *Lamarre*. Le Musicien y a fait des changemens qui l'ont rendue un des Tableaux les plus pompeux de notre Théâtre lyrique, qui ne peut guere se soutenir que par la magnificence.

Nous ne parlons pas des Pieces fugitives de ce Poëte, assez indignes d'être recueillies. Elles se réduisent, si l'on en excepte ses Couplets à la Princesse de *Conti*, à des pensées foibles, & le plus souvent à de la Prose rimée.

1. LAMBERT, (*Anne-Thérese* DE MARGUENAT DE COURCELLES, Marquise DE) née en 1647, morte à Paris en 1733, une des Femmes qui a fait le plus d'honneur, par son esprit & ses connoissances, à la Cour de Madame la Duchesse *du Maine*.

Elle fut l'Eleve de *Bachaumont*, fon beau-pere, qui ne négligea rien pour cultiver les heureufes difpofitions qu'elle annonçoit dès fon enfance. Perfonne n'a mieux rendu les caracteres d'une morale fage, fenfible, & embellie par les graces du ftyle. Les *Avis d'une mere à fon fils*, ceux *d'une mere à fa fille*, font d'une inftruction faine, tendre & remplie d'aménité. Madame *Lambert* a un mérite qui manque à la plupart des Auteurs moraliftes, & principalement à ceux de fon fexe. Elle ne s'attache point à des définitions métaphyfiques de la vertu, elle ne s'occupe qu'à en infpirer le goût; & fa maniere d'en parler eft très-propre à la faire aimer. Lorfqu'elle cite les Auteurs claffiques, Latins & François, c'eft toujours fans affectation & fans pédantérie. Les jeunes perfonnes qui voudront fe former le cœur & l'efprit, ne fauroient trop fe nourrir de la lecture de fes Ouvrages. Son *Traité de l'Amitié* fait fentir ce doux fentiment, le fait defirer, & prouve qu'elle avoit une ame propre à le faire naître. On ne peut reprocher à Madame *Lambert* que des négligences dans le ftyle, & un ton qu'il falloit un peu plus rapprocher de la nature.

2. LAMBERT, (*Jofeph*) Docteur de Sorbonne, né à Paris en 1654, mort en 1722.

Il a beaucoup écrit, & tous fes Ouvrages ont pour objet la morale chrétienne. Les plus connus font des Homélies imprimées fous le

titre d'*Année Evangélique*, des Conférences intitulées, *Discours sur la vie ecclésiastique*, des *Instructions courtes & familieres* pour tous les Dimanches & principales Fêtes de l'Année. On y remarque, en général, un esprit nourri de la lecture des Livres saints, quelquefois de l'onction, & presque toujours des regles de conduite utiles & propres à éclairer ceux qui auroient un vrai desir de pratiquer les devoirs de la Religion. Il n'est pas toujours exact, la multitude de ses compositions l'a sans doute jetté quelquefois dans des négligences & des méprises, qu'un plus mûr examen lui auroit fait corriger.

3. LAMBERT, (*Claude-François*) Abbé, né à Dôle, mort à Paris en 1765, a composé des Romans où le style du besoin & de la faim se fait sentir à chaque page, & des Histoires qu'on ne lit guere que pour les noms & les dates. Le plus connu de ses Ouvrages est l'*Histoire littéraire du Siecle de Louis XIV*, divisée en autant de Livres qu'il y a de classes de Littérateurs & de Savans, & dont chaque Livre est précédé d'un Discours sur l'origine & les progrès de chaque Art, de chaque Science. Ces discours, au nombre de seize, sont écrits comme le reste de l'Ouvrage, c'est-à-dire, que le style en est lourd & diffus, que les réflexions en sont triviales, les détails ennuyeux, les faits mal exposés. Son *Histoire générale de tous les Peuples* n'est pas mieux écrite. On y

tracter l'heureuſe habitude de juger des choſes ſur des principes clairs & ſolides. On y trouve une Préface lumineuſe, qui donne d'abord une juſte idée de la matiere que l'Auteur va traiter. Ce Livre n'eſt pas tout-à-fait à la portée de la Jeuneſſe qu'on inſtruit dans les Colléges ; mais tout homme accoutumé à concevoir & à réfléchir, y puiſera de quoi s'inſtruire ; le Grammairien comme le Poëte, l'Orateur comme le Logicien, l'Hiſtorien comme le Philoſophe. Au mérite des choſes, il réunit celui de la méthode, d'un ſtyle clair & quelquefois noble & élégant.

2. LAMI, (*Dom François*) Bénédictin, né à Montereau, près de Chartres, en 1636, mort à Saint-Denis en 1711.

Les Auteurs du *Nouveau Dictionnaire Hiſtorique* diſent que, de tous les Bénédictins, il eſt celui qui a le mieux écrit en François. Si cela étoit vrai, on donneroit une bien mauvaiſe idée de la plume des Ecrivains de cet Ordre, parmi leſquels on en trouve un grand nombre de plus eſtimables du côté du ſtyle, que le P. *Lami*. En effet les Ouvrages de ce Religieux ſont d'une diffuſion, d'une monotonie, d'une foibleſſe d'expreſſion, qui en rendent la lecture inſipide. Nous avons eu la patience d'en lire pluſieurs, celui entr'autres qui a pour titre, *la Rhétorique de Collége, trahie par ſon Apologiſte*, contre l'Ouvrage de M. *Gibert*. Nous penſions y trouver de quoi nous inſ-

truire, & nous n'y avons vu qu'un verbiage fatigant. Quand on est aussi plat & aussi vide de choses, dans un Ouvrage polémique où l'on attaque un célebre Professeur, comment peut-on être intéressant dans d'autres Productions ? Cet Ecrivain nous a paru le même dans ses *Lettres philosophiques sur divers sujets*, où une loquacité, une profusion de raisonnemens qui ne disent rien, une surcharge de mots inutiles, autorisent à prononcer sur cet Ouvrage cette sentence mortelle :

Sunt verba & voces, prætereaque nihil.

1. LAMOIGNON, (*Guillaume* DE) Premier Président du Parlement de Paris, où il naquit en 1617, & où il mourut en 1677, plus connu dans la République des Lettres par les justes éloges de *Boileau* & l'Oraison Funebre de *Fléchier*, que par ses Ouvrages qui sont dispersés & ne subsistent que dans de vieux Recueils. Ce Magistrat aussi recommandable par ses mœurs & sa probité, que par ses talens, a eu la gloire d'être un des plus zélés Protecteurs des Lettres. Il les aidoit par ses conseils, & *Boileau* lui doit l'idée & la perfection de son *Lutrin*.

2. LAMOIGNON, (*Chrétien-François* DE) Avocat-Général du Parlement de Paris, de l'Académie des Inscriptions, fils de *Guillaume*, né à Paris en 1644, mort dans la même ville en 1709, n'avoit pas moins de talens que son pere,

pere, & eut plus d'occasion de les faire briller. Ses *Plaidoyers* sont d'un style véhément, rapide, pleins de pensées nobles, de tours énergiques, & d'expressions heureuses. On peut les regarder comme des Traités de Jurisprudence, où l'Orateur, l'Historien, le Naturaliste, le Philosophe & même le Théologien trouveroient à s'instruire. Nous ne parlons pas des qualités de son cœur ; son nom seul les annonce. Ce Magistrat auroit démenti son sang, si elles n'eussent pas été d'accord avec les vertus qui y sont depuis long-tems héréditaires.

LANCELOT, (*Dom Claude*) Bénédictin, né à Paris en 1615, mort en 1695 ; un de ces Littérateurs, qui, sans avoir une réputation brillante, n'en ont pas moins rendu aux Lettres des services très-intéressans.

Ses excellentes Grammaires sont d'un grand secours, pour faciliter à la Jeunesse la connoissance du Grec & du Latin. C'est à lui que nous devons *la Nouvelle Méthode pour apprendre la Langue Grecque*, *la Nouvelle Méthode pour apprendre la Langue Latine* ; ainsi que l'*Abrégé* de ces deux *Méthodes* connues sous le nom de Port-Royal. On voit, par ces Ouvrages élémentaires, devenus classiques, que personne ne connoissoit mieux le mécanisme de la langue d'*Homere* & de celle de *Virgile*.

Le *Jardin des Racines Grecques* du même Auteur, est un des Livres les plus propres à faciliter l'intelligence de cette Langue, si peu cul-

tivée aujourd'hui. Ce n'est donc pas faute de secours qu'on néglige si fort les Auteurs Grecs. Il seroit inutile d'inviter à cette étude la plus grande partie de nos Littérateurs actuels. Ils sont décidés à ne vouloir les connoître que dans les Traductions ; encore la plupart ignorent-ils qu'elles existent. La facilité de se faire une réputation chez les esprits frivoles, les dispense de tout travail. Mais il est encore tems d'apprendre aux jeunes gens, susceptibles d'être dirigés vers les sources du génie, qu'on ne peut devenir un grand Homme, qu'en s'attachant à la lecture des grands Modeles, & que ce n'est qu'en allumant son flambeau aux rayons du soleil, qu'on peut, comme *Prométhée*, communiquer à ses Ouvrages le feu qui leur donne la vie.

LANGLOIS, (*Jean-Baptiste*) Jésuite, né à Nevers en 1663, mort en 1706.

De plusieurs Ouvrages qu'il a faits, on n'estime aujourd'hui que son *Histoire des Croisades contre les Albigeois :* elle suppose de grandes recherches, de la critique, & surtout l'art de les fondre habilement dans le cours de la narration. Le P. *Benoît*, Jacobin, avoit traité le même sujet ; mais la forme, si l'on peut s'exprimer ainsi, en gâtoit les matieres : un style lourd déparoit le mérite des choses ; au lieu que le P. *Langlois* a su les embellir, & les rendre intéressantes par une diction noble, ai-

ſée, & quelquefois pleine de chaleur & d'élégance.

1. LANGUET, (*Hubert*) né à Viteaux, en Bourgogne, en 1518, mort à Anvers en 1581; fougueux Proteſtant, dont la Harangue à *Charles IX* fit plus de bruit, par ſa hardieſſe, que par ſon éloquence. On la trouve dans le premier tome des *Mémoires* du Regne de ce Prince. Les autres Ouvrages de *Languet* conſiſtent en des morceaux d'Hiſtoire, & des Traités de Politique, aſſez médiocrement écrits, qui furent cependant recherchés, dans leur nouveauté, faute de mieux.

2. LANGUET DE LA VILLENEUVE DE GERGI, (*Jean-Joſeph*) Docteur de Sorbonne, Archevêque de Sens, arriere-petit-neveu du précédent, de l'Académie Françoiſe, né à Dijon en 1677, mort en 1753.

On a de lui des Ouvrages théologiques, aſcétiques, hiſtoriques, polémiques, académiques, dont pluſieurs ont été traduits en Latin, par le cas qu'on en a fait. Les Recueils de l'Académie Françoiſe conſervent pluſieurs *Diſcours* de ſa façon, qui annoncent un ſage Littérateur & un Ecrivain élégant, mais ſouvent diffus.

Ce Prélat eſt un des Miniſtres de l'Egliſe, qui ont été le plus maltraités par l'Auteur du *Dictionnaire critique*. Peut-être ce Lexicographe a-t-il trouvé mauvais que M. *Languet* ait figuré, avec avantage, dans un parti contraire

au sien, si l'on doit appeler parti, celui de l'Eglise, auquel M. *Languet* fut toujours attaché, & dont il fut un des plus zélés Défenseurs. Nous ajouterons donc, par un principe d'équité, que ce Prélat doit être regardé, sinon comme un des premiers Ecrivains de l'Eglise, du moins comme un ministre laborieux, dont les talens sont plus dignes d'éloge que de critique. La piété que respirent ses Ouvrages, & celle qu'il a fait paroître dans toute sa conduite, sont de nouveaux titres qui déposent en sa faveur, & réfutent les imputations du Censeur Biographe. Ce n'est jamais en cherchant à déprimer injustement ses Adversaires, c'est en prouvant qu'on pense mieux qu'eux, c'est surtout par la douceur & l'équité, qu'on peut, en matiere de doctrine, appuyer sa propre cause : ou, pour mieux dire, qu'on s'attache à la bonne, on n'aura pas besoin de mauvaises ressources pour la soutenir.

LANOUE, (*Jean* SAUVÉ DE) Comédien, né à Meaux en 1701, mort à Paris en 1761.

Le jeu de cet Acteur étoit, dit-on, naturel, rempli d'intelligence, de noblesse & de sentiment, quoiqu'il eût contre lui la figure & la taille. C'est plus qu'il n'en faut pour nous mettre en droit de dire, qu'il étoit donc meilleur Comédien que bon Poëte dramatique.

Il ne s'ensuit pas de-là qu'il fût sans mérite dans ce dernier genre. Sa Tragédie de *Mahomet II* offre des beautés qui justifient le succès

qu'elle a eu, & dont elle jouit encore. L'Auteur a eu l'art de disposer les Scenes de maniere que l'action ne languit point, & c'est par cette espece de magie, peu connue des Poëtes tragiques d'à présent, qu'il a su en rendre les défauts moins sensibles.

De six Comédies que nous avons de lui, il y en a cinq au dessous du médiocre; mais *la Coquette corrigée* est une des meilleures Pieces de caractere qui aient été faites de nos jours, quoiqu'elle ne soit pas non plus exempte de défauts. Il n'y a pas de Théâtre de Province où elle ne reparoisse trois ou quatre fois l'an, & toujours avec de nouveaux applaudissemens. On la verroit, sans doute, avec le même plaisir, dans la Capitale, si des raisons, dont il seroit aisé de deviner la cause, n'empêchoient les Comédiens de la jouer. Car enfin cette Piece offre des détails très-piquans, & des vers que tout le monde sait par cœur. Tels sont ceux, entre autres, qui reglent la conduite d'un honnête homme, trompé par une Maîtresse perfide :

Le bruit est pour le fat, la plainte pour le sot,
L'honnête homme trompé s'éloigne, & ne dit mot.

Ces vers sont applicables à plus d'une circonstance de la vie.

LAPLACE, (*Pierre-Antoine* DE) de l'Académie d'Arras, né à Calais en 1709, Traducteur du *Théâtre Anglois*, Ouvrage qui manquoit à notre Langue, & par lequel M. de

Laplace s'eſt rendu utile à notre Littérature. Cette Traduction nous a procuré des richeſſes dramatiques ; & ces richeſſes, pour n'être pas dignes d'être miſes en comparaiſon avec les nôtres, n'en offrent pas moins au Lecteur mille beautés à admirer, malgré l'irrégularité ordinaire aux Pieces Angloiſes. Le Traducteur s'eſt attaché à rendre l'Original ſelon le ſtyle dans lequel il eſt écrit, c'eſt-à-dire, qu'il traduit tantôt en vers, tantôt en proſe, & qu'il emploie quelquefois des vers alexandrins ſans rimes, qu'on appelle vers blancs, fort en uſage en Angleterre, & qui y rendent la verſification bien plus facile que parmi nous. Un autre ſervice que M. de *Laplace* a rendu, par cette Traduction, c'eſt d'avoir ouvert une ſource, où ceux de nos Auteurs qui n'entendent pas l'Anglois, peuvent aller puiſer des idées, des ſituations, des caracteres, des ſujets même, pour le naturaliſer enſuite ſur notre Scene. M. de *Voltaire*, plus que tout autre, n'a pas négligé d'en faire uſage, avant que l'Ouvrage même de M. de *Laplace* parût. La Tragédie de *Zaïre* eſt entierement calquée ſur la Tragédie d'*Othello* de *Shakeſpear*. Dans l'une & l'autre Piece, c'eſt un amour exceſſif qui forme l'action, c'eſt la jalouſie, qui eſt en le reſſort, c'eſt une mépriſe qui enfante la cataſtrophe. *Othello* croit ſa femme infidelle, à la vue d'un mouchoir qu'on lui perſuade qu'elle a donné à un de ſes Rivaux ; *Oroſmane* entre en fureur à la vue

d'une lettre écrite par *Zaïre* à *Néreftan*, qu'il eroit fon Rival. *Othello* tue fa femme, fe poignarde lui-même après qu'on l'a défabufé; *Orofmane* en fait autant. L'un & l'autre expriment, avant de fe poignarder, les mêmes fentimens, avec cette feule différence, que ceux d'*Othello* font plus vifs & mieux rendus.

M. de *Laplace* a encore fait paffer dans notre Langue plufieurs bons Romans Anglois, en les corrigeant d'une certaine prolixité, de certains détails minutieux, qui n'auroient pas été de notre goût. L'*Hiftoire de Tom-Jones*, l'*Orpheline Angloife*, &c. lui donnent de nouveaux droits à notre reconnoiffance.

Il a fait auffi des Tragédies qui méritoient quelques fuccès. *Venife fauvée* en a eu beaucoup plus que *Jeanne d'Angleterre* & qu'*Adelle de Ponthieu*. De plus, il a long-tems travaillé au Mercure de France; mais ce n'eft pas la partie la plus irréprochable de fes travaux. Les louanges peu juftes & trop prodiguées dont il a chargé ce Journal, nous difpenfent de lui en donner à cet égard.

LAPORTE, (*Jofeph* DE) Abbé, né à Béfort en Alface en 172..

Après avoir débuté, dans la carriere des Lettres, par des Journaux & d'autres Ouvrages de critique, où il a fu affez généralement obferver les regles du goût & celles de l'honnêteté, il a renoncé au dangereux office de Journalifte & de Critique, dans la crainte

d'être forcé de louer des Ouvrages foibles, ou de s'attirer des ennemis, en les appréciant à leur juste valeur. Les Compilations ont, depuis, exercé sa plume ; mais il faut se garder de confondre les siennes avec celles de tant d'autres, qui n'ont fait que moissonner indistinctement, dans le champ d'autrui, le bon grain avec l'ivroie, en se réduisant à la simple fonction de Copiste, qui exige au moins de l'attention & du discernement dans le choix des matieres. M. l'Abbé de *Laporte* a compilé, il est vrai ; mais il a su revêtir de son style, toujours facile & souvent agréable, la plupart des Ouvrages dont il a donné des Abrégés. Tel est son *Voyageur François*, dont il a déjà publié vingt-quatre volumes, & qui jouit d'un succès d'autant mieux mérité, que c'est la plus variée, la plus intéressante & la mieux écrite des Collections de ce genre.

LARCHER, (*N.*) de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, né à Dijon en 1726, Littérateur infiniment plus versé dans l'Histoire des anciens Peuples, & dans la connoissance des bons Auteurs Grecs & Latins, que nos Philosophes, qui n'ont cherché à répandre du ridicule sur l'érudition & sur ceux qui la cultivent, que par la manie générale de proscrire tous les genres de mérite qu'ils n'ont pas. Il est vrai que l'érudition de ce Savant a dû leur être incommode, par son zele à relever quantité de bévues répandues dans leurs

Écrits, & à redreſſer les falſifications qu'ils ſe ſont permiſes pour appuyer leurs ſyſtemes.

Son *Supplément à la Philoſophie de l'Hiſtoire*, a allumé la bile de M. de *Voltaire*, & lui a attiré des injures qui ne reſſemblent à rien moins qu'à des traits d'érudition. Peut-être ſera-t-on bien aiſe de trouver ici un échantillon du ſtyle polémique de ce célebre Ecrivain. Nous allons citer un morceau du *Tableau philoſophique de ſon Eſprit*, où ſe trouvent raſſemblées les principales injures qu'il lui a prodiguées, dans un Libelle intitulé, *Défenſe de mon Oncle.* On verra par-là de quel côté eſt la raiſon, & ſur qui tombent la honte & le ridicule.

EXTRAIT DES NOUVELLES DE FERNEY, DANS LE PAYS DE GEX.

« Les Savans de France, juſtement alarmés » du tort que M. de *Voltaire* faiſoit à l'érudi- » tion, par ſes bévues, ſes anachroniſmes, » ſes fauſſes interprétations, (comme il appert » par pluſieurs de ſes Ouvrages, & notamment » par ſa *Philoſophie de l'Hiſtoire*) s'aſſemblerent » à Paris, pour trouver moyen de remédier » à ce déſordre. La matiere miſe en délibéra- » tion, ils convinrent qu'on lui députeroit en » poſte un d'entre eux, avec pouvoir de l'in- » terroger juridiquement, & de juger s'il avoit » les qualités néceſſaires pour former un bon » Hiſtorien; mais principalement pour s'éclair- » cir s'il ſavoit le Grec. M. *Larcher* fut choiſi

» pour cette importante commiſſion. Il part,
» accompagné d'un témoin irréprochable, ar-
» rive dans le pays de Gex, & ſe tranſporte
» au domicile du ſieur de *Voltaire*. Il le trouve
» occupé au Grec, à la vérité, mais à du Grec
» à côté duquel étoit une mauvaiſe Traduction.
» Il liſoit les anciens Auteurs, mais c'étoit dans
» des Extraits infidelles, qu'on lui avoit four-
» nis des pays étrangers. Vous venez ſans dou-
» te, Meſſieurs, dit-il aux deux Députés, pour
» rendre hommage à mes lumieres & à mes
» talens? Eſt-ce par haſard de la part de quel-
» que Puiſſance que vous venez? C'eſt de la
» part du Monde ſavant, répond M. *Larcher*.
» L'hommage du Monde ſavant vaut bien celui
» d'un Prince, reprit modeſtement M. de *Vol-
» taire*. Oui, ſans doute, continue le Député;
» mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit. Le Mon-
» de ſavant, ajoute-t-il, eſt fort étonné que
» vous uſurpiez ſes droits, ſans avoir pour ce
» les connoiſſances requiſes. Vous parlez des
» Ecrivains Grecs que vous n'entendez pas;
» vous employez le mot barbare de *Baſiloi*, qui
» n'eſt point grec, au lieu de *Baſileis*; vous vous
» ſervez du mot de *Deſpote*, ſans en ſavoir
» la ſignification; vous avez ſouvent le mot de
» *Demiourgos* à la bouche, & vous ignorez ce
» qu'il veut dire; vous prenez le nom de *Dy-
» naſtie* pour celui d'une Province ou Contrée,
» vous appelez les Prêtres Egyptiens des *Bou-
» teilles*; car c'eſt ce que ſignifie le mot *choas*

» que vous leur appliquez ; vous faites paſſer » à *Hercule* le détroit de *Calpé* & d'*Abila* dans » ſon gobelet, au lieu de dire qu'il le paſſa » dans un navire appelé *Scyphus* : enfin vous » êtes véhémentement ſoupçonné, par pluſieurs » de vos citations, de ne pas entendre ce dont » vous voulez parler.

» Le Savant du pays de Gex étonné, ſe mit » auſſitôt à crier : *Je ſuis Seigneur de Ferney,* » *Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi,* » *& membre de cent Académies.* Ce n'eſt pas ce » dont il eſt queſtion, reprit M. *Larcher*, nous » parlons de Grec. Alors l'Interrogé entre en » fureur, & ſe met à crier : *Cuiſtre, Fauſſaire* *, » *Paillard.* Ce n'eſt pas du méchant François, » c'eſt du Grec qu'on vous demande. L'inter- » rogé répond : *Bouc, Craſſeux, Sodomite.* Ceci » eſt encore du François, & non du Grec, » ajouta le Député. Mais puiſque vous ne vou- » lez pas répondre ſur le Grec, voyons ſur les » Auteurs.

» Pourquoi vous êtes-vous aviſé de dire que » *Ninive* n'étoit éloignée de *Babylone* que de qua- » rante lieues, tandis qu'il y en avoit cent de » diſtance de l'une à l'autre ? Pourquoi faites- » vous de cent quatre-vingt ſtades, huit de » nos grandes lieues, tandis que cent quatre-

* Telles ſont les graves raiſons que M. de *Voltaire* apporte contre les ſavantes réfutations de M. *Larcher*; tout ce qui eſt en italique eſt exactement de lui.

» vingt ſtades ne font qu'environ trois & demi » de nos petites lieues? Pourquoi établiſſez-vous » des Temples à *Eleuſine*, où il n'y en eut » jamais ? Pourquoi faites-vous d'*Eleuſine* une » divinité particuliere, tandis qu'*Eleuſine* n'eſt » qu'un ſurnom de *Cérès* ? Pourquoi faites-vous » flageller par des Prêtres d'*Eleuſine*, les Péni- » tens & les Initiés, tandis qu'il ne s'agit dans » le paſſage de *Pauſanias*, que vous avez cité » pour preuve, que de petites baguettes, avec » leſquelles les Prêtres frappoient, dans les » cérémonies, non les Initiés & les Pénitens, » mais les Images de Dieux des Enfers, parce » que ces Dieux retenoient *Proſerpine* ?

» Le Grec moderne eſt interdit par toutes ces » queſtions. Ses accès le reprennent. Il ſe met à » crier, dans ſon délire : *Janſéniſte, qu'on a* » *vu donner des ſcenes au cimetiere de St. Médard*, » *vil & ancien Répétiteur du Collége Mazarin.....*

» Je le vois bien, dit M. *Larcher* à ſon Com- » pagnon, l'étude du Grec vient de renverſer, » dès le commencement, la cervelle à ce pau- » vre homme. Il dit que j'ai donné des ſcenes » au cimetiere de St. Médard, moi qui ſuis né » en 1726, & les convulſions en 1729. Il me » fait répétiteur au Collége Mazarin, moi dont » la fortune a permis que j'euſſe un répétiteur. » Ne nous en étonnons pas ; c'eſt ainſi qu'il ren- » verſe tous les faits, qu'il les ſuppoſe, qu'il » les défigure. Voilà où l'ont conduit ſes lectures » d'*Hérodote*, ſa rage pour le *Sanchoniaton*, ſor-

» gé par *Porphyre*, sa fureur de vouloir se per-
» dre dans l'antiquité, pour perdre ensuite le
» siecle présent par ses rêveries.

» Pendant qu'il parloit ainsi, le Philosophe
» historien étoit tombé en foiblesse, ses petits
» yeux de feu s'étoient fermés, & sa grande
» bouche restoit ouverte. Les Députés se reti-
» rerent & le laisserent dans cet état, en prenant
» la précaution d'avertir qu'on allât lui jetter
» de l'eau sur la tête, & lui faire prendre de
» l'ellébore pour purger son cerveau.

» Ils retournerent à Paris, faire leur rapport
» juridique, & le Monde savant convaincu que
» M. de *Voltaire* étoit *mentis & Græcæ Linguæ*
» *non compos*, il fut délibéré, d'une voix una-
» nime, de lui envoyer un Rudiment Grec,
» un Répétiteur du Collége Mazarin, & un
» *Prêtre* d'*Eleusine* pour le *fesser*, d'après son
» systeme, en qualité de *Pénitent* ou d'*Initié*. En
» attendant, ordre à lui de n'écrire que très-
» peu en François, & défense de parler jamais
» de Grec ».

M. *Larcher* ne s'est pas borné à des Critiques; on a de lui une excellente Traduction de l'*Electre* d'*Euripide*, de quelques Poësies de *Pope*, & de plusieurs morceaux des *Transactions Philosophiques* de la Société Royale de Londres, dont il se propose de publier la suite. Il est encore Auteur d'un *Mémoire sur Vénus*, auquel l'Académie Royale des Inscriptions a adjugé le prix de la Saint-Martin 1775. Ce Mémoire annonce

glois. Le même esprit a présidé à la composition de l'*Histoire d'Angleterre*, qui n'est plus recherchée aujourd'hui que pour les beaux Portraits en gravure dont elle est enrichie. Son *Histoire de Louis XIV* n'est le plus souvent qu'une compilation informe des Gazettes étrangeres de son tems, dont les Auteurs n'annonçoient ni ne vouloient dire la vérité. L'expression favorite de cet Historien est, *on dit.* Jamais Ecrivain ne l'employa plus fréquemment, parce qu'aucun Ecrivain n'a été plus avide de tous les bruits populaires & de toutes les calomnies débitées en faveur de sa Secte.

LARUE, (*Charles* DE) Jésuite, né à Paris en 1643, mort en 1725.

Dès sa jeunesse, les Belles-Lettres & la Poësie Latine & Françoise exercerent ses talens, qui présagerent des succès, & on peut dire qu'il en a eu de propres à le distinguer des Littérateurs & des Poëtes de Collége. *Corneille* ne crut pas s'abaisser, en traduisant en Vers François son *Poëme de Louis XIV*, & fit l'éloge du jeune Poëte, lorsqu'il présenta sa Traduction au Roi. Le Monarque conçut dès-lors la plus grande estime pour ce Jésuite, qui ne professoit encore que les Humanités.

La verve Poëtique du P. *Larue* se développa bien davantage dans ses Tragédies Latines & Françoises. De ce dernier genre est celle de *Sylla*, honorée des Eloges du grand *Corneille*. On dit que les Comédiens se préparoient à la

joüer, lorſque l'Auteur, qui ne s'étoit jamais propoſé de travailler pour eux, obtint un ordre pour en arrêter la repréſentation. Ses liaiſons avec le Comédien *Baron* ont pu le faire ſoupçonner d'avoir un goût plus décidé pour le Théâtre, que ſon état ne le permettoit : on étoit même perſuadé de ſon tems, comme on l'eſt encore aujourd'hui, que l'*Andrienne* & l'*Homme à bonnes fortunes* devoient beaucoup à ſes talens. Que cette Anecdote ſoit vraie ou fauſſe, il eſt certain que la maturité de l'âge dirigea les talens de ce Jéſuite vers leur véritable objet. La carriere de la Chaire lui offrit un champ où il ſe fit une très-grande réputation, que ſes *Sermons* imprimés juſtifient, quoiqu'ils aient perdu quantité de traits que l'imagination de l'Auteur enfantoit ſubitement dans la chaleur du débit.

Sans avoir la force & la ſolidité de *Bourdaloue*, le P. *Larue* a quelquefois plus d'élévation, & ſa morale annonce un eſprit auſſi fin obſervateur, qu'heureux à trouver des expreſſions & des tours propres à rendre ſes idées, & à les faire ſaiſir par une vive impreſſion. Cet Orateur eſt ſurtout frappant dans les Diſcours du *Pécheur mourant*, du *Pécheur mort*, & dans celui des *Calamités publiques*. Il eſt plus brillant, plus éloquent, plus ſoutenu dans ſes Oraiſons funebres. Celle du Maréchal de *Luxembourg*, celle du Duc & de la Ducheſſe de *Bourgogne*, dont le texte eſt auſſi heureux que le ſujet en étoit af-

fligeant, feront toujours regardées comme un des plus beaux monumens de l'éloquence de la Chaire.

Nous ne parlons pas du Recueil de fes Poëfies fugitives, dont *Barbou* a donné une édition magnifique, où les Connoiffeurs trouvent plus d'efprit, de délicateffe & de fentiment, qu'il n'en faudroit pour faire une grande réputation à quiconque fe feroit borné à ce feul genre.

LATTAIGNANT, (*Gabriel-Charles* DE) Chanoine de Reims, né à Paris au commencement de ce fiecle.

Sa Mufe a fu fe plier à tous les goûts. Tantôt gaie, tantôt fenfible, elle a célébré fucceffivement la joie & les langueurs. Il paroîtra étrange que M. l'Abbé de *Lattaignant* ait choifi le genre des Chanfons préférablement à tout autre. Sans doute qu'il a mieux aimé fuivre les impreffions de fon génie que la décence de fon état, qui lui a paru trop févere. Qu'on lui pardonne cet oubli, & il pourra occuper une place parmi les Efprits qui font honneur à la gaieté Françoife. Si fes Chanfons ne font pas toujours égales, s'il en a quelques-unes de froides & de peu naturelles, il en a beaucoup d'ingénieufes & de très-délicates.

Une réferve dont on doit lui favoir gré, c'eft que la vivacité de fon imagination n'a jamais laiffé échapper aucun trait contre la Religion, aucun de ces tranfports qu'on appelle philofophiques, aucune de ces faillies licencieufes qui

coûtoient si peu aux *Grécourt*, aux *Chaulieu*, & à quelques autres qui n'avoient jamais tant d'esprit que pour le vice & contre Dieu. On peut même dire à sa gloire, qu'il a réparé les légeretés de sa Muse, par des Productions plus dignes de ses talens. Ses Cantiques spirituels lui feront plus d'honneur dans les Esprits sages, que ses Ouvrages de galanterie ne lui ont attiré d'applaudissemens de la part des Esprits frivoles, dont les suffrages ne valent pas la peine qu'on leur sacrifie les devoirs.

LAVAL, (*P. A.*) Comédien, né en 17..

On a lu, dans sa nouveauté, un Ouvrage de sa façon, intitulé, *le Tableau du Siecle*, où l'on s'est apperçu que la connoissance assez exacte de nos mœurs étoit revêtue d'un style trop lâche, trop diffus & quelquefois trop familier. Il a publié aussi une Apologie du Théâtre, en réponse à la Lettre de *J. J. Rousseau* sur les Spectacles. Rien n'étoit plus naturel que les motifs de son zele; c'étoit soutenir les avantages de son métier. Mais il s'en faut bien que les armes soient égales entre son Adversaire & lui, soit pour le fond des choses, soit pour la vigueur de l'élocution. On doit cependant lui rendre justice du côté de la modération avec laquelle il présente ses raisons; c'est beaucoup d'être modéré dans la dispute, lors même qu'on a tort.

LAUGIER, (*Marc-Antoine*) Abbé ci-devant Jésuite, Associé des Académies d'Angers,

le Marseille & de Lyon, né à Manosque dans e Diocese de Sisteron, en 1713, mort à Paris en 1769.

Ce qu'il a écrit sur la Musique, la Peinture, l'Architecture, montre des connoissances & du talent pour saisir les principes & les finesses de ces trois Arts; ses *Essais sur l'Architecture* sont surtout très-estimés.

L'*Oraison Funebre* du Prince de *Dombes* a des beautés d'éloquence qui font juger qu'il s'est mépris en s'attachant à un autre genre. Ce genre est l'Histoire, dont il a défiguré l'esprit & le style, en la surchargeant de traits plus oratoires qu'historiques, d'une intempérance de figures, d'un luxe d'expressions déplacées, d'une affectation de grands mots qui ne produisent que des sons, lorsqu'on a droit d'attendre des réflexions ou des faits. C'est ainsi qu'il a écrit son *Histoire de Venise*, où il compare, en ces termes, cette République à celle de Genes : » C'étoient comme deux tourbillons qui, génés » l'un par l'autre dans leur rencontre, mena- » çoient incessamment de s'absorber l'un & » l'autre par des forces incompatibles de leur » expansion; dominant l'un & l'autre sur deux » mers opposées, l'endroit où elles se réu- » nissent étoit pour eux un centre de con- » currence, où ils ne portoient qu'une déter- » mination décidée à se croiser. » Ce galimatias n'est-il pas du *Diderot* tout pur? Un Ecrivain qui se permet des comparaisons aussi

amphigouriques, qui les répete en toute occasion & même sans occasion, n'est-il pas aussi peu propre à écrire l'Histoire, que l'Auteur de l'*Interprétation de la Nature* à traiter la Métaphysique ?

LAUJON, (*Pierre*) ci-devant Secrétaire des Commandemens du Comte de *Clermont*, né à Paris en 17... Poëte agréable, ingénieux, délicat, dont les Pastorales & les Ballets sont un des principaux ornemens de notre Théâtre lyrique.

Le naturel & le tendre de la Poësie, l'intelligence & les ressorts de ce genre de Spectacle y sont employés avec une finesse qui en rend l'effet des plus intéressans. Tout le monde sait par cœur des morceaux du Ballet d'*Eglé* & de l'Opéra de *Sylvie*, dont les Vers sont si naturels & si harmonieux, qu'ils font, pour ainsi dire, valoir la Musique, quoiqu'excellente par elle-même; au lieu que, pour tant d'autres, c'est la Musique qui fait supporter les Vers. Un autre trait qui distingue encore les Productions de M. *Laujon*, c'est que le sentiment y consiste moins dans une affectation de paroles doucereuses, que dans un fond de chaleur & de sensibilité qui anime l'expression. Ces précieuses qualités se font surtout remarquer dans ses Chansons, dont il a donné depuis peu le Recueil, sous le titre des *A-propos de Société*.

LAULANHIER, (*Michel-Joseph* DE) Evê-

que d'Egée, né au Cheylard dans le Vivarais en 1718.

Plein de zele pour la Religion, & doué du talent d'écrire avec onction, il a publié plusieurs Ouvrages en faveur du Christianisme, contre les attaques multipliées de la nouvelle Philosophie, où, par des raisonnemens solides & à la portée de tous les Esprits, il prouve la vérité, l'utilité & la nécessité de la Religion. Celui qui a pour titre, *Réflexions critiques & patriotiques*, dont la troisieme édition vient de paroître, offre à la fois & le langage d'un Apôtre zélé de la morale évangélique, & les vues d'un Citoyen jaloux de la gloire de sa patrie. On ne peut lire ces *Réflexions*, sans en aimer l'Auteur, qui les a publiées sous le nom d'un Militaire, pour se rendre moins suspect aux Militaires mêmes à qui elles sont adressées. Il est aisé de voir que ce n'est pas le desir de la célébrité qui lui a fait prendre la plume contre les Philosophes, c'est l'amour de la Religion qu'ils s'efforcent d'anéantir, l'amour des mœurs qu'ils corrompent, l'amour de l'humanité entiere qu'ils affligent par leurs systemes également absurdes & désolans.

LAUNOY, (*Jean* DE) Docteur en Théologie, né à Valdesie dans la Basse-Normandie en 1603, mort à Paris en 1678, homme des plus érudits de son tems, comme on peut en juger par dix volumes *in-folio* qu'on a de lui. Il s'attacha principalement à des discussions sur

plusieurs Saints, qui, selon lui, n'avoient jamais existé. Le seul titre qu'il ait pour être placé parmi les Littérateurs, est son *Histoire du Collége de Navarre*; encore faut-il faire grace à sa maniere dure & barbare d'écrire, en faveur des recherches curieuses qu'il offre au Lecteur.

LAURÉS, (*Antoine* Chevalier DE) né à Gignac, dans le Diocese de Montpellier en 17..

Nous n'établirons pas l'éloge de ses talens sur quatre couronnes obtenues à l'Académie des Jeux Floraux, ni sur trois autres décernées par l'Académie Françoise. Ces lauriers littéraires ont été si souvent prodigués au hasard ou par systeme, que la gloire qui peut en revenir, commence à être généralement décriée. Il seroit cependant injuste de refuser des éloges à quelques Odes de M. le Chevalier de *Laurés*, pleines de verve & d'enthousiasme, principalement dans celle qu'il a faite sur le *Jeu*.

Mais ce Poëte a oublié volontiers ces petits triomphes, pour s'attacher à un Ouvrage plus capable d'établir & d'étendre solidement sa réputation, quoique l'exécution n'ait pas entierement répondu à l'idée qu'on avoit conçue de son talent pour la Poësie héroïque. C'est de la Traduction de la Pharsale de *Lucain* que nous voulons parler. On sait qu'il ne s'est point assujetti à rendre scrupuleusement son modele; qu'il l'a réformé, changé, imité, selon les di-

ers efforts de sa Muse & les inspirations de son goût; & l'on peut dire que son travail est d'autant plus propre à lui faire honneur, que les morceaux où il s'est le plus écarté de l'original, ne sont pas les moins estimables de son Poëme. C'est dommage qu'à force d'avoir abrégé l'Auteur Latin, sous prétexte de faire disparoître les défauts qui le déparent, & de rapprocher les beautés qui le font admirer, M. le Chevalier de *Laurés* soit quelquefois tombé dans une sécheresse non moins condamnable que l'enflure & le faux sublime de l'Original. Si *Lucain* s'abandonne trop à la fécondité de son imagination; son imitateur, à force de vouloir le réduire, le rend maigre, décharné; & c'est surtout à ce défaut de juste embonpoint qu'on doit attribuer le peu de succès de son Ouvrage. Il faut cependant convenir qu'il mérite, à plusieurs égards, l'estime des gens de goût. M. le Chevalier de *Laurés* s'y montre souvent égal & quelquefois même supérieur au Poëte Latin, comme dans le discours que *Pompée* adresse aux compagnons de sa fuite, après sa défaite. Ce morceau, ainsi que beaucoup d'autres, où il a employé des images qui ne sont point dans l'Original, donnent l'idée la plus avantageuse de son talent, & doivent le faire distinguer de la foule des Poëtes Traducteurs.

Jusqu'à présent on ne paroît pas avoir assez senti l'utilité des imitations, pour le développement des dispositions de l'esprit & de l'ima-

gination. On s'eſt perſuadé qu'il n'y avoit d'autre parti à prendre, à l'égard des Auteurs Grecs & Latins, que de traduire, & l'on n'a pas fait attention que la diverſité du génie des Peuples, celle des Langues, étoient des obſtacles inſurmontables pour une bonne Traduction. On a ſouvent dit, avec raiſon, que la meilleure de toutes ne ſauroit reſſembler qu'à l'envers d'une tapiſſerie, ou, tout au plus, qu'à l'Eſtampe d'un Tableau.

Il eſt donc bien plus digne des ſoins de quiconque eſt né avec du talent, de ne pas s'aſſervir à rendre un Original mot à mot, phraſe par phraſe, idée par idée, image par image. Il eſt bien plus noble d'imiter ces Fondeurs habiles, qui, ſachant conſerver l'attitude & les principaux traits d'une Statue, forment un nouveau moule pour la rendre avec les beautés qu'elle avoit déja, lui donner celles qui lui manquoient, & la corriger des défauts qui en rendoient l'exécution moins heureuſe.

Telle a été, de tout tems, la marche des Hommes de génie. *Virgile* a imité *Homere*; *Horace* s'eſt formé ſur *Pindare* & ſur *Anacréon*; *Boileau* avoit pris *Horace* pour modele, avant de tirer des chef-d'œuvres de ſon propre fonds. *Corneille* & *Racine* ont puiſé dans *Sophocle* & *Euripide* les alimens qui ont nourri & échauffé leur Muſe; & après s'être nourris & pénétrés de la ſubſtance des Grands Hommes qui les avoient précédés, ils ſont devenus eux-mêmes propres

propres à seconder l'essor de quiconque voudroit s'élever sur leurs traces.

LAUS DE BOISSY, (*N.*) Lieutenant de la Connétablie, né en 17..., ancien soi-disant *Secrétaire du Parnasse*, réprouvé bientôt de cette fonction, parce qu'il faut du jugement & du goût pour la remplir.

Ce Recueil éphémere, affublé de pauvres notes, parut cependant sous une puissante protection. Le Lieutenant de la Connétablie l'avoit dédié au Grand-Maître de la Poësie Françoise, M. de *Voltaire*. Il devoit paroître quatre fois l'an ; mais l'arriere-saison lui a été mortelle : il n'a pu finir son premier cours. Ce digne Ouvrage mourut à sa troisieme apparition, malgré les efforts de plusieurs Philosophes subalternes, & même, dit-on, de quelques Philosophes du premier ordre.

Après cela, M. *Laus de Boissy* a fait une *Lettre sur la Danse.* Nous aurions voulu lire cette Production, mais elle avoit déja si pleinement rempli sa destinée, que nous n'avons pu nous la procurer.

M. *Laus de Boissy* a enfin donné une Critique des *Trois Siecles*, sous ce titre, *Addition à l'Ouvrage intitulé*, les Trois Siecles de notre Littérature, *ou Lettre critique, adressée à M. l'Abbé* Sabatier de Castres, *soi-disant Auteur de ce Dictionnaire.* Nous nous garderons bien de lui faire des reproches de nous avoir maltraités ; nous lui pardonnerons même jusqu'à

fon intention. Il fera toujours flatteur pour un Ecrivain quelconque de fe voir ainfi critiqué ; & nous devons rendre cette juftice aux Zélateurs de la Philofophie, qu'ils nous ont fouvent procuré cette confolation. Nous prendrons feulement la liberté d'avertir M. *Laus de Boiffy*, que quand on veut faire des Critiques plaifantes, il faut d'abord être plaifant, puis inftruit, puis véridique, puis honnête. Nous l'avertirons que ce n'eft pas affez de favoir coudre les lambeaux étrangers à fon Ouvrage, & dont on reconnoît d'abord la friperie ; de pofféder l'heureux talent de pouffer de grandes exclamations fur le mérite de M. de *Voltaire* : que ce n'eft pas affez d'avoir été admis à compulfer les Archives du *Mercure* ; d'avoir enluminé fon Pamflet de plufieurs traits d'efprit, empruntés de ce piquant Journal ; de nous reprocher habilement d'avoir omis quantité d'Ouvrages qui étoient fous preffe, & que nous ne pouvions connoître auffi bien que le Philologue. Nous lui dirons encore qu'il eft effentiel à un Génie, comme le fien, de ne pas employer les menfonges, les injures, les traits de mauvaife foi ; de ne pas fe preffer de triompher fur des bagatelles ; d'éviter les *tudieu !* les *tout-doux* ! les *ventre-faint-gris !* les *alte-là, M. l'Abbé !* les *comme vous y allez !* & mille autres gentilleffes qui répandent, à la vérité, beaucoup d'agrément fur fon Ouvrage, mais que les honnêtes gens ne goûtent plus, depuis qu'ils

ſont détachés de la Philoſophie. Nous ajou-rons enfin qu'il n'eût pas dû ſurtout confon-e parmi les Ecrivains des Trois Siecles de otre Littérature, depuis *François I*, juſqu'à os jours, *Guillaume de Lorris* & *Clopinel*, qui voient dans le treizieme ſiecle; encore moins ire un Auteur diſtingué du prétendu M. *Voſ-en*, qui n'eſt qu'un nom factice, mis par Abbé *Ladvocat* à la tête de ſon *Dictionnaire éographique*; ce dont il eût pu s'inſtruire dans otre Ouvrage même. La premiere de ces fau-s eſt d'un homme qui ne ſait pas l'hiſtoire notre Littérature; la ſeconde, d'un hom-e qui en ignore les fineſſes. En profitant de us ces avis, M. *Laus de Boiſſy*, dit *Aletho-ile*, * pourra devenir, ſinon un grand dé-nſeur des Auteurs philoſophes, du moins un ſenſeur qui ne les rendra pas ſi ridicules.

N'oublions pas d'apprendre à ceux qui l'igno-nt, que l'aſſaut qu'il nous a livré lui a valu la part de M. de *Voltaire*, avec le préſent un nouveau Volume de ſes Œuvres, ce qui trefois eût été d'un grand prix, un Brevet honneur ** dans la Littérature. Mais hélas! ourquoi faut-il que ces Titres de nobleſſe litté-ire reſſemblent aujourd'hui à ces Billets qui,

* C'eſt le nom qu'a pris M. *Laus de Boiſſy*, dans la *ttre* qu'il nous a adreſſée.

** Voyez, dans le Mercure du mois de Mai 1773, *Lettre de M. de Voltaire à M. Laus de Boiſſy.*

pour avoir été trop multipliés, se trouverent, à la chute du systeme, des papiers stériles entre les mains des Agioteurs qui les avoient eus à si bon marché !

LEBEUF, (*Jean*) Chanoine d'Auxerre, sa patrie, né en 1687, mort en 1760, a été un des plus grands Zélateurs des Monumens de l'antiquité.

Le *Mercure de France*, depuis 1720 jusqu'en 1740, contient plus de cent Dissertations, Mémoires, ou Lettres de sa composition. Tous ces différens Ouvrages sont historiques & ont pour objet des choses curieuses. L'Abbé *Desfontaines* appeloit M. l'Abbé *Lebeuf*, le *Pausanias*, le *Suidas* du Siecle, & comparoit ses Observations historiques aux Observations physiques de *Galilée*, de *Malpighi* & de *Newton*. S'il étoit question d'apprécier son style, on pourroit se dispenser de chercher des comparaisons aussi glorieuses ; mais M. l'Abbé *Lebeuf* aura au moins la gloire d'avoir servi utilement les Lettres, par ses recherches laborieuses & ses heureuses découvertes. Il y auroit de l'injustice à en exiger davantage de ces especes de Mineurs infatigables, qui découvrent les Métaux, en laissant aux autres le soin de les polir.

LEGENDRE, (*Louis*) Chanoine de Notre-Dame de Paris, né à Rouen en 1655, mort à Paris en 1733, Auteur d'une mauvaise *Histoire de France* en sept volumes in-12, d'une *Vie du Cardinal d'Amboise* qui ne vaut guere mieux,

& de plusieurs autres Ouvrages, parmi lesquels il y en a un très-estimé & très-digne de l'être. Cet ouvrage a pour titre : *Mœurs & Coutumes des François dans les différens tems de la Monarchie.* M. l'Abbé *Veli* & M. *Villaret* en ont senti tout le mérite, & c'est-là où ils ont puisé la plupart des notes curieuses, dont ils ont enrichi leur *Histoire de France*, à la fin de chaque Regne. M. l'Abbé *Garnier*, leur Continuateur, ne paroît pas avoir connu cet Ouvrage, ou avoir jugé à propos d'en tirer le même parti. Cette branche de notre Histoire est cependant un objet intéressant qui n'a pas peu contribué au succès des Volumes qui ont paru avant les siens.

Au sujet des anciennes coutumes des François, on trouve dans le Livre de M. *Legendre* plusieurs articles qui méritent l'attention d'un Lecteur curieux, comme la façon de faire la Guerre, l'administration de la Justice, les Dietes, les Cours plénieres, l'Origine des Fiefs, l'Institution des Ordres de Chevalerie, les Joûtes, les Tournois. Tous ces divers objets y sont traités avec clarté, avec précision, & l'on ne peut y voir, qu'avec beaucoup de plaisir, réunies dans un seul Volume, une infinité de choses intéressantes, noyées dans les Histoires générales.

LÉGIER, (*N.*) né en Franche-Comté en 173....

Les Productions de sa Muse avoient été en-

terrées au hasard, jusqu'en 1769, dans différens Journaux. On peut dire que le Recueil donné au Public, cette même année, par M. *Légier*, sous le titre d'*Amusemens Poëtiques*, les a toutes réunies dans le même tombeau. Nous ne croyons pas aggraver, par cette expression, le sort de cette triste famille, destinée à vivre peu de tems, étant le fruit d'une Muse froide, foible & décharnée, dont la postérité ne pouvoit être qu'éphémere.

M. *Légier* a été aussi malheureux du côté du Théâtre. Il a donné aux Italiens, en 1763, une Comédie intitulée, le *Rendez-vous inutile*, qui fut un Rendez-vous très-fâcheux pour lui, puisque sa Piece fut sifflée. Sa Comédie des *Protégés* a été plus heureuse, en ce qu'on lui a épargné, dit-on, les disgraces de la Scene.

Il ne faut pas conclure de-là, que ce Poëte soit sans esprit. Il montre quelquefois de l'imagination dans l'invention des sujets, des traits pétillans, des pensées ingénieuses; mais l'esprit, sans le talent, ne procura jamais de succès, & le talent ne se fit jamais sentir dans des Vers assez communément prosaïques, sans grace, & péniblement travaillés. Ce n'est point l'abeille légere qui se joue sur les fleurs pour y préparer son miel; c'est la fourmi qui voiture laborieusement les minces denrées qui doivent former son magasin.

LELONG, (*Jacques*) Bibliothécaire & Prêtre de la Maison de l'Oratoire, né à Paris en



665, mort en 1721; Auteur laborieux & utile, à qui nous devons deux *Bibliothéques*, l'une sacrée, écrite en Latin, l'autre *historique* & écrite en François, dans laquelle il a rassemblé tous les Ouvrages qui ont rapport à notre Histoire. C'est particulierement par cette derniere qu'il a rendu de grands services aux Historiens. En indiquant les sources où l'on peut puiser, on épargne des recherches pénibles & souvent rebutantes aux Esprits capables de travailler avec succès, mais trop indolens pour soutenir les travaux préliminaires. L'Ouvrage dont nous parlons a exigé la plus grande assiduité & les plus grands efforts de patience; ce qui suffit pour obtenir grace à son Auteur sur plusieurs inexactitudes échappées à son attention. Elles ont d'ailleurs été corrigées dans la nouvelle édition donnée par M. *Fevret de Fontette*, qui a beaucoup augmenté cet Ouvrage, & y a joint des Notices, des Extraits, des Analyses, quelquefois même des jugemens assez exacts sur un grand nombre de Livres peu connus. L'Editeur s'est surtout appliqué à donner une idée des Ouvrages qui ont précédé l'établissement des Journaux littéraires, ou dont les Journalistes n'ont pas parlé.

On dit que le P. *Lelong* savoit l'Hébreu, le Grec, le Latin, le Chaldéen, l'Italien, le Portugais, l'Espagnol & l'Anglois. Quand même on croiroit sur ce point les Auteurs du *Nouveau Dictionnaire historique*, qui ont copié, à cet

égard, les autres Lexicographes, la réalité de ces connoissances importeroit peu au Public, qui ne fait cas que de celles qui ont pu contribuer à la perfection des Ouvrages qu'on lui présente. Ce qu'il y a de certain, c'est que jamais Compilateur n'eut plus ce qu'on appelle l'esprit du métier. Il étoit plus jaloux de la découverte d'un lambeau d'érudition, de la vérification d'une date, que de l'exactitude & de la correction du style : aussi le sien est-il dépourvu de tout ce qui peut plaire ou intéresser. On ne doit pas lui en faire un grand crime, non plus que du dégoût général qu'il témoigna toujours pour l'Eloquence, la Poësie & les Belles-Lettres. Rien n'étoit plus naturel.

Le P. *Mallebranche* lui reprochoit quelquefois les mouvemens qu'il se donnoit pour découvrir un titre de Livre, une date ou quelqu'autre minutie. *La vérité est si estimable*, lui répondoit il, *qu'on ne doit rien négliger pour la découvrir.* C'étoit appliquer un grand principe à de bien minces bagatelles.

LEMIERE, (*Antoine-Marin*) né à Paris en 17....

Il est incontestable qu'il n'est pas né Poëte ; & que, par conséquent, il ne le deviendra jamais.

Ingenium cui sit, cui mens divinior, atque os
Magna sonaturum, de nominis hujus honorem.

Voilà le terrible anatheme qu'*Horace* a pro-

noncé contre lui, & que le Public ratifie tous les jours. Ce feroit donc vraiment ici le cas de dire, en nous fervant des expreffions de M. *Lemiere*, que *des cerveaux les chanterelles élaftiques s'accordent* à reprouver fes Tragédies, comme des Poëmes d'une verfification propre à les roidir & à les ruiner. Il y a apparence que les Comédiens ont redouté pour leur gofier le même fort ; car on ne les donne plus. *Idomenée* eft mort après fa naiffance ; *Térée* eft rentré dans les ténebres ; *Guillaume Tell*, après avoir débité un François Suiffe, a dit ;

Je pars, j'erre en ces rocs où par-tout fe hériffe,
Cette chaîne de monts qui couronne la Suiffe. *

Et perfonne n'a été tenté de le rappeler. On ne s'eft pas plus empreffé de retirer *la veuve de Malabar* des flammes où on l'eût jettée, fi elle ne fe fût pas exécutée d'elle-même. *Artaxerce*, environné de tant de poignards, n'eft réellement mort que du poifon de l'ennui mortel qu'il a communiqué aux Spectateurs ; & l'on ne fait pas ce que *Barnewelt* feroit devenu, fi on eût permis qu'il parût fur la Scene.

Telle eft l'hiftoire tragique des Tragédies de M. *Lemiere*. Si fon *Hypermneftre* a paru furvivre au défaftre de fa trifte famille, c'eft plutôt à la faveur des décorations, que par l'intérêt répandu fur fes malheurs. Une lampe

* Vers de la Tragédie de *Guillaume Tell*.

d'une main, un poignard de l'autre, une femme toujours prête à être égorgée, & qui, par un quart de conversion, ne l'est pas, ont paru, à des yeux avides de spectacle, un jeu d'optique qu'on pouvoit supporter quelquefois ; mais les gens de goût savent combien cette pantomime est peu propre à intéresser, ou plutôt combien elle prouve la sécheresse d'un esprit qui a eu besoin de recourir à de si minces ressorts.

M. *Lemiere* paroît avoir renoncé au Cothurne. On applaudiroit à sa prudence, si son Poëme sur la *Peinture* étoit propre à le venger des défauts qu'on lui reproche. Malheureusement il est partout le même homme. En prenant le pinceau, on croit qu'il ne tient en main qu'une lime. Il avoit cependant, dans ce dernier Ouvrage, un modele bien capable de féconder son imagination, & d'adoucir son style. Le Poëme de M. l'Abbé de *Marsy* auroit pu lui enseigner le secret de rendre sa touche plus moelleuse ; ais l'indomptable r oideur de son poignet a résisté à tout & n'a jamais voulu fléchir. C'étoit peu d'avoir su imiter le plan & la marche de ce Poëte ingénieux, élégant & délicat ; il falloit, comme lui, avoir le talent de donner de la vie & de l'intérêt aux tableaux qu'on vouloit présenter. M. *Lemiere* paroît n'avoir pas senti qu'il manquoit de ce talent. Il a cru que l'esprit pouvoit suppléer à tout. Nous ne dissimulerons pas qu'il seroit plus en état qu'aucun

autre de remplacer par-là le défaut de Poësie & de versification, si cet esprit étoit moins baroque & dirigé par un goût plus sûr & plus exercé. Les meilleurs morceaux de son Poëme (& l'on ne peut disconvenir qu'il n'y en ait un certain nombre de bons,) sont offusqués par des tirades de Vers durs, gigantesques, puériles, incorrects, monotones, que la force & la nouveauté de quelques pensées ne sauvent pas du blâme. Nous osons prédire le même sort au nouveau Poëme qu'il va publier, & qu'il a baptisé *les Fastes François*, en seize Chants. Il en a publié plusieurs morceaux dans la *Gazette Littéraire* des Deux-Ponts, & ce sont ces morceaux qui nous engagent à prononcer cette triste prédiction. On ne la trouvera certainement pas hasardée, si l'on juge du ton de l'Ouvrage & de la maniere du Peintre, par ce portrait du Docteur *Young*, qu'il a placé dans le seizieme Chant, ou seizieme rang de cette Galerie :

Détracteur de la vie, *Young*, Anglois farouche,
Noctambule pressé que le soleil se couche,
Pour méditer en paix tes funebres tableaux,
Apôtre de la mort, prêchant sur des tombeaux,
A travers quel nuage ou quel verre infidelle
Vois-tu donc les devoirs de la race mortelle ?
Lorsque, loin des vivans, tu vis auprès des morts;
Rêveur infortuné, crois-tu veiller? tu dors.
Young, pourquoi, semblable à l'orage en furie,
Viens-tu coucher les fleurs dans le champ de la vie?

En butte aux maux du corps, en butte aux noirs chagrins,
L'homme jouit-il donc de trop de jours fereins ?
Et veux-tu de fon cœur qu'étouffant le murmure,
Il ajoute à l'impôt qu'il paie à la Nature ?
Ah! c'eft trop fûr la tombe où l'homme en paix s'endort,
Cultiver de tes mains les cyprès de la Mort;
C'eft trop nous appeler fous ces ombres funebres,
Pofe la bêche, *Young*, & fors de ces ténebres.

Avec une étoile poëtique auffi malheureufe, M. *Lemiere* ne devoit pas mieux réuffir dans la Poëfie légere. On eft tenté de rire, mais dans un fens contraire à celui qu'il s'eft propofé, lorfqu'on lit les gentilleffes répandues dans la plupart de fes Epîtres. On fe rappele alors très-à propos ces Vers de *Lafontaine*.

Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grace, &c.

Malgré cela, il a eu des admirateurs intrépides. Il faut convenir que ces admirateurs n'ont encore ofé lui prodiguer leurs applaudiffemens que dans l'*Almanach des Mufes*, Almanach dont l'Auteur n'eft pas plus infaillible dans fes éloges, que le faifeur d'Almanach de Liege ne l'eft dans fes Prédictions. La feule fois qu'il a rencontré la vérité, c'eft quand il a dit que *ce Poëte a une maniere à lui*. Il y a toute apparence que cette maniere demeurera à fon original. Malheur à qui la lui enleveroit !

I. LEMONNIER, (*N.*) Cinq ou fix petites

Comédies mêlées d'ariettes, parmi lesquelles le *Maître en Droit*, & *le Cadi dupé*, sont les seules qui aient eu un succès durable, annoncent dans lui des talens pour ce nouveau genre de spectacle. Ne mettons pas, au reste, ces sortes de succès au rang des titres qui peuvent assurer une gloire solide dans quelque état que l'on soit, & encore moins dans les Lettres. On ne se fait jamais un grand nom par de petites choses; mais enfin il est des Esprits qui amusent pour le moment, & le suffrage d'un moment est toute la récompense qu'ils doivent attendre.

2. LEMONNIER, (*N.*) Chanoine de la Sainte-Chapelle, né en Normandie en 17..

D'abord intelligent & heureux dans la *Traduction de Térence*, il s'est singulierement mépris dans celle de *Perse*, faite suivant un nouveau systeme que l'exécution n'a point justifié. Les Traductions du premier de ces deux Poëtes, par M. *Maître de Sacy* & par Madame *Dacier*, ne sembloient pas pouvoir être surpassées. M. l'Abbé *Lemonnier* a fait voir qu'on pouvoit enchérir encore : *Térence* a paru, dans nôtre Langue, avec une aisance & une exactitude qu'il eût employées lui-même pour s'exprimer, s'il eût écrit en François.

Perse, au contraire, a eu un fort bien différent. Le Traducteur, pour s'être attaché à rendre ce Poëte mot à mot, lui fait parler un langage tudesque & très-souvent inintelligible. Il n'a pas fait attention que chaque Langue a son

génie particulier, ses tours, ses licences, & que prétendre les faire passer littéralement dans une autre Langue, c'est dénaturer également & l'Original & la Langue dans laquelle on traduit. Telle expression noble dans le Latin, devient ridicule dans le François. Nous n'en citerons qu'un exemple, parce que cette matiere a été suffisamment éclaircie.

Pline, en parlant des qualités extérieures de *Trajan*, dit, après en avoir fait l'énumération, *nonnè longè latèque Principem ostentant?* Seroit-ce bien traduire que d'exprimer ainsi cette pensée : Ses dehors *ne montrent-ils pas le Prince en long & en large?*

Telle est pourtant la maniere dont le nouveau Traducteur veut qu'on rende les Auteurs, & celle à laquelle il s'est attaché dans la Version des Satyres de *Perse*. L'Abbé de *Marolles*, le plus méprisé aujourd'hui de tous les Traducteurs, n'a pas poussé la servitude jusques-là. *Horace* avoit déjà proscrit l'assujettissement littéral, *nec verbum verbo curabis reddere fidus interpres*. Ceux qui se sont fait un nom dans la Traduction, ne l'ont dû qu'à leur attention à se pénétrer de l'esprit de leur Original, à en saisir les beautés, & à les faire passer dans une Langue étrangere, sans s'attacher à l'exactitude des mots. C'est surtout en fait de Traduction que la lettre tue & que l'esprit donne la vie.

Le mauvais succès de la Version de *Perse* déterminera sans doute M. l'Abbé *Lemonnier* à



ſuivre pour celle de *Plaute*, à laquelle il travaille, dit-on, la même méthode qu'il a obſervée en traduiſant les Comédies de *Térence*. Cette méthode eſt certainement la meilleure ; & pourquoi chercher des routes nouvelles, quand on peut marcher avec aiſance & avec ſureté dans un chemin depuis long-tems connu pour conduire à la perfection ?

Le volume de *Fables* qu'il a publiées, a déja prouvé combien il eſt capable de ſaiſir, dans la pratique, le vrai caractere de chaque genre. Peu de nos Fabuliſtes ont montré plus de talent pour faire reſſortir une morale ſaine, inſtructive & touchante, des ſujets qui paroîtroient d'abord le moins s'y prêter ; plus d'aiſance & de vivacité dans la verſification ; plus de naturel & d'aménité dans la maniere d'exprimer leurs penſées. Ces qualités que nous reconnoiſſons dans les *Fables* de M. *Lemonnier*, ne font pas oublier, il eſt vrai, que ſes détails tombent ſouvent dans la diffuſion, à force de fécondité ; que ſa ſimplicité pour être trop familiere, devient quelquefois triviale & rebutante ; que ſa facilité à tourner une même penſée de différentes façons, donne un air languiſſant à certains endroits de ſes Récits, riches d'ailleurs en tournures, en images, & en ſentimens. Mais ces défauts ſont auſſi aiſés à corriger, que faciles à connoître. En continuant le genre pour lequel il ſemble né, le Fabuliſte en écartera ce qui le dépare ; & ſes talens perfectionnés, par ce mo-

yen, n'auront même plus besoin de l'indulgence, qu'ils sont en droit d'obtenir aujourd'hui par le mérite qui les annonce. Il n'est pas moins important pour lui de se guérir d'un amour de la singularité, qui se manifeste dans toutes ses Préfaces. Celle qui est à la tête de ses *Fables*, par exemple, est surtout marquée au coin de l'indépendance & de l'innovation. Rien de plus déplacé que de consacrer tant de pages à dénaturer les justes idées que nous avions de l'Apologue, à en présenter de fausses, & à proscrire les regles respectées jusqu'à nous. Cette Préface est remplie d'ailleurs d'inutilités, de méprises, de paradoxes, de critiques injustes, très-faciles à réfuter, si les bornes d'un Article tel que celui-ci, nous le permettoient. En Littérature, comme en Morale, vouloir tout réduire à l'arbitraire, c'est moins la preuve d'un esprit inventif & original, que l'indice de la dépravation du jugement & de l'inquiétude qui en est le fruit.

LENFANT, (*Jacques*) Ministre Protestant, né dans la Beauce, en 1661, mort en 1728.

De tous les Ministres Protestans de l'autre Siecle, qui ont écrit chez l'Etranger, il est celui dont le style est le plus pur & le plus modéré. La plupart des Ouvrages de ses Confreres sont des déclamations pleines d'emportemens & de mensonges; le langage en est aussi dégoûtant, par sa barbarie, que le fond des sentimens en est révoltant. Pour lui, sans renoncer

ses préjugés, (comme il le paroît par son *Histoire de la Papesse Jeanne*, qui ne peut être que le fruit d'un esprit excessivement crédule, ou d'une imagination trop facile à se remplir de tout ce qui favorise les rêveries d'une Secte) il a su répandre, dans d'autres Ouvrages historiques, du discernement, de l'ordre, de la netteté, de l'élégance & de l'instruction. Tel est le caractere de ses *Histoires* des conciles de *Constance*, de *Pise*, de *Bâle*, qui, à proprement parler, ne sont qu'une continuation du même sujet. L'extinction du grand Schisme d'Occident, y est très-bien développée, à l'esprit de parti près, qui égare quelquefois l'Auteur. Ces Histoires sont écrites d'ailleurs d'un style, tantôt simple & tantôt noble, tantôt grave & tantôt rapide, selon la différence des objets qui se présentent.

M. l'Abbé *Pluquet* & M. *Alletz* ont profité des Ouvrages de M. *Lenfant*, l'un dans le Dictionnaire des Héréfies, l'autre dans celui des Conciles. Il seroit à souhaiter qu'ils eussent toujours puisé dans d'aussi bonnes sources, quant à la diction. Le Dictionnaire de M. *Alletz*, principalement, offre une bigarrure de style qui déplaît, par la différence qui se trouve entre un article & un autre article, soit pour le ton, soit pour l'expression. Ce défaut considérable est assez ordinaire aux Compilations, où les Auteurs ne font que copier, sans se donner la peine, & sans avoir le talent de refondre &

de colorier les lambeaux qu'ils tirent de différens Ecrivains.

LENGLET DUFRESNOY, (*Nicolas*) Abbé, né à Beauvais en 1674, mort à Paris en 1755.

La France a produit peu d'Auteurs aussi laborieux & aussi féconds. Le Public lui doit quarante Ouvrages, qui forment plus de trois cent volumes. Religion, Morale, Politique, Histoire, Géographie, Chimie, tout a été de son ressort, & partout on y reconnoît l'Homme érudit, mais sans jugement, sans principes, & sans goût. Cet Auteur a été en cela un exemple très-capable de prouver combien un esprit caustique, indépendant, aidé d'une mémoire prodigieuse, est propre à enfanter d'erreurs, & à les débiter avec assurance. Jamais les sages Réglemens de la Police, pour la Librairie, ne contrarierent personne plus que lui: aussi fut-il toujours en guerre avec les Censeurs qu'on lui donnoit pour examiner ses Manuscrits. Entêté dans ses idées, il ne pouvoit se résoudre aux changemens ou aux suppressions les plus nécessaires. Sa méthode étoit, de rétablir à l'impression ce qu'on avoit rejetté ou changé à l'examen. Souvent il ne s'en tenoit pas là. Le Censeur, dont il étoit mécontent, devoit s'attendre à quelque trait satyrique, dans le premier Ouvrage que l'Auteur faisoit imprimer.

Un pareil travers paroîtra, sans doute, ex-

cufable dans le Siecle où nous sommes. Nous ne dissimulerons pas qu'il est des Censeurs, dont la sévérité peu éclairée, les difficultés minutieuses, la foiblesse, la pusillanimité, l'esprit de parti, peuvent donner de justes mécontentemens aux Auteurs les plus irréprochables. Ils oublient trop aisément qu'ils ne sont pas Juges des Productions qu'on leur soumet, & que leur unique fonction est de rejetter ce qui peut blesser la Religion, les Mœurs & les Loix. Mais nous n'en sommes pas moins convaincus de la nécessité de donner des entraves aux esprits fougueux qui cherchent à égarer les autres, après s'être égarés eux-mêmes. Un Etat policé doit n'admettre que les lumieres utiles & bienfaisantes, & rejetter celles qui sont équivoques ou dangereuses. Moins d'Hommes savans, ou des Savans raisonnables & bons Citoyens, telle sera la devise de tout Gouvernement sage.

Si l'Abbé *Dufresnoy* eût pu se persuader qu'il valoit mieux ne rien écrire, que d'écrire sans regle & sans égard, il se seroit épargné bien des désagrémens. Pendant le cours de sa vie, il habita moins sa maison que la Bastille, où il fut enfermé dix à douze fois. Il étoit si accoutumé à ces fréquens voyages, qu'en voyant paroître l'Exempt *Tapin*, aussi-tôt, sans lui donner le tems de s'expliquer, *allons-vîte*, disoit-il à sa Gouvernante, *mon petit paquet*; *du linge*, *du tabac*.

LÉONARD, (*N.*) né en Amérique en 17..

Ce jeune Poëte annonce des talens, surtout pour l'Idylle, genre de Poësie, qui, depuis Madame *Deshoulieres*, a été cultivé assez infructueusement parmi nous. Ses Pastorales sont très-variées, & offrent un agréable tissu de Pensées naturelles, naïves, délicates, embellies par une versification douce, simple, facile, & qui forme le vrai caractere de cette espece de Production, dont la tendresse est l'ame, & l'aménité le coloris.

LIGER, (*Louis*) né à Auxerre en 1658, mort à Guerchi, à trois lieues d'Auxerre, en 1717.

Cet Auteur a écrit sur les Parterres, les Jardins, les Potagers, les Vergers, les Champs, la Cuisine, & généralement sur tout ce qui a rapport à l'économie domestique. Il a peut-être rendu en cela des services très-utiles; mais c'est à ceux pour qui il a travaillé à apprécier son mérite.

LIGNAC, (*Joseph-Adrien* LE LARGE DE) d'abord Jésuite, puis Oratorien, puis Abbé, né à Poitiers, mort à Paris en 1762.

On connoît peu ses Ouvrages de Métaphysique & d'Histoire naturelle, très-estimés cependant de ceux qui sont capables d'apprécier ce genre de mérite; tels sont les *Elémens de Métaphysique*, *tirés de l'Expérience*; l'*Examen sérieux & comique du Livre de l'Esprit*; les *Mémoires pour l'Histoire des Araignées*, & les *Lettres à un Américain sur l'Histoire naturelle de M.*

de Buffon. Ce dernier Ouvrage prouve furtout une connoiffance très-profonde & très-étendue de la Nature & de fes productions. L'Auteur y critique, avec les égards dus à un de nos premiers Ecrivains, plufieurs obfervations de M. de *Buffon*. Ses critiques font affez fenfées, mais quelquefois trop minutieufes.

M. de *Lignac* a encore compofé, contre les Fataliftes modernes, un Ouvrage très-bien raifonné, intitulé, *Témoignage du fens intime* & *de l'expérience*, *&c.* On dit que la mort l'a empêché d'exécuter le plan de défenfe de la Religion, dont *Pafcal* a laiffé les riches matériaux. Peut-être les penfées qu'il eût tirées de fon propre fonds, n'euffent-elles pas été auffi fublimes que celles de l'Auteur des *Provinciales*; mais on peut juger, par fes Ouvrages, qu'il étoit en état de compofer un bon Livre, fur un auffi folide fondement.

LIMOJON. (*Ignace-François*) *Voyez* SAINT-DIDIER.

LINANT, (*Michel*) né à Louviers, en 1709, mort 1749.

Malgré la réclamation d'un de fes Amis, * au zele duquel nous applaudiffons, nous ne changerons rien à ce que nous avons dit. M.

---

* Voyez, dans le *Journal Encyclopédique* du mois de Juin 1773, une Lettre de M. l'Abbé *Yart*, Cenfeur Royal, au fujet de cet article.

Linant fera toujours, à notre jugement, un de ces Efprits fubalternes qui ne favent exifter, qu'en s'attachant, pour ainfi dire, au fervice de quelques Hommes célebres. Il a été un des protégés de M. de *Voltaire*, & peut-être un des plus reconnoiffans ; car il n'a ceffé de chanter fes louanges & fes bienfaits, dans plufieurs Odes, affez froides, & dans la Préface d'une Edition qu'il a donnée de la Henriade, où fon Génie tutélaire eft célébré avec enthoufiafme. On a dit que M. de *Voltaire* avoit pris foin de former fes talens. Il paroît, ou que le Maître n'étoit pas difficile fur le choix de fes Eleves, ou que l'Eleve a bien peu profité des foins du Maître ; car les Poëfies de M. *Linant* font très-médiocres, fi l'on en excepte le Madrigal que voici, où l'on trouvera un éloge délicat & fin du château de Cyrey & de l'illuftre Marquife *du Châtelet*, qui l'habitoit alors.

Un Voyageur qui ne mentoit jamais,
Paffe à Cyrey, l'admire, le contemple ;
Il croit pourtant que ce n'eft qu'un Palais,
Mais voyant *Emilie*, ah ! dit-il, c'eft un Temple.

LILLE, (*Jacques* DE) Abbé. *Voyez* DE-LILLE.

1. LINGENDES, (*Jean* DE) né à Moulins en Bourbonnois, mort en 1616.

Dans un tems où l'on ne connoiffoit pas encore le bon goût, il cultiva la Poëfie avec réputation, & quoique fes Vers foient bien éloi-

gnés de la perfection à laquelle la Poësie est parvenue depuis, ils sont encore estimés des gens de goût. On connoît ceux-ci, pleins de naturel & de délicatesse.

> Si c'est un crime de l'aimer,
> On n'en doit justement blâmer
> Que les beautés qui sont en elle,
>   La faute en est aux Dieux,
>   Qui la firent si belle,
>   Et non pas à mes yeux.

Il a surtout réussi dans les Stances où l'on est touché d'un ton de sentiment & de délicatesse, qui auroit pu, cinquante ans plus tard, en faire un excellent Poëte.

2. LINGENDES, (*Claude* DE) Jésuite, de la même famille que le précédent, né à Moulins en 1591, mort à Paris en 1660.

Celui-ci a rendu de grands services à l'éloquence de la Chaire. On est vivement ému de la noblesse & de la chaleur qui dominent dans la plupart de ses Sermons, composés d'abord en François, & ensuite mis en Latin par l'Auteur lui-même, qui ne les a publiés que dans cette langue. C'est à la faveur de cette Traduction que les Prédicateurs, qui l'ont suivi, se sont crus autorisés à puiser, dans cet Orateur, plusieurs beaux traits admirés ensuite dans leurs Discours. Ce Jésuite joignoit au mérite de l'éloquence, celui de la douceur & de la sagesse dans la direction. Il passa par les pre-

mieres places de sa Société, & fut Confesseur de *Louis XIII.*

Un autre *Lingendes*, Evêque de Mâcon, parent de celui-ci, n'étoit pas moins éloquent. On sait que le plus beau morceau de l'Oraison funebre de *Turenne*, par *Fléchier* : *Ennemis de la France, vous vivez...* est tiré de celle d'un *Duc de Savoie*, composée par ce *Lingendes*.

LINGUET, (*Simon-Nicolas-Henri*) Avocat au Parlement de Paris, né à Reims en 1636.

La Nature semble l'avoir formé pour l'éloquence. Les esprits désintéressés & connoisseurs l'ont déjà placé dans le très-petit nombre de nos Ecrivains qui ont un caractere à eux, & dont il est aisé de distinguer, au premier coup-d'œil, la maniere. Celle de M. *Linguet* se montre dans tout ce qu'il a écrit, par une richesse d'imagination, une chaleur & une vivacité d'images, une flexibilité & un coloris de style, qui le séparent avantageusement de la foule de nos Littérateurs, même célebres. Doué d'une intelligence prompte, d'une imagination vive & féconde; d'une mémoire facile & solide, ses premiers pas, dans la carriere littéraire, ont annoncé un athlete singulierement favorisé de la Nature, & destiné à surpasser les rivaux les plus renommés. A la facilité de saisir, dans ces objets, les rapports les plus éloignés, il réunit le mérite de penser avec noblesse & de peindre avec force. Mais comme les plus heureuses qualités

qualités ont des excès toujours voiſins des défauts, s'ils ne ſont pas eux-mêmes des défauts, & qu'il eſt facile aux grands talens de ſe corriger, nous uſerons des droits de la franchiſe que nous nous ſommes impoſée.

Cet Auteur ſeroit-il moins eſtimable, en ſe montrant plus attentif à rejeter l'eſprit de ſyſteme, qui lui fait enviſager les choſes du côté le plus ſingulier, à éviter de certaines diſcuſſions, propres à faire briller l'éloquence, à la vérité, mais rarement d'accord avec l'exactitude & la ſolidité du jugement; à interdire à ſon imagination quelques efforts un peu trop libres, & à retrancher de ſa maniere d'écrire, des expreſſions qui, pour être pittoreſques & ſuppoſer la facilité la plus heureuſe, n'en ſont pas toujours, pour cela, conformes à la dignité du ſtyle & à la ſévérité du goût? Il eſt aiſé de ſentir que ces oublis momentanés ne ſauroient être le partage de la médiocrité; mais les défauts ſont d'autant plus ſenſibles, que les beautés qui les avoiſinent ſont plus frappantes. On peut les comparer à des taches qui échapperoient dans l'examen d'un tableau commun, & qui choquent dans les productions d'un pinceau, dont on a droit d'attendre autant de correction & de réſerve, qu'il a d'aiſance & d'énergie. Ce n'eſt pas aſſez d'être doué d'une éloquence preſtigieuſe, qu'on nous paſſe ce terme, propre à faire valoir tout ce qu'elle prend, pour ainſi dire, ſous ſa protection. Le premier de-

voir d'un Ecrivain éloquent, eſt de ne point ſe laiſſer ſéduire lui-même, parce que ſa propre ſéduction entraîne bientôt celle des autres, & que l'on eſt fâché d'être obligé de condamner par réflexion, ce qui d'abord a ſubjugué par attrait.

Après ces réflexions qui nous ont paru indiſpenſables, ſans entrer dans la diſcuſſion de certains principes de M. *Linguet*, nous dirons que cet Ecrivain, à qui l'on ne peut conteſter, malgré ſes défauts, les qualités qui caractériſent le génie, auroit dû s'attendre, à cauſe de ces qualités mêmes, à plus d'égards de la part de quelques Gens de Lettres, qui n'ont pas ſenti combien il en méritoit. On ſait que, pendant qu'il étoit occupé à défendre ſon honneur & ſon état contre les principaux Membres du Corps des Avocats, dont l'amour-propre jaloux ſe croyoit intéreſſé à l'éloigner du Barreau, pluſieurs Champions de la Secte Encyclopédique & Economique ont choiſi ce moment pour ſe déchaîner contre lui d'une maniere auſſi injuſte que peu loyale. On ſait encore qu'après avoir contribué, par leurs libelles & par leurs intrigues, à le faire exclure de ſon Corps, ils ſont parvenus, par de nouvelles menées, à ſurprendre des ordres à l'autorité, pour lui ôter la rédaction du Journal de *Politique & de Littérature*, & le dépouiller ainſi du ſeul bien qui lui reſtoit : ce bien eſt devenu auſſitôt la proie du plus acharné de ſes enne-

mis, qui, au mépris des bienséances les plus indispensables, n'a pas rougi de le briguer & de s'en revêtir. On sait enfin que la retraite de M. *Linguet* dans le pays étranger, est le fruit de ces persécutions scandaleuses, qui prouvent qu'il n'y a jamais eu de Secte plus intolérante, plus vindicative, plus tyrannique, plus inhumaine, que celle dont les bannieres ont pour cri les noms de *tolérance* & de *liberté*.

Ne se lasseront-ils donc jamais ces prétendus Philosophes, de se montrer aussi odieux qu'inconséquens ? Ne se lasseront-ils jamais de ressembler à des fous prêchant la sagesse, à des malades recommandant le soin de la santé, à des *Procustes* vantant la justice & l'honnêteté ? Ne se lasseront-ils jamais de poursuivre leurs Adversaires avec des injures qu'on méprise, avec des calomnies qu'on ne croit pas, avec des artifices, des menées, des persécutions qu'on dévoile tôt ou tard, & qui n'aboutissent qu'à couvrir de honte & d'opprobre ceux qui en ont été les auteurs & les instrumens ?

C'est ce qui s'est surtout vérifié à l'égard des persécuteurs de M. *Linguet*. A peine cet écrivain a-t-il été hors de France, que, profitant de la liberté des presses étrangeres, il a écrit contre ses ennemis, & les a peints sous les couleurs les plus vraies.

Heureux s'il se fût contenté de combattre les travers de la Secte dont il a été la victime, de démasquer l'hypocrisie politique de ses Chefs,

de ridiculiser la sotte crédulité de ses Partisans ; de s'élever contre la bassesse de ses Espions, de couvrir de mépris & d'infamie les Journalistes gagés par elle, qui n'admirent & ne louent que ce qui est marqué à son vénérable sceau ! Mais, abusant de la liberté que sa position lui donnoit de se plaindre, & n'écoutant que son amour-propre irrité, on l'a vu se venger du crime de quelques particuliers, & envelopper, dans son ressentiment ; des hommes dignes de son respect. Les Esprits les plus portés à l'indulgence ne sauroient lui pardonner les sarcasmes qui s'est permis contre les premiers dépositaires de l'autorité. Il n'est point de François qui n'ait été révolté de sa *Lettre à M. le Comte de V***, Libelle d'autant plus inexcusable, que ce Ministre n'a contribué à aucune de ses disgraces. Nous avons tout lieu de croire que M. *Linguet* désavoue aujourd'hui & se reproche cette Production, fruit d'un moment de délire. Il seroit trop humiliant pour lui de ne pas sentir le tort qu'il s'est fait, en déclamant, d'une maniere aussi injuste qu'indécente, contre un Ministre dont la Nation & les Etrangers admirent également la sagesse & la probité, qui ne doit son élévation qu'à son mérite, dont tous les pas dans la carriere politique, où il est entré dès l'âge le plus tendre, ont été marqués par des services rendus à la patrie ; qui, malgré sa grande modestie, jouit de toute sa réputation, & dont la gloire, appuyée sur

l'estime générale de ses contemporains, ne pourra qu'augmenter par la succession des tems.

LINIERE, (*François* PAJOT DE) né à Senlis, mort en 1704, âgé de 76 ans.

Poëte plus célebre par ses impiétés & ses mœurs dépravées, que par ses Vers, qui sont d'une extrême platitude. On dit qu'il n'avoit d'esprit & de vigueur, que pour les Chansons satyriques ou impies. Il est aisé de s'en convaincre par les Vers au dessous du médiocre qui nous restent de cet Auteur. Témoin encore ceux qu'on a insérés dans le Recueil de *Poësies choisies*, qui

N'a fait de chez *Sercy* qu'un saut chez l'Epicier.

Liniere étoit l'ami de *St. Pavin*, aussi débauché & aussi impie. Il ne sera pas inutile de remarquer que tous les deux ont été & sont encore regardés comme des Philosophes.

LIONNE, (*Hugues* DE) Ministre d'Etat, né en 1611, mort à Paris en 1671.

Il a laissé des *Mémoires* & une *Histoire de ses Négociations à Francfort.* Ces deux Ouvrages, médiocres pour le style, peuvent fournir des lumieres à ceux qui veulent s'instruire dans la Politique, ou, pour mieux dire, la Politique changeant à-peu-près comme les modes, les Ouvrages anciens, en ce genre, ne peuvent être regardés que comme ces monnoies qui

n'ont plus de cours, & qu'on garde par curiosité.

LISLE, (*Claude* DE) né à Vaucouleurs en 1644, mort à Paris en 1720.

Quoique la Géographie ait été le principal objet de ses travaux & la premiere source de la réputation qui lui procura des Eleves de la premiere qualité, & entre autres, le Duc d'Orléans, depuis Régent, il mérite quelqu'estime pour la partie historique. Sa *Relation du Royaume de Siam*, surtout, peut être regardée comme un Ouvrage sagement écrit.

M. *de Lisle* eut deux fils, *Guillaume de Lisle*, Membre de l'Académie des Sciences, Premier Géographe du Roi, & *Nicolas de Lisle*, dont les excellens Mémoires sur des objets d'Astronomie & de Mathématique, sont recherchés dans les Recueils de l'Académie des Sciences.

LOMBARD, (*Théodore*) ci-devant Jésuite, né dans le Vivarais en 1699.

Il a remporté douze Prix à l'Académie des Jeux Floraux, & deux à celle de Marseille, sans que toutes ces Couronnes aient pu lui faire une réputation dans la Littérature; tant il est vrai que les Tribunaux littéraires ont peu d'influence sur le suffrage du Public!

LONDRES, (*Théophile-Ignace* ANSQUERS DE) Abbé, né à Quimper en 1728.

Rien n'a paru de lui, depuis ses *Variétés philosophiques & littéraires* qui doivent faire blâ-

mer l'inaction de sa plume. Avec une imagination vive, une ame sensible, un esprit nourri de la bonne Littérature, le talent de rendre avec intérêt ses idées, comme on en peut juger par l'Ouvrage que nous venons de citer, il eût été en état d'enrichir notre Littérature de plusieurs excellentes Productions. L'Auteur s'est proposé dans celle-ci, comme il le dit lui-même, d'instruire & de plaire. Il y a réussi, sans tomber, d'un côté, dans la morgue du pédantisme, & sans rien sacrifier, de l'autre, au ton de frivolité qui regne aujourd'hui dans tout ce qu'on appelle Production agréable. Il a eu l'art d'y semer des traits historiques & légers qui donnent du ressort à la morale, & n'ôtent rien à sa solidité. Il y a surtout d'excellens morceaux contre les faux Philosophes, dont il peint avec énergie les travers & les inconséquences.

LONG, (*Jacques* LE) Oratorien. *Voyez* LELONG.

LONGCHAMPS, (*Pierre* DE) Abbé, né dans le Poitou en 1736.

Nous connoissons de lui plusieurs Ouvrages de Poësie qui nous ont paru très-estimables, mais dont la gloire semble le toucher peu. Ce n'est pas apparemment sur ces sortes de Productions qu'il fonde sa réputation. Il s'est attaché à un genre qui exige plus de talens, & plus propre à lui donner une place distinguée

parmi les Ecrivains utiles. Le *Tableau historique des Gens de Lettres*, dont il a déjà publié plusieurs volumes, fait desirer qu'il puisse donner à cet Ouvrage toute son étendue. Il n'est point encore arrivé au regne de *François I*, &, par cette raison, nous sommes fâchés de ne pouvoir pas profiter de ses lumieres.

On ne peut se dissimuler toutes les difficultés de la carriere que parcourt M. l'Abbé de *Longchamps*. Il y a déjà acquis une juste gloire; mais les tems critiques ne sont pas encore arrivés. Le risque n'est pas effrayant, lorsqu'il s'agit d'apprécier le mérite des Morts. Si on ne décide pas selon les idées du Public, on a le Public, à la vérité, contre soi, avant qu'il soit désabusé; mais son zele n'est jamais si ardent que celui des particuliers. Au contraire, quand il s'agit de parler des Vivans, l'amour-propre s'éveille, les orages grondent, & les écueils se multiplient de tous côtés.

Il n'est point de Littérateur qui ne se croie des droits aux suffrages de ses contemporains. Ces droits ne sont pas toujours réglés par l'équité: la vanité en établit les titres, la vanité en prend la défense, & l'animosité est toujours le prix de quiconque ose se déclarer le juge de leur valeur. Que faut-il donc faire? Les Morts, du fond de leur tombeau, n'appellent point des sentences prononcées contre eux; les Vivans sont toujours prêts à crier à l'injus-

tice & à être injustes, pour prouver qu'on a tort de les attaquer. Le Public doit-il être la victime d'une foule d'Ecrivains médiocres qui l'ennuient, ou qui corrompent le goût? Les Génies les plus distingués peuvent-ils se croire irréprochables? &, en rendant justice à leurs talens, est-on obligé de se taire sur leurs défauts? N'est-il pas à craindre que ces défauts, quelquefois séduisans, ne contribuent à la ruine de la Littérature? La République des Lettres seroit-elle un Etat anarchique où chaque Tyran fût en droit d'établir des loix arbitraires? Et quand des Journalistes, de leur propre mouvement, certaine science & pleine puissance, auront approuvé ce que le bon goût réprouve, ou condamné ce qu'il admet, leurs Décrets seront-ils sans appel comme sans infaillibilité? Rien ne seroit plus contraire aux progrès des Arts, qu'une si aveugle soumission. C'est précisément contre la séduction de certains Juges & les applaudissemens du Parterre abusé, que le Zélateur du bon, du vrai, du beau, doit s'élever avec le plus de force. Ce sont les raisons qui prouvent en ce cas, non des autorités, ni des suffrages trop décriés par l'abus qu'on en a fait.

Voilà ce qui rend une Histoire littéraire le plus difficile peut-être de tous les Ouvrages; car, indépendamment des recherches, du discernement, de l'impartialité, de l'honnêteté même, il faut encore une adresse plus qu'hu-

maine pour dire la vérité ſans offenſer les oreilles délicates :

> Nul n'eſt content de ſa fortune,
> Ni mécontent de ſon eſprit.

Quelles que ſoient ces difficultés, nous ne les croyons pas capables de décourager un homme ſage. Son premier ſoin doit être pour le vrai, & ſa derniere inquiétude pour les murmures.

Au reſte, M. l'Abbé de *Longchamps* a enrichi la Littérature Françoiſe d'une Traduction auſſi fidelle qu'élégante, des Poëſies de *Properce* & de *Tibulle*, dont les critiques ſéveres de quelques Journaliſtes n'ont pu affoiblir le mérite dans l'opinion publique.

LONGEPIERRE, (*Hilaire-Bernard* DE RÉQUELEYNE, Sieur DE) né à Dijon en 1659, mort à Paris en 1721.

Sa Traduction en Vers François des Odes d'*Anacréon* & de *Sapho*, des Idylles de *Moſchus*, de *Bion* & de *Théocrite*, eſt au deſſous de l'attention d'un Lecteur délicat, qui cependant n'en doit pas mépriſer les remarques. Il a compoſé auſſi un *Parallele de Corneille & de Racine* : ce qui en réſulte de plus clair, c'eſt qu'avec un jugement peu ſain, un goût médiocre, un ſtyle lourd, incorrect & diffus, il n'auroit pas dû prendre ſur lui de juger du mérite de ces deux Poëtes.

M. de *la Monnoye* a eu la bonté de comparer sa Tragédie d'*Electre* & celle de *Médée*, aux Tragédies de *Sophocle* & d'*Euripide*, sur le même sujet ; mais ces deux Pieces sont aussi éloignées de ressembler à celle des deux Poëtes Grecs, que la Muse tragique de Messieurs *Lemiere* & *Marmontel* ressemble peu à celle de *Corneille* & de *Racine*. On représente pourtant encore la *Médée* de *Longepierre*, tandis qu'on ne représente plus *Denys le Tyran*, *Aristomene*, *Cléopatre*, &c. *Idoménée*, *Artaxerce*, *Guillaume Tell*, &c.

LONGUERUE, (*Louis* DUFOUR DE) Abbé des Sept-Fontaines & du Jar, né à Charleville en 1652, mort à Paris en 1733.

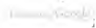
Outre le Grec & le Latin, il savoit les Langues Orientales & toutes celles de l'Europe. A en juger par la maniere dont il a écrit dans la nôtre, on seroit tenté de penser qu'il n'en possédoit parfaitement aucune. On a de lui une *Description historique de la France ancienne & moderne*, qu'il fit, dit-on, de mémoire ; ce qu'on croit sans peine, par l'inexactitude qui y regne. Ses *Remarques* sur le fameux Cardinal *Volsey*, sont assez judicieuses.

On a imprimé sous le titre de *Longueruana*, un Recueil de pensées & de prétendus bons mots, qui, s'ils sont véritablement de lui, donneroient une idée peu favorable de ses mœurs & de sa Religion.

LONGUEVAL, (*Jacques*) Jésuite, né près de Péronne en 1680, mort à Paris en 1735.

Aucun de nos Ecrivains ne paroît avoir eu plus de talent pour l'Histoire, & surtout pour l'Histoire Ecclésiastique, où les discussions doivent être fondues avec adresse dans le corps du récit. Les huit premiers volumes de l'*Histoire de l'Eglise Gallicane*, & même le neuvieme & le dixieme, quoiqu'ils ne soient pas tout-à-fait de lui, peuvent servir à confirmer cet éloge. L'intérêt & l'utilité y fixent tour-à-tour l'esprit du Lecteur, que l'Historien sait captiver par un mélange de méthode, de clarté, de critique, d'élégance. Tous les objets sont présentés sous un jour qui aide autant le jugement que la mémoire. On aime à y voir les événemens racontés sans enthousiasme, & développés avec impartialité. Les Discours préliminaires montrent surtout l'homme instruit & laborieux, dont l'érudition n'obscurcit point le discernement; l'Ecrivain aussi ingénieux que sage, qui sait animer les sujets les plus arides, & nous offrir les débris de l'antiquité, dégagés de la rouille du tems, & embellis par l'habileté de son pinceau; par dessus tout, on est touché du ton de respect avec lequel sa plume en traite les différentes matieres, sentiment qui prouve autant en faveur de la piété de l'Auteur, que de ses lumieres.

C'est dans de tels Ecrivains qu'il faut apprendre à juger sainement de la Religion & de ses



dogmes. On y puiſe des lumieres propres à éclairer l'ignorance, & des ſentimens capables de reſpecter la vertu; double mérite dont nos Auteurs philoſophes ſont bien éloignés.

Ceux qui ont déſaprouvé les louanges que nous donnons à cette Hiſtoire, ne la connoiſſent pas ſans doute, ou s'en ſont rapportés, pour ſon mérite, à des jugemens légers ou partiaux. Qu'ils la liſent attentivement, ils ſeront bientôt de notre avis; & s'ils redoutent la peine de la lire, qu'ils n'en jugent du moins que d'après les Connoiſſeurs déſintéreſſés, & nous ſerons également d'accord.

LORENS, (*Jacques* DU) né à Châteauneuf dans le Thimerais, mort en 1648, âgé d'environ 75 ans.

Mauvais Poëte, dont les Ouvrages ſont juſtement mépriſés. Il a pris la peine de compoſer une trentaine de Satyres, qui ne ſont que de plates déclamations contre quelques abus de ſon Siecle, & le plus ſouvent contre les déſagrémens du Mariage. *Du Lorens* eſt éloquent ſur ce dernier article. Il avoit, dit-on, un aiguillon bien propre à exciter ſa muſe ſatyrique, une femme acariâtre, qui ne lui laiſſoit point de repos. Après l'avoir maintefois célébrée dans ſes Satyres, il lui fit cette Epitaphe, aſſez heureuſe dans ſa ſimplicité :

> Ci gît ma femme : oh ! qu'elle eſt bien,
> Pour ſon repos & pour le mien.

LORET, (*Jean*) né en Normandie, mort vers 1666.

Celui-ci étoit auſſi Poëte, & mauvais Poëte. Il fit long-tems une Gazette en vers burleſques, où il annonçoit les Nouvelles de la Cour & de la Ville, d'une maniere propre à faire rire ſes Contemporains. Le Surintendant *Fouquet* s'en amuſa ſans doute, puiſqu'il fit du rimeur un de ſes Penſionnaires; mais il ſeroit difficile de s'amuſer aujourd'hui de la lecture de ces Gazettes, qu'on a pourtant pris la peine de recueillir dans trois gros volumes.

LOUBERE, (*Simon* DE LA) de l'Académie Françoiſe & de celle des Jeux Floraux, né à Toulouſe en 1642, mort en 1729.

Véritable Chryſologue, il ſavoit un peu de tout, & rien à fond. Les Mathématiques, l'Hiſtoire naturelle & civile, les Langues, la Politique, la Morale, la Poëſie, exercerent tour-à-tour ſa plume, également foible dans tous genres. Il ne laiſſa pourtant pas d'être reçu à l'Académie Françoiſe. Ce fut, il eſt vrai, à la ſollicitation de M. de *Pont-Chartrain*, Contrôleur-Général des Finances, qui le protégeoit; car on fit des difficultés pour l'admettre, parce que l'Académie étoit alors plus difficile qu'à préſent. Cette réſiſtance donna lieu à *Lafontaine*; d'autres diſent à *Chaulieu*, de faire des vers qui finiſſoient ainſi :

Il en fera, quoi qu'on en die,
C'eſt un impôt que *Pont-Chartrain*
Veut mettre ſur l'Académie.

LOUPTIERE, (*Jean-Charles* DE RELONGUE DE LA) de l'Académie de Châlons, & de celle des Arcades de Rome, né dans le Dioceſe de Sens, en 1727.

Le Recueil de ſes Poëſies n'a pas été accueilli du Public, auſſi favorablement qu'il le méritoit. Peut-être l'influence du *Mercure*, dans lequel elles ont paru ſucceſſivement, a-t-elle contribué à ce peu de ſuccès. Le dégoût général, occaſionné par les Ouvrages médiocres qui fourmillent dans ce Journal, eſt très-propre à nuire aux bonnes Pieces qui y paroiſſent de tems en tems. Tel eſt l'effet de la mauvaiſe compagnie. Malgré cela, la Muſe de M. de *la Louptiere* doit être diſtinguée de la foule de ces Muſes meſquines qui accourent s'y montrer trois fois par mois. Elle eſt aſſez communément noble, facile, ingénieuſe, tendre & délicate. Ce qui la rend plus eſtimable encore, c'eſt de ne s'être point laiſſé corrompre par le faux air du Bel-eſprit, ou le ton précieux de ſentence, ſi fort en vogue aujourd'hui. On voit, au contraire, qu'elle s'eſt appliquée à ſe former ſur les Anciens, & ſur les bons modeles du Siecle dernier. Il ſeroit ſeulement à deſirer qu'elle fût plus pittoreſque & plus vigoureuſe.

LUNEAU DE BOISJERMAIN, (*Pierre-Joſeph-François*) né dans le Dioceſe de Bourges, en 173...

Avant ſon procès contre les Libraires, ſa célébrité étoit reſſerrée dans un cercle aſſez obſcur. Une Edition de *Racine*, avec un Commentaire, formé de diverſes Obſervations, dont peu lui appartiennent ; un Recueil, ſous le titre d'*Elite de Poëſies fugitives*, qui n'eſt, à peu de choſes près, qu'une répétition des autres Recueils ; un *Cours d'Hiſtoire & de Géographie*, où il n'y a rien de neuf, & qui eſt très-mal écrit, ne ſembloient pas annoncer les talens qu'il a développés, lorſqu'il s'eſt agi de ſe défendre lui-même. On peut lui appliquer, à cet égard, ce mot de l'Ecriture, *vexatio dat intellectum.* En effet, rien de plus vif, de plus ſolide & de mieux écrit, que les *Mémoires* qu'il a compoſés pour cette affaire. Ils contiennent entr'autres, une Réfutation d'une Lettre de M. *Diderot*, qui ſe réfutoit, à la vérité, d'elle-même par ſon extravagance & le délire philoſophique qui y regne d'un bout à l'autre ; mais la Réfutation de M. *Luneau* ne donne pas moins l'idée la plus favorable de ſon eſprit & de ſon jugement.

Les Gens de Lettres doivent lui ſavoir gré de les avoir ſi complétement vengés, dans ſes *Plaidoyers* & ſes *Mémoires*, de l'oppreſſion de ces tyrans typographiques qu'ils font vivre par leur eſprit. Les Auteurs ne rougiront-ils pas

de ſupporter ſi patiemment un joug ſi ſemblable à celui que les Spartiates impoſerent autrefois aux Ilotes, qui ne cultivoient la terre que pour leur en abandonner la moiſſon ?

LUSSAN, (*Marguerite* DE) née à Paris en 1682, morte dans la même ville en 1758.

Les meilleurs Ouvrages qui ont paru ſous ſon nom, ſeroient préciſément ceux qui ne lui appartiendroient pas, à en croire des perſonnes qui l'ont beaucoup fréquentée. Ainſi, en rendant à l'Abbé *Chiron* (plus connu ſous le nom de *Boiſmorand*,) les *Anecdotes de la Cour de Philippe-Auguſte*, qu'on lui attribue ; à M. *Baudot de Juilly*, l'Hiſtoire de *Louis XI*, celle de *Charles VI*, & celle de la Révolution de Naples ; il ne reſteroit à Mademoiſelle de *Luſſan* que la *Vie du brave Crillon*, Ouvrage prolixe & aſſez mal écrit, ainſi que toutes les autres Hiſtoires qu'elle a adoptées, ſi on en excepte les *Anecdotes de la Cour de Philippe-Auguſte*. Mais il vaut mieux croire, par indulgence pour le ſexe, que cette Demoiſelle n'a fait qu'emprunter leur ſecours, ſemblable en cela à bien des femmes qui ont voulu ſe donner un nom dans le Monde littéraire.



M.

MABILLON, (*Jean*) Bénédictin, né dans le Diocese de Reims, en 1632, mort à Paris en 1707; Savant, dont les Ouvrages sont immenses & très-utiles pour la plupart. Ils ont presque tous pour objet des matieres de Religion ou d'Histoire ecclésiastique. On s'attend bien qu'il ne faut pas y chercher le feu de l'imagination & l'agrément du style, comme dans des Productions purement littéraires. Le P. *Mabillon*, s'est borné à la clarté, à la méthode, qualités estimables, mais le plus souvent déparées par trop de simplicité, & quelquefois par une excessive diffusion. Cette remarque ne nous portera point à contredire M. *du Pin*, qui s'exprime ainsi au sujet de ce Savant: *Il seroit difficile de louer ce Religieux, comme il le mérite; la voix du Public & l'estime générale de tous les Savans font son éloge beaucoup mieux que tout ce que nous pourrions en dire.*

Il eut plusieurs démêlés, & entr'autres, avec le fameux Abbé de *Rancé*, qui condamnoit les études monastiques, & réduisoit les Moines à la simple connoissance de la Religion. Ce Bénédictin entreprit de répondre au Réformateur de la Trappe, & ses Réponses furent, d'après son caractere, douces, honnêtes, modestes, & nous croyons pouvoir ajouter décisives. En effet, il paroît, par elles & par la

raifon même, que fon Adverfaire confondoit trop la vie des Solitaires avec celle des Religieux. Quand la fcience eft animée par l'efprit de Religion, bien loin de nuire aux vertus du cloître, elle ne peut que les rendre plus éclairées, plus folides & plus refpectables : l'Abbé de la Trappe en étoit un exemple lui-même.

Après la mort du P. *Mabillon*, le Cardinal *Colloredo* écrivit aux Bénédictins de Paris, par ordre de *Clément XI*, qu'ils feroient plaifir à fa Sainteté d'inhumer cet Homme illuftre dans le lieu le plus diftingué de leur Couvent, parce que tous les Savans de l'Europe ne manqueroient pas de leur demander : *Ubi pofuiftis eum.*

MABLY, (*N.* Bonnot de) Abbé, de l'Académie de Lyon, frere de M. l'Abbé de *Condillac*, né, comme lui, à Grenoble, en 17...

Il eft du nombre des Gens de Lettres eftimables, qui ne font pas de l'Académie Françoife, & qui ne feroient jugés que plus dignes d'en être, par le fuffrage du Public, fi les vrais talens étoient toujours des titres pour y parvenir. Peut-être M. l'Abbé de *Mably*, après avoir fu apprécier cet honneur ce qu'il vaut, n'en a-t-il pas été jaloux. Quoi qu'il en foit, fon mérite ne peut qu'honorer tous les Corps qui l'auront pour membre. Ses Ouvrages en font la preuve. Il n'en eft pas forti un feul de fa plume, (& nous en connoiffons une douzaine) qui n'annonce un efprit pénétrant & un fage

Observateur. La plupart sont peu connus, parce qu'ils ont pour objet des matieres au dessus du goût de la multitude, qui ne s'amuse guere que de frivolités. Les plus répandus sont ses *Observations sur les Grecs*, celles *sur les Romains*, les *Entretiens de Phocion*, *sur le rapport de la Morale avec la Politique*. Dans ce dernier Ouvrage surtout, les matieres sont approfondies & épuisées sans effort, sans sécheresse, sans diffusion. La Raison, c'est-à-dire, cette saine Raison, si rare dans les Ouvrages de ce Siecle, y marche d'un pas ferme, le flambeau à la main, & découvre, sur sa route, des vérités profondes, enchaînées les unes aux autres, formant un Tout aussi instructif, que pensé avec justesse, & sagement digéré.

M. *Fréron* a eu raison de dire de cet Ouvrage, » qu'il étoit la Production d'un excellent Cito» yen, qui n'écrit que pour se rendre utile, » qui voit tous nos travers & tous nos vices, » non pour en plaisanter avec légereté, mais » pour nous en corriger ; qui gémit sur cet » abyme de corruption où nous sommes plon» gés, & qui voudroit nous en faire sortir : qui » nous offre la perspective la plus effrayante » des maux que nous préparent des révolutions » qu'amenera cette mollesse hébétée, qui tient » nos sens engourdis ; car le voile est aisé à » lever ; ce tableau de la Grece est un miroir » où la France doit se voir elle-même. On dé» couvre dans ce Livre, des vérités de tous les

» tems, de tous les lieux, de toutes les lé-
» gislations.... Puisse cet Ecrit tomber entre
» les mains de nos jeunes gens! puissent-ils le
» lire & le goûter! Ils y puiseront des idées
» saines & lumineuses de la vertu & des devoirs
» qui les attachent nécessairement à l'Etat. »

On ne se seroit pas attendu, après cela, que les *Entretiens de Phocion*, si lumineux & si utiles pour la Morale, fussent devenus la matiere du radotage insipide d'un Héros de Roman. Il ne faut que lire *Bélisaire* pour y trouver *Phocion* travesti. C'est ainsi que la Philosophie prétend faire des découvertes. Tout son art consiste à altérer les bonnes choses qu'on avoit dites avant elle, semblables aux Harpies qui vivoient de rapines, & infectoient, en y touchant, les mets servis sur la table des Sages & des Héros.

MACQUER, (*Philippe*) Avocat au Parlement, né à Paris en 1720, mort dans la même ville en 1769.

Il est Auteur de cinq ou six Abrégés chronologiques d'Histoire, faits d'après l'inimitable modele qu'en a donné M. le Président *Hénault*.

Pierre-Joseph Macquer, son frere, de l'Académie des Sciences, né à Paris en 1718, est Auteur de plusieurs Ouvrages de Chimie, qui lui ont procuré un nom célebre dans la Physique & la Médecine. Il travaille au Journal des Savans, pour ce qui concerne cette derniere Science.

MADELENET, ou MAGDELENET, (*Gabriel*) Avocat au Parlement de Paris, né en Bourgogne en 1587, mort à Auxerre en 1661.

Poëte Latin & François. Sous ce dernier titre, il eſt juſtement confondu dans la foule des Auteurs obſcurs. Ses vers latins méritent qu'on en faſſe un peu plus de cas. Ce n'eſt point parce que *Balzac* les comparoit à ceux d'*Horace*: *Balzac* n'étoit pas un Juge bien ſûr en matiere de goût. Ce n'eſt pas non plus parce que *Barbou* leur a donné une place dans ſa belle Collection à côté de ceux du P. *Sautel*: c'eſt parce que pluſieurs de ſes Odes ont de la chaleur & de la véhémence, quoiqu'elles tombent par intervalles dans le rampant & le puérile.

MAGNAN ou MAIGNAN, (*Emmanuel*) Minime, né à Toulouſe en 1601, mort dans la même ville en 1676.

Comme ſes Ouvrages ſont plus d'un Phyſicien que d'un Littérateur, nous nous contenterons de dire que *Louis XIV*, en paſſant par Toulouſe, lorſqu'il venoit d'épouſer l'Infante d'Eſpagne, ne dédaigna pas de viſiter la Cellule de ce Religieux. Le Monarque fut payé de l'honneur qu'il lui faiſoit, par le plaiſir de voir quantité de pieces de Mécanique, dont ce Moine étoit l'Auteur.

MAILHOL, (*Gabriel*) né à Carcaſſonne, en 17.... Auteur de pluſieurs Romans éphémeres, d'une Tragédie, & de quelques Comédies qui ne ſont connues que par leur chute. Ce ſe-



roit en dire aſſez, ſi nous ne pouvions ajouter à ſa louange, qu'il s'eſt exécuté lui-même, & paroît avoir renoncé à la Poëſie, & ſans doute à la Proſe. Combien d'Auteurs auſſi malheureux, & plus opiniâtres !

MAILLARD, (*Olivier*) Cordelier, né à Paris, mort à Toulouſe en 1502.

Un de ces Hommes devenus célebres à force de ridicule. On a malheureuſement conſervé pluſieurs de ſes *Sermons*, écrits en mauvais Latin, remplis de bouffonneries & d'indécences, qui atteſtent toute la bizarrerie de ſon imagination, ſon peu de goût & de raiſon. Il eſt impoſſible d'en avoir une juſte idée, à moins de les avoir lus. Les Philoſophes qui ont relevé ces imprudences, & voulu faire paſſer ſa maniere de prêcher pour celle qui étoit généralement en uſage dans ſon Siecle, ſe ſont trompés groſſierement. Nous avons des Sermons de ce tems-là, qui ſans être auſſi éloquens & auſſi méthodiques que ceux des bons Prédicateurs qui ont écrit depuis, ſont du moins, au défaut de goût près, infiniment plus inſtructifs & plus décens. Seroit-on en droit d'offrir à la Poſtérité l'*Oraiſon Funebre de M. le Dauphin*, par le P. *Fidelle* de Pau, comme un modele de l'Eloquence du dix-huitieme Siecle ?

MAILLET, (*N.* DE) mort à Marſeille en 1738, après avoir été Conſul au Grand-Caire.

Les Gens ſenſés ont toujours regardé ſon

Telliamed, * comme l'Ouvrage le plus absurde & le plus extravagant. Il suffit d'en indiquer le systeme, pour en faire sentir tout le délire. Le principal objet de l'Auteur est d'expliquer, par des conjectures bizarres, les différentes révolutions de notre Globe. Selon lui, les montagnes les plus élevées sont sorties des eaux, & la génération des hommes a commencé par des poissons. Il a avancé mille autres chimeres qui sont évidemment les Productions d'un cerveau exalté par la chaleur du climat qu'il a longtems habité.

Malgré cela, son Livre a fait une espece de fortune, précisément parce qu'il est original, bizarre, hardi, éloigné de la maniere de penser ordinaire; moyen assuré de faire impression sur la multitude des Lecteurs inconsidérés.

Quelques-uns de nos Philosophes ont tâché de le rendre un peu plus supportable, en le corrigeant. Ils n'ont fait, en cela, que dévoiler l'inquiétude & la manie qui les portent à adopter ce qui contredit les opinions communes. Après tout, les Auteurs où ils ont puisé les rêveries qu'ils débitent, ne valent guere mieux que *Telliamed*.

MAIMBOURG, (*Louis*) Jésuite, né à Nancy en 1610, mort à Paris en 1686.

» Il eut d'abord trop de vogue, dit M. de

* Ce titre est le nom renversé de *Maillet*.

Voltaire,

» *Voltaire*, & on l'a trop négligé dans la ſuite ; » ce qui eſt vrai. Ses *Sermons* ſont pitoyables ; mais ſes Ouvrages hiſtoriques peuvent plaire encore à tous ceux qui ne ſont point effrayés par de longues phraſes & un ſtyle plus que nombreux. Ils ſont, en général, écrits avec feu ; la marche en eſt rapide ; elle entraîne, malgré le ton romaneſque qui s'y fait ſentir. Il faut attribuer ſans doute à la lecture de *Scudery* & de quelques autres Ecrivains à la toiſe, ce travers dont *Maimbourg* auroit pu ſe garantir avec plus de culture ; car dans le fond il avoit beaucoup de talent.

Une anecdote qui doit ſurprendre, c'eſt que ſes Sermons, tous d'une froideur inſupportable, ont été le fruit de ſa jeuneſſe, & que ſes Hiſtoires, où reſpirent tant de vivacité, ont été compoſées dans un âge mûr. Il eſt vraiſemblable qu'il n'avoit pas d'abord connu ſes véritables diſpoſitions. Quoi qu'il en ſoit, en pardonnant les inexactitudes de ſon *Hiſtoire des Croiſades*, on y trouvera des détails approfondis. Celles *de l'Arianiſme*, *des Iconoclaſtes*, *du Schiſme des Grecs*, *du grand Schiſme d'Occident*, &c, avec les mêmes qualités, ont les mêmes défauts, auſſi bien que celle de *la Ligue*, où l'on trouve des Pieces originales, qui auparavant, n'avoient pas été publiées.

MAIRAN, (*Jean-Jacques* DORTOUS DE) ancien Secrétaire de l'Académie des Sciences, Membre de l'Académie Françoiſe, de la Société

Royale de Londres, d'Edimbourg, d'Upſal, de l'Inſtitut de Bologne, &c., né à Beziers en 1678, mort à Paris en 1771.

L'Amour des Sciences, heureuſement uni au goût des Lettres, a fait de cet Académicien un Savant preſque univerſel & un habile Ecrivain. La partie des Sciences, & ſurtout la Phyſique, a fixé particulierement ſes travaux, ſans doute par le deſir d'être utile, préféré à celui de n'être qu'agréable. Son *Traité Phyſique & Hiſtorique de l'aurore boréale*, ſes *Lettres au Pere Parennin, contenant diverſes queſtions ſur la Chine*, ſont d'un Obſervateur attentif & pénétrant, qui aime à s'inſtruire, pour répandre enſuite des lumieres fines & ſûres ſur des objets inconnus avant lui. Après M. de *Fontenelle*, on ne croyoit pas qu'il fût poſſible de trouver un Continuateur digne de lui pour l'*Hiſtoire de l'Académie des Sciences*; encore moins ſe promettoit-on des *Eloges* académiques capables d'intéreſſer, après les ſiens. M. de *Mairan*, dans un autre genre de ſtyle, mais toujours aſſaiſonné d'une raiſon lumineuſe & nourrie par des connoiſſances profondes, a traité avec ſuccès l'une & l'autre matiere, en ſorte que l'eſtime de ſes Concitoyens a été confirmée par les éloges de tous les Savans de l'Europe.

Nous réparons avec d'autant plus de ſatisfaction l'oubli que nous avions fait de M. de *Mairan*, que cet oubli n'étoit pas tout-à-fait volontaire. Nous n'avions pas encore parcouru



tous ses Ouvrages, pour en porter un jugement décidé, & nous n'avions nul besoin des avertissemens de certains petits * Critiques qui nous ont reproché amerement cette omission.

MAIRET, (*Jean*) né à Besançon, mort à Paris en 1660, dans un âge fort avancé.

Avant *Corneille*, il avoit la réputation du meilleur Poëte tragique; il pouvoit la mériter alors. Ses Pieces seroient plus irréprochables, si elles n'étoient pas hérissées de pointes, reste de la barbarie de l'ancien goût. Sa *Sophonisbe* eut un succès qui se soutint plus de trente ans, & trouve encore aujourd'hui des approbateurs. *Corneille* même la vit préférer à celle qu'il donna dans la suite. La cause de cette préférence, selon M. de *St. Evremont*, vient de ce que *Mairet* s'étoit appliqué, dans cette Piece, à rendre les mœurs des personnages conformes à celles de son siecle, ce qui ne pouvoit manquer de plaire aux Spectateurs : au lieu que *Corneille*, attaché au vrai goût de l'antiquité, n'avoit pas eu la complaisance de s'écarter de la nature, pour flatter les esprits frivoles. Il avoit conservé à *Sophonisbe*, fille d'*Asdrubal*, & Reine de Numidie, le caractere de sa Nation,

* Tels que l'Auteur de la prétendue *Addition aux Trois Siecles*, ou *Lettre critique à M. l'Abbé Sabatier de Castres, soi-disant Auteur de ce Dictionnaire*; celui de la *Lettre d'un Académicien*, ceux *du Journal encyclopédique.*

& plus particulierement celui de sa famille.

Dans un siecle où l'apparence même de l'esprit étoit toujours sûre d'être bien accueillie, on dut entendre, avec plaisir, ces quatre vers de la *Sophonisbé* de *Mairet*.

Ah, Philon! souviens-toi que la Fortune est Femme;
Et que, de quelque ardeur que Siphas la réclame,
Elle est pour Messanisse, & qu'elle aimera mieux
Suivre un jeune Empereur, qu'un autre déjà vieux.

Arrêtez, mon soleil, dit encore un Amant à sa Maîtresse, dans une autre Piece du même Auteur : la Maîtresse répond :

Si je suis un Soleil, je dois aller toujours.

Ces pointes, que l'ignorance des Spectateurs applaudissoit, ont été proscrites par le bon goût; mais on y substitue aujourd'hui des maximes de morale & de philosophie, qui ne sont pas moins ridicules, ni moins applaudies par les ignorans.

MAISTRE, (*Antoine* LE) Avocat au Parlement de Paris, neveu du célebre *Arnaud*, & frere de M. de *Sacy*, né en 1608, mort à Port-Royal en 1658.

Ses *Plaidoyers*, autrefois si estimés, ne peuvent servir aujourd'hui qu'à faire connoître combien il y a de distance, entre avoir une grande réputation & un grand mérite. Ils prouvent encore combien l'éloquence du Barreau a fait de progrès parmi nous. Un Avocat qui plaideroit dans le goût de M. *le Maistre*, seroit assuré de se voir accablé de ridicule; & cepen-

dant les Plaidoyers de celui-ci ont été applaudis avec enthousiasme par ses Contemporains, & célébrés par eux sans mesures. On ne prévoyoit pas alors que des idées gigantesques, des mots emphatiques, des citations parasites, seroient proscrites, aussitôt que les d'*Aguesseau*, les *Cochin*, &c. auroient fixé, dans la Plaidoirie le vrai goût, pour bien penser & bien écrire.

MALEBRANCHE, (*Nicolas*) Prêtre de l'Oratoire, de l'Académie des Sciences, né à Paris en 1638, mort dans la même ville en 1715.

Parmi le petit nombre d'hommes de génie de notre nation, qui ont cultivé la Philosophie, il a la gloire de n'avoir à se reprocher que les erreurs attachées à la foiblesse de l'esprit humain. Il fut Philosophe, mais Philosophe Chrétien; & l'on peut dire que ses lumieres ont autant servi à la gloire de la Religion, qu'à celle de la Philosophie. Il s'adonna d'abord, par le conseil d'un de ses Confreres, qui ne connoissoit pas la trempe de son esprit, à un genre d'étude pour lequel il n'étoit point né. Des Commentaires sur l'Ecriture sainte, des Discussions théologiques étoient au dessous de cette rare sagacité, qui lui étoit si naturelle. L'application qu'il donna à cette espece de travail, servit du moins à fortifier ses bons principes.

La Lecture du Traité de *Descartes* sur l'Homme, lui fit sentir qu'il pouvoit marcher à grands pas dans la carriere philosophique, & lui donna l'idée de son Livre sur *la Recherche de la Vérité*.

A peine eut-il publié cet Ouvrage, qu'on s'empressa de le traduire dans toutes les Langues. Tous les Peuples, en effet, étoient intéressés à le connoître & à l'étudier. Le but que l'Auteur s'y propose, est de développer les erreurs dans lesquelles nous entraînent les sens, l'imagination, les préjugés, l'esprit, quand il est abandonné à lui seul, & principalement les passions, principe général de toutes nos méprises. A ces guides infidelles, il substitue le flambeau de l'expérience, & trace la route qu'on doit suivre pour parvenir à la vérité. Dans le cours de son Livre, il a eu l'art d'insérer une infinité d'observations importantes sur la Physique expérimentale, & d'y développer ce que la Métaphysique a de plus sublime, & la morale de plus épuré. Quiconque est capable de le lire avec attention, y découvre un génie créateur & profond, un ordre & une netteté dans les matieres, une énergie de pensées, un choix d'expressions vives, une solidité de raisonnement, en un mot, tout ce qui peut entretenir l'admiration, & faire éclore la lumiere dans les esprits capables de réflexion.

On convient, que le systeme qu'il expose n'est pas exempt de contradiction, mais on est forcé de convenir aussi, que ses illusions même sont celles du génie. Personne encore n'a poussé plus loin, que le P. *Malebranche*, le talent de mettre à la portée de tous les esprits, les idées les plus profondes & les plus abstraites. Il don-

ne, pour ainſi dire, un corps aux choſes les plus ſpirituelles, afin de les rendre univerſellement ſenſibles. Son ſtyle auſſi brillant que châtié, eſt toujours proportionné au ſujet, & n'exclut aucune des graces dont le ſujet eſt ſuſceptible. Jamais Philoſophe ne fut mieux orner la raiſon des richeſſes de l'Eloquence.

On doit penſer qu'un pareil Ouvrage étoit fait pour s'attirer des critiques ; auſſi ne manqua-t-on pas de s'élever contre pluſieurs des opinions de l'Auteur. Son Syſteme des idées, par lequel il prétend établir qu'on voit tout en Dieu, fut ſurtout en butte à des attaques & à des railleries. Nous n'entrerons pas dans la diſcuſſion du pour & du contre ; elle n'eſt point de notre reſſort. Nous nous contenterons d'aſſurer, que, quand bien même le P. *Malebranche* ſe feroit égaré dans ſes Hypotheſes, elles ſont développées avec tant d'adreſſe, de force & de ſéduction ; il en découle tant de bons principes, tant d'idées lumineuſes, une morale ſi ſaine, ſi inſtructive, qu'on doit au moins les traiter avec reſpect. Le Philoſophe, en ſe trompant, reſſemble à ces Voyageurs, qui, ſans être parvenus au but qu'ils s'étoient propoſé, ont découvert ſur la route, des pays riches & féconds, propres à faciliter enſuite les recherches des autres Voyageurs. Ses Rêves ſont ceux de *Jupiter* ; il n'appartient, nous le répétons, qu'au Génie de créer de pareils ſyſtemes. M. de *Voltaire*, ſi en état d'en ſentir le

prix, auroit dû en parler avec plus d'égards; par-là il se seroit épargné le blâme du ridicule qu'il a cherché à répandre sur cet illustre Métaphysicien. Il est plus aisé de plaisanter les Faiseurs de Systemes, que d'en créer soi-même. D'ailleurs, les esprits vraiment éclairés savent respecter les erreurs qui tiennent aux vérités les plus neuves, les plus grandes, les plus utiles; parce qu'ils sont plus capables d'apprécier la grandeur des obstacles à l'immensité de la carriere qu'il a fallu parcourir, même pour s'égarer ainsi.

Quoi qu'il en soit des illusions du P. *Malebranche*, on s'avisa de soupçonner que la Religion pouvoit être intéressée dans son Systeme. Aussitôt il fit un second Ouvrage, intitulé, *Conversations Chrétiennes*, où il venge victorieusement sa foi & ses principes, autant que son Systeme pouvoit le permettre. Ces Conversations ont trois Interlocuteurs, qui concourent à expliquer, à justifier d'une maniere aussi agréable qu'instructive, tout ce que le Philosophe avoit avancé dans *la Recherche de la Vérité*. Le Dialogue en est naturel, plein d'intelligence & d'adresse; les caracteres en sont intéressans & soutenus. Le rôle de *Théodore*, personnage qui représente le P. *Malebranche*, est comparable à celui que *Platon* fait jouer à *Socrate;* ce personnage a même un talent supérieur à celui du Grec, pour faire accoucher

ses Auditeurs de Vérités dont ils ne se doutoient pas, quoiqu'elles fussent en eux.

A cet Ouvrage en succéderent plusieurs autres, qui prouvent également le génie fécond de ce Philosophe. Celui qui a pour titre, *Entretiens métaphysiques*, peut être regardé comme un chef-d'œuvre, soit pour le raisonnement, soit pour les vues profondes, soit pour le style. M. *d'Aguesseau* le préfere à celui de *la Recherche de la Vérité*.

Le P. *Malebranche* avoit sur l'Histoire une opinion vraie à quelques égards, mais qui a besoin d'être modifiée. Il prétendoit que l'Homme raisonnable ne doit s'occuper que du vrai considéré en lui-même; que ce vrai peut seul perfectionner notre intelligence; que l'étude de l'Homme est préférable à toute autre étude; qu'il n'appartient enfin qu'à la Philosophie de nous le montrer, tel qu'il est, dans les idées primitives, dont l'Histoire ne nous présente, selon lui, que des copies imparfaites, ou des portraits défigurés. Il ajoutoit, qu'il existe plus de vérités dans un principe de Méthaphysique ou de Morale, que dans tous les Ouvrages historiques. En conséquence, il s'occupoit plus à éclairer son esprit qu'à charger sa mémoire. Un Insecte l'intéressoit bien davantage, comme l'a remarqué M. de *Fontenelle*, que toute l'Histoire Grecque & Romaine.

L'amour de la Philosophie l'entraînoit un peu trop loin. On peut adopter, à un certain point,

ses sentimens sur la nécessité de connoître l'Homme ; mais il faut se garder de suivre son exemple, quant au genre d'étude exclusif auquel il s'attachoit. L'Histoire est une seconde Philosophie, qui peut être aussi utile que la premiere, pour la connoissance de l'Homme. La Métaphysique & la Morale forment, à la vérité, les premiers traits du Tableau de ses passions ; mais elles n'indiquent que les causes ; au lieu que l'Histoire nous en découvre les effets, & par-là les différens ressorts. C'est dans ce spectacle vivant de la nature humaine, que les Poëtes, les Orateurs, les Moralistes eux-mêmes, peuvent trouver encore plus surement de quoi s'instruire, parce que les exemples y sont plus frappans, que les préceptes ne le sont dans un Traité de Morale. Dans l'Histoire, avec la source des vices & des vertus, on découvre encore les objets qui les excitent, les alimens qui les nourrissent, les ressources qu'ils déploient, le but qu'ils se proposent, & les moyens qu'ils mettent en œuvre.

Pour achever de donner une idée du P. *Malebranche*, nous rapporterons quelques morceaux de l'éloge qu'en a fait M. de *Fontenelle*. « Il avoit si bien acquis, dit-il, la pénible » habitude de l'attention, que, quand on lui » proposoit quelque chose de difficile, on voyoit » dans l'instant son esprit se pointer vers l'ob- » jet, & le pénétrer. Ses délassemens étoient » des divertissemens d'enfant, & c'étoit par une

» raiſon très-digne d'un Philoſophe, qu'il y » cherchoit cette puérilité honteuſe en apparence ; il ne vouloit pas qu'ils laiſſaſſent aucune trace dans ſon ame : dès qu'ils étoient » paſſés, il ne lui en reſtoit rien, que de ne » s'être pas toujours appliqué. Il étoit extrêmement ménager de toutes les forces de ſon » eſprit, & ſoigneux de les conſerver à la Philoſophie... Sa converſation rouloit ſur les » mêmes matieres que ſes Livres : ſeulement, » pour ne pas trop effaroucher la plupart des » gens, il tâchoit de la rendre un peu moins » chrétienne, mais il ne relâchoit rien du philoſophique : on la recherchoit beaucoup, » quoique ſi ſage & ſi inſtructive... Il ne venoit » preſque point d'Etrangers ſavans à Paris, » qui ne lui rendiſſent leurs hommages. On dit » que des Princes Allemands y ſont venus exprès pour lui... Il a eu l'honneur de recevoir une viſite de *Jacques II*, Roi d'Angleterre, &c.

» Les compatriotes de cet homme illuſtre ſentoient auſſi ce qu'il valoit, & un aſſez grand » nombre de gens de mérite ſe raſſembloient » autour de lui. Ils étoient la plupart ſes Diſciples & ſes amis en même tems, & l'on ne » pouvoit guere être l'un ſans l'autre. Il eût » été difficile d'être en liaiſon particuliere avec » un homme toujours plein d'un ſyſteme qu'on » eût rejetté ; & ſi l'on recevoit le ſyſteme, il » n'étoit pas poſſible qu'on ne goûtât infiniment

» le caractere de l'Auteur, qui n'étoit, pour » ainsi dire, que le systeme vivant. Aussi ja- » mais Philosophe, sans en excepter *Pytha-* » *gore*, n'a-t-il eu des sectateurs plus persua- » dés ; & l'on peut soupçonner que, pour pro- » duire cette sorte persuasion, les qualités per- » sonnelles du P. *Malebranche* aidoient à ses » raisonnemens. »

MALFILATRE, (*N.*) né à Caen en 1733, mort à Paris en 1767.

Sans avoir rien laissé d'achevé & de capable de lui faire une réputation solide, tout ce qui est sorti de sa plume décele le germe des plus heureux talens. Ses Productions connues se réduisent à un Poëme de *Narcisse*, dont quelques détails paroissent aussi heureux, que l'invention en est médiocre ; à une Ode assez froide pour faire juger que la Poësie lyrique n'étoit pas de son ressort : mais les morceaux d'Imitation des Géorgiques de *Virgile*, insérés dans les *Nouvelles Observations critiques* de M. *Clément*, donnent une idée avantageuse de sa Muse. Il est vraisemblable qu'elle eût tiré un plus grand parti de ses richesses, si les Parques eussent été d'accord avec la Fortune pour prolonger sa vie, & lui procurer cette aisance si nécessaire aux Enfans d'*Apollon* ; car, selon un ancien Auteur,

C'est peu pour eux d'avoir ce Dieu pour pere,
Si rien n'échoit du côté de leur mere.

MALHERBE, (*François* DE) né à Caen en 1556, mort à Paris en 1628.

C'est ainsi que *Despréaux* l'annonce pour le créateur de la belle Poësie parmi nous :

Enfin *Malherbe* vint, & le premier, en France,
Fit sentir dans ses Vers une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit sa Muse aux regles du devoir.
Par ce sage Ecrivain, la Langue réparée,
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les Stances, avec grace, apprirent à tomber,
Et le Vers sur le Vers n'osa plus enjamber.
Tout reconnut ses loix, & ce guide fidele
Aux Auteurs de ce tems sert encor de modele.

Malherbe est en effet le premier de nos Poëtes qui ait fait sentir que notre Langue pouvoit s'élever à tout ce que la Poësie lyrique a de plus sublime. Avant lui, *Ronsard* avoit composé des Odes héroïques ; mais en se proposant *Pindare* pour modele, il en avoit plus souvent imité l'enflure & l'obscurité, que la force & l'élévation. Sa Poësie consistoit moins à dire de grandes choses, qu'à en exprimer de petites par de grands mots moitié Grec, moitié François ; il donnoit, par cet appareil, un air merveilleux à son style, que l'ignorance seule pouvoit goûter. *Malherbe*, au contraire, en s'attachant à la lecture des Anciens, ne puisa dans leurs Ouvrages que cette douce harmonie, cette noble simplicité qu'il nous est si difficile de faire passer dans les nôtres. Il imita les mouvemens

de *Pindare* ; mais, à l'exemple d'*Horace*, il sut captiver l'enthousiasme sous le joug de la raison, de sorte que le désordre est chez lui un effet caché de l'Art, qualité bien préférable à cette impétuosité fougueuse, plus semblable au délire, qu'à la chaleur du vrai génie.

Dans l'Ode qu'il composa pour *Louis XIII*, lorsque ce Prince alloit réduire les Rochelois, on admire à la fois une netteté d'idées, un tour heureux d'expression, une justesse & un choix dans les comparaisons, une variété dans les figures, une adresse dans les transitions, qui la font regarder, avec raison, comme un vrai modele de Poësie lyrique. Le sujet en est grand, l'ordonnance hardie, l'exécution noble, les couleurs fortes & habilement ménagées.

Quand *Malherbe* traite des sujets agréables, il déploie une richesse d'ornemens qui embellit la matiere la plus stérile, un coloris vif & tendre qui anime jusqu'aux moindres détails. Peindre ainsi la Renommée,

> Nymphe qui jamais ne sommeille,
> Et dont les messagers divers,
> En un moment font aux oreilles
> Des peuples de tout l'Univers.

nous donner cette idée de la Paix,

> C'est en la Paix que toutes choses
> Succedent * selon nos desirs.

---

* *Succéder*, du tems de *Malherbe*, signifioit avoir un heureux succès.

Comme au printems naissent les roses,
En la Paix naissent les plaisirs.

n'est-ce pas être né vraiment Poëte ? N'est-ce pas joindre la force de la vérité aux graces du pinceau ? Ne semble-t-il pas voir dans la Strophe suivante, le tems s'écouler *tacito pede*, comme dit *Ovide*.

Le Tems, d'un insensible cours,
Nous porte au terme de nos jours:
C'est à notre sage conduite,
Sans murmurer de ce défaut,
De nous consoler de sa fuite,
En le ménageant comme il faut.

Qui croiroit que ces Vers ont plus de cent soixante-douze ans ? Mais peut-on lire rien de plus poëtique & de plus agréable que la description du siecle heureux qu'il prédit lui-même sous le nom d'un Berger ?

La terre, en tous endroits, produira toutes choses;
Tous métaux seront or, toutes fleurs seront roses,
Tous arbres oliviers.
L'on n'aura plus d'hiver, le jour n'aura plus d'ombre,
Et les perles, sans nombre,
Germeront dans la Seine au milieu des graviers.

Horace a-t-il mis plus d'énergie dans sa fameuse Strophe du *Pallida mors æquo pulsat pede*, que *Malherbe* dans sa riche imitation, que tout le monde sait par cœur ?

Tant de douceur & d'harmonie dans le style, ne semblent pas devoir annoncer un caractere

naturellement brusque & caustique, celui de *Malherbe* étoit cependant l'un & l'autre. Sa conversation & ses manieres ne se ressentoient en rien du génie de sa Muse. Il y a même lieu d'être étonné du peu de ressemblance qui se trouvoit entre le Poëte & l'Homme. En lisant les Anecdotes de sa vie, on est fâché de lui voir une sensibilité d'amour propre, dont les grands talens devroient être à l'abri. Un jour, son ami *Racan*, à qui il venoit de réciter une Ode, lui ayant avoué de bonne foi, qu'il n'avoit pu en juger, parce que dans la récitation, il avoit *mangé* la moitié des vers, il entre aussitôt en fureur, & lui répond : *Ils sont à moi, puisque je les ai faits ; si vous me fâchez, je les mangerai tous.* C'eût été un grand dommage assûrément, mais c'en est un plus grand encore, qu'un tel Génie fût si foible contre un reproche aussi léger.

Malherbe, ayant dîné chez l'Archevêque de Rouen, s'endormit après le repas. Le Prélat l'éveilla, pour le mener à un Sermon qu'il alloit prêcher ; *dispensez-m'en*, lui dit-il brusquement, *je dormirai bien sans cela.* On sait qu'il voulut se battre contre de *Piles*, qui avoit tué son fils en duel. Il avoit alors soixante-treize ans, & quelqu'un lui faisant sentir l'inégalité de la partie, *c'est pour cela*, répondit-il, *que je veux me battre ; je ne hasarde qu'un denier contre une pistole* ; réponse qui prouve aussi peu de courage que de philosophie ; tant il est vrai

que les Muſes, qu'on nous dit avoir apprivoiſé les hommes ſauvages, ne rendent pas toujours le même ſervice à leurs plus chers Nourriſſons.

1. MALLET, (*Edme*) Chanoine de Verdun, ancien Profeſſeur de Théologie au Collége de Navarre, né à Melun en 1713, mort à Paris en 1755.

Quoiqu'il ait fourni au Dictionnaire Encyclopédique quelques Articles de Littérature, qui ne ſont pas les plus médiocres de cette Compilation univerſelle, il a ſu néanmoins ſe garantir de l'influence du Siecle, & éviter les écueils du faux bel Eſprit & de la Philoſophie. Ses autres Ouvrages littéraires, ſans rien offrir de neuf, peuvent être placés dans la claſſe des Ouvrages utiles. Les *Principes pour la lecture des Poëtes*, forment une eſpece de Poëtique, où ſe trouvent expoſés, d'une maniere nette & facile, les préceptes des Grands Maîtres. Ils ne ſont, à proprement parler, qu'un long Commentaire de l'Art Poëtique de *Deſpréaux*, accompagné d'exemples choiſis, propres à rendre les remarques plus ſenſibles.

Les *Principes pour la lecture des Orateurs*, peuvent ſervir auſſi de Rhétorique. L'Auteur y développe, d'une maniere aſſez lumineuſe, les principales regles qu'en donnent *Ariſtote*, *Cicéron*, & *Quintilien*. Il en eût fait un des meilleurs Traités d'éloquence, en s'étendant moins ſur certains objets peu intéreſſans, & preſque inutiles aux Orateurs. A ce défaut près, ces

deux Ouvrages de M. l'Abbé *Mallet* ont de la méthode, de la clarté; la diction en eſt noble, aiſée, & nombreuſe. L'Ecrivain y fait ſentir le mérite d'un goût ſûr & attentif à ne jamais s'écarter des bons principes. Les leçons de la Morale ſont très-bien fondus avec les regles de la Littérature, attention auſſi néceſſaire qu'utile, quand on veut inſtruire la Jeuneſſe.

2. MALLET, (*Paul-Henri*) Profeſſeur d'Hiſtoire à Geneve, ci-devant Profeſſeur des Belles-Lettres Françoiſes à Copenhague, de l'Académie d'Upſal & de celle de Lyon, né en 17..

Il a compoſé une *Hiſtoire de Danemarck*, très-propre à donner une idée de cette partie de l'Europe, dont on avoit des connoiſſances aſſez incertaines avant cette Hiſtoire. Ce qui la rend ſurtout eſtimable, eſt le ton de ſimplicité, d'aiſance & d'impartialité, avec lequel elle eſt écrite. M. *Mallet* a dû trouver des reſſources abondantes pour ce travail pendant ſon ſéjour à Copenhague, où il a été, dit-on, un des Précepteurs du Prince actuellement régnant. Il ſeroit à ſouhaiter que les Hiſtoriens des différens Peuples de l'Europe, euſſent été à portée, comme lui, de recueillir leurs matériaux ſur les lieux.

MALLEVILLE, (*Claude* DE) né à Paris en 1597, mort en 1647, un des premiers reçus à l'Académie Françoiſe.

Nous ne dirons pas que ce fut, ſans doute,



la difficulté de trouver quarante Sujets, qui le fit admettre dans ce Corps; *Malleville* pouvoit figurer parmi les Beaux-Esprits de son Siecle. Ses Poësies ont de la chaleur & de la vivacité; l'expression en est souvent agréable & facile, les images en sont quelquefois brillantes, mais les métaphores presque toujours outrées. Son Sonnet, sur la *Belle Matineuse*, fut préféré à tous ceux qu'on composa sur le même sujet.

Le silence régnoit sur la terre & sur l'onde,
L'air devenoit serein, & l'olympe vermeil;
Et l'amoureux Zéphyr, affranchi du sommeil,
Ressuscitoit les fleurs d'une haleine féconde.

L'Aurore déployoit l'or de sa tresse blonde,
Et semoit de rubis le chemin du Soleil;
Enfin ce Dieu venoit au plus grand appareil
Qu'il soit jamais venu pour éclairer le monde.

Quand la jeune *Philis*, au visage riant,
Sortant de son Palais plus clair que l'Orient,
Fit voir une lumiere & plus vive & plus belle.

Sacré flambeau du jour, n'en soyez point jaloux;
Vous parutes alors aussi peu devant elle
Que les feux de la nuit avoient fait devant vous.

On ignore communément ce qui a donné lieu à la manie de comparer à des Astres les Beautés à qui l'on veut prodiguer de l'encens. *Quintus-Catulus*, jeune Romain des derniers tems de la République, ayant rencontré sa Maîtresse au lever du Soleil, lui fit aussitôt un Quatrain, qui l'éleva au dessus de l'Astre qui commen-

çoit à paroître. On le traduisit en François du tems de *Balzac* & de *Voiture*, & l'on en trouva la pensée si jolie, que, depuis ce tems, le Soleil est devenu l'objet éternel des comparaisons galantes.

Malleville réussit encore mieux dans le Rondeau. Celui qu'il fit contre l'Abbé *Boisrobert*, Favori du Cardinal de *Richelieu*, prouve qu'il savoit badiner agréablement.

Coiffé d'un froc bien raffiné,
Et revêtu d'un Doyenné
Qui lui rapporte de quoi frire;
Frere *René* devient messire;
Il vit comme un déterminé.
Un Prélat riche & fortuné,
Sous un bonnet enluminé,
En est, s'il le faut ainsi dire;
Coiffé.

Ce n'est pas que Frere *René*
D'aucun mérite soit orné,
Qu'il soit docte, qu'il sache écrire,
Ni qu'il dise le mot pour rire;
Mais seulement c'est qu'il est né
Coiffé.

Ce mot *né coiffé* expliqueroit assez bien la petite fortune littéraire & civile de quelques merveilleux Auteurs de nos jours.

MANGENOT, (*Louis*) Chanoine du Temple, né à Paris en 1694, mort dans la même ville en 1768.

Poëte dont nous avons peu de Poësies, en-

core ſont-elles toutes médiocres, excepté néanmoins ſon Eglogue du *Rendez-vous*, où il s'eſt montré ſupérieur à tout ce que MM. de *Fontenelle* & *la Mothe* ont fait de meilleur en ce genre. Style élégant & naturel, narration ſimple & intéreſſante, ſentimens vrais & délicats; toutes les graces enfin qui peuvent parer un petit Ouvrage, s'y trouvent agréablement réunies. Ces qualités manquent abſolument à une ſeconde Eglogue qu'il a faite, intitulée, *les Confidences*; ainſi qu'à ſes autres petites Pieces.

Nous ne connoiſſons, de M. l'Abbé *Mangenot*, aucun Ouvrage en Proſe, à moins qu'on ne veuille regarder comme un Ouvrage ſon *Hiſtoire abrégée de la Poëſie Françoiſe*, plaiſanterie auſſi juſte qu'agréable, où il ſeroit difficile de trouver beaucoup de fautes, car elle ſe réduit à une demi-page. La voici.

HISTOIRE ABRÉGÉE DE LA POÉSIE FRANÇOISE.

» La Poëſie Françoiſe, ſous *Ronſard* & ſous » *Baïf*, étoit un enfant au berceau, dont on » ignoroit juſqu'au ſexe. *Malherbe* le ſoupçonna » mâle, & lui fit prendre la robe virile. *Corneille* en fit un Héros. *Racine* en fit une femme adorable & ſenſible. *Quinault* en fit une » courtiſane, pour la rendre digne d'épouſer » *Lully*, & la peignit ſi bien ſous le maſque, » que le ſévere *Boileau* s'y trompa, & condamna *Quinault* à l'Enfer, & ſa Muſe aux priſons » de St. Martin. A l'égard de *Voltaire*, il en a

» fait un excellent Ecolier de Rhétorique, qui » lutte contre tous ceux qu'il croit Empereurs » de sa classe, & qu'aucun de ses pareils n'ose » entreprendre de dégoter, se contentant de » s'en rapporter au jugement de la Postérité, » unique & seul Préfet des études de tous les » siecles. »

MANNORY, (*Louis*) ancien Avocat au Parlement de Paris, sa patrie, né en 1696.

A ne juger de lui que par ses Ouvrages, on ne peut du moins s'empêcher de rendre justice à ses talens. Sa *Traduction* de l'Oraison funebre de *Louis XIV*, par le P. *Porée*, est très-élégante, & rend très-bien l'Original. Ses *Observations* sur quelques Tragédies de M. de *Voltaire*, sont souvent justes, & annoncent un homme qui connoît le Théâtre. On a de lui un Recueil de *Mémoires & de Plaidoyers*, dont l'éloquence seroit plus à l'abri de reproches, si trop de négligence n'en affoiblissoit le style, si le fond des choses annonçoit plus d'examen & de réflexions, & si la maniere de les rendre étoit toujours conforme à la gravité qu'exigent ces sortes d'Ecrits. Les Journalistes en ont parlé successivement avec des éloges que le Public semble avoir justifiés, par l'accueil qu'il a fait à cette Collection.

MARCA, (*Pierre* DE) Archevêque de Toulouse, né à Gand dans le Béarn en 1594, mort à Paris en 1662.

Plusieurs de ses Ouvrages provent qu'il étoit

grand Jurifconfulte, bon Politique, favant Théologien & excellent Critique. L'*Hiftoire de Béarn*, qu'il a compofée, eft pleine d'éclairciffemens utiles fur l'origine des Rois de Navarre, des Ducs de Gafcogne, des Comtes de Touloufe, de Carcaffonne, &c., & contient un grand nombre d'obfervations géographiques. Ceux qui voudront travailler à l'Hiftoire d'Efpagne, trouveront, dans le *Marca hiftorica*, des fecours utiles & même néceffaires.

M. de *Marca* fut nommé à l'Archevêché de Paris, fur la démiffion du Cardinal de *Retz*; mais il mourut au moment qu'il alloit en prendre poffeffion; ce qui donna lieu à cette mauvaife épitaphe qu'on fe plaît trop fouvent à répéter.

Ci gît Monfieur de *Marca*,
Que le Roi fagement marqua
Pour le Prélat de fon Eglife;
Mais la Mort qui le remarqua,
Et qui fe plaît à la furprife,
Tout auffitôt le démarqua.

1. MARCHAND, (*Profper*) né en Picardie, mort à la Haye en 1756, âgé de 78 ans.

Ceux qui font plus de cas des recherches, que des réflexions & du ftyle, trouveront de quoi fe contenter dans fon *Hiftoire de l'Imprimerie*; ceux qui ont du goût pour les petits détails & les minuties biographiques, pourront fe fatisfaire dans fon *Dictionnaire hiftorique*,

fait à l'imitation de celui de *Bayle*, & où ce genre d'érudition eſt très-vaſte & très-étendu.

2. MARCHAND, (*Jean-Henri*) Avocat au Parlement de Paris, Cenſeur-Royal, né en 17..

Il eſt connu par pluſieurs bagatelles littéraires en proſe & en vers, écrites d'un ſtyle auſſi pétillant d'eſprit que de gaieté. La *Requête du Curé de Fontenoy*, & le *Teſtament Politique de M. de Voltaire*, ſont ce qu'il a fait de plus piquant. Il eſt aiſé de juger, par ces deux Ouvrages, qu'il s'eſt fait de la Littérature un amuſement, plutôt qu'une occupation.

MARCHE, (*Nicolas* MARÉCHAL DE LA) Abbé, né dans la Franche-Comté en 1746.

Après avoir eſſayé de ſe rendre utile aux Lettres par un petit Ouvrage, intitulé, le *Temple de la Critique*, où parmi des jugemens aſſez ſains & vivement exprimés, on en trouve quelques-uns de faux & d'outrés, il a rendu de vrais ſervices au Public par la rédaction de la ſuite des *Lettres édifiantes*. En offrant aux Curieux & aux honnêtes Gens les monumens du zele & des lumieres conſignées dans ces Lettres écrites par des Miſſionnaires de preſque toutes les parties du monde, on peut dire qu'il a fourni à la piété de quoi la conſoler & l'inſtruire, & aux Sciences tout ce qui peut les éclairer & les étendre. Outre le tableau touchant des conquêtes du Chriſtianiſme, on y voit la plus grande partie des connoiſſances humaines, la Phyſique, l'Hiſtoire naturelle, la Géographie,

l'Aſtro-

l'Astronomie, &c. enrichies par des détails, des observations & des découvertes auxquelles l'Europe savante a applaudi, & dont elle a beaucoup profité.

Si jamais la Religion s'éteignoit parmi nous, le Recueil de ces *Lettres*, parvenu au trente-deuxieme volume, suffiroit pour en faire déplorer la perte & même y ramener les esprits raisonnables & les cœurs droits. Quel sujet de honte pour les Incrédules, lorsqu'on compare les motifs qui ont animé ces Missionnaires, avec les motifs qui président à leurs déclamations & à leurs blasphemes ! Ces hommes courageux, qui ont porté les lumieres de la foi chez tous les Peuples connus, n'ont pas été des hommes qu'on puisse taxer d'ignorance & de fanatisme : la plupart d'entr'eux joignoient à un zele héroïque des talens distingués, un savoir profond, les espérances de gloire & de fortune les mieux fondées. Ce n'est pas non plus l'envie de briller parmi des Nations incultes & grossieres ; d'aller faire valoir ailleurs un mérite qui n'eût été que commun dans leur patrie, qui les a transportés sur des terres étrangeres & barbares : un sentiment plus noble leur a inspiré le courage d'affronter les mers, les climats & la mort. La Philosophie qui n'a encore travaillé qu'à l'ombre, traversé que des antichambres, sacrifié au bonheur de l'humanité, que de l'ancre & du papier, pourra-t-elle se flatter jamais de nous présenter dans les ef-

forts de ses Zélateurs autant d'élévation & d'intrépidité ? Aussi a-t-elle commencé par prendre ses mesures. Tout ce qui porte dans l'ame un caractere d'énergie ; de grandeur & d'activité, est qualifié dans son Dictionnaire de fol enthousiasme, dont elle déplore avec dédain l'aveuglement. La raison, la froide raison, voilà tout ce qu'elle fait estimer & tout ce qu'elle exige. Mais cette raison, qu'a-t-elle produit ? Le déraisonnement, l'égoïsme, l'inaction. La postérité mettra donc une grande différence entre des hommes qui, dans tout autre siecle, eussent excité l'admiration universelle, & des hommes qui ont besoin de toute la folie & de toute la perversité du nôtre pour trouver quelques approbateurs.

MARÉCHAL, (*Pierre-Silvain*,) Avocat en Parlement, né à Paris en 1750.

La Muse qui préside aux Poësies érotiques & légeres semble l'avoir distingué de la foule de ses adorateurs. Quoique la plupart des Pieces que ce jeune Poëte a publiées sous le titre trop peu modeste de *Bibliothéque des Amans*, ne roulent que sur des sujets d'amour ou de galanterie, elles ne laissent pas de se faire lire avec une sorte d'intérêt, par l'adresse qu'il a eue d'en varier les peintures & les cadres, & de répandre beaucoup de naturel, de grace & de délicatesse dans ses expressions. Si son style est quelquefois prosaïque & dépourvu de ces images qui ennoblissent les idées, en même-

tems qu'elles les rendent plus sensibles, il a du moins le mérite rare d'être facile, harmonieux, simple & correct. Pour donner au Lecteur une idée du talent de ce jeune Poëte, nous croyons devoir transcrire ici une des petites Pieces de son Recueil. Elle a pour titre les *Quinze ans*.

Quinze ans ! *Thémire*, ô le bel âge !
Des doux plaisirs c'est la saison ;
De tes quinze ans fais bon usage ;
A quinze ans l'Amour fait moisson.

Avant quinze ans, une Bergere
Est du nombre encor des enfans ;
Il faut avoir quinze ans pour plaire ;
On n'est point belle avant quinze ans.

A quinze ans finit la culture ;
Le bouton alors devient fleur :
C'est à quinze ans que la Nature
Parle à nos sens, nous donne un cœur.

A cinq ans on verse des larmes,
A dix sont les jours innocens,
A douze, les tendres alarmes ;
Mais, pour aimer, il faut quinze ans.

MARGON, (*Guillaume* PLANTAVIT DE LA PAUSE DE) Abbé, né dans le Diocese de Beziers, mort en 1760.

Cet Auteur a fait, pendant quelque tems, beaucoup de bruit dans une certaine portion du Monde littéraire, par des Critiques, des Satyres & des Libelles, dont l'extrême malignité ne pouvoit flatter que des Caracteres conformes au

ſien. Peu d'hommes ont été plus atrabilaires ; peu d'hommes ont donné plus d'eſſor à ce genre d'humeur, toujours atroce. Son eſprit empoiſonnoit les actions les plus vertueuſes ; & il ne craignit jamais de faire part au Public de la perverſité de ſes idées.

Le Gouvernement ſe crut obligé d'éloigner de la Capitale un Sujet auſſi turbulent. L'Abbé *Margon* fut exilé aux Iſles de Lérins, d'où on le transféra au Château d'If. Il ſe retira enſuite dans une Communauté Religieuſe, ce qui étoit une des conditions de ſa liberté.

On a de lui une *Hiſtoire du Duc de Villars*, les *Mémoires de Berwick*, ceux *de Tourville*, les *Lettres de Filtz-Moris*, Ouvrages écrits avec une vivacité plus importune qu'agréable, à cauſe du fiel & de la malice qu'il y diſtille, ſans aucun égard. Le talent d'écrire, il faut en convenir, quand il eſt aſſujetti à une ame perverſe, eſt un funeſte préſent de la Nature, & pour l'individu qui le poſſede, & pour la Société qu'il corrompt.

I. MARIGNY, (*Jacques* CHARPENTIER DE) né à Nevers, mort à Paris en 1670.

Son eſprit & ſes talens pour la Poëſie, lui attirerent de la réputation ſous le Miniſtere du Cardinal de *Richelieu*. Les ſaillies de ſon eſprit le firent aimer du Cardinal de *Retz*, qui ſut tirer parti, en faveur de la Fronde, de ſon génie chanſonnier, toujours prêt à la ſervir. Aujourd'hui ſes Poëſies ſont oubliées, & ne

le méritent pas, à en juger par celles qui font contenues dans un Recueil imprimé en 1660 chez *Charles de Sercy*, & dont le cinquieme volume commence par une Ballade de ce Poëte, qui feroit honneur à nos *Anacréons* modernes.

BALLADE.

Si l'amour eft un doux fervage,
Si l'on ne peut trop eftimer
Les plaifirs où l'amour engage,
Qu'on eft fot de ne pas aimer!
Mais fi l'on fe fent enflammer
D'un feu dont l'ardeur eft extrême,
Et qu'on n'ofe pas l'exprimer,
Qu'on eft fot alors que l'on aime!

Si dans la fleur de fon bel âge,
Fille qui pourroit tout charmer,
Vous donne fon cœur en partage,
Qu'on eft fot de ne pas aimer!
Mais s'il faut toujours s'alarmer,
Craindre, rougir, devenir blême,
Auffitôt qu'on s'entend nommer,
Qu'on eft fot alors que l'on aime!

Pour complaire au plus beau vifage
Qu'Amour puiffe jamais former,
S'il ne faut rien qu'un doux langage,
Qu'on eft fot de ne pas aimer!
Mais quand on fe voit confumer,
Si la Belle eft toujours de même,
Sans que rien ne puiffe animer,
Qu'on eft fot alors que l'on aime!

ENVOI.

En amour, si rien n'est amer,
Qu'on est sot de ne pas aimer !
Si tout l'est au degré suprême,
Qu'on est sot alors que l'on aime !

Ceux qui aiment tant à mettre au jour ce qu'on appelle des Recueils de Poësies, auroient dû puiser dans celui dont nous parlons. Le Public eût assurément revu avec plaisir beaucoup de petites Pieces qu'il contient, Pieces infiniment préférables à ce qu'on trouve communément dans *le plus joli des Recueils*, dans l'*Elite de Poësies*, dans l'*Abeille du Parnasse*, & dans le *Porte-feuille d'un homme de Goût*, *&c.* Au moins ces sortes de Compilations, si aisées à faire, devroient-elles avoir le mérite du choix ; mais le choix est la premiere chose qu'on y annonce & la premiere qui y manque.

2. MARIGNY, (*N.* AUGIER DE) Abbé, mort en 1762, Auteur d'une *Histoire des Arabes*, en quatre volumes, où l'on rapporte des conversations ridicules, des anecdotes puériles, des combats bizarres, des contes, des fables, des visions, & toutes les rêveries des Peuples Orientaux. N'est-ce pas là une belle maniere d'écrire l'Histoire ?

Nous avons encore de lui un autre Ouvrage historique sur les Révolutions de l'Empire de cette même Nation. Toujours la même critique, toujours le même bon sens : des prédic-

tions accomplies, des songes vérifiés, des miracles arrivés, comme des pluies de sang, des fleuves qui suspendent leurs cours, des mains invisibles qui écrivent sur les murailles; tels sont les traits dominans de ce merveilleux Ouvrage. En le lisant, on croit lire les mille & une Nuits. A l'égard du style, il est conforme à la bizarrerie des faits. Il y a cependant, dans ces deux Histoires, plusieurs morceaux écrits avec intérêt & avec chaleur. Le moyen de ne pas s'échauffer quelquefois, quand on se laisse conduire par une imagination sans frein, ou par un esprit enthousiaste !

M. l'Abbé de *Marigny* a composé, dit-on, d'autres Ouvrages; mais s'ils sont dans le goût de son Histoire Arabesque, nous nous félicitons de ne pas les connoître.

1. MARIN, (*Michel - Ange*) Religieux Minime, né à Marseille en 1697, mort en 1767.

On doit rendre justice aux bons motifs qui ont dirigé sa plume, dans la composition de ses Romans spirituels, quoique l'exécution n'en soit pas tout-à-fait heureuse. Trop de prolixité, peu de connoissance du monde, défaut assez ordinaire, & même louable à certains égards, dans un homme de son Etat, affoiblissent une partie de l'intérêt qu'il a su y répandre. Mais nous avons tant de Romans corrupteurs, plus mal écrits encore, qu'on ne sauroit trop applaudir cet estimable Religieux d'avoir consa-

cré sa plume à des sujets qui ne peuvent qu'édifier le plus grand nombre des Lecteurs. On jugera toujours par ses *Vies des Solitaires d'Orient*, ses *Lettres spirituelles*, *la Comédienne convertie*, *la parfaite Religieuse*, *la Vierge chrétienne*, &c. en un mot par tous ses Ouvrages, qu'il eût été capable de donner plus d'exactitude & plus de perfection à son style, s'il se fût autant occupé de sa réputation littéraire, que du desir de faire servir sa pieuse industrie à inspirer l'horreur du vice, l'amour de la Religion & de la vertu.

2. MARIN, (*Louis-François-Claude*) ci-devant Secrétaire-Général de la Librairie, & Censeur Royal de la Police, des Académies de Marseille & de Nancy, né à la Ciotat, en Provence, en 17...

Il ne doit pas aux Places qu'il a eues, les jugemens avantageux que plusieurs Journalistes ont portés sur ses Ouvrages. Son *Homme aimable* n'auroit pu être critiqué que par les gens qui ne le sont pas. » Des sentimens nobles, des » maximes ingénieuses, des portraits bien des» finés, de l'agrément & de la facilité dans la » diction, &, ce qui fait encore plus d'honneur » à M. *Marin*, un grand respect pour la Morale » & la Religion, » sont autant de traits dignes d'éloges, auxquels l'Auteur de l'*Année littéraire* paye un juste tribut.

L'*Histoire de Saladin* mériteroit l'estime des Savans, quand elle ne seroit recommandable que

par les recherches qu'elle ſuppoſe, & la clarté avec laquelle l'Auteur à ſu débrouiller les faſtes obſcurs de la Chronologie arabeſque; mais une qualité plus eſtimable, c'eſt l'adreſſe avec laquelle il a ſu dire la vérité, ſans inſulter les préjugés du Public.

Ses Ouvrages dramatiques ſont peu eſtimés, & on convient qu'on leur a fait juſtice en leur refuſant les honneurs de la repréſentation.

MARION, (*Simon*) Avocat-Général au Parlement de Paris, né à Nevers en 1540, mort à Paris en 1605.

On dit qu'avant que d'être Avocat-Général, il avoit plaidé pendant trente ans avec une réputation extraordinaire. Ce que nous ſavons, c'eſt que les Plaidoyés qui nous reſtent de lui, ne ſont propres qu'à prouver la barbarie du Siecle qui les a applaudis.

MARIVAUX, (*Pierre* CARLET DE) de l'Académie Françoiſe, né à Paris en 1688, mort dans la même ville en 1763.

Un ſtyle pétillant, maniéré; une métaphyſique trop ſubtile; des ſentimens recherchés; des réflexions trop peu naturelles, ont beaucoup nui au ſuccès de ſes Ouvrages dans l'eſprit des Gens de goût. Il auroit une maniere d'écrire agréable, pour peu qu'il eût réglé ſon imagination, & réprimé la manie de dire les choſes tout autrement qu'il ne les ſentoit. Point de moyen plus ſûr d'affoiblir & de défigurer ſouvent les meilleures penſées. Cet Ecrivain étoit

capable de très-bien développer les différens ressorts du cœur & de l'esprit humain. Il paroît avoir fondé & connu tous les replis du premier ; mais pour avoir trop raffiné, il a quelquefois brouillé les matieres, & l'on ignore souvent ce qu'il a voulu dire, parce qu'il veut le dire mieux qu'il ne falloit pour le faire comprendre. Le *Spectateur François* prouve combien il lui eût été avantageux d'éviter ce travers. A cela près, il étoit difficile de réunir dans cet Ouvrage plus de sagacité pour démêler les passions & les caprices des hommes, plus d'adresse à les développer, plus d'énergie & de vivacité pour les peindre.

Ses *Comédies* sont encore gâtées, pour la plupart, par l'affectation, ou pour mieux dire, par la singularité de sa maniere de rendre les choses. Nous croyons que la subtilité de ses idées vient de ce que son esprit n'étoit pas assez vigoureux pour penser solidement.

Il est le même dans ses Romans, qui sont néanmoins agréables & quelquefois intéressans, surtout par les caracteres. Il auroit dû cependant en retrancher beaucoup de détails trop longs, des descriptions trop minutieuses, des réflexions trop diffuses & principalement les Peintures trop libres.

MARMONTEL, (*Jean-François*) Historiographe de France, né à Bort, petite ville du Limousin, en 17..

Dès qu'il s'agira de Tragédies, de Pastorales

lyriques, de Poësies légeres, le Public a déjà décidé que cet Auteur ne figureroit jamais parmi les bons Poëtes de notre Nation.

M. *Marmontel* s'est lui-même rendu justice. Du Théâtre tragique & du lyrique, il s'est jetté dans l'Opéra Bouffon, qui paroît être plus de son genre. *Le Huron*, *Lucile*, *Silvain*, *l'Ami de la Maison*, sont des preuves que son esprit est précisément fait pour les bagatelles, surtout quand une musique agréable vient relever un peu la fadeur de sa Poësie.

On peut ajouter que sa *Poëtique* n'est nullement propre à servir de guide aux jeunes Auteurs qui voudront se former le goût. Elle a l'air d'un Ouvrage de commande, dont l'objet est d'affoiblir l'estime due aux grands Littérateurs, pour ériger en Héros du Parnasse des Ecrivains, que le bon sens ne regardera jamais comme des modeles. On est surtout fatigué d'y voir régner un style énigmatique, qui obscurcit les choses les plus claires, en voulant les expliquer par principes, & les prouver par raisonnemens. Ce n'étoit pas la peine de prendre un ton dogmatique, de se complaire à disserter, pour n'avoir raison que dans les choses dites & prouvées avant lui, & s'égarer en avançant des nouveautés paradoxales, que personne n'a été tenté d'adopter.

La Traduction de *Lucain* est encore une preuve de la particularité de ses idées. Il a voulu réhabiliter ce Poëte, mais il l'a traduit de maniere

à n'en montrer que les défauts, ſans en faire connoître le mérite.

M. *Marmontel* a cependant lui-même de quoi ſervir de modele, en un genre; &, après tous les grand eſſais auxquels il s'eſt attaché, on aura peine à croire que ce genre ſe réduiſe à des Contes. Il faut convenir que les ſiens, quoique en proſe, peuvent occuper agréablement l'oiſiveté. Un ſtyle délicat & correct, un petit ton de minauderie, une morale légere & tout-à-fait du bel air, les rendent un Code amuſant pour les têtes frivoles, ſans qu'il puiſſe prétendre au ſuffrage des ames ſenſées. Perſonne n'a ſu, mieux que lui, développer les petits caracteres, faire valoir les petites circonſtances, & répandre ſur de petits événemens un jour riant & quelquefois inſtructif. Quand il traite le ſentiment, le ſentiment, ſous ſa plume, n'eſt ni chaud, ni énergique; en revanche, il chatouille, il effleure, ce qui eſt beaucoup dans un Siecle où l'on veut être ému avec précaution. Son Dialogue eſt naturel & rapide. Qu'on ne diſe cependant pas, que M. *Marmontel* ſoit l'inventeur de la ſuppreſſion des *dit-il*, des *répondit-il*, dont ſes enthouſiaſtes ſe ſont efforcés de lui faire honneur. Plus de deux cent ans avant lui, cette façon d'écrire étoit en uſage parmi nous. *Rabelais*, & l'Auteur du *Moyen de parvenir*, en fourniſſent de fréquens exemples.

Malgré cela, les *Contes Moraux* ſeront toujours des Productions qui feront honneur à M.



Marmontel, si l'on excepte *Belisaire*. Ceux qui ont osé comparer ce Conte à *Télémaque*, ont outragé, tout à la fois, la raison & la gloire de la Nation Françoise. Quelle comparaison! entre un Ouvrage, marqué au coin du génie, conduit avec un art qui enchante, enrichi de tableaux & de sentimens qui attachent & pénetrent l'ame, embelli par des peintures qui ravissent l'imagination & la captivent; un Ouvrage, où la richesse des détails, la grandeur des événemens, la vérité des caracteres, la sublimité de la morale, l'harmonie de la prose, l'emportent sur la pompe de la versification, & prouvent qu'un Ecrivain de génie peut s'en passer dans un Poëme épique : Quelle comparaison! entre cet Ouvrage & un Roman dénué de toute vraisemblance, parsemé de caracteres baroques, inondé d'un radotage insipide; un Roman, où la monotonie des incidens, l'uniformité des ressorts, l'afféterie du style, l'imbécillité des personnages, forment un contraste perpétuel avec le bon sens, le bon goût, & la nature des objets qu'on y traite; un Roman enfin, dont le scandale a fait le succès passager, dont il n'y a que les premiers chapitres qui soient soutenables, & dont tout le reste fait tomber le Livre des mains du Lecteur, tantôt ennuyé, tantôt révolté.

Pour les *Incas*, on est généralement d'accord que ce Roman héroïque est beaucop plus ennuyeux, & suppose beaucoup moins de talent

que le *Séthos* de M. l'Abbé *Terrasson*, qu'on ne lit plus.

Ce que M. Marmontel a fait de mieux, après ses petits Contes, ce sont, à notre avis, les articles qu'il a composés pour l'Encyclopédie & pour le *Supplément* de ce même Ouvrage. Ces Articles prouvent combien cet Ecrivain est capable de joindre le mérite de penser avec justesse, à celui de s'exprimer avec grace, quand il ne cherche pas à sortir de lui-même, & à appliquer ses talens à des sujets qui leur sont étrangers.

Nous voudrions bien pouvoir applaudir également aux succès du zele de M. *Marmontel*, & apprendre au Lecteur que le débit de son Epître, intitulée, *La Voix des Pauvres*, *vendue à leur profit*, a procuré de grands secours à cette portion souffrante de nos Concitoyens. Mais sa Muse n'a pas été heureuse à seconder les transports de sa générosité. On ne peut la louer que de ses bonnes intentions; car pour ses Vers, ils sont prosaïques, boursoufflés, le plus souvent d'une expression assez pauvre, & peu propres à produire un grand effet.

Heureusement la Religion a suppléé abondamment aux vains efforts de la charité poëtique. Elle a fait éclater, dans l'événement * malheureux, qui a donné lieu à *la Voix du*

* L'incendie de l'Hôtel-Dieu, arrivé le 30 Décembre 1772.

Pauvre, ce qu'on a éprouvé dans tous les tems de sa part, des traits héroïques de courage & de sentiment, qu'on attendoit en vain de la verbeuse & stérile *humanité*. Les Victimes, arrachées aux flammes, ont trouvé un asyle dans ses Sanctuaires : ses Ministres ont été leurs consolateurs & leurs nourriciers : ses vrais Disciples leurs bienfaiteurs & leur soutien. Et tandis qu'au milieu de l'alarme générale, le Philosophe murmuroit peut-être contre la Nature, ou ne songeoit qu'à sa gloire, en préparant le froid projet d'un nouvel Edifice; le Peuple, ce Peuple qui ne raisonne pas, mais qui sait toujours agir efficacement pour le bien général, exposoit sa vie, la sacrifioit, afin de retarder, de quelques momens, le trépas de tant d'Infortunés. Quelle honte pour les lumieres! Quel sujet pour une Epître! Et quel Poëte, même médiocre, n'eût pas réussi avec un pareil sujet?

MAROLLES, (*Michel* DE) Abbé de Villeloin, né en 1600, mort à Paris en 1681; Traducteur peu estimé, mais digne d'éloge à beaucoup d'égards.

Ceux qui ont suivi depuis la même carriere, & qui se font un point d'honneur de le mépriser, ont oublié, sans doute, que les premiers pas, en tout genre, sont ceux qui coûtent le plus, & qu'une route non frayée rend toujours les progrès plus difficiles. Nous avouerons que les Traductions de l'Abbé de *Marolles*, sont trop serviles & très-plates; mais sans son se-

cours, *Plaute*, *Lucrece*, *Virgile*, *Juvenal*, *Catulle*, &c. n'auroient pas encore paru, dans notre Langue, avec la perfection dont nos bons Ecrivains l'ont enrichie. Les Traducteurs eux-mêmes auroient dû sentir qu'il leur a été d'une très-grande utilité. Malgré sa séchereſſe, il eſt communément exact & fidelle à rendre non-ſeulement le ſens, mais tous les mots de la phraſe; & c'eſt toujours beaucoup de trouver de bons matériaux, qu'il ne s'agit plus que de mettre en œuvre & d'embellir. L'Abbé de *Marolles* entendoit très-bien la Langue de ſes Originaux, mérite qui n'eſt pas toujours le partage de nos Faiſeurs de Traductions. Par-là, il eſt devenu un guide ſûr, qu'ils n'ont eu que la peine de ſuivre.

On a auſſi de lui des *Mémoires* qui ſeront eſtimés de quiconque eſt capable de connoître le prix d'une narration claire, méthodique, naïve, qualités préférables au ton embarraſſé ou à la fauſſe chaleur que pluſieurs Ecrivains n'ont pas ſu éviter dans leurs récits.

L'Abbé de *Marolles* avoit eſſaié de traduire *Virgile* en Vers. A cette occaſion, on doit lui ſavoir plus de gré d'avoir compris que c'étoit la vraie maniere de traduire les Poëtes, qu'on ne doit lui reprocher ſon imprudence d'avoir entrepris un pareil Ouvrage avec auſſi peu de talent pour la verſification. *Liniere* avoit très-fort raiſon de répondre à ce mauvais Verſificateur, qui ſe vantoit de ce que les Vers ne lui

coûtoient rien, *ils vous coûtent ce qu'ils valent.*

Il avoit encore traduit *Martial* d'une maniere si mauſſade, que *Ménage* mit ſur l'exemplaire dont l'Abbé de *Marolles* lui avoit fait préſent, *Epigrammes contre Martial.*

MAROT, (*Clément*) né à Cahors en 1495, mort à Turin en 1544; le plus ancien des Poëtes François, dont la lecture ſoit capable de procurer encore quelque plaiſir.

C'eſt à lui qu'on doit le modele d'un ſtyle plein de naïveté & d'agrément, qui conſacrera ſon nom à l'immortalité. Rien ne prouve mieux le mérite original, que l'approbation conſtante & l'adoption générale. *Marot* poſſédoit, au plus haut degré, cette tournure d'eſprit qui rend les plus petites bagatelles intéreſſantes. Malgré l'imperfection du langage, ſes Poëſies ſont légeres, agréables, délicates, & ſurtout d'une fineſſe qui plaît infiniment aux perſonnes de goût. Ce n'eſt pas tant l'eſtime des Princes de ſon tems (eſtime qui le faiſoit appeler alors *le Poëte des Princes & le Prince des Poëtes*) que l'approbation de *Lafontaine*, de *Deſpréaux*, de *J. B. Rouſſeau*, qui a perpétué ſa réputation & l'eſtime de ſes Ouvrages. *Lafontaine* le reliſoit toujours avec un nouveau plaiſir; il lui doit les graces naïves qui donnent tant d'agrément à ſes Fables. *Deſpréaux* le propoſe comme un modele de Poëſie piquante & gracieuſe. *Rouſſeau*, en lui adreſſant une Epître, ſe fait gloire d'imiter ſon ſtyle & de le regarder comme

ſon maître. Ces trois Poëtes le reconnoiſſent également pour l'inventeur de la Ballade, genre de Poëſie trop négligé à préſent, ſans doute, parce que le génie de nos Poëtes modernes eſt plus tourné au jargon philoſophique, qu'à cette aimable naïveté qui faiſoit autrefois le principal caractere & les délices de nos Peres.

Il faut cependant convenir que les Ouvrages de *Marot* ne ſont pas toujours à l'abri du blâme. Ses Contes ſont quelquefois licencieux, ſes Vers trop libres ſur des objets qu'il devoit reſpecter. C'eſt cette liberté qui lui attira ſes diſgraces. On ſait qu'il a traduit une grande partie des Pſeaumes de *David* en Vers françois; ce n'eſt pas cet Ouvrage qui l'a rendu célebre. Le Peuple Proteſtant a pu chanter quelque tems ces Cantiques bizarrement traveſtis; mais le bon ſens a toujours rejetté des Productions, où le naïf s'efforce en vain d'atteindre au ſublime qui n'a rien de commun avec lui.

MARQUEZ, (*Pierre*) Abbé, Profeſſeur d'Eloquence au Collége Royal de Toulouſe, né à Montpellier en 1725.

L'eſprit de Collége, le ton de la Province, n'ont point nui aux talens qu'il paroît avoir pour écrire. Pluſieurs petits Ouvrages, d'un ſtyle noble, égal, ennemi de l'enflure & de l'affectation, & entr'autres, les Eloges de *Duqueſne*, de *Maſſillon*, & celui de M. le *Dauphin*, ſont des preuves de la ſolidité de ſon goût.

plus d'intérêt & de vivacité, & le Professeur de Toulouse n'auroit aucun de ces défauts qui deviennent aujourd'hui plus communs que jamais dans les Ouvrages d'éloquence.

MARSAIS, (*César* CHESNEAU DU) Avocat au Parlement de Paris, né à Marseille en 1676, mort à Paris en 1756, un des plus habiles & des plus profonds Grammairiens de notre Nation.

Buffier, *Restaut*, *la Touche*, *Wailli* & quelques autres, ont composé des Grammaires qui se réduisent à l'exposition des regles du discours: celui-ci, moins occupé du mécanisme des Langues, que de leur génie particulier, en a fait, pour ainsi dire, l'anatomie; & c'est en les décomposant, qu'il en a expliqué les premiers principes. Ses Ecrits sur la Grammaire Françoise & Latine conviennent également aux Maîtres & aux Disciples; les derniers y apprennent les élémens du langage, & les premiers la maniere de les développer. Son *Traité des Tropes*, Ouvrage resté trop long-tems inconnu, offre tout à la fois & le Didactique grammatical & la Métaphysique du discours. On y apprend à connoître ce qui constitue le style figuré; à saisir, dans toutes les expressions, le sens propre & celui que l'imagination y ajoute pour mieux colorier la pensée. Ce Livre est un chef-d'œuvre de Logique, de justesse & de netteté. La *Méthode raisonnée pour apprendre la Langue Latine*, pour n'être pas aussi estimable

que ce *Traité*, ne fait pas moins d'honneur au génie analytique de M. *du Marſais*. L'Auteur y ſuit, pour ainſi dire, les progrès des idées, & en facilite le développement. Toujours Philoſophe, après avoir étudié la marche de la Nature, il nous donne ſes lumieres pour abréger les difficultés. Il faut être bien éclairé pour ſentir tout le prix d'une pareille opération. On jouit ſouvent des avantages d'un bon Livre, ſans ſonger aux qualités qu'il ſuppoſe, & aux travaux qu'il a coûtés.

On voit par les Ouvrages de ce Grammairien, que ſon eſprit étoit juſte, mais froid; méthodique, mais lent; ſage, mais peu brillant; profond, mais peu vif. Son ſtyle eſt net, mais ſouvent diffus; défaut moins capital, lorſqu'il s'agit de préceptes, & qu'on veut ſe faire entendre.

Les articles de Grammaire qui ſe trouvent dans les premiers volumes de l'Encyclopédie, ſont de M. *du Marſais*, & ne font que mieux appercevoir la foibleſſe & la maigreur de ceux des volumes ſuivans.

Le Public lui a attribué quelques petites Brochures aſſez mal écrites contre la Religion, mais elles ne ſont pas de lui. On n'ignore pas néanmoins qu'il a eu de grandes liaiſons avec la Secte philoſophique; que ces liaiſons lui ont valu les honneurs d'un Eloge hiſtorique, où, ſelon les loix de la Société, on l'éleve juſqu'aux nues: mais on ſait auſſi qu'il pouvoit ſe les



procurer, ſans les acheter par tant de complaiſance à l'égard de ceux qu'il craignoit ou mépriſoit peut-être. Au ſurplus, M. *du Marſais* a paru rétracter ſes écarts philoſophiques : il eſt mort en rempliſſant avec édification les devoirs d'un bon Chrétien.

MARSOLIER, (*Jacques*) Chanoine Régulier de Ste. Genevieve, né à Paris en 1647, mort à Uzès en 1724.

Avec du talent pour écrire l'Hiſtoire, il ne s'eſt attaché qu'à des Vies particulieres, dont on ne peut blâmer que le ſtyle quelquefois inégal, & ſouvent trop diffus. Ce ſtyle eſt plein d'ailleurs d'intérêt, de chaleur & de naturel. Les *Hiſtoires* du Cardinal *Ximénès*, de *Henri VII*, Roi d'Angleterre, celle de *Henri de la Tour d'Auvergne*, Duc de Bouillon, & celle de l'*Inquiſition*, offrent des détails curieux qui ne demandoient que d'être un peu mieux digérés.

M. l'Abbé *Marſolier* a auſſi conſacré ſa plume à des Productions édifiantes. Les *Vies* de S. *François de Sales*, de Madame de *Chantal* & de l'Abbé de *Rancé*, ſont parſemées de traits, qui, aux défauts près dont nous avons parlé, font encore mieux ſentir les diſpoſitions qu'il avoit pour ce genre d'ouvrages. La *Vie de l'Abbé de Rancé* a été fort durement critiquée ; auſſi étoit-ce par un Solitaire.

MARSY, (*François-Marie* DE) Abbé, mort à Paris, ſa patrie, en 1763.

Deux excellens Poëmes, l'un ſur *la Tragédie*,

l'autre sur *la Peinture*, lui ont mérité un nom distingué dans les Lettres. M. *Clément*, dont les Critiques sont ordinairement si justes, a été beaucoup trop sévere, ou, pour mieux dire, injuste, dans le jugement qu'il a porté sur le dernier de ces Ouvrages. Il nous paroît en avoir également méconnu & le fonds & le style.

De tous les Poëmes Latins qui ont paru successivement dans le genre didactique, il n'en est point qui, au jugement des Connoisseurs, annonce plus de génie, soit pour le dessein, l'ordonnance, la composition, les détails; soit pour l'expression & le coloris.

M. l'Abbé de *Marsy* s'étoit attaché de bonne heure aux vrais moyens de réussir. L'étude des anciens modeles, surtout de *Virgile*, avoit disposé sa Muse à cette vigueur d'imagination, à cette énergie de pinceau, qui sont toujours les germes assurés du succès.

Il est difficile, après cela, de se rendre aux raisons par lesquelles M. *Clément* s'efforce de prouver que le Poëme de *la Peinture n'est qu'une amplification de quelques passages de celui de du Fresnoy* * sur le même sujet, & d'élever ce dernier au dessus du premier, sous prétexte qu'il le trouve *plus instructif* & *plus original*.

Comme ces reproches ont rapport à plusieurs objets intéressans pour la Littérature, nous

* *Observations critiques sur différens Poëmes de la Peinture*, pag. 421.

nous étendrons un peu plus dans cet article. Et d'abord, nous ne craignons pas d'assurer, que, malgré la multitude des préceptes renfermés dans le Poëme de *du Fresnoy*, celui de l'Abbé de *Marsy* lui est très-supérieur, quant à l'instruction, & quant à la maniere de la présenter. Il est vrai que *du Fresnoy* est très-fort sur les regles, & qu'il est peu de ses vers qui ne renferment une leçon; mais est-ce la multiplicité des préceptes qui constitue le mérite d'un Ouvrage didactique, surtout d'un Poëme, & encore plus quand ces préceptes sont entassés les uns sur les autres? A-peu-près comme le Gouvernement le mieux organisé est celui qui a le moins de loix, de même dans les Arts, il est essentiel de diminuer & de simplifier le plus qu'il est possible les préceptes. Ce n'est que par la clarté, la méthode & la précision, qu'on peut éclairer & former le commun des esprits. Indépendamment de l'instruction qu'on fait répandre sur différens sujets, il faut encore posséder l'art de rendre les objets intéressans, afin de les insinuer avec autant d'agrément que de solidité. L'instruction devient inutile, si l'on ne se rend agréable pour se faire lire.

Or, personne ne peut disputer, à cet égard, la supériorité à l'Abbé de *Marsy*. *Du Fresnoy* est, en fait de Peinture, ce que *Despautere* est en fait de Grammaire; il est farci de documens & dénué d'exemples. Ce n'est cependant que par les exemples, qu'on peut faire saisir & goûter

les regles, que ces exemples renferment : *Longum iter per præcepta, breve per exempla.* Pourquoi donc reprocher à l'Abbé de *Marſy* ces fréquens Tableaux qui renforcent & embelliſſent ſon Ouvrage ? Pourquoi les appeller de *vains ornemens* ? Il eſt bien plus naturel & plus juſte de les conſidérer comme autant de préceptes mis en action, comme autant d'Apologues dont il eſt facile de tirer le ſens moral, & l'Apologue a toujours été regardé comme la tournure la plus propre à inculquer les leçons. Qui ne comprendra, par exemple, que dans la Deſcription énergique du Tableau du Jugement dernier, par *Michel-Ange*, le Poëte a eu pour but principal, de faire ſentir aux Peintres combien il eſt eſſentiel de ne pas négliger, dans leurs Ouvrages, les bienſéances, les mœurs & le coſtume ? La Deſcription du Démoniaque, peint par *Raphaël*, eſt encore une leçon aux Peintres, pour leur apprendre l'art de rendre avec énergie les paſſions fortes & impétueuſes, &c.

Cette méthode n'eſt-elle pas plus agréable, plus inſtructive, plus ſûre, que d'enſeigner ſans ceſſe ce qu'il faut faire, ſans montrer comment on le fait ? *Horace* l'a dit, & nous le répétons, parce que ces paroles décident la queſtion en faveur de notre Poëte.

Segniùs irritant animos demiſſa per aurem,
Quàm quæ ſunt oculis ſubjecta fidelibus.

M.

M. *Clément* est-il mieux fondé à avancer que » le style de *du Fresnoy* est à lui ; qu'il s'est » formé sur *Lucrece* & sur *Horace*, mais qu'il » ne les a point mis à contribution ; que l'Abbé » de *Marsy* a le style de tous les Poëtes Latins » de Collége ; que ce sont des membres de » Vers, pris çà & là dans *Virgile*, dans *Ovide* ; » qu'il n'a rien qui lui appartienne, rien qui » lui soit propre, &c ? »

Non sans doute. Cette assertion doit paroître d'autant plus étrange, qu'en convenant que le style de *du Fresnoy* est à lui, il ne sera pas moins vrai que ce style est dur, sec, quelquefois barbare ; ce qui le rend sans intérêt, d'une lecture effrayante, tout au plus supportable, comme l'a observé M. *Racine* le fils, *pour ceux qui veulent étudier les principes de la Peinture.* * D'après cette remarque, *du Fresnoy* auroit donc fait un mauvais Poëme ; car, selon M. *Clément*, tout Poëme qui n'est pas fait pour tout le monde, est nécessairement mauvais. **

Celui de M. l'Abbé de *Marsy* est bien éloigné de ce défaut. C'est surtout, par la chaleur & les graces du style, qu'il l'a rendu capable d'être goûté de toutes les especes de Lecteurs.

Peut-on appeler un style formé sur celui de tous les Poëtes de Collége, une Elocution no-

* *Réflexions sur la Poësie, chap. VII.*

** *Observations critiques, pag.* 418.

ble, vive, ferme, toujours assez souple pour se plier sans effort à tous les tons, à tous les genres ? Qu'est-ce qui forme, dans un Ecrivain, un style qu'on peut regarder comme à lui ? La maniere de concevoir & de sentir, le mouvement & l'ordre des idées, la tournure de l'expression, une certaine forme d'exister & de vivre dans ses Ouvrages, qui lui est particuliere. On reconnoîtra facilement cette maniere dans l'Auteur du Poëme de *la Peinture*. Partout il a la même chaleur, la même fécondité, la même élégance, la même harmonie. Malgré la variété de ses tableaux, sa touche est toujours égale. Les différens contrastes ne font que mieux sentir la dextérité & la richesse de son pinceau. Si on compare le coloris d'une description, à celui d'une autre entierement opposée, quoique différent, il s'annonce pour être parti de la même main. Le même Poëte qui peint les ravages des Barbares en Italie, n'a besoin que de changer de couleurs, pour tracer avec le même succès les douces & paisibles opérations de la Nature. Ainsi, *Rubens* laisse toujours l'empreinte de son génie, en offrant aux yeux l'agitation des Furies, ou le sourire des Graces.

Qu'on ne lui reproche pas d'avoir dérobé quelques Hémistiches à *Virgile*. Nous dirions d'abord que le larcin seroit peut-être difficile à prouver ; mais quand il existeroit, que peut-on en inférer à son désavantage ? N'est-il pas

arrivé à *Virgile* lui-même de mettre à contribution plusieurs Poëtes de son tems, comme on peut en juger par les citations de *Macrobe* ? D'ailleurs, cette espece de vol ne prouveroit que mieux son génie ; on ne pourroit en conclure autre chose, sinon qu'il a su se rendre propres des richesses étrangeres, par la maniere dont il les a mises en œuvre. Ce genre de trafic ne doit pas plus être interdit en Littérature, que dans le commun des Arts. La beauté d'un Ouvrage quelconque ne consiste pas à n'avoir rien d'étranger, mais à former un Tout habilement composé des différentes matieres qui peuvent l'embellir.

Un autre avantage de l'Abbé de *Marsy* sur son Prédécesseur, c'est qu'il est Poëte dans le plan, comme dans les détails ; au lieu que *du Fresnoy* n'est jamais que Versificateur. Aussi est-ce par cette raison qu'un autre M. *Clément* * met le Poëme de *la Peinture* au dessus de celui de *Lucrece*.

Le Critique de l'Abbé de *Marsy* lui fait encore un crime d'avoir imité quelques endroits de l'Art poëtique de *Despréaux*, tandis qu'il ne reproche point à du *Fresnoy* d'avoir imité *Ho-*

* « Les deux Poëmes Latins de M. l'Abbé de *Marsy*, l'un sur la *Peinture*, l'autre sur la *Tragédie*, sont presque dignes de *Virgile* & d'*Horace*, & fort au dessus de *Lucrece*, autant qu'on en peut juger dans ce siecle. » *Clément de Geneve*, *Nouvell. Lit. Let.* 114.

race, ſur lequel il s'appuie preſque toujours. En ſuppoſant que l'Abbé de *Marſy* ſe ſoit attaché à l'imitation plus qu'il n'a fait, il auroit toujours la gloire d'avoir ſu bien choiſir ſes modeles, & dans ſes modeles, les morceaux véritablement dignes d'être imités. Si on peut reconnoître en lui le caractere de quelque Auteur original, c'eſt ſans contredit celui de *Virgile*. Mais comment l'a-t-il imité ? Sans aſſujettiſſement, ſans plagiat, à-peu-près comme *Virgile* lui-même a imité *Homere*, comme *Malebranche* a marché ſur les pas de *Deſcartes*, comme *Deſpréaux* a ſaiſi la maniere d'*Horace*, & *Rouſſeau* celle de *Pindare*. Il a fait plus ; ſemblable à l'Abeille qui ſait tirer des fleurs les ſucs primitifs dont elle fait ſon miel, en les transformant en ſa propre ſubſtance, il s'eſt nourri des beautés de ce grand Poëte, ſans qu'on puiſſe l'accuſer de lui avoir rien dérobé, & par-là il eſt devenu lui-même original.

Il doit réſulter de ce que nous avons dit, que l'imitation, bien loin d'être un vice, eſt au contraire un principe de vie & de développement pour les talens qu'on a reçus de la Nature. Les plus heureux Génies ont beſoin de ſecours pour croître & s'alimenter. *Boſſuet* n'étoit jamais plus en état de donner un libre eſſor à ſon Eloquence, qu'après s'être nourri de la ſubſtance des Livres ſaints, & s'être animé par la lecture des plus beaux morceaux des anciens Orateurs. C'eſt ce qu'il ap-

peloit allumer son flambeau aux rayons du Soleil.

Il en est de même des Poëtes. Tant qu'ils se bornent à ne puiser que dans leur propre fonds, on s'apperçoit d'une sécheresse, d'un désordre, d'une monotonie rebutante, partage ordinaire d'un esprit qui n'a pas su fortifier ses propres richesses par celles des autres. *Ceux qui n'imitent point*, dit un Auteur Anglois, *ne seront jamais imités.*

On doit bien se garder de confondre l'imitation avec ces honteux plagiats, qui n'offrent que des lambeaux arrachés de toutes parts, dont la bizarre réunion présente l'image du Monstre dont parle *Horace*. L'habile Imitateur n'est ni Copiste, ni Plagiaire. Il se transforme en son original, évite ses défauts, s'approprie ses beautés, &, en les adoptant au sujet qu'il traite, il sait leur donner une forme & un caractere qui les lui rend propres.

Tel est l'empire de l'exemple : il agit plus puissamment que les regles, en ce qu'il montre, tout à la fois, & la route & le terme. La vue d'un Tableau de *Raphaël* fera plus d'impression sur un jeune Peintre ; la lecture d'une Oraison funebre de *Bossuet*, saisira plus un jeune Orateur, fécondera plus l'imagination de l'un & de l'autre, que tous les préceptes des Maîtres. En méditant, en approfondissant un Modele, on acquerra, non l'habitude d'inventer, de penser, de procéder & de s'exprimer comme

lui ; mais la force néceſſaire pour inventer, penſer, procéder & s'exprimer, à ſon tour, auſſi-bien que lui : *Les Ouvrages des Grands Maîtres*, d'après *Longin*, *ſont comme autant de ſources ſacrées, d'où il s'éleve des vapeurs heureuſes qui ſe répandent dans l'ame de leurs Imitateurs, & animent les eſprits les moins échauffés.* *

Tout dépend donc, dans l'imitation, du choix des modeles. Il eſt inutile d'avertir de préférer ceux avec qui la Nature nous a donné quelque conformité. *Racine*, dès ſon enfance, diſtingue les Œuvres d'*Euripide*, des Livres que ſes Maîtres lui préſentent ; *Boileau* ſent, à la lecture d'*Horace*, ce qu'il eſt capable de faire. Tous les célebres Ecrivains ont eu, pour ainſi dire, un Génie tutélaire qui a préſidé à la compoſition de leurs Ouvrages.

Il eſt cependant des précautions à prendre. Ces précautions conſiſtent à ne pas s'enthouſiaſmer ſi fort d'un Auteur, qu'on néglige de joindre aux ſecours qu'il nous fournit, les ſecours qu'on peut tirer des autres Auteurs d'un genre différent. Le mérite d'un Ecrivain dépend de l'habileté à réunir les qualités principales qui ſe trouvent éparſes, tantôt dans un modele, tantôt dans un autre. De-là vient que *Boileau*, quoique voué à *Horace*, ne fait pas difficulté de l'abandonner, pour ſuivre *Perſe* &

* *Traité du Sublime*, *Chap. XI.*

Juvenal; toutes les fois qu'il trouve, chez ces Poëtes, de quoi enrichir sa Muse d'un nouvel ornement. *Racine*, après avoir pris dans *Euripide* les principaux traits du caractere de sa Phédre, va puiser dans *Sénéque* d'autres traits, propres à le rendre plus intéressant. *Apelle* ne crut pouvoir former le Tableau d'une Beauté parfaite, qu'en empruntant de chaque Beauté ce qu'elle avoit de plus agréable & de plus régulier.

Nous ne pousserons pas plus loin cet Article, quoique nous nous fussions proposés d'y prouver encore, contre l'Auteur des *Observations critiques*, non-seulement que le Poëme de l'Abbé de *Marsy* est très-didactique; mais encore, qu'il n'est pas impossible d'en faire un sur le même sujet, dans notre Langue, dont la lecture soit intéressante. Nous exécuterons ce projet dans l'Article de *Racine*, le fils, où nous aurons occasion de parler encore de la Poësie didactique.

Les autres Ouvrages de M. l'Abbé de *Marsy*, ne tendent tout au plus qu'à faire sentir les méprises d'un Ecrivain, dès qu'il s'écarte de son vrai genre. Après sa sortie des Jésuites, il ne renonça pas aux Lettres, mais la manie philosophique éteignit le feu de son imagination, & égara son jugement. Son esprit, si capable de produire par lui-même, ne lui permit plus que d'être un Compilateur, après qu'il se fut attaché à la lecture de *Bayle*, dont il

entreprit de donner une *Analyse*. Cette Analyse n'a pas même le mérite du discernement. Ce qu'il y a de plus absurde, de plus contraire aux mœurs & à l'honnêteté dans le Dictionnaire de ce Philosophe, devient, entre ses mains, le fonds principal d'une compilation odieuse, condamnée au feu par le Parlement, & punie par la détention de l'Auteur à la Bastille. Il est aisé de comprendre par-là, combien la Philosophie est opposée aux vrais talens, combien elle nuit au bonheur.

MARTIAL D'AUVERGNE, (*N.*) Procureur au Parlement de Paris, sa patrie, mort en 1508; mauvais Poëte, qui eut beaucoup de réputation de son tems, & qui la méritoit peut-être, par l'esprit, la gaieté, & la naïveté qu'il mettoit, dit-on, dans la plupart de ses Poësies. Celui de ses Ouvrages qui fut le plus goûté, est un Recueil d'*arrêts d'amour*, au nombre de cinquante, dont les Poëtes Languedociens ou *Troubadours* lui avoient fourni le modele. Toutes ces bagatelles sont enterrées dans un coin de Bibliothéque; mais il est bon d'en parler: elles font connoître le génie de la Nation & celui des Siecles.

MARTIGNAC, (*Etienne* ALGAI, Sieur DE) né en 1628, mort en 1698; Traducteur médiocre d'*Horace*, de *Virgile*, d'*Ovide*, de *Juvenal*, &c.; mais un peu plus élégant que l'Abbé de *Marolles*. On ne fait cas aujourd'hui que des Notes qui accompagnent ses Traductions.

MARTINAY, (*Jean*) de la Congrégation de St. Maur, né à Saint-Sever, petite Ville de Gascogne, en 1647, mort à Paris en 1717.

On a de lui des Traductions de certains Peres de l'Eglise, & de quelques Ouvrages sur l'Ecriture-Sainte, qui prouvent qu'il étoit habile dans la connoissance des Langues savantes. Plusieurs Auteurs ont profité de ses lumieres; ils auroient dû, par reconnoissance, en faire honneur à ce Religieux, dont les travaux leur ont été si souvent utiles.

MARTINIERE, (*Antoine-Augustin* BRUZEN DE LA) né à Dieppe, mort à la Haye en 1746.

Malgré les inexactitudes, les omissions, les bévues, les altérations de nom, les incorrections de style, son grand *Dictionnaire géographique, historique & critique*, est le meilleur, & sera long-tems le plus complet de tous les Ouvrages de ce genre. On pardonne volontiers les fautes qui échappent dans le cours du long travail qu'il suppose, en faveur des détails curieux & des notions intéressantes qu'il donne sur chaque objet. Cet Auteur aussi avide de s'instruire, qu'infatigable à mettre au jour le résultat de ses recherches, a encore refondu presqu'en entier l'*Introduction à l'Histoire de l'Europe*, composée par le Baron de *Puffendorff*, & y a ajouté tout ce qui concerne l'Histoire de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique. Le grand nombre d'Editions qu'a eu cet Ouvrage, prouve

que, s'il pouvoit être mieux écrit, il étoit difficile de le rendre plus utile. La plus estimée est celle de la Haye, en onze volumes in-12, publiée en 1743.

On trouve d'excellentes observations dans son *Introduction générale à l'étude des Sciences & des Belles-Lettres*, réimprimée depuis à la suite d'un mauvais Ouvrage de M. *Formey*, qui a pour titre : *Conseils pour former une Bibliothéque peu nombreuse, mais choisie*. Les jugemens que M. *Bruzen* porte particulierement sur ce qui concerne les Belles-Lettres, annoncent un discernement éclairé, & un goût presque toujours sain.

MASCARRON, (*Jules*) Evêque de Tulles, puis d'Agen, né à Marseille en 1634, mort à Agen en 1703.

Ses Sermons & ses Oraisons funebres eurent de la réputation dans un tems où il avoit pour rivaux, *Bossuet* & *Fléchier*. L'impression de ses Ouvrages fut un écueil pour sa gloire ; aussi faut-il convenir qu'il dut en partie ses grands succès à un débit séduisant : ressource très-capable de faire disparoître bien des défauts dans l'Orateur. Avec le nerf de *Bossuet*, il n'en a ni l'élévation, ni la chaleur. Avec un style assez pur, il n'a ni l'élégance, ni la politesse de *Fléchier*. Qu'on se garde cependant de confondre *Mascarron* avec les Orateurs médiocres. En lisant attentivement ses Sermons, on y trouve une supériorité très-décidée sur le plus

grand nombre de nos Prédicateurs modernes qui ne l'estiment peut-être pas, & seroient certainement heureux de lui ressembler.

MASSIEU, (*Guillaume*) Abbé, Professeur en Langue Grecque au Collége Royal, de l'Académie Françoise & de celle des Inscriptions, né à Caen en 1665, mort à Paris en 1722.

Un des bons Littérateurs du Siecle dernier, digne d'être placé, non dans le premier ordre, mais dans celui d'une utilité qui exige de la reconnoissance. Il a fait une *Histoire de la Poësie Françoise*, dont les recherches sont également curieuses, instructives & bien digérées; cet Ouvrage est écrit d'ailleurs avec la méthode & toute la simplicité qui lui convenoit. Ses infirmités ne lui permirent pas de continuer une Traduction de *Pindare* qu'il avoit commencée. On doit peu regretter qu'il n'ait pas achevé cette entreprise, si l'on en juge par les six Odes qu'il avoit déjà traduites. La foiblesse du corps avoit sans doute énervé la vigueur de son imagination; ou bien il faut supposer qu'il n'en avoit jamais eu. Son mérite s'annonce bien plus avantageusement dans les Notes pleines de lumiere & de solidité qu'il y joignit. M. de *Vauvilliers* ne les a point jugées indignes d'enrichir de leur substance son excellent *Essai de Traduction* du même Poëte.

Les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres offrent plusieurs *Dissertations* de M. l'Abbé

Massieu, qui ne sont pas les moins bonnes de cette Collection.

MASSILLON, (*Jean-Baptiste*) Evêque de Clermont, de l'Académie Françoise, né à Hieres en Provence en 1663, mort à Clermont en 1742.

Ce nom est devenu parmi nous, celui de l'Eloquence chrétienne, c'est-à-dire, de l'Eloquence de la raison & du sentiment. La sienne, sans prétendre au sublime, offre un ton simple, noble, intéressant, affectueux, naturel; un style pur, correct, élégant, qui pénetre l'ame, sans la contraindre ni l'agiter. Les Sermons de cet Orateur ne sont pas toujours dépourvus de ces traits de force, de chaleur, qui ébranlent; mais une marche paisible, également vive & insinuante, forme son véritable caractere. Il puisoit, dans la sensibilité de son ame, la douceur, l'abondance, le pathétique & l'élégance continue qui flattent dans ses Productions. Le sentiment est son ressort favori, & l'on ne sauroit disconvenir, qu'il est impossible d'en employer de meilleur, pour insinuer à ceux qui nous écoutent ou qui nous lisent, l'amour de la vérité & celui des devoirs.

Bourdaloue, comme un Conquérant redoutable, entraîne, subjugue, force de se rendre aux armes de la raison: *Massillon*, comme un Négociant habile, procede avec moins de rapidité, avec plus de douceur, quelquefois plus surement, & amene insensiblement au terme

qu'il s'est proposé. L'un s'adresse à l'esprit, & le domine : l'autre s'attache à l'ame, la captive & l'attendrit. Le premier a la dignité, la force & le feu continu de *Démosthene* : le second, l'abondance, l'adresse & le naturel de *Cicéron*.

La comparaison qu'on fait ordinairement de *Massillon* à *Racine*, seroit assez exacte, si leurs objets n'étoient pas si différens. En effet, l'Evêque de Clermont est, dans son genre, aussi tendre, aussi moelleux, aussi élégant, aussi soutenu, que l'Auteur d'*Athalie*. Celle de *Bourdaloue* à *Corneille*, aussi souvent employée, ne paroîtra jamais exacte. Il est constant que le Jésuite n'a pas des traits assez sublimes, pour lui donner quelque conformité avec le génie du Poëte : il n'a pas non plus l'enflure, l'incorrection & l'inégalité nécessaire pour justifier le parallele. *Bourdaloue* est toujours égal à son sujet & à lui-même : *Corneille* oublie souvent le sien, & l'abaisse par des négligences. Le seul trait de ressemblance qui existe entre eux, est que le Prédicateur a été, parmi nous, le pere de l'Eloquence chrétienne, comme l'Auteur de *Cinna* l'a été de la Tragédie.

Le mérite qui distingue éminemment les Sermons de *Massillon* de tous les autres, est la connoissance du cœur humain qu'ils annoncent ; connoissance aussi délicate, que juste & profonde. Les peintures qu'il fait des mœurs seront toujours ressemblantes, parce qu'il ne les a

point deſſinées d'après quelques ſociétés particulieres. Il a pénétré juſqu'à la ſource. De là il tire le ſujet de ſes Tableaux, toujours rendus avec le coloris qui leur convient. N'attaquer que les déſordres extérieurs, paſſagers, n'eſt pas toujours un moyen ſûr d'intéreſſer l'Auditeur, & de réprimer la corruption publique. Les paſſions veulent être attaquées dans leur germe ; il faut les ſuivre ſous toutes les formes qu'elles prennent, les forcer dans tous les retranchemens, les oppoſer elles-mêmes à elles-mêmes, & les confondre dans les reſſources qu'elles emploient pour ſe juſtifier. Par cet art admirable, perſonne n'a mieux poſſédé, que l'Evêque de Clermont, le talent de ſe rendre ſenſible & intéreſſant pour tout le monde.

Son *petit Carême* paſſe pour être ſon chef-d'œuvre, & celui de l'Art Oratoire. Ne ſemble-t-il pas cependant, (& pluſieurs perſonnes ſont de cet avis) que le ton d'éloquence qui y regne n'en eût été que plus eſtimable, ſi les ornemens y étoient moins prodigués, les répétitions & les paraphraſes plus rares. La rapidité de la compoſition & l'objet que ſe propoſoit l'Auteur, ſont peut-être ſuffiſans pour le juſtifier ſur ces petits défauts, dont d'ailleurs peu d'eſprits ſont ſuſceptibles.

La partie des Oraiſons funebres eſt la partie la plus foible de ſon mérite. On peut dire que *Maſſillon*, avec tout l'appareil de l'éloquence, y eſt moins éloquent que par-tout ailleurs.



Quelques-uns des sujets qu'il a traités, étoient propres à lui fournir de grands traits. Il paroît avoir méconnu & le ton qui leur convenoit, & les grandes ressources par lesquelles il pouvoit les faire valoir. L'Oraison funebre du Prince de *Conti* sent le Rhéteur; elle offroit cependant mille tableaux intéressans au grand Peintre. Celle de *Louis XIV* est bien propre à faire connoître que l'Orateur avoit de la noblesse & de la fermeté dans le caractere; que son imagination étoit riche & féconde, son style séduisant & inépuisable; mais elle humilie en quelque façon son Héros, ce qui n'est pas ordinaire dans ces sortes d'ouvrages, & n'en fut jamais le but. On peut, & l'on doit, dans ces occasions, avoir le courage de dire la vérité; présenter avec force la grande leçon des événemens; humilier les grandeurs humaines au pied de la mort qui les anéantit. Il n'est jamais permis d'outrer les peintures, d'affoiblir les vertus, en faisant trop sentir qu'on veut les apprécier, & de passer d'une censure trop sévere à une admiration froide qui manque toujours son effet.

I. MASSON, (*Jean*) Ministre Protestant, mort en Hollande vers 1720.

Erudit que l'Auteur du *Mathanasius* a eu, dit-on, en vue, dans la plupart de ses plaisanteries. Il y a grande apparence qu'il est le Héros de l'*Aristarchus Masso*, & on ne peut disconvenir que son érudition indigeste & diffu-

se ne lui méritât cet honneur. Il a fait une *Histoire critique de la République des Lettres*, qui comprend l'espace de cinq années, où il est aisé de voir que les citations étoient ses armes favorites, sans qu'il s'inquiétât beaucoup où elles pouvoient porter.

Les *Vies* d'*Horace*, d'*Ovide*, & de *Pline* le jeune, écrites en latin, sont dans le même goût, quoiqu'on les regarde comme ce qu'il a fait de mieux.

2. MASSON, (*Pierre-Toussaint*) Trésorier de France, né à Paris en 1715.

Ses Poësies ne méritent pas plus d'être lues, que sa Traduction de la *Pharsale de Lucain*, qui n'est propre qu'à donner du prix à celle de M. *Marmontel.*

MATHIEU, (*Pierre*) Historiographe de France, né à Porentru, en 1563, mort à Toulouse en 1621.

Poëte oublié, qui n'étoit pas sans mérite, plus digne d'obtenir une place dans le Parnasse François de M. du *Tillet*, & dans la Bibliothéque Françoise de M. l'Abbé *Goujet*, que tant d'autres Poëtes obscurs, qu'on eût pu oublier plus justement que lui. Quelques-uns de ses *Quatrains* sont préférables à ceux de *Pibrac*, & pour les Pensées & pour la Poësie. Voici celui par lequel il débute:

Estime qui voudra la mort épouvantable,
Et la fasse l'horreur de tous les animaux;
Quant à moi, je la tiens pour le point desirable
Où commencent nos biens & finissent nos maux.

Mathieu est aussi l'Auteur d'une Tragédie intitulée, *la Ligue*, Tragédie mauvaise, comme on peut le croire, où l'on trouve ces Vers que *Racine* semble avoir imités :

Je redoute mon Dieu, c'est lui seul que je crains...
On n'est point délaissé, quand on a Dieu pour Pere ;
Il ouvre à tous la main, il nourrit les corbeaux,
Il donne la pâture aux jeunes Passereaux,
Aux bêtes des forêts, des prés & des montagnes,
Tout vit de sa bonté, &c....

L'Auteur d'*Athalie* dit :

Je crains Dieu, cher *Abner*, & n'ai point d'autre crainte.
Dieu laisse-t-il jamais ses enfans au besoin ?
Aux petits des oiseaux il donne la pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la Nature.

On a encore de *Pierre Mathieu*, une *Histoire des choses mémorables*, *arrivées sous le Regne de Henri le Grand*, où la vérité n'est pas toujours exacte, & où la diction ne l'est presque jamais.

1. MATHON, (*Alexis*) né à Lille en Flandres, en 17....

Comme il a cultivé les Lettres & la Poësie, pour son propre amusement, il seroit injuste de lui faire un crime de n'avoir pas également réussi à amuser le Public. On doit toujours de l'indulgence aux Auteurs, qui, à son exemple, cultivent les Muses pour elles-mêmes, qui ont des mœurs douces & honnêtes, fruit d'un esprit sans orgueil & sans prétention.

2. MATHON DE LA COUR, (*Charles-Joseph*) né à Lyon, en 1738.

Nous ignorons ſi celui-ci a des prétentions; en ce cas, il ſeroit très à plaindre, ſelon M. *Paliſſot*, bien capable de le guérir de cette illuſion. Quant à nous, nous dirons que quelques Articles fournis à l'*Almanach de Lyon*, qu'un peu de part à la confection de l'*Almanach des Muſes*, que l'honneur d'avoir travaillé au *Journal des Dames*, Ouvrage malheureux, qui eſt venu expirer entre ſes mains, après avoir paſſé par tant de mains meurtrieres, feroient des titres bien foibles pour prétendre à la gloire. Nous aimons mieux penſer, que M. *Mathon* compte pour peu de choſe toutes ces pitoyables bagatelles; & eſpérer qu'il développera plus avantageuſement ſes talens dans ſon Hiſtoire de Lacédémone, qu'il ne l'a fait dans ſa *Diſſertation ſur la décadence des Loix de Licurgue*, où il n'eſt rien moins que laconique.

MAUBERT, (*Jean-Henri* DE GOUVEST, plus connu ſous le nom DE) né à Rouen, en 1721, mort à Altena en 1767.

Quoiqu'il ne faille pas juger de cet Auteur, par ce qu'en ont dit pluſieurs Faiſeurs de Brochures, &, entre autres, *Chevrier*; il n'en eſt pas moins vrai, que ſa Vie a été agitée par des événemens ſinguliers & très-fâcheux. Peut-être en a-t-il dû pluſieurs à ſa bizarre deſtinée. Mais il eſt certain qu'il s'eſt attiré beaucoup de diſgraces, par ſon imprudence & l'inquié-

tude de ſon eſprit, qui le portoit ſans ceſſe au changement. On l'a vu ſucceſſivement Capucin, Apoſtat, Secrétaire du Roi de Pologne *Auguſte III*, puis rentrer dans ſon Ordre, en ſortir enſuite pour parcourir un nouveau cercles d'aventures, & finir par mourir Proteſtant.

Toutes les inconſéquences de ſa conduite n'empêchent pas qu'on ne doive reconnoître en lui beaucoup de talent. Le *Teſtament du Cardinal Alberoni*, & l'*Hiſtoire politique de ce Siecle*, décelent un génie propre aux grandes affaires, qui eût pu ſe rendre très-utile, s'il eût ſu ſe fixer, ou ſi la fortune lui eût fourni les moyens de s'exercer utilement. On ne peut les lire ſans rendre juſtice à la profondeur des vues, à la fineſſe des obſervations, & à la juſteſſe des raiſonnemens. Le ſtyle ne répond pas toujours au caractere des idées; il eſt quelquefois peu correct, diffus, mais toujours lumineux & expreſſif.

Les mêmes qualités & les mêmes défauts ſont également ſenſibles dans les *Entretiens politiques*, & dans cinq ou ſix Ouvrages polémiques, du même Auteur, qui roulent ſur des intérêts de Gouvernement.

MAUCOMBLE, (*Jean-François-Dieudonné*) né à Metz en 1735, mort en 1768.

Deux mauvais Romans, dont l'un eſt intitulé, *Hiſtoire de Madame d'Erneville*, l'autre *Nitophar*, Anecdote Babylonienne, ne ſembloient pas devoir lui mériter les éloges qu'on



ſauver eux-mêmes, faute d'être faits avec diſcernement & avec goût. Telle eſt l'Epigramme ſuivante, dont on aime la tournure & la fineſſe :

Ami, je vois beaucoup de bien
Dans le parti qu'on me propoſé ;
Mais toutefois ne preſſons rien :
Prendre femme eſt étrange choſe.
Il faut y penſer mûrement.
Gens ſages, en qui je me fie,
M'ont dit que c'eſt fait prudemment
Que d'y penſer toute ſa vie.

Tels ſont encore les quatre Vers qu'il fit à l'âge de quatre-vingt ans.

Chaque jour eſt un bien que du Ciel je reçois ;
Je jouis aujourd'hui de celui qu'il me donne :
Il n'appartient pas plus aux jeunes gens qu'à moi ;
Et celui de demain n'appartient à perſonne.

☞ MAUGER, (*N.*) Garde-du-Corps, né à Paris en 17..

Il publia en 1745, un petit Poëme ſur l'*Origine des Gardes-du-Corps*, où l'on trouve des Vers très-bien frappés. Ils auroient fait plus d'honneur à ce Poëte, ſi l'on y découvroit moins d'hémiſtiches dérobés à *Corneille* & à l'Auteur de la Henriade. La verſification de M. *Mauger* eſt, en général, noble, aiſée ; mais ſouvent dépourvue de cette chaleur & de ces images qui font le charme de la Poëſie.

Il a fait depuis, *Ameſtris*, *Coriolan*, *Coſroès*, Tragédies qui n'ont eu aucun ſuccès, & qui ſont néanmoins aſſez bien écrites.



MAUMENET, (*Louis*), Abbé, né à Beaume en 1655, mort à Paris en 1716.

L'Académie Françoise, celle des Jeux Floraux, celle d'Angers, ont couronné plusieurs de ses Poësies, mais n'ont pas eu le pouvoir de les garantir de l'oubli. C'est assez le sort de ces Productions fantastiques; elles expirent sous les lauriers éphémeres qui les surchargent, & les traces de leur existence ne sont constatées que sur les Registres mortuaires des Académies.

MAUPERTUIS, (*Pierre-Louis* MOREAU DE) de l'Académie Françoise, & de celle des Sciences de Paris & de Berlin, né à Saint-Malo en 1697, mort à Bâle en 1759.

Aussi bon Philosophe qu'habile Littérateur, il a fait marcher de pair les Lettres & les Sciences. Dans ses Ouvrages, l'élégance ne nuit point à la profondeur, la précision à la clarté. La méthode y rend tout intelligible, & facile à retenir. Tour-à-tour Géometre, Astronome, Naturaliste, Géographe, Moraliste, il est partout Ecrivain instructif & amusant, parce que les leçons plaisent toujours quand elles n'ont point l'air de leçons, & quand on a l'art d'éclairer l'esprit, sans le rebuter par un ton dogmatique. Les matieres les plus abstraites deviennent intéressantes sous sa plume, par la maniere agréable dont il les présente, & par les fleurs qu'il a su y répandre, sans cet air de prétention & de suffisance, qui rend les orne-

mens ridicules, & par conséquent plus qu'inutiles.

Ces qualités, jointes à ses vertus sociales, lui mériterent l'estime, la bienveillance, & même la familiarité d'un grand Roi, qui a prouvé, à son égard, qu'il faisoit encore plus de cas des vertus que des talens. L'amitié distinguée dont ce Prince l'a honoré, devoit lui attirer des envieux; mais M. de *Maupertuis* n'a eu que des Adversaires qui se sont déshonorés, en voulant porter atteinte à sa gloire. Le plus acharné de tous, a été celui qui avoit mis au bas de son portrait :

Son sort est de fixer la figure du monde,
De lui plaire & de l'éclairer.

Le Roi de Prusse le défendit lui-même pendant sa vie; il l'a même défendu après sa mort: preuve certaine que les véritables Grands Hommes ne perdent rien, en cessant d'exister.

MAURY, (*Jean-Siffrein*) Abbé, de l'Académie des Arcades de Rome, né en 1737.

Son *Eloge de M. le Dauphin* ne sembloit pas annoncer les dispositions qu'on a remarquées depuis dans ceux du Roi *Stanislas*, de *Charles V* & de *Fénélon*. Quoique ces deux derniers, qui ont concouru pour le prix de l'Académie Françoise, n'aient pas obtenu la préférence sur ceux de M. *de la Harpe*, le Public les en a jugés dignes. L'Eloge de *Fénélon* surtout, est infiniment mieux écrit. On n'y trouve point, comme

dans celui de son Rival, de ces phrases à prétention, de ces pensées détachées, de ces lieux communs, cet appareil de réflexions, cousues tout exprès, comme si l'on se fût dit à soi-même, il faut qu'il n'y en est une ici. M. l'Abbé *Maury*, au contraire, a un style moins lent, une marche uniforme, de l'aisance & de la facilité. Il ne court point après les pensées, elles se présentent à lui, & font naître, sans effort, de l'intérêt dans l'esprit du Lecteur. Son Discours, pour servir de préface aux Sermons de *Bossuet*, quoiqu'un peu négligé, annonce seul plus de talent pour écrire, que tous les Ouvrages de M. *de la Harpe*.

On doit croire que les applaudissemens qui ont interrompu le *Panégyrique de Saint Louis* de M. l'Abbé *Maury*, pendant qu'il le débitoit, ne l'ont point aveuglé sur ce qu'il lui reste à acquérir pour perfectionner son éloquence. Ces transports indécens, qui insultent au sanctuaire, & devroient faire déserter l'Orateur modeste & chrétien, sont tout au plus l'effet d'une impression momentanée, que la lecture affoiblit & rétracte le plus souvent. Ceux qui s'intéressent véritablement à ses progrès, s'ils ont du goût, lui auront fait sentir, ou plutôt il aura senti lui-même, que l'ordre & la disposition doivent diriger les matieres & les faire ressortir dans leur vrai jour; que les pensées doivent être plus grandes en substance qu'en expression; qu'il faut amener les traits d'éloquence & non les

les présenter brusquement ou les préparer avec effort, défaut qui met au rang des hors-d'œuvre le Morceau des croisades, adroitement traité d'ailleurs ; bien choisir ses métaphores & les rendre avec justesse ; que tout style enfin, & surtout celui de la chaire, veut avoir un caractere absolument décidé, & n'admet pas un mélange philosophique & religieux. La vérité nous force de dire que ces qualités ne se trouvent pas encore dans l'Orateur dont nous parlons, & l'*Essai sur l'Eloquence* qu'il a mis à la tête de ses Discours, recueillis dans un même volume, prouve qu'il en connoît le prix, & qu'il pourra les acquérir. Avec de la modestie, le vrai talent se défie de la fausse gloire ; avec de la docilité, il profite des avis qui l'éclairent, & parvient, sans intrigue, à la véritable.

MAYNARD, (*François*) de l'Académie Françoise né à Toulouse en 1582, mort en 1646; ami de *Regnier* & de *Desportes*, & l'éleve de *Malherbe*.

Tout son talent poëtique consiste à avoir su versifier avec beaucoup de netteté, de précision & d'élégance. Ses Vers ne sont point surchargés de ces mots inutiles, de ces épithetes oiseuses, tristes enfans de la stérilité, nés pour être les esclaves de la mesure & de la rime; mais ils sont froids & monotones, quoique plus remplis de pensées que ceux de ses prédécesseurs & de ses contemporains.

Maynard excelloit dans l'Epigramme, & s'étoit donné la peine de former un systeme par-

ticulier sur cette sorte de Production. Il vouloit que dans celle de dix vers, on marquât un repos après le quatrieme & le septieme, & que dans celle de six Vers, on en marquât un autre au milieu, minuties très-indifférentes, & dont on se passe très-bien. Une autre observation qui fait plus d'honneur à son goût, & qui est devenue une regle de l'Art, est celle qui exige qu'au milieu de chaque Stance il y ait un repos, afin que ceux qui la récitent n'en coupent pas le sens, en reprenant haleine. Il voulut encore innover dans le Sonnet, en composant les deux quatrains sur des rimes différentes. Son exemple n'a pas été suivi, parce qu'on s'en tient toujours aux choses consacrées, & que ce n'est pas la peine d'adopter de nouvelles regles, quand elles ne procurent pas un nouvel agrément.

On a lieu d'être étonné que *Maynard*, étant, sans contredit, un des meilleurs Poëtes de son tems, n'ait eu aucune part aux bienfaits du Cardinal de *Richelieu*. Il lui adressa un jour ces beaux Vers que nous allons copier, pour le plaisir de ceux qui ne les connoissent pas, & même pour celui de ceux qui les connoissent.

Armand, l'âge affoiblit mes yeux,
Et toute ma chaleur me quitte;
Je verrai bientôt mes Aïeux
Sur le rivage de Cocyte.

C'est où je serai des suivans
De ce bon Monarque de France,
Qui fut le Pere des Savans
En un siecle plein d'ignorance.

Dès que j'approcherai de lui,
Il voudra que je lui raconte
Tout ce que tu fais aujourd'hui,
Pour combler l'Espagne de honte.

Je contenterai son desir
Par le beau récit de ta vie,
Et charmerai le déplaisir
Qui lui fit maudire Pavie.

Mais s'il demande à quel emploi
Tu m'as occupé dans le monde,
Et quel bien j'ai reçu de toi,
Que veux-tu que je lui réponde ?

La réponse du Cardinal fut un *Rien* prononcé très-brusquement. *Maynard* s'en vengea par plusieurs Epigrammes & plusieurs Sonnets, où ce Ministre est attaqué d'une maniere aussi offensante qu'ingénieuse. La philosophie de ce Poëte triompha de son ressentiment. Il se retira chez lui, dégoûté de la Cour & de son Siecle, & consacra ses sentimens dans ces Vers, qu'il plaça sur la porte de son Cabinet d'Etude.

Las d'espérer & de me plaindre
Des Muses, des Grands & du Sort,
C'est ici que j'attends la mort,
Sans la desirer ni la craindre.

MÉHÉGAN, (*Guillaume-Alexandre* DE) né à la Salle en Cevennes, en 1721, mort en 1766.

Qu'on réunisse à la fois l'esprit, l'étendue des connoissances, la facilité pour écrire, un style guindé & précieux, un goût peu sûr, & quel-

quefois mauvais ; on ſe fera une juſte idée des Productions de cet Auteur. Il n'a pas craint, dans ſes *Conſidérations ſur les révolutions des Arts*, de donner la préférence au Siecle de *Louis XV*, ſur celui de *Louis XIV*. Où a-t-il pris, entr'autres choſes, que *la Morale n'a jamais été développée avec plus de vérité & plus de charmes que de nos jours*; que *ce ſont nos Ecrivains modernes qui ont réduit les Romans à être l'image de la Nature & l'Ecole de la vertu*; que *nos Tragédies modernes ont plus de pathétique & d'utilité que celles de Corneille & de Racine*; que *les maximes des Tragédiens de nos jours ſont plus vraies, & inſpirent plus l'humanité ?*

M. de *Méhégan* n'avoit ſans doute pas lu tous ces Ouvrages où la Morale eſt ſi fort défigurée ſous le pinceau philoſophique ; ces Romans où la vertu n'eſt rien moins que le but de ceux qui les ont compoſés : ces Tragédies où le ſentiment a beaucoup plus d'appareil & de machiniſme, que de naturel & de réalité ; ces tirades auſſi déplacées qu'audacieuſes, qui ne peuvent plaire qu'à des eſprits gâtés, qui ne peuvent être pardonnées que par des ignorans qui ne ſentent pas combien elles ſont hors de propos.

Selon toute apparence, M. de *Méhégan* auroit réformé ſes jugemens, s'il eût vécu davantage. Une plus longue carriere lui eût fourni les moyens d'étudier & de réfléchir plus qu'il n'a fait ; l'étude & la réflexion lui auroient donné de l'expérience, & l'expérience plus de circonſ-

pection pour ne pas décider d'une maniere si absurde & si tranchante.

De tout ce qu'il a publié, le *Tableau de l'Histoire moderne*, & la petite *Histoire d'Euphranor*, sont ce qui offre le moins à la critique. Ces deux Ouvrages sont écrits avec intérêt & avec chaleur ; mérite que ses Poësies n'ont en aucune façon.

MÉNAGE, (*Gilles*) de l'Académie *Della Crusca*, né à Angers en 161, mort à Paris en 1692 ; un des plus célebres Littérateurs du Siecle dernier.

Ce n'est pas à son génie, ni à son esprit, qui étoit médiocre, qu'il doit sa réputation ; quelques Ouvrages utiles sur la Langue Françoise, ses querelles avec des Gens de Lettres de toutes les classes, ont donné à son nom la célébrité dont il jouit encore. Jamais homme ne se sentit plus d'attrait pour la Littérature. Il sacrifia tout à ce penchant qui l'auroit pu rendre heureux, s'il ne l'eût cultivé que pour lui-même, sans y joindre la démangeaison la plus violente de mettre tout au jour, & de s'élever contre les Ouvrages d'autrui.

Ménage joignoit à cela le défaut de parler beaucoup. Il avoit un appartement dans le Cloître Notre-Dame, où se tenoit tous les mercredis une assemblée, qu'il appelloit sa *Mercuriale*. Les Gens de Lettres, tans Nationaux qu'Etrangers, s'y rendoient avec empressement. Le Maître de la maison se plaisoit fort à y

débiter son savoir : il arrivoit souvent que les Auditeurs ne trouvoient pas l'occasion de placer un seul mot, & s'en retournoient sans avoir fait autre chose qu'écouter. *Ménage* s'excusoit tout bonnement de cette intempérance de langue, en disant, que quand il étoit en Anjou, il passoit pour taciturne, parce que ses Compatriotes parloient encore plus que lui. L'excuse n'étoit pas recevable, & les Angevins seront certainement de notre avis. Il faut convenir que la mémoire du Philologue, qui étoit prodigieuse, devoit fournir abondamment à sa loquacité. Par son secours, il se trouvoit en état de citer à tout propos & sur toutes sortes de sujets, des morceaux Grecs, Latins, Italiens, François, quantité d'Historiettes & de Bons Mots qu'il avoit appris, soit dans les livres, soit dans les sociétés.

Il fut chargé par le Cardinal *Mazarin* & par M. *Colbert*, de donner la liste des Gens de Lettres qui pouvoient mériter des récompenses. Une pareille commission exigeoit bien du discernement & bien de l'impartialité. *Ménage* s'en acquitta avec succès, du moins pour lui-même ; car elle lui valut une pension de deux mille livres.

On a de cet Auteur un grand nombre de Vers Grecs, Latins, Italiens & François. Ces derniers sont les plus foibles : *en charmes féconde*, *à nulle autre pareille*, *chef-d'œuvres des Cieux*, *Beauté sans seconde*, &c. voilà tout ce que *Mé-*

nage ſavoit faire, & ce que *Boileau* lui a plaiſamment reproché. Ses Vers Italiens ſont infiniment meilleurs; les Littérateurs d'Italie en font beaucoup de cas, quoiqu'on aſſure que ce Poëte ne ſavoit pas parler leur langue. Ils lui mériterent une place à l'Académie *Della Cruſca.* Il en auroit obtenu une à l'Académie Françoiſe, ſans ſa *Requête des Dictionnaires*, Production ſatyrique & ingénieuſe, qui l'éloigna pour toujours de ce Corps; ce qui fit dire à un des Membres, * qu'on *auroit dû, d'après cette Piece, le condamner à en être, comme on condamne un homme à épouſer une fille qu'il a déshonorée.*

Son *Diogene Laërce* eſt très-eſtimé. Ses *Origines de la Langue Françoiſe* & *de la Langue Italienne*, conſidérablement augmentées depuis ſa mort, ſont d'un homme qui avoit un grand fonds d'érudition, mais pas toujours le diſcernement bien ſûr, ni la critique bien exacte. Son *Anti-Baillet* eſt une réfutation des *Jugemens des Savans.* M. *Baillet* l'avoit maltraité dans cet Ouvrage; notre Auteur voulut s'en venger. En relevant les fautes des *Jugemens des Savans*, il en fit de nouvelles que M. de *la Monnoye* releva à ſon tour, dans ſes *Remarques ſur l'Anti-Baillet.* Ce Critique, par égard pour la mé-

* *M. Habert, ſieur de Montmor, Maître des Requêtes, reçu à l'Académie Françoiſe en* 1635, *mort en* 1679.

moire de *Ménage*, ne vouloit pas les publier, quoique le Préſident *Couſin* le preſſât vivement de les faire imprimer. Un jour qu'il le ſollicitoit vivement, M. de *la Monnoye* lui répondit par ces Vers :

> Laiſſons en paix Monſieur *Ménage*,
> C'étoit un trop bon perſonnage,
> Pour n'être pas de ſes amis ;
> Souffrez qu'à ſon tour il repoſe,
> Lui, de qui les Vers & la Proſe
> Nous ont ſi ſouvent endormis.

Le Préſident *Couſin* avoit ſes raiſons. *Ménage* l'avoit cruellement maltraité dans une Epigramme. Cette attaque les brouilla ſans retour. Pour s'en venger, le Préſident fit, après la mort de *Ménage*, ſon Eloge d'une maniere ironique, à-peu-près comme M. de *Voltaire* a fait celui de M. de *Crébillon*, qui n'avoit pas compoſé des Epigrammes contre lui, mais des Tragédies meilleures que les ſiennes.

MÉNARD, (*Léon*.) Conſeiller au Préſidial de Nîmes, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, né à Taraſcon en 1696, mort à Paris en 1767.

Après avoir donné un aſſez mauvais Roman (les *Amours de Caliſthene*,) il s'eſt appliqué à des Ouvrages plus ſolides. *L'Hiſtoire civile, eccléſiaſtique & littéraire de Nîmes*, en ſept volumes in-4°. eſt remplie de recherches curieuſes, mais étendues avec une prolixité qui au-

roit besoin d'être réduite. Si cet Ouvrage eût été borné à deux volumes, il n'en seroit que meilleur ; car c'est noyer les faits, que de les présenter avec une quantité d'accessoires qui les font perdre de vue.

On sent bien qu'il n'est rien de plus dur aux Savans, que le sacrifice de quelques morceaux d'érudition ; cependant avec un peu plus de réflexion, il leur seroit aisé de comprendre, que l'ennui épargné au Lecteur tourneroit à l'avantage de leur mérite littéraire, & que l'honneur de faire un bon Livre, est préférable à celui de faire un gros Livre.

Le meilleur Ouvrage de M. *Ménard* est celui qui a pour titre : *Mœurs & usages des Grecs*. Il est singulier qu'ayant eu intention d'en donner une idée dans son Roman de *Calisthene*, il l'ait fait d'une maniere inexacte, tandis qu'il a composé un Traité entier sur cette matiere. Cette remarque doit faire sentir que les Productions d'imagination sont rarement du ressort des Erudits.

MÉNARDIERE, (*Hippolyte-Jules*, PILET DE LA) de l'Académie Françoise, né à Loudun en 1610, mort à Paris en 1663.

De tout ce que nous avons de lui, on doit s'en tenir à ses Paraphrases de l'Antologie. *Il seroit plus estimé*, disoit *Chapelain*, *s'il se fût borné à ce seul Ouvrage*. En effet, ses Tragédies & ses autres Poësies ne valent pas mieux que sa *Poëtique*, dont le style, tantôt obscur

& emphatique, tantôt diffus & rampant, est très-proportionné à la médiocrité des pensées, & à la foiblesse des principes.

La Ménardiere cependant eut le talent de faire une grande fortune. Il acquit les bonnes graces du Cardinal de *Richelieu*, par la Réfutation de l'Ouvrage d'un Médecin Ecossois, qui ne croyoit point à l'obsession des Religieuses de Loudun. Le Cardinal qui avoit des raisons pour y croire, récompensa magnifiquement le zele de *la Ménardiere*, le fit son Médecin, lui procura une place à l'Académie, & la charge de Maître-d'Hôtel du Roi, qui valoit encore mieux. C'est faire bien du chemin à la faveur d'un mauvais Ouvrage.

MENESTRIER, (*Claude-François*) Jésuite, né à Lyon en 1631, mort à Paris en 1705.

Ses Ouvrages, sans le placer parmi les Auteurs du premier ordre, ne laissent pas d'avoir leur genre d'utilité. Il a composé, sur le Blason, la Noblesse, les Devises, les Décorations des Spectacles, des Monumens de toute espece, une multitude de Traités, qu'on a recueillis avec empressement. Sa *Méthode* pour apprendre le Blason, est très-estimée, & vient d'avoir tout récemment une nouvelle Edition. Cet Ouvrage & le *Dictionnaire héraldique* de M. *Gastelier de la Tour* sont ce que nous avons de plus instructif & de mieux fait en ce genre.

La mémoire du P. *Menestrier* est encore plus célebre que ses Ouvrages. Quand la Reine

Christine de Suede passa par Lyon où il étoit, elle voulut juger par elle-même, si ce que la Renommée en publioit étoit exactement vrai. Elle prononça en sa présence trois cent mots les plus bizarres qu'elle pût imaginer, & les fit écrire, afin de s'en ressouvenir. Le P. *Menestrier* les répéta avec facilité, non-seulement dans l'ordre où ils avoient été lus, mais encore selon tel ordre & tel arrangement qu'on voulut lui prescrire. Il faut avouer que c'étoit un grand Reteneur de mots.

MENOT, (*Michel*) Cordelier, mort en 1518.

On a de lui des Sermons écrits en Latin, dans le même goût que ceux de *Maillard*, son Confrere. Voyez l'article de celui-ci.

MERCIER, (*Louis-Sébastien*) né à Paris en 1740.

Poëte, Orateur, Romancier, Dissertateur, Philosophe, Faiseur de Drames, sous quelque rapport qu'on l'envisage, il seroit difficile de le placer au dessus de la médiocrité, même dans ce qu'il a fait de mieux.

Après avoir débuté par des Héroïdes aussi fades que langoureuses, il s'est jetté, depuis quelque tems, à corps perdu, dans la composition des Drames, autres Productions de la même espece.

Ne paroîtra-t-il pas étrange de voir s'élever, chaque jour, parmi nous, de ces Ecrivains hypocondriaques, qui semblent avoir

conjuré contre la gaieté de notre Nation ? Ne vaut-il pas mieux ne pas écrire, que de semer partout la doléance, & d'épaissir les vapeurs, qui ne dominent déjà que trop dans la plupart des cerveaux ?

Il est vrai que les Drames de M. *Mercier* n'ont pas encore eu les honneurs de la représentation, du moins dans la Capitale, pas même au milieu de ces Sociétés mornes & prétendues sensibles, où les soupirs factices d'un Héros, sanglotant de trois points en trois points, sont toujours sûrs d'être merveilleusement accueillis. Mais ils ont trouvé des Lecteurs, toujours prêts à dévorer ce qui est nouveau, &, encore plus, tout ce qui est marqué au vénérable coin de l'affectation, de l'enflure, du bathos, style ordinaire de tous ceux qui veulent jouer le sentiment.

M. *Mercier* a aussi exercé sa plume à des *Eloges historiques*, tels que ceux de *Charles V* & de *Descartes*; à des Réflexions sur l'*Art Dramatique*, où, parmi plusieurs hérésies littéraires, on trouve des idées neuves & vraiment instructives; à des *Songes philosophiques*, propres à donner une idée de ce qu'il pourroit faire de bon, avec l'esprit & la facilité de penser qu'il a reçus de la Nature, s'il vouloit s'appliquer à être simple, naturel, & donner à son style cette chaleur qui suppose de l'ame, & fait vivre les Productions.

1. MÉRÉ, (*George* BROSSIN, Chevalier Marquis DE) né dans le Poitou, mort vers le commencement de ce Siecle.

On le mettoit au rang des Beaux-Esprits de son tems. A en juger par ses Ouvrages, il devoit avoir la conversation plus agréable que le style, pour mériter cette réputation. Le plus connu de ses Ecrits, est un petit volume, intitulé, *Conversation de M. de Clérembaut, & du Chevalier de Méré.* Ce petit volume ne contient que de petites réflexions assez communes, qui ne méritoient pas les honneurs de l'impression. On ne peut mieux comparer les Ouvrages de M. le Marquis de *Méré*, qu'à ceux de l'Abbé de *Bellegarde*, dont on disoit qu'ils ne contenoient rien de bon, que ce que tout le monde savoit.

2. MÉRÉ, (*N.* Chevalier DE) né en 17....

Il a écrit des *Lettres sur les Femmes*, qui prouvent qu'il connoît mieux leurs vices & leurs défauts, que leurs bonnes qualités & leurs vertus. Il ne les a peintes qu'en laid, ce qui n'est pas galant pour un Chevalier; mais chacun écrit selon qu'il est affecté. M. de *Méré* avoit vraisemblablement sujet de se plaindre d'elles, ce qui doit décréditer ses jugemens.

Ses autres Ouvrages annoncent, comme celui-là, un homme d'esprit, un Ecrivain facile, mais caustique.

MERVESIN, (*Joseph*) Prieur de Baret, mort à Apt, sa patrie, en 1721.

Boileau parle de lui, dans ses Lettres, comme d'un mince Littérateur. Il n'a fait, en cela, que lui rendre justice. Aussi médiocre en Prose qu'en Vers, M. l'Abbé *Mervesin* n'a rien laissé qui méritât d'être conservé. Son *Histoire de la Poësie Françoise*, est ce qu'il a fait de plus supportable, si toutefois on peut appeler Histoire, un léger Essai historique, ou plutôt un coup-d'œil rapide, & souvent peu juste, sur les anciens Poëtes de notre Nation.

MERVILLE, (*Michel* GUYOT DE) né à Versailles en 1696, mort dans le pays de Gex, en 1756.

Plusieurs de ses Comédies ont été jouées avec succès. Celle qu'on a le plus accueillie au Théâtre François, est *le Consentement forcé*, Piece qu'on voit reparoître souvent, & avec plaisir. M. *Merville* a, en général, le talent de bien imaginer une intrigue, & de la conduire avec dextérité. Ses caracteres sont assez bien soutenus, mais sa versification, pour être trop facile, est presque toujours foible & négligée.

Il a aussi travaillé, pendant quelque tems, à un Journal, sous le titre d'*Histoire littéraire*, dont il reste cinq ou six volumes. Ce Journal eut peu de succès, peut-être parce qu'il avoit le mérite rare de l'impartialité. M. de *Voltaire* surtout n'y étoit pas ménagé; c'en fut assez pour le rendre ennemi irréconciliable de l'Auteur. Celui-ci voulut l'adoucir, & fit quelques Vers à sa gloire; mais ce fut inutilement. A

n'attaque personne, lui répondit avec gravité le Héros poëtique, *mais je suis impitoyable pour ceux qui m'attaquent.* Nous pourrions demander ici, où est la liberté qui doit régner dans la République des Lettres ? Que deviendra la douce tolérance ? & où trouver cette supériorité philosophique qui éleve au dessus de tout ? On auroit pu demander encore au Poëte inexorable, où sont la justice, la droiture, la sincérité ? *Crébillon*, *Maupertuis*, *Montesquieu*, M. de *Pompignan*, M. de *Buffon*, M. *Helvétius* lui-même, ont-ils jamais attaqué l'Auteur de la Henriade ? Peut-être a-t-il regardé leurs talens comme une insulte faite aux siens : en ce cas, il a eu raison.

MESENGUY, (*François-Philippe*) né à Beauvais en 1677, mort en 1763.

On peut louer ses Ouvrages du côté du savoir, du style & de l'onction ; mais ceux qui aiment l'exactitude dans le Dogme, la conséquence dans les principes, la franchise dans la maniere d'exprimer ses pensées, ne trouveront pas ces qualités dans son *Abrégé de l'Histoire de l'Ancien Testament*, non plus que dans son *Exposition de la Doctrine chrétienne*, condamnée par le Pape. Ceux qui exigent l'impartialité dans les sentimens, la soumission à l'autorité, la modération dans la dispute, goûteront encore moins ses Ouvrages polémiques, où il est aisé d'appercevoir que les illusions du préjugé & l'ascendant de l'esprit de Parti l'emportent

sur sa raison, & peut-être sur ses propres sentimens.

METTRIE, (*Julien-Offroi* LA) Médecin, de l'Académie de Berlin, né à Saint-Malo en 1709, mort à Berlin en 1751 ; Auteur instruit de plusieurs bons Ouvrages sur la Médecine, & contre les Médecins, & Auteur frénétique de plusieurs Livres de Philosophie, qui font également tort aux Lettres & à la Raison.

Il étoit en Hollande lorsqu'il publia son *Homme-Machine*, Production qui l'auroit conduit sur l'échafaud, sans une prompte fuite, qui le déroba aux perquisitions des Magistrats. Si, dans cette République, on sévit ainsi contre les Auteurs qui déchirent la Religion, comment ose-t-on se plaindre de voir, en France, arrêter le débit de leurs Ouvrages, & défendre l'entrée de ceux qu'on imprime chez l'Etranger? Quand la peste est répandue dans un pays, on forme un cordon de troupes, afin que rien ne sorte des lieux infectés, & ne vienne corrompre ceux qui n'ont pas encore senti la contagion. Il est des Ouvrages pestilentiels, dont il est nécessaire d'arrêter les progrès.

La liberté de la presse, que les Philosophes implorent & préconisent avec tant de complaisance, en s'en réservant toutefois le privilége pour eux-mêmes, seroit le moyen le plus sûr de corrompre l'Univers. Ils ont beau dire, que le choc des Esprits produit la lumiere, il est certaines matieres sur lesquelles le choc des

Esprits produit l'embrasement. Qu'on imprime des inepties, à la bonne heure, le Sage en rit, & prend quelquefois la peine de les réfuter; mais qu'on imprime des atrocités contre Dieu & les Hommes, le Sage en gémit, & regarderoit alors la tolérance comme une foiblesse & une trahison. Nous remarquons que ce mot *Tolérance*, n'est ordinairement prononcé que par ceux qui ne le comprennent pas. Que doit-on tolérer ? De minces Littérateurs, quand ils ne peuvent mieux faire. Que peut-on tolérer ? De mauvaises Pieces de Théâtre, quand nous manquons d'Hommes de génie, seuls capables d'en donner de bonnes. Qu'est-ce qu'on ne doit ni ne peut tolérer ? Ce sont des Ecrits impies, par-là même séditieux & destructeurs de toute Société; parce que si on les toléroit, ce seroit une injustice envers le Curieux qui les lit, le Sot qui les adopte, le Libertin qui les préconise, l'Homme de bien qui ne peut en apprendre l'existence qu'avec indignation. L'intolérance, à cet égard, peut-elle jamais produire la millieme partie des maux, qu'une indulgence funeste entraîneroit à sa suite ?

Si *la Mettrie* a donné, dans quelques-uns de ses Ouvrages, l'exemple monstrueux des derniers excès d'une absurde Philosophie, la Raison est venue du moins éclairer ses derniers momens. Le premier hommage de cette raison désabusée, a été un retour sincere vers la Religion, & le désaveu public de toutes ses er-

reurs. Habitant d'un pays libre, rien ne l'obligeoit à rétracter ses travers. Il a voulu cependant constater son repentir par des preuves non équivoques. L'approche de sa derniere heure lui fit comprendre que le triste honneur de mourir dans l'impiété, ne valoit pas le sacrifice de ses lumieres & de ses sentimens. S'il eût persisté, comme quelques-uns de ses semblables, à lutter contre l'évidence & à étouffer les cris du remords, qu'en eût-on pu conclure ? Ç'eût été un Insensé de plus à compter parmi les Victimes du Fanatisme philosophique.

MEZERAI, (*François* EUDES DE) Historiographe de France, Secrétaire de l'Académie Françoise, né à Ry, près de Falaise, en Basse-Normandie, en 1610, mort à Paris en 1683.

Tout le monde sait que son *Histoire de France*, & l'*Abrégé* de cette Histoire, ont été, jusqu'au P. *Daniel*, les meilleurs Ouvrages que nous ayons eu en ce genre. On les lit encore avec fruit, quoiqu'on sente bien qu'il n'avoit pas toutes les qualités nécessaires pour être un bon Historien. De la clarté, de la simplicité, une maniere de présenter les objets qui intéressent le Lecteur, forme son principal mérite : d'un autre côté, il manque de noblesse, de correction, de précision dans le style, & quelquefois d'exactitude dans les faits. Nous avons de lui un Traité sur l'*Origine des François*, où tous les Historiens, ses successeurs, ont puisé

la plus grande partie de ce qu'ils nous ont donné ſur les Antiquités de la Nation. Cet Ouvrage eſt écrit du même ton que l'Hiſtoire de France ; ton, après tout, plus ſupportable que celui qui ſubſtitue la déclamation & l'appareil de l'Eloquence, à la noble ſimplicité qui convient à la narration.

MEZIRIAC, (*Claude-Gaſpard* BACHET, Seigneur DE) de l'Académie Françoiſe, né à Bourg-en-Breſſe en 1581, mort en 1738 ; mauvais Poëte, mauvais Hiſtorien, mauvais Traducteur, mauvais Mathématicien, qui, ſelon M. l'Abbé d'*Olivet*, ne laiſſoit pas d'être un *bon Académicien.* L'Hiſtorien de l'Académie veut, ſans doute, le louer de ſon aſſiduité aux Aſſemblées, mérite peu intéreſſant pour le Public.

MILLET, (*Jean-Baptiſte*) de la Bibliothéque du Roi, né à Paris en 1746, mort en 1775.

On doit à ſes travaux la *Vie des Poëtes Grecs*, Ouvrage le plus complet que nous ayons ſur cette matiere. Le Lecteur qui aime à s'inſtruire, y jouit, avec plaiſir, du fruit d'une infinité de recherches auſſi intéreſſantes que bien préſentées. M. *Millet* a pris les choſes d'auſſi haut qu'il a pu : il remonte à la naiſſance de la Poëſie Grecque, & nous donne une idée des talens de douze Poëtes qui ont précédé *Homere.* Sans ſe borner toujours à la ſimple Biographie, il ſe permet ſouvent des réflexions judicieuſes ſur les Ouvrages de ceux

dont il écrit la Vie. Il ajoute encore un nouveau mérite à ses remarques, celui d'en rapprocher plusieurs citations tirées des meilleurs Poëtes François, vrai moyen de répandre une agréable variété sur les sujets qu'il traite. On peut dire enfin que cet Auteur, enlevé trop tôt aux Lettres, a enrichi la Littérature d'un Ouvrage digne de l'estime des Lecteurs solides & judicieux, pour peu qu'on fasse grace à son style, qui, à notre avis, n'étoit pas encore formé.

La *Vie des Poëtes Latins*, qui a suivi celle des Poëtes Grecs, a le même mérite & les mêmes défauts, à cela près que les notices sont plus étendues, parce que les matériaux ont été plus abondans. La bigarrure de l'élocution y est encore plus sensible que dans le premiere Ouvrage.

MILLOT, (*Claude-François-Xavier*) Prédicateur du Roi, de l'Académie Françoise, & de celles de Lyon & de Nancy, né à Besançon en 1725.

Il s'est exercé dans plus d'un genre, dans l'Histoire, l'Eloquence, & la Traduction. Ses Ouvrages historiques sont ceux qui ont eu plus de succès. Les *Elémens de l'Histoire de France* en sont dignes surtout, parce qu'ils réunissent le merite de l'abrégé, à l'attention de ne laisser échapper aucun fait intéressant, comme à l'art de les bien présenter. Cet Ouvrage donne une idée succincte de tous les principaux événemens

arrivés depuis *Clovis* jusqu'à *Louis XIV*. L'Auteur a su y placer à propos plusieurs remarques piquantes sur l'origine des Loix, des Usages, sur les Mœurs & la Politique ; en cela il paroît s'être véritablement proposé l'instruction du Lecteur. On desireroit seulement qu'il eût supprimé certaines réflexions un peu trop philosophiques, quelques censures trop ameres ; qu'il eût évité tout air de complaisance, en détaillant les abus de l'Autorité dans quelques Papes, les désordres de l'Eglise dans une partie de ses Ministres, les égaremens du fanatisme & de la superstition. Cette affectation inexcusable dans tout Ecrivain, plus encore dans un Ecrivain ecclésiastique, est surtout sensible dans ses *Elémens de l'Histoire d'Angleterre* & dans ceux *de l'Histoire générale*. M. l'Abbé *Millot* auroit-il voulu, par-là, faire sa cour à nos Philosophes ? Une pareille intention seroit odieuse, & nous nous garderons bien de la lui imputer. Il paroît trop éclairé pour ne pas savoir que dans tous les tems & dans toutes les classes d'hommes, il y a eu des erreurs & des vices ; que c'est être Juge injuste & mauvais raisonneur, que de vouloir faire rejaillir sur les membres actuels d'un Etat quelconque, les fautes de quelques-uns de ses membres, dans les Siecles précédens. D'ailleurs, un Ecrivain impartial doit insister, avec le même zele, sur le bien & sur le mal. Pourquoi dissimuler l'un & si fort s'appesantir sur l'autre ? La Philosophie elle-même est d'autant plus in-

téressée à l'observation de cette loi, que les délires de nos Philosophes actuels sont plus propres à tourner à la honte de l'ancienne Philosophie, comme les égaremens des Philosophes anciens peuvent contribuer à faire sentir les abus de la Philosophie dans tous les tems.

M. l'Abbé *Millot* a aussi composé des *Discours*, où il s'applique à discuter plusieurs questions proposées par différentes Académies. On ne peut pas dire que ces Discours soient mauvais, mais ils sont bien inférieurs à ses *Elémens historiques*. Il seroit incompréhensible qu'avec un style net, précis, correct, & quelquefois élégant, cet Ecrivain n'eût pas le talent d'intéresser ses Lecteurs, si on ne pouvoit en rejetter la faute sur la froideur, l'uniformité & le défaut de mouvemens. On y trouve partout les mêmes tours, les mêmes figures, les mêmes expressions. Avec un grand appareil de pensées, rien n'y paroît senti. C'est un Géometre qui parle, & non un Orateur qui persuade. Il est certain que M. *Millot* paroît plus fait pour les Ouvrages d'analyse, que pour ceux qui exigent de l'imagination & du sentiment. Ce qui fortifie cette opinion, est sa *Traduction* des Harangues choisies de quelques Auteurs Latins, où il est toujours le même, quoique ses Originaux soient pleins de chaleur & de vie.

Cet Auteur a publié récemment des *Mémoires politiques & militaires, pour servir à l'Histoire*

de Louis XIV & de Louis XV, qu'il a composés ſur les pieces originales, recueillies par un Duc de *Noailles*, qui fut Maréchal de France & Miniſtre d'Etat. Ces Mémoires forment ſix volumes, qu'on eût pu réduire à trois, ſans leur rien faire perdre du côté de l'intérêt. Les détails curieux qu'on y rencontre n'en ſeroient que plus piquans, ſi le Rédacteur eût eu ſoin d'écarter les inutilités & les réflexions oiſeuſes, paraſites & communes, dont il les a accompagnés.

I. MIRABEAU, (*Jean-Baptiſte* DE) Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoiſe, né en Provence, mort en 1760, âgé de quatre-vingt-ſix ans.

On ne connoît de lui que deux Traductions aſſez médiocres, l'une de *la Jeruſalem délivrée*, l'autre du *Roland furieux*; ces Traductions n'ont eu du ſuccès, que parce que nous n'en avions pas alors de meilleures. Si la plume de M. de *Mirabeau* ne lui a point acquis une grande célébrité, il a du moins mérité, par ſes vertus ſociales, l'eſtime de tous ceux qui l'ont connu. Cet Auteur étoit ennemi de toute prétention, & n'avoit, dit * M. de *Buffon*, *nul empreſſement de ſe faire valoir, nul penchant à parler de ſoi, nul deſir ni apparent ni caché de ſe mettre au deſſus des autres.*

* *Diſcours prononcé à l'Académie Françoiſe.*

Un homme de ce caractere devoit-il jamais s'attendre qu'après sa mort, son nom paroîtroit à la tête d'une Production aussi extravagante qu'odieuse ? Que penser de l'audace philosophique, qui a osé lui attribuer l'assemblage de tous ses délires, en essayant de le faire passer pour l'Auteur du *Systeme de la Nature* ? Un tel renversement de toutes les Loix, n'a pu qu'indigner les honnêtes gens & ceux même des Sectateurs de l'incrédulité, qui ont conservé quelques sentimens d'honneur & de bonne foi. Quel Citoyen pourra donc se flatter de sauver sa cendre de l'ignominie, tant qu'il existera des Auteurs assez téméraires, des Calomniateurs assez intrépides, pour répandre sur le tombeau des Hommes * respectables les funestes vapeurs de la frénésie qui les domine ?

C'est cependant ce que notre Siecle a vu. L'artifice de nos Philosophes s'est efforcé de suppléer au courage qui leur manque. Intrépides seulement lorsqu'il s'agit de débiter des maximes, ils n'ont pas rougi d'évoquer des Ombres, & de chercher, dans les tombeaux, un asyle contre l'indignation publique & les poursuites de l'Autorité.

Il ne falloit, en effet, rien moins que cette

---

* On a fait la même insulte aux manes de *Bossuet*, de *Fénélon* & de *Huet*, en attribuant à ces Prélats des sentimens philosophiques, dont ils auroient été les plus terribles fléaux.

précaution,

précaution, pour débiter, sans risque, des principes aussi impies, aussi séditieux, que flétrissans pour l'Humanité. Destructeurs de la Société, ils en avoient tout à craindre, & c'est à la faveur de ceux qui ne sont plus, qu'ils ont cru pouvoir travailler en sureté à l'avilir & à la déchirer.

Comment ont-ils espéré de trouver des Disciples, pour peu qu'il reste encore dans les Esprits quelques traces de la raison la plus commune ? Que renferme ce *Systeme* prétendu *de la Nature* ? Un enchaînement de contradictions révoltantes, où la Nature se ment à elle-même, à chaque page ; un chaos de raisonnemens absurdes, dont il ne résulte que des idées vagues, détruites par des observations les plus simples ; un renversement général de toutes les institutions ; un réchauffé des délires de tous les anciens Philosophes, en un mot, un assemblage monstrueux d'inconséquences & d'atrocités. Quand on est assez aveugle pour ne rien voir de tout ce qui existe, ou pour n'en juger que comme des frénétiques dont les organes sont entierement dépravés, n'est-ce pas le comble de l'ineptie, que d'oser s'ériger en Précepteurs du Genre humain ? Que penser du sang-froid de ces judicieux Observateurs, qui se vantent de remonter à la source des choses, & ne s'apperçoivent pas qu'ils la troublent, l'empoisonnent, & n'en font découler que des torrens d'erreurs, de vices & de crimes ? Où l'ont-ils

donc étudiée, cette Nature qu'ils méconnoiſſent autant qu'ils la dégradent, cette Nature qui ne devient, ſous leur pinceau, qu'un cloaque infect, d'où s'exhalent plus de maux que la boîte de *Pandore* n'en contint jamais, puiſqu'ils ôtent juſqu'à l'eſpérance ? Eſt-ce dans leur propre cœur qu'ils l'auroient étudiée ? Quel doit donc être un cœur philoſophique, à en juger par l'odieuſe morale qui en découle ? Anéantir toutes les lumieres, renverſer toutes les loix, détruire toute autorité, déchaîner toutes les paſſions, transformer tous les hommes en autant de monſtres; tel ſeroit, par une juſte conſéquence, le fruit de leurs perfides raiſonnemens.

Si malheureuſement la Poſtérité devoit juger de notre Siecle, par l'idée qu'un tel Livre eſt capable d'en donner, balanceroit-elle à croire que nous avons renchéri ſur ce que les Siecles barbares peuvent offrir de plus monſtrueux ? Que deviendroit le Monde, ſi jamais les Dogmes pervers d'une ſemblable Philoſophie venoient à être réduits en pratique ? Une Société de Philoſophes formés à cette Ecole, ne ſeroit-elle pas un vrai pays de Leſtrigons, dont il ſeroit dangereux d'approcher ? Ces Philoſophes, eux-mêmes, ne ſe verroient-ils pas les premieres victimes de leur Doctrine antropophage, pour peu qu'on s'avisât de s'y conformer ? Car enfin, qu'on parcoure l'Hiſtoire des Peuples les plus ſauvages, on y trouve au moins quelques étin-

celles d'inſtinct & de raiſon, conſervées au milieu de la barbarie des mœurs & de la férocité du genre de vie. Dans le *Syſteme de la Nature*, tout s'altere, ſe brouille, s'éteint : la Nature, en déſordre, n'a plus rien qui rappelle à elle-même ; tout ce qu'elle produit dans l'humanité, devient ſa honte & ſon ennemi.

On a prétendu cependant, par de tels moyens, éclairer les hommes, & l'on s'en vante : lumieres funeſtes, comparables à ces clartés ſiniſtres, qui ne brillent que dans la tempête, ne frappent la vue que pour découvrir des ſpectres, des abymes, & un horizon chargé, de tous côtés, de nouveaux orages, prêts à éclater. Voilà les guides effrayans que les Philoſophes oſent ſubſtituer au flambeau de la Religion qu'ils outragent, & dont toutes leurs folles déclamations ne détruiront jamais l'autorité. Par un effet tout contraire, l'excès de leurs emportemens a déja déſabuſé les Eſprits, que le langage impoſteur de leur faux zele pour l'Humanité avoit d'abord ſéduits. On a compris que ces Syrenes perfides ne cherchoient à flatter les hommes, par leurs chants, que pour les conduire à des écueils, & ſe repaître du ſpectacle de leur naufrage. Les breuvages qu'ils ont préſentés n'ont paru propres, comme ceux de *Circé*, qu'à changer en brutes les imprudens qui ne craindroient pas d'en approcher les levres.

Leurs ſyſtemes odieux aboutiront donc à un

terme bien différent de celui qu'ils s'étoient proposé. L'effet des séditions a toujours été de ramener à l'obéissance, & de faire sentir le prix de l'autorité légitime, par l'expérience des maux que la révolte entraîne; de même leur soulevement, contre la Religion, deviendra le plus solide trophée de sa gloire, & le lien le plus sûr pour y attacher les Esprits raisonnables. Quel homme assez aveugle, en effet, pour ne pas sentir la différence qui subsiste entre les lumieres de cette Religion & les phosphores philosophiques! La fausse clarté de ceux-ci, n'est que le produit de la corruption, s'éteint avec elle : l'autre est une clarté, dont l'éclat soutenu ne permet pas de méconnoître le vrai Guide destiné à nous conduire. Ils ont beau faire, ces Pygmées, qui ne paroissent des Géans qu'au microscope de l'ignorance; elle est, pour les Esprits, ce que le Soleil est pour le Monde, destiné à l'éclairer, à l'embellir, à le féconder, tant qu'il existera. A quoi se réduiront ces foibles nuages, que le souffle de l'impiété s'efforce de rassembler contre elle? Ils se dissiperont, comme ces vapeurs grossieres que l'astre du jour met en fuite, & fait retomber sur les terres fangeuses, d'où elles s'exhaloient en vain pour l'obscurcir.

Qu'on examine ce qu'ont produit, en faveur de l'Humanité, tant de déclamations vagues, qui ont enrichi la Presse, en la déshonorant; ou plutôt, quels maux n'ont-elles pas déjà en-

santés ? En attaquant de légeres erreurs, elles ont détruit les principes essentiels; en cherchant à anéantir les préjugés, elles ont égaré les esprits; en prétendant élever l'ame, elles ont dégradé & corrompu les mœurs. Depuis qu'on est inondé d'Ecrits philosophiques, les vices semblent se multiplier & prendre un caractere qui les rend encore plus odieux. Autrefois l'ignorance, la grossiereté en étoient, il est vrai, les sources ordinaires; mais alors se montrant plus à découvert, ils étoient moins dangereux. Aujourd'hui, plus combinés, plus réfléchis, sous le masque de la décence, ils ont acquis l'art funeste de donner impunément un libre essor à leur perversité, de la rendre plus active, & d'en faire plus surement mouvoir les ressorts. Les passions apprêtées par les mains d'une hypocrisie systématique, sont devenues le mobile de toutes les actions; l'intérêt particulier aguerri à tous les sacrifices, en est le terme. De-là plus de sincérité dans les sentimens, plus de liens dans les familles, plus de sureté dans le commerce, plus d'amour pour la Patrie, plus d'équité, plus d'honneur. L'arbitraire, & l'arbitraire établi sur les débris des notions de tous les devoirs, répand dans les esprits l'incertitude, la défiance, la langueur, une espece de mort morale, présage des plus funestes révolutions.

De ce renversement général, que d'argumens victorieux résultent en faveur de la Religion! Le tableau de tant d'excès ne démontre-t-il pas,

que la raison humaine ne sauroit sortir des limites que cette Religion lui prescrit, sans se précipiter dans les plus pitoyables travers? La vue des désordres qui naissent de l'indépendance, n'est-elle pas un nouveau motif pour ramener à la soumission & faire comprendre qu'elle captive nos idées, non pour les contraindre, mais pour les arrêter au moment de l'erreur? Que le Philosophe incrédule murmure contre l'autorité de ses dogmes, ce joug ne paroîtra pénible qu'à l'indocilité qui ne réfléchit point. Qu'il se révolte contre sa morale: l'expérience a fait constamment connoître que cette morale est la digue la plus respectable & la plus sûre qu'on puisse opposer à la perversité des passions. Qu'il se glorifie de mépriser ses loix: victime de ses révoltes, pour peu qu'il rentre en lui-même, il comprendra que ces loix ne mettent un frein aux desirs, que pour les diriger au bien, prévenir les crimes, & épargner les remords. Qu'il entasse enfin sophisme sur sophisme, calomnie sur calomnie, son autorité sera toujours, aux yeux du vrai Sage & même du Politique éclairé, le ressort le plus puissant pour rétablir l'ordre général & assurer la félicité de chaque individu.

Et si un véritable amour de l'humanité dirigeoit les plumes philosophiques, les bienfaits continuels de cette Religion ne devroient-ils pas les arrêter? A chaque pas elle offre tout ce qui peut attacher un cœur généreux & rem-

plir les vœux d'une ame sensible. L'homme est encore plus son enfant, que celui de nature. Sa prévoyance attentive ne cesse de pourvoir à tous les besoins de la Société. Sous quels autres auspices a-t-on vu se former tant d'établissemens utiles, & les sacrifices se multiplier avec tant de générosité ? Nos villes offrent partout des asyles ouverts à tous les genres de miseres & d'infirmités. Point d'âge, point d'état, point de disgrace qui n'éprouve les soulagemens de sa charité. Le libertinage dérobe chaque jour des Citoyens à l'Etat : sa main recueille les tristes créatures qui lui échappent, & les conserve par ses secours. Le Vieillard, le Malade, l'Infortuné, le Criminel même, la trouvent sans cesse à leur côté, ou plutôt elle les prévient par ses consolations. Rien ne rebute, rien ne lasse sa tendresse inépuisable. Pénétrer dans les Hôpitaux, percer les cachots les plus obscurs, monter jusques sur les échafauds, tel est l'exercice journalier de son zele : tel est le spectacle qu'elle offre à l'impie qui la déchire, & ne fait pas attention qu'il se raviroit à lui-même le bien qui, à chaque instant, devient son appui, si ses coupables efforts venoient à bout de la détruire. Pour tout dire en deux mots, qu'on compare les fruits qu'a produits dans tous les Etats une Philosophie raisonneuse, turbulente & destructive, principe de leur altération, de leur dépérissement, & de leur chute, avec les avantages qu'ils doivent à la Religion,

qui les a tirés du chaos ; les a rendus floriſſans , les maintient ; & l'on ſaura que penſer des déclamations de tant d'Ecrivains , qui n'ont pas rougi de diſſimuler ſes bienfaits , de lui imputer des crimes qu'elle condamne , & de lui reprocher des déſordres , dont elle a bien pu être le prétexte , mais qui ont ceſſé auſſitôt qu'on en eſt revenu à ſon eſprit & à ſes vrais ſentimens.

2. MIRABEAU , (*Victor* DE RIQUETY , Marquis DE) des Académies de Marſeille & de Montauban , né en Provence en 17..

L'Ami des Hommes trouvera toujours grace , aux yeux de la ſévere Littérature , par le bon uſage qu'il a fait de ſes talens. Qu'importe , que ſon ſtyle ſoit quelquefois diffus , néologique , incorrect , peu aſſujetti aux regles ſtrictes de l'élocution ? Ne ſuffit-il pas qu'il offre ſouvent des traits d'éloquence , de chaleur & d'élévation , qui feroient honneur à nos Ecrivains les plus exacts ? Quiconque peut s'aſſurer , comme lui , que le zele du bien public a dirigé ſa plume , doit ſacrifier , ſans peine , le foible honneur d'être propoſé pour Modele aux Puriſtes , pourvu qu'il puiſſe être cité comme celui des bons Citoyens.

Telle eſt la juſtice , qu'on ne peut refuſer à M. le Marquis de *Mirabeau*. Tout ce qu'il a écrit , porte le caractere d'un ame ſenſible , d'un cœur vraiment jaloux de l'honneur & de

la prospérité de sa patrie : son Ouvrage de l'*Ami des Hommes*, justifie son titre, & méritera ce nom à l'Auteur, dans la postérité.

1. MOINE, (*Pierre* LE) Jésuite, né à Chaumont, Capitale du Bassigni, dans la Champagne, en 1602, mort à Paris en 1672.

Une imagination trop impétueuse & trop féconde, une verve sans regle & sans frein ; un style trop brillant & sans correction ; joignons à cela le mauvais goût de son Siecle, qui sortoit à peine de la barbarie ; l'ont empêché d'être un des premiers Poëtes de notre Nation. Ces excès sont sans doute condamnables, mais ils n'en supposent pas moins les germes précieux du génie, germes si rares aujourd'hui ! & qui l'eussent rendu capable d'illustrer notre Parnasse dans l'Epopée, s'ils eussent été dirigés par l'étude des bons Modeles. Le Poëme de *Saint Louis, ou la Couronne reconquise sur les Infidelles*, offre des richesses, qui, quoique barbares, ne laissent pas de faire naître la surprise & l'admiration. Quel dommage, que ce Génie poëtique ne soit pas né un Siecle plus tard ? La lecture des Vers de *Racine* & de *Boileau*, lui auroit inspiré ce goût qui manquoit à ses talens ; & à en juger par les morceaux d'élévation & de force, qu'on admire dans son Poëme, il occuperoit un des premiers rangs parmi les Poëtes sublimes.

Ses autres Ouvrages poëtiques offrent les mê-

mes beautés & les mêmes défauts. Son Ode à *Louis XIII*, est pleine de métaphores trop hardies, d'expressions trop guindées, comme tout ce qui est sorti de sa plume ; mais elle a des Strophes, dont l'enthousiasme & l'élévation le rendent égal, & quelquefois supérieur à *Malherbe.*

2. MOINE D'ORGIVAL, (*Henri* LE) Curé de Gouvieux, près de Chantilly, où il est né vers l'an 1719, Auteur de quelques Ouvrages de Littérature, qui annoncent plus de talent naturel & d'érudition, que de goût & de solidité. On trouve dans ses *Considérations sur l'origine & la décadence des Lettres, chez les Romains*, des vues souvent profondes, & des réflexions assez justes ; mais un Ouvrage de cette nature exigeoit une finesse d'observation, & un discernement exquis, dont M. *le Moine d'Orgival* ne paroît pas assez abondamment pourvu.

Ce seroit rendre un véritable service aux Lettres, que de faire connoître tout à la fois les ressorts qui les ont développées, les moyens qui les ont perfectionnées, & les vices qui concourent à leur affoiblissement & à leur ruine. Nous avons l'expérience de trois Ages littéraires, qui ont précédé celui que nous finissons. Une bonne Histoire des Ouvrages qui ont paru au commencement, au milieu & vers la fin de chacun de ces Ages, pourroit nous instruire & de ce qui peut féconder, nourrir, perfec-

tionner les esprits, & de ce qui peut les resserrer, les énerver & les engourdir.

Par ce moyen, en jugeant, des différens symptomes; en comparant le caractere des Ouvrages d'un tems avec le caractere de ceux d'un autre, il seroit facile de savoir au juste si la maniere actuelle est préférable à celle qui l'a précédée. Comme dans les maladies on cherche à en connoître la cause, les progrès & le terme: de même en ce qui concerne la marche des esprits, on auroit un moyen sûr, selon les diverses circonstances, d'employer les remedes, & de prédire ou de prévenir la révolution. Pour appliquer ceci à notre Siecle; si, par exemple, les Productions qu'il enfante sont marquées au même coin, ont les mêmes travers que celles qui ont paru sur le déclin des Siecles de *Périclès*, d'*Auguste*, de *Léon X*, ne sera-t-on pas en droit d'en conclure que nous tendons à la chute que ces Siecles ont successivement éprouvée?

M. *le Moine* a fait encore un autre Ouvrage intitulé: *Discours sur les progrès de l'Eloquence de la Chaire, & sur les manieres & l'esprit des Orateurs des premiers Siecles*; autre entreprise qui exigeoit des talens supérieurs aux siens. Pour bien décider sur ces sortes de matieres, il faudroit non-seulement remonter aux sources, suivre les traces, saisir les rapports, ne jamais perdre de vue son objet, mais avoir encore une sureté de tact pour saisir les carac-

teres, un esprit de sagacité pour découvrir & recueillir les débris dispersés, & une adresse pour les concilier & en former un Tout, capable de remplir le but qu'on s'est proposé. C'est ce dont M. *le Moine* ne paroît pas s'être douté. Ajoutons que la négligence & la dureté de son style sont peu propres à faire ressortir le mérite de ses vues, souvent profondes, & à les faire goûter.

MOLIERE, (*Jean-Baptiste* POCQUELIN DE) né à Paris en 1620, mort dans la même ville en 1673.

Tant que les idées de la bonne Comédie subsisteront, son nom sera mis à la tête de tous les Disciples de Thalie, soit anciens, soit modernes.

Il est inutile de nous attacher à développer les différens caracteres de son génie : une foule d'Ecrivains se sont empressés de les faire connoître, & nous ne pourrions que répéter ce qu'ils en ont dit. Nous ajouterons seulement quelques Réflexions qui ont paru leur échapper.

Comment *Moliere*, Auteur seulement de trois ou quatre Pieces achevées, Auteur de tant d'autres, dont le dénouement est si peu naturel, & les défauts si sensibles ; comment avec une Prose si négligée, des Vers peu exacts, des Caracteres outrés, est-il parvenu à se faire regarder, à juste titre, comme le premier Poëte Comique de tous les Théâtres connus ? Il faut donc que son génie ait été doué d'une touche

bien dominante, pour enlever ainsi l'universalité des suffrages ! Qui pouvoit en constituer le ressort principal ? Nulle autre cause de cette étonnante supériorité, que la connoissance profonde du cœur humain, qu'une observation subtile qui saisissoit avec justesse les vices & les ridicules partout où ils se trouvoient, qu'une délicatesse de tact qui discernoit, à coup sûr, ce qu'il y avoit de plus saillant dans les travers de la Société, que l'art enfin de les présenter sous un jour propre à les rendre sensibles, & à les corriger, par une plaisanterie sans aigreur, sans apprêt, & toujours si naturelle, que l'effet en étoit immanquable.

Pour parvenir à ce degré de perfection comique, c'eût été peu de réunir les talens de ceux qui l'avoient précédé dans la même carriere, le sel d'*Aristophane*, le coup d'œil de *Ménandre*, la gaieté de *Plaute*, la finesse de *Térence*; il falloit encore les surpasser: *Moliere* l'a fait. Le Recueil de ses Pieces, fût-il réduit à l'*Avare*, à l'*Ecole des Maris*, au *Tartuffe*, au *Misantrope*, aux *Femmes savantes*, il n'en seroit pas moins digne de toute la réputation dont il jouit. Ses autres Pieces, quoique moins parfaites, seroient capables de faire un nom à quiconque eût eu assez de génie pour en être l'Auteur. Malgré les imperfections qui y regnent, on y reconnoît toujours le Fléau du ridicule, le Peintre de la Nature, le Précepteur de la Société. La preuve, qu'il étoit des-

tiné à corriger les hommes, c'eſt que ſes Comédies ſont les ſeules qui ayent eu le pouvoir de réformer les mœurs. Il a guéri les Médecins du verbiage & de la pédanterie, les Marquis de leurs ridicules, les Savans de leur morgue, les Précieuſes de leur jargon, les Femmes d'une folle prétention au ſavoir.

On pourroit dire que ſon génie fut favorablement ſecondé, par l'excès auquel tous ces genres de travers étoient portés de ſon tems. Plus une eſpece de folie eſt ſenſible, plus le Réformateur qui entreprend de l'exterminer, a d'avantage. Il eſt des défauts qui n'ont beſoin que d'être fidellement retracés, pour ouvrir les yeux à ceux qui en ſont atteints, & les en détacher ſans retour. Mais le grand art, eſt de les préſenter dans le jour qui leur convient, d'en former un tableau aſſez énergique, pour que chacun s'y reconnoiſſe : la ſurcharge eſt même alors néceſſaire, afin que l'optique ne dérobe aucun trait à la peinture : & le comble du génie, eſt d'ôter à la laideur ce qu'elle a de hideux ; de ſavoir l'apprivoiſer à ſe conſidérer elle-même, pour la convaincre & lui faire haïr plus ſurement ſa propre difformité. Ainſi, *Moliere*, en offrant aux hommes, d'une maniere adroite, le miroir fidelle de leurs inconſéquences, a trouvé le moyen de piquer leur curioſité ſans rebuter leur amour-propre, & de ſe ſervir enſuite de l'amour-propre, pour les changer & les rendre plus raiſonnables.

Si on lui reproche de s'être trop assujetti au goût du Peuple, & d'avoir paru quelquefois avilir ses talens, en les faisant descendre à des plaisanteries basses & outrées, on peut l'excuser, en disant, que le succès de ses meilleures Pieces exigeoit peut-être cette condescendance. *Le Misantrope, les Femmes savantes, &c.* étoient des sujets trop fins & trop délicats pour le commun des Spectateurs. Pour être l'Homme universel, il falloit qu'il travaillât pour tous les Etats. D'ailleurs son métier de Comédien lui imposoit cette servitude. Il ne pouvoit ignorer que parmi ceux qui assistoient à ses Pieces, le plus grand nombre étoit Peuple, &, pour attirer la foule, il étoit forcé de se prêter aux différentes inclinations.

C'est ici le lieu de s'étonner que *Louis XIV*, qui protégeoit les talens & sentoit le prix de ceux de *Moliere*, (à qui il donna plus d'une fois des marques d'estime) n'ait pas eu la pensée de le mettre, par ses bienfaits, au dessus de son état, & de lui faire quitter une profession qui ne pouvoit que nuire à la perfection de son génie. Est-il douteux que si la fortune de ce Poëte eût été plus indépendante, il n'eût mieux travaillé ses Pieces, & ne nous eût laissé plus de Chef-d'œuvres, & moins de Farces?

Qu'on pense ce qu'on voudra de ses Farces, il seroit à souhaiter néanmoins que notre Théâtre, aujourd'hui si languissant & si stérile, imitât la gaieté d'un aussi bon Modele, en retran-

chant les libertés qu'il s'eſt permiſes trop ſouvent. Par-là, nous verrions revenir la Comédie à ſon inſtitution primitive ; on proſcriroit de la Scene, ces froides déclamations, qui prouvent ſi évidemment combien elle a dégénéré parmi nous. Ne vaudroit-il pas mieux attendre patiemment, qu'il reparût un Poëte comique, que d'accueillir ſi bénignement tant de Pieces bâtardes, propres tout au plus à étouffer les germes de la ſeule génération que le vrai goût puiſſe avouer ! Eſt-ce avec une Métaphyſique ſubtile & quinteſſenciée, des ſentimens vagues & romaneſques, le jeu d'une Pantomyme inſipide, les détails minutieux d'une décoration péniblement combinée, une Proſe froide, ou des vers ſymmétriques, qu'on pourra ſe promettre de corriger les ridicules qui fourmillent aujourd'hui, & qui demandent plus de vigueur comique que n'en exigeoient ceux qui régnoient du tems de *Moliere* ?

Que ceux qui oſent occuper la Scene de leurs Productions, ſe rappellent que *Regnard* n'a chauſſé le Brodequin, qu'après s'être formé ſur *Moliere*; que les Pieces qui ont été le plus généralement applaudies, n'ont mérité leur ſuccès, que parce qu'elles retraçoient quelques foibles étincelles de ſon génie. S'il leur paroît plus facile de travailler au haſard & ſans regle, de ſe conformer au goût d'une multitude abuſée par des chimeres dont on la repaît ; ils ne peuvent s'attendre qu'à voir leurs lauriers

éphémeres se flétrir, se dessécher, & à devenir eux-mêmes le jouet d'un digne Successeur de *Moliere*, dont le plus utile essai, seroit de venger *Thalie* des fades hommages qu'ils lui rendent. Ainsi, le Sage *Ulysse* chassa les sots Amans de *Pénélope*, dès qu'il fut rentré dans ses Etats.

MONCRIF, (*François-Augustin* PARADIS DE) Lecteur de la Reine, de l'Académie Françoise, né à Paris en 1687, mort dans la même ville en 1770.

Quelques Poësies fugitives, pleines d'esprit, de délicatesse & de sentiment, à la tête desquelles il faut placer le *Rajeunissement inutile*, ont établi sa réputation, pendant qu'il vivoit, & pourront même la soutenir encore après sa mort. Ses Ouvrages, en prose, ne nous paroissent pas devoir mériter le même succès. Un style maniéré, trop souvent inintelligible, n'est nullement propre à flatter la postérité, si elle possede quelques étincelles de bon goût. Voici quelques phrases de cet Auteur, prises au hasard dans ses *Œuvres mêlées*.

Des Génies qui se manifestent, en s'emparant des Esprits qui contribuent aux progrès de l'Esprit même ; qui sont animés d'une passion constante pour l'Esprit en général, sans presque aucun retour sur la portion d'Esprit qu'ils ont eux-mêmes.

*Le sang l'attachoit * au Ministre, ** dont la confiance & la faveur lui étoient nécessaires, &, par un double engagement, ce digne Ministre animoit & favorisoit les productions de l'Esprit par ce goût que nous avons naturellement pour nos propres richesses.*

Il en est souvent de l'imitation, comme de certaines adoptions qui regardent la figure.

L'usage, à le définir selon l'idée qu'on s'en forme communément, est une espece d'énigme, qui ressemble à un portrait des modes, au sujet des ajustemens, une sorte d'habitude, dont l'objet est variable, &c.

Quand on s'exprime ainsi, il faut se borner à quelques Admirateurs pour le tems présent, & renoncer aux suffrages des Juges éclairés pour l'avenir.

MONGAULT, (*Nicolas-Hubert* DE) Abbé de Villeneuve, de l'Académie Françoise & de celle des Inscriptions, né à Paris en 1674, mort en 1746.

On a de lui une Traduction de l'*Histoire d'Hérodien*, & des *Lettres de Cicéron à Atticus*, dont le succès est justement mérité. L'Auteur s'y montre aussi élégant dans son style, que fidelle à conserver le sens de ses Originaux, deux points de perfection assez rares dans les

* M. l'Abbé *Bignon.*

** M. de *Pont-Chartrain.*

Traducteurs. Il ne s'est pas borné à traduire avec élégance & précision : il a éclairci son texte par des Notes savantes, qui y répandent le plus grand jour ; &, ce qui n'est pas un petit mérite, c'est que ces Notes annoncent encore plus l'Homme de goût que le Savant.

MONNOYE, (*Bernard* DE LA) de l'Académie Françoise, né à Dijon en 1641, mort à Paris en 1728.

Un des meilleurs Poëtes de la seconde classe, & un des plus savans Critiques. Il remporta cinq à six fois le prix de la Poësie à l'Académie Françoise, & ses Ouvrages couronnés ont encore la force de se soutenir dans l'estime des Connoisseurs.

Sa Littérature étoit des plus étendues; il possédoit les Auteurs de toutes les Nations, & ses Ouvrages sont un répertoire d'Anecdotes aussi piquantes qu'instructives. Si on peut le blâmer de quelque chose, c'est de s'être attaché à des détails trop minutieux. Ses Noëls Bourguignons sont fort goûtés dans sa Patrie; mais il faut être né dans ce pays-là pour en sentir le mérite. On fait encore cas de ses Notes sur le *Menagiana* ; mais un de ses meilleurs Ouvrages en Prose, est sa Dissertation sur le Livre *de tribus Impostoribus*, où il prouve que cette horrible Production n'a jamais existé, du moins en Latin.

MONTAGNAC, (*Louis-Laurent-Joseph* DE)

Capitaine au Régiment de Riom, né en Languedoc en 1721.

Ce Militaire a consacré ses loisirs aux Lettres, & les différens Ouvrages qui en ont été le fruit, ne sont pas à dédaigner. Ses *Amusemens philosophiques* offrent une variété de sujets qui plairoit davantage, par les vues excellentes qui y étincellent de tems en tems, pour peu que le style en fût plus naturel, & dégagé d'un entortillage que l'Auteur a peut-être pris pour de la force, mais qui n'est, dans le fond, qu'un effort pénible d'imagination, qui conduit à l'obscurité.

Les Vers qu'on a de M. de *Montagnac*, ne different pas beaucoup de sa Prose ; on peut ajouter qu'ils sont même plus foibles. Mais un Auteur sans prétention, qui travaille moins pour la gloire, que par attrait, ne doit pas être jugé à la rigueur ; d'autant plus que celui-ci a, par intervalles, des lueurs de talent, propres à faire oublier ses défauts.

MONTAGNE, (*Michel* DE) né dans le château de Montagne, près de Bordeaux, en 1533, mort en 1592 ; Auteur original, en vogue dès les premiers tems de notre Littérature, plus encore de nos jours, depuis que ses *Essais* sont devenus une Mine féconde, où nos Philosophes ne cessent de puiser.

On ne peut nier que son Livre ne réunisse tout ce qui peut plaire & instruire, excepté dans les occasions où il se livre trop à ses idées.

Un Esprit aisé, profond, indépendant ; une imagination féconde, forte, hardie, & presque toujours agréable ; un langage familier, naïf, quelquefois énergique ; une érudition vaste, choisie, & le talent assez rare de s'en parer à propos, auront toujours des charmes propres à établir la réputation d'un Auteur, & le pouvoir de soutenir son Ouvrage contre l'inconstance des tems, malgré les défauts multipliés qu'on y remarque.

Telles sont les vraies causes de la grande fortune des *Essais*. Si l'on veut cependant les apprécier à leur juste valeur, on adoptera la définition du célebre *Huet*, qui les appeloit *Montaniana*, c'est-à dire, un Recueil de Pensées, de bons Mots, & de remarques de *Montagne*. Ce Livre n'est, en effet, que cela. Le peu d'ordre & de liaison qui y regnent, les contradictions qui y fourmillent, les saillies d'une imagination vive qui ne s'assujettit à rien, un cynisme qui brave tout & s'égaie aux dépens de tout, une licence qu'aucun objet n'arrête, & dont la Religion, la Morale & les Bienséances n'ont pu ralentir l'intrépidité, ont contribué, plus que tout le reste, à son mérite littéraire, parce qu'il est facile d'être neuf & piquant, quand on est hardi & caustique.

Le Cardinal *du Perron* n'y entendoit sans doute pas finesse, quand il appeloit ce Livre, *le Bréviaire des honnêtes-gens*. L'Evêque d'Avranches étoit plus judicieux, en le regardant

comme *le Breviaire des honnêtes pareſſeux & des ignorans ſtudieux, qui veulent s'enfariner de quelque connoiſſance du Monde, & de quelque teinture des Lettres.* Il ne faut, en effet, qu'une légere attention pour ſe former à cette école. Des traits d'Hiſtoire ſemés adroitement, des Réflexions judicieuſes, des penſées agréables & ſouvent énergiques, l'art d'exprimer de grandes choſes d'une maniere naïve, l'abondance des métaphores, la multitude & la variété des images, ſont des titres ſuffiſans pour contenter les Eſprits ſuperficiels, parce qu'ils ſe laiſſent facilement entraîner à ce qui leur plaît, & qu'ils ſont incapables de rien approfondir. Un peu de réflexion leur ſuffit pour s'appercevoir que la juſteſſe eſt rarement le partage du Philoſophe diſcoureur; qu'il ne ſuit jamais le plan qu'il s'eſt d'abord propoſé; qu'errant ſans ceſſe entre le pour & le contre, tout ſe réduit, chez lui, à un ſcepticiſme qui indigne le Lecteur jaloux d'apprendre quelque choſe, & de ſe fixer à un objet. Ils ſont ſurtout choqués de le voir dégrader la Philoſophie par l'égoïſme * perpé-

* M. *Paſcal* prétendoit qu'un honnête homme devoit éviter de ſe nommer, & même de ſe ſervir des mots de *je* ou de *moi*, & il avoit accoutumé de dire, ſur ce ſujet, que la piété chrétienne anéantit le *moi* humain, & que la civilité humaine le cache ou le ſupprime. *Logique de Port-Royal.*

Il n'y a guere aujourd'hui que nos Philoſophes qui

tuel qu'il se permet, en entrant jusques dans les plus petits détails sur tout ce qui le regarde. Les emplois qu'un Auteur a exercés, le nombre de ses domestiques, ses bonnes fortunes, ses * vertus, ses défauts, ses goûts, ses dégoûts, ses maladies, sont des objets qui flattent peu la curiosité, & ne conduisent à rien. *Peu m'importe*, disoit *Scaliger*, *de savoir si Montagne aime le vin blanc, ou le vin clairet.* Le Critique avoit raison.

MONTESQUIEU, (*Charles* DE SECONDAT, Baron DE LA BREDE ET DE) Président au Parlement de Bordeaux, de l'Académie Françoise, né au Château de la Brede, près de Bordeaux, en 1689, mort à Paris en 1755.

Pourquoi nous appesantirions nous sur les louanges dues à son génie? Toute l'Europe convient généralement, que l'*Esprit des Loix* est un des plus beaux Ouvrages qui soient partis de la main des Hommes. La réputation de son

---

affectent dans leurs Ecrits, d'employer le *moi* & le *je*, & de parler souvent d'eux-mêmes. Cet égoïsme n'est tout au plus tolérable que dans une Lettre, parce qu'alors on n'est pas censé s'adresser au Public.

* Si c'est un défaut de parler de soi, dit le P. *Malebranche*, c'est une effronterie, ou plutôt une espece de folie, que de se louer à tous momens, comme fait *Montagne*; car ce n'est pas seulement pécher contre l'humilité chrétienne, mais c'est encore choquer la raison. *Rech. de la Vérité*, *l. 2*, *part. 3*, *chap. 5.*

Auteur, quoiqu'il ait vécu dans notre Siecle, a déjà acquis le ſceau de l'immortalité.

Il eſt plus eſſentiel de remarquer, que ce ne fut qu'après vingt années d'étude & de réflexions, des voyages dans preſque toutes les parties de l'Europe, que M. de *Monteſquieu* oſa prendre ſur lui d'inſtruire les Hommes, & de s'ériger en Légiſlateur des Nations. Il étoit doué par excellence de cet eſprit obſervateur, qui ne néglige aucune face des objets. Son imagination vive & féconde ſaiſiſſoit rapidement toutes les nuances, & une érudition, auſſi vaſte que bien digérée, étoit toujours prête à le ſeconder. Dans lui, les lumieres naturelles ſuppléoient aux connoiſſances qu'il n'avoit pu acquérir ſur les lieux. A une heureuſe habitude de réfléchir, il joignoit le talent de donner à ſes idées une tournure ſaiſiſſante, & d'embellir, par la vivacité du ſtyle, le fruit de ſes profondes méditations. Il eſt rare de rencontrer dans un même Homme deux qualités qui ſemblent s'exclure l'une l'autre. Tous les obſtacles ont été ſurmontés; il a ſu même dérober, aux yeux du Lecteur, les efforts pénibles qu'exigeoient le débrouillement des matieres & l'ingratitude du ſujet qu'il avoit à traiter.

Pour offrir aux Hommes un tableau approfondi de tous les Gouvernemens, il étoit néceſſaire de remonter à l'origine des Sociétés, de les ſuivre dans leurs accroiſſemens, de ne perdre de vue aucune des révolutions qu'elles ont éprouvées,

éprouvées, aucune des causes qui ont pu les occasionner. C'étoit peu de se pénétrer de l'esprit des Institutions humaines, de les considérer dans le but qu'elles se proposent, d'en calculer les inconvéniens & l'utilité : il falloit interroger les Législateurs eux-mêmes, se mettre à leur place, développer ce qu'ils ne laissoient qu'entrevoir, analyser les divers rapports que les Loix ont entr'elles & avec tout ce qui tient à l'Homme, expliquer enfin les motifs de leur établissement. Quelle habileté ne suppose pas le succès d'une pareille entreprise !

Quoique le systeme de l'Esprit des Loix ne paroisse pas offrir un enchaînement toujours suivi, l'Auteur ne s'écarte jamais de son objet. Ses chapitres sont autant de petits corps de lumiere, qui, réunis ensemble, forment un Tout, dont l'effet est d'éclairer & de diriger l'esprit du Lecteur sur les objets qu'il doit appercevoir & sentir. M. de *Voltaire* s'est donc oublié, à son ordinaire, quand il a dit que cet Ouvrage n'étoit qu'un Recueil d'Epigrammes. N'est-ce pas aimer à plaisanter aux dépens du jugement, que de confondre ainsi les traits du génie avec les saillies d'une imagination légere & vagabonde ? Aussi a-t-on méprisé un pareil jugement, pour ne s'attacher qu'aux motifs qui l'ont engagé à le prononcer. Il y aura toujours bien de la différence, entre un homme à qui l'Histoire de tous les Peuples & de tous les Siecles étoit si présente, & un Ecrivain qui

a défiguré l'Hiſtoire de tous les Peuples & de tous les Siecles. Autant l'eſprit lumineux, méthodique & profond eſt au deſſus de l'eſprit ſuperficiel, inconſéquent & badin, autant le Légiſlateur des Nations paroîtra au deſſus du Peintre Hiſtorien de leurs mœurs, qui ſemble n'en avoir tracé le tableau, que pour amuſer & tromper le Lecteur, au lieu de l'inſtruire.

L'Eſprit des Loix avoit été précédé par un autre Ouvrage, qui ne lui eſt peut-être pas inférieur, les *Conſidérations ſur les cauſes de la grandeur des Romains & de leur décadence.* Jamais le génie ne réunit dans un plus court eſpace tant de connoiſſances, de vues politiques, d'obſervations lumineuſes, tant de traits d'une raiſon également étendue & ſupérieure. Les Loix des Romains, les reſſorts de leur gouvernement, leurs mœurs, les principes vivifians ou deſtructeurs qui ont contribué, ſoit à former, à agrandir, ſoit à ébranler, à ruiner leur Empire, tout eſt développé avec une ſagacité étonnante pour quiconque eſt en état de ſentir combien il eſt difficile de ne préſenter que la ſubſtance des choſes, ſans nuire à l'effet qui en doit réſulter. Les cauſes de la grandeur & de l'abaiſſement des Romains ſe trouvent dans leur Hiſtoire; mais il n'y avoit qu'un homme de génie conſommé dans la politique & la connoiſſance de l'eſprit humain, qui pût les y découvrir, les lier enſemble, en former un tiſſu hiſtorique, qui prouve, d'une maniere lumi-

neuſe, ce qu'on s'eſt propoſé de montrer. Il n'eſt pas donné à tout le monde de ſavoir combiner les événemens pour en tirer des réſultats, de ſuppléer au ſilence des Hiſtoriens par la juſteſſe des conjectures, de faire naître la vérité de la vraiſemblance. Ce qui eût été impoſſible à tout autre, *Monteſquieu* l'a exécuté avec le plus grand ſuccès. Semblable à un Architecte, qui, ſur les débris informes d'un Edifice miné, en traceroit le plan, en deſſineroit les proportions, en ſentiroit les beautés & les défauts, & aſſigneroit, ſur les plus foibles indices, la cauſe de ſa chute : ſon génie, par d'heureuſes combinaiſons, a ranimé les objets effacés, a rappelé ceux qui avoient diſparu, en a recréé de nouveaux pour achever le tableau qu'il vouloit mettre ſous les yeux.

Il ne nous reſte plus qu'à examiner ſi les Philoſophes ſont en droit de réclamer M. de *Monteſquieu*. Sa plume, il eſt vrai, a été quelquefois trop hardie ; mais on peut dire que les erreurs qui lui ont échappé, ſont plutôt des ſurpriſes que les fruits du deſſein prémédité d'attaquer aucun des principes reſpectés de tous les hommes ſages. * Il étoit trop ami de l'ordre établi

* Il étoit ſi peu ennemi des principes de la Religion Chrétienne, que dans ſon *Eſprit des Loix*, il réfute ceux qui les ont combattus. » *Bayle*, dit-il, après avoir » inſulté toutes les Religions, flétrit la Religion chré» tienne : il oſe avancer que de véritables Chré-

dans toute société, pour se permettre aucune de ces déclamations indécentes que ses prétendus Imitateurs se sont si souvent permises. Si, dans ses *Lettres Persannes*, la vivacité de la jeunesse, une licence qu'on ne sauroit trop condamner, l'ont engagé quelquefois à des peintures ou à des discussions trop libres, ce n'a été, dans lui, que des momens d'ivresse qui passent rapidement, & après lesquels la saine raison reprend son empire. D'ailleurs on ne peut lui reprocher d'avoir voulu saper la Religion par ses fondemens, ni d'avoir étalé avec ostentation une impiété audacieuse, contre laquelle la solidité de son esprit étoit un sûr préservatif. *Un peu de Philosophie*, disoit Bacon, *suffit pour faire un incrédule, mais beaucoup de Philosophie ramene surement à la foi & à la vérité?*

S'il falloit d'autres preuves des sentimens de

» tiens ne formeroient pas un Etat qui pût subsister. » Pourquoi non? Ce seroient des Citoyens infiniment » éclairés sur leurs devoirs, & qui auroient un très- » grand zele pour les remplir; ils sentiroient très-bien » les droits de la défense naturelle; plus ils croiroient » devoir à la Religion, plus ils penseroient devoir à la » Patrie. Les principes du Christianisme, bien gravés » dans le cœur, seroient infiniment plus forts que ce » faux honneur des Monarchies, ces vertus humaines » des Républiques, & cette crainte servile des Etats » despotiques... Chose admirable, dit-il ailleurs, la » Religion Chrétienne, qui ne semble avoir d'objet » que la félicité de l'autre vie, fait encore notre » bonheur dans celle-ci. »

M. de *Montesquieu*, nous n'aurions qu'à rappeler sa mort chrétienne, & ses propres paroles à Madame la Duchesse d'*Aiguillon* : *La révélation est le plus beau présent que Dieu pût faire aux Hommes.* S'exprimer ainsi, n'est-ce pas rétracter d'une maniere authentique ce qu'on a pu avancer de téméraire, de peu exact & de trop licencieux ? Les Philosophes lui sauront peu de gré de ces dernieres paroles ; peut-être même n'ont-elles pas peu contribué à exciter leur dépit. Après s'être glorifiés des Ecrits de M. de *Montesquieu*, qu'ils croyoient appartenir à leur Secte, ils auroient desiré pouvoir grossir leur Nécrologe du nom d'un Grand Homme, mort dans les sentimens qu'ils affichent ; mais il sera toujours vrai de dire que l'Auteur de l'*Esprit des Loix*, après avoir été abusé par une fausse sagesse, en est revenu à la vérité ; celle qui nous soumet à Dieu, fait respecter la Foi, & épargne aux hommes le scandale & l'indignation.

MONTFAUCON, (*Bernard* DE) Bénédictin, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, né en Languedoc en 1655, mort en 1741.

Peu de Savans ont autant écrit en Latin & en François. La plus grande partie de ses Ouvrages sont des compilations, qui supposent une infinité de recherches, & beaucoup de discernement ; tels que les *monumens de la Monarchie Françoise*, en cinq volumes in-folio,

l'*Antiquité expliquée*, en dix volumes aussi in-folio, avec le Supplément qui forme encore cinq in-folio. C'étoit le plus savant Antiquaire de l'Europe. Si le style répondoit au mérite de ses travaux, il seroit digne d'occuper une des premieres places parmi les Ecrivains ; mais sa diction très-négligée, & souvent barbare, ne permet pas de le tirer de la classe des Erudits, où il a des droits assurés aux premiers rangs.

MONTFLEURY, (*Antoine-Jacob*) né à Paris en 1640, mort en 1685 ; Poëte comique, contemporain de *Moliere*, de qui nous avons plusieurs Pieces, écrites assez facilement, mais souvent déparées par des pensées & des expressions trop licencieuses. Il y en a deux, *la Fille Capitaine*, & *la Femme Juge & Partie*, qui sont restées au Théâtre, avantage qui le met au dessus de la plupart des Poëtes comiques, venus après lui, qui ont beaucoup plus travaillé, & dont il n'est rien resté.

MONTMAUR, (*Pierre* DE) Professeur Royal en Langue Grecque au Collége de Cambrai, à Paris, né dans le Limousin, d'autres * disent dans la Marche, mort à Paris en 1648.

Sans les Vers ** de *Boileau*, qui parlent de

* Voyez les Remarques de M. de *St. Marc* sur la premiere Satyre de *Despréaux*.

** Savant en ce métier, si cher aux Beaux-Esprits,
Dont *Montmaur* autrefois fit leçon dans Paris.

lui, fa mémoire feroit peut-être oubliée; car fes Poëfies, comme ces Pieces fugitives que nos petits Auteurs voient regulierement périr le lendemain de leur naiffance, ne font pas dignes d'entrer dans aucun Recueil intéreffant. *Montmaur* avoit cependant de l'efprit, mais un efprit fatyrique qui ne refpectoit rien, ce qui lui attira l'inimitié de tous les Gens de Lettres. Son talent principal confiftoit à differter fur tous les Ouvrages nouveaux, à les critiquer fans ménagement, à tourner en ridicule les Auteurs, à amufer les Sociétés où fa malignité le faifoit rechercher : pauvre genre de diftinction, qui fait le feul mérite de tant d'*Ariftarques* ambulans, dont la Littérature fe borne à prononcer, dans les Cafés & autres Bureaux d'efprit, fur tout ce qui paroît; êtres déterminés à ne rien approuver que ce qui eft marqué au coin des Fabriques qu'ils protegent, mais dont le Public rejette les cenfures, comme il ignore leur exiftence.

Montmaur étoit fameux encore par un autre endroit que ces Meffieurs voudroient pouvoir imiter : il ne mangeoit jamais chez lui. Delà, cette réputation de parafite qu'il croyoit détruire, en difant à *Liniere* qui lui en faifoit un reproche : *Je ne puis me défendre, on me preffe. Il eft vrai*, lui répondit *Liniere*, *que la faim eft un puiffant aiguillon.*

MONTPENSIER, (*Anne-Marie-Louife* d'ORLEANS, connue fous le nom de *Made-*

moiselle DE) née à Paris en 1627, morte en 1693.

Ses *Mémoires* sont écrits sans ordre & avec une négligence qui annonce plus l'aisance naturelle aux personnes de son rang, que de talent pour écrire. Beaucoup de petits détails, peu de lumieres sur les faits essentiels, trop de complaisance pour elle-même, peu d'attention pour le Lecteur, feroient assez croire que cette Princesse les a composés plutôt par désœuvrement, que pour les donner au Public. Ses *Lettres* à Madame de *Motteville* prouvent plus en faveur de son esprit, & sont mieux écrites.

MONTREUL ou MONTEREUL, (*Mathieu* DE) Abbé, né à Paris en 1620, mort à Aix en Provence en 1691 ; Poëte assez agréable, qu'il ne faut pas confondre avec *Jean Montereul*, son frere, qui n'a rien fait imprimer, quoiqu'il fût de l'Académie Françoise. L'Abbé de *Montreul* avoit l'esprit orné, naturellement porté à la galanterie, & n'écrivoit pas mal en vers & en prose. On eût pu cependant se dispenser d'imprimer ses lettres dépourvues d'instruction & d'agrément ; il n'y a guere que celles qu'il écrivit sur le Voyage de la Cour, à Fontarabie, au sujet du Mariage du Roi, qui vaillent la peine d'être lues. Ses Poësies sont plus intéressantes ; on y trouve de la finesse, du brillant, & du naturel. On estime principalement ses Madrigaux, qui tous approchent

de l'Epigramme par la subtilité de sa pensée ; ce que nous nous gardons bien de donner pour un éloge. On peut en juger par ceux-ci.

Ne me demandez pas, *Silvie*,
Quel est le mal que je ressens ;
C'est un mal que j'aurai tout le tems de ma vie ;
Mais je ne l'aurai pas long-tems.

Le suivant fut fait aux Petites-Maisons.

Quand j'écoute ces fous d'un air si sérieux,
Vous me raillez aussi bien qu'eux ;
Mais je leur porte envie, & je n'en saurois rire.
Ah ! Madame qu'ils sont heureux !
Il leur est permis de tout dire.

L'Abbé de *Montreul* avoit une sœur qui cultiva la Poësie avec quelques succès. On ne sera peut-être pas fâché de trouver ici le Sonnet qu'elle adressa à son Amant, lorsqu'elle se retira dans un Couvent de Religieuses Ursulines.

En vous disant adieu, malgré moi je soupire,
On voit tomber mes pleurs en ce fâcheux moment ;
Je sens deux passions, quoiqu'inégalement,
Régner sur mon esprit avec beaucoup d'empire.

Je ne saurois penser au bonheur où j'aspire,
Sans témoigner l'excès de mon contentement ;
Mais, d'un autre côté, ce triste éloignement,
Lorsque je songe à vous, fait aussi que j'expire.

Pour vaincre mon amour, j'ai long-tems combattu,
Et j'aurois vainement employé ma vertu,
Si Dieu, par ses bontés, n'eût aidé mes foiblesses.

C'eſt lui qui dans mon cœur vient combattre aujourd'hui
Votre humeur, vos diſcours, vos ſoins & vos tendreſſes ;
Vous ne voudriez pas l'emporter deſſus lui.

Si l'on fait attention que ce Sonnet fut compoſé vers l'an 1640, on ſera plus porté à excuſer ſes défauts.

MORAND, (*Pierre* DE) Avocat au Parlement d'Aix, né à Arles en 1701, mort à Paris en 1757, exerça ſes talens poëtiques ſur les trois Théâtres de la Capitale, & eut quelques ſuccès dans le genre tragique & comique.

La Tragédie de *Téglis* fut ſon début. Elle eut douze repréſentations ; & en méritoit peut-être davantage. Cette Piece eſt comparable à la *Bérénice* de *Racine*, par ſa ſimplicité. L'amour de *Pyrrhus* & de *Téglis* eſt le ſeul objet d'intérêt qui y regne ; mais cette paſſion eſt conduite avec tant d'art, que ſeule elle ſuffit pour attacher le Spectateur, & même le Lecteur. Ce n'eſt pas un petit mérite de captiver l'ame par un reſſort unique. Les Poëtes tragiques de nos jours, qui ne manquent certainement pas de ſe préférer à M. de *Morand*, ſont bien éloignés de poſſéder un ſemblable talent. La plupart avec un eſprit peu élevé, un cœur froid & ſtérile, une imagination pauvre & dénuée de vigueur, ont beſoin d'entaſſer incident ſur incident, d'avoir recours aux épiſodes ; de pro-



diguer les ſentences, de multiplier les coups de théâtre, pour parvenir juſqu'au dernier acte; encore finiſſent-ils le plus ſouvent par ennuyer le Spectateur, qui ne tolere le commencement, que dans l'eſpérance d'une fin plus heureuſe.

M. de *Morand* avoit aſſez de talent pour ſe diſpenſer de ces pitoyables reſſources. Son deſſin eſt régulier, ſes caracteres ſont vrais, ſes ornemens ſont diſpenſés à propos, ſa verſification eſt douce & facile, mais elle manque de vigueur & de coloris. C'eſt à ces deux défauts qu'on doit attribuer, ſans doute, le peu de ſuccès de *Childéric*, Tragédie du même Auteur, la mieux combinée, ſans contredit, de toutes celles qu'on connoît ſur notre Théâtre, ſi l'on en excepte l'*Héraclius* de *Corneille*.

On trouve dans le Recueil des *Œuvres* de M. de *Morand* trois Ballets héroïques, qui n'ont pas été repréſentés, quoiqu'ils méritaſſent cet honneur auſſi-bien que tant d'autres qui reparoiſſent ſi ſouvent.

Parmi ſes Comédies, il y en a une, intitulée, l'*Eſprit de Divorce*, repréſentée pour la premiere fois en 1738. Elle eſt très-eſtimée & donna lieu à une Anecdote aſſez plaiſante, qu'on ne ſera pas fâché de trouver ici. L'Auteur y avoit peint ſa belle-mere, avec laquelle il étoit en procès. Cette bonne femme faiſoit débiter, par ſes Avocats, cent ſottiſes contre ſon gendre. M. de *Morand* entreprit de s'en venger ſur le Théâtre, & le caractere de cette Dame,

L vj

sous le nom de Madame *Orgon*, fut remarqué p r le Spectateur. Parmi les louanges qu'on donnoit à sa Piece, le Poëte entendit qu'on se plaignoit que le caractere de Madame *Orgon* étoit un peu outré. Il s'avança sur les bords du Théâtre, & parla ainsi au Parterre : » Messieurs, il me revient de tous côtés qu'on trouve » que le principal caractere de la Piece, que » vous venez de voir, n'est point dans la » vraisemblance qu'exige le Théâtre ; tout ce » que je puis avoir l'honneur de vous assurer, » c'est qu'il m'a fallu diminuer beaucoup de la » vérité, pour le rendre tel que je l'ai représenté. » Un moment après, lorsqu'on annonça la même Piece pour le lendemain, quelqu'un cria du Parterre, *avec le Compliment de l'Auteur*. Celui-ci se croyant insulté, & ne consultant que sa vivacité provençale, prit son chapeau & le jetta dans le Parterre, en disant : *Celui qui veut voir l'Auteur, n'a qu'à lui rapporter son chapeau*. Cette saillie ne plut pas autant que le compliment. Quelqu'un lui répondit, dit-on, *qu'ayant perdu la tête, il n'avoit plus besoin de chapeau*. Cependant, un Exempt se chargea de le lui rapporter, & conduisit M. de *Morand* chez M. *Hérault*, alors Lieutenant de Police. Ce Magistrat ne put s'empêcher de rire de ce trait de vivacité ; mais, pour punir l'Auteur, il lui interdit tout Spectacle, pendant deux mois. La punition étoit légere, aussi ne s'agissoit-il que d'un chapeau jetté. Le Public

pardonne plutôt ces traits, que de mauvaises Pieces.

MOREAU, (*Jacob-Nicolas*) Conseiller à la Cour des Comptes, Aides & Finances de Provence, premier Conseiller de MONSIEUR, Historiographe de France, Bibliothécaire de la Reine, né à Saint-Florentin, le 20 Décembre 1717.

L'esprit & la raison se disputent la préférence dans tout ce qui est sorti de sa plume ; partout on y reconnoît l'Ecrivain judicieux, plein de finesse & de pénétration. *L'Observateur Hollandois*, espece de Journal Politique, composé de quarante-sept Lettres, n'eut pas plutôt paru, que tous les Connoisseurs applaudirent à la sagacité, aux connoissances profondes, à la méthode, à la netteté, avec lesquelles l'Auteur développe les intérêts & la situation des différentes Puissances de l'Europe. Le style surtout, par sa gravité & son élégance, caractérise éminemment le sage Penseur & l'habile Ecrivain.

La plume de M. *Moreau* a combattu tout à la fois les ennemis de la Nation, & ceux de la raison. Le *Mémoire pour servir à l'Histoire des Cacouaes* est une Production vraiment originale. Jamais on n'attaqua plus vivement les Philosophes de nos jours, & jamais on ne fit sentir plus finement le ridicule de leur orgueil & de leurs systemes. Tout y respire la saine critique, la fine plaisanterie ; on y admire surtout la justesse & la vérité des tableaux.

De tels hommes peuvent se flatter d'éclairer vraiment leur Patrie, & de la servir par leurs talens. C'est ce même amour de la Patrie qui lui a dicté tous les *Discours* qu'il a composés pour l'instruction de M. le DAUPHIN, aujourd'hui sur le Trône, tels que les *leçons* * *de Morale, de Politique & de Droit public, les Devoirs des Princes, réduits à un seul principe*, &c. Comme les Philosophes, toujours attentifs à décrier tout ce qui ne porte pas leur livrée, ont pris prétexte de ce dernier Ouvrage de M. *Moreau*, pour répandre, dans les sociétés, qu'il favorisoit le despotisme, nous croyons devoir en citer ici quelques morceaux qui suffiront pour prouver l'injustice de cette imputation, & convaincre de plus en plus le Public que la calomnie est l'arme favorite des faux Apôtres de l'humanité.

« Gouverner les hommes, ce n'est point les » asservir, c'est encore moins les écraser par la » violence. Un tel usage du pouvoir est si con» traire à l'idée du Gouvernement, que ce fut » pour enchaîner ce pouvoir aveugle & féroce » que le Gouvernement fut institué ; c'étoit pour » que les hommes fussent libres, qu'il étoit » nécessaire qu'ils fussent gouvernés : car le ca» ractère de la multitude est de se laisser entraî» ner par la fougue des passions, & ce fut pour

* Cet Ouvrage sera composé de quarante Discours, dont il ne paroît encore que les douze premiers.

» nous soustraire à la tyrannie de la foule, que » les Rois nous furent donnés. C'est donc par » des loix générales & non par des volontés » particulieres qu'ils doivent faire régner la jus» tice sur leurs Sujets, & l'unique objet des » loix qu'ils sont obligés de donner à leurs Peu» ples, doit être de les faire jouir de tous les » avantages qu'ils ont reçus de la Nature.

» La raison suffit pour nous convaincre que » les Souverains furent donnés aux Peuples, & » non les Peuples aux Souverains. L'autorité » suprême n'est que le droit de gouverner; » & gouverner ce n'est pas jouir, c'est faire » jouir les autres, c'est assurer, c'est mainte» nir contre la licence de la multitude les droits » qui appartiennent à chaque individu. . . . .

» La Souveraineté est le plus grand de tous » les pouvoirs, mais la moindre de toutes les » propriétés; & les Rois, comme Rois, n'ont » rien à eux que le droit ou plutôt le devoir » de tout conserver à la société, dont ils sont » les Tuteurs & les Chefs. »

Nous nous bornerons à ces citations que nous pourrions pousser beaucoup plus loin. Nous renvoyons les Lecteurs de bonne foi à l'Ouvrage même: ils verront combien l'Auteur est éloigné de favoriser l'autorité arbitraire & le gouvernement despotique; ils verront avec quelle force il défend les droits des Sujets, avec quel noble courage il présente au Prince, non-seulement le tableau des devoirs de la Royauté; mais une

infinité de principes & de vérités propres à écarter du cœur des Souverains l'orgueil qui cherche sans cesse à les séduire & à leur faire oublier qu'ils ne sont sur le Trône, que pour rendre leurs Peuples heureux.

MORÉNAS, (*François*) Historiographe de la ville d'Avignon, sa patrie, né en 1702.

Il est plus connu par le *Courrier d'Avignon*, qu'il a continué depuis sous le titre de *Courrier de Monaco*, que par ses autres Productions, dont le débit s'est borné à la Province & aux Pays étrangers. Elles consistent dans un *Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique*, un *Dictionnaire portatif des Cas de Conscience*, un *Dictionnaire portatif pour la Géographie ancienne*, un autre *Dictionnaire portatif pour l'Histoire ancienne*, &c. Si ces Compilations ne sont pas du premier mérite, elles ont du moins l'avantage d'être utiles.

MORÉRI, (*Louis*) Docteur en Théologie, né en Provence en 1643, mort à Paris en 1680.

M. de *Voltaire* a eu raison de dire, en parlant du *Dictionnaire historique* de ce célebre Compilateur, que c'étoit une Ville nouvelle, bâtie sur l'ancien plan. Cet Ouvrage a été tellement augmenté depuis sa mort, qu'il n'est presque plus de lui ; cependant il conserve son nom, privilége assez ordinaire aux premiers Fondateurs.

Moréri publia cet Ouvrage en 1673. Il ne formoit alors qu'un volume in-folio. L'Auteur



alloit en donner une nouvelle Edition, revue & augmentée, lorsqu'il mourut épuisé de travail. Ce Dictionnaire, à force de Supplémens, forme aujourd'hui dix vol. in-folio. Il est aisé de s'appercevoir que des personnes de différens Etats, de différente Religion, de différent Parti, de différent génie, ont contribué à cette augmentation. C'est la Tour de Babel; il y regne une confusion grotesque, par la diversité des langages & des esprits. Les mensonges, les erreurs, les contradictions y fourmillent. Un Livre de cette espece, pour être bon, auroit dû être le fruit des travaux d'un seul Rédacteur. Bien loin delà, chacun s'est empressé d'y fournir, en différens tems & en différens lieux, son contingent, & s'est arrogé le droit de célébrer, selon ses vues & sa maniere, tout ce qui appartenoit à sa Nation, à sa Secte ou à son Parti.

MORIN, (*Jean Baptiste*) Docteur en Médecine, né à Villefranche en Beaujolois en 1583, mort à Paris en 1656.

Il a fait une vingtaine d'Ouvrages, presque tous écrits en Latin; mais ce n'est pas ce qui l'a rendu fameux; ce fut l'Astrologie, à laquelle il s'appliqua. Cette science, si toutefois c'en est une, décriée chez tous les Esprits sensés, lui mérita la confiance du Cardinal de *Richelieu*, qui auroit dû s'en rapporter plutôt à son génie qu'à l'influence des Astres. Ce ministre eut cependant la bonté de consulter plusieurs fois cet

habile Charlatan. Quelques-unes des prédictions de *Morin* eurent, par hasard, leur effet; il n'en fallut pas davantage pour le faire écouter comme un Oracle. Tel est le sort de cette sorte de Prophetes; on conserve le souvenir de quelques faits qui se sont trouvés d'accord avec leurs prédictions, & on en oublie mille où ils se sont trompés. Il faut avouer que, graces à l'ignorance qui n'étoit pas encore dissipée de son tems, l'Astrologue *Morin* n'eut pas à se repentir du genre d'étude auquel il s'étoit attaché. Il se fit, avec ses prédictions, douze mille livres de rente, somme immense alors, qu'il ne s'étoit certainement pas prédite à lui-même.

MORINIERE, (*Adrien-Claude* LE FORT DE LA) né à Paris en 1696, mort à Senlis en 1768.

Les Ouvrages sortis de sa plume n'ont fait aucune fortune dans le Public; mais les différens Recueils qu'il a formés des Poësies de nos meilleurs Auteurs, ont été accueillis. La *Bibliothéque poëtique*, le *choix de Poësies morales*, les *Passe-tems poëtiques, historiques* & *critiques*, font des Compilations qui font honneur à son goût & à ses mœurs. Il a su y réunir les meilleurs morceaux de nos Poëtes, & n'a pas craint de nuire à leur gloire, en écartant ce qui sent tant soit peu la licence. Par-là, il en a rendu la lecture commune & sûre pour tous les âges & toutes les personnes. C'est à ce même Compilateur qu'on doit les *Œuvres choisies* de *J. B.*

Rousseau, qui n'est pas la moins intéressante des Collections qu'il a données. Il est toujours, sinon glorieux, du moins estimable, de présenter, les Grands Hommes par le beau côté. On exécute, en quelque sorte, leurs intentions; car il en est peu qui n'aient condamné, dans un âge mûr, les égaremens de leur jeunesse & de leur plume.

MORLIERE, (*Jacques-Auguste* DE LA) Chevalier de l'Ordre de Christ en Portugal, né à Grenoble en 17...

On ne doit pas parler de ses Romans, par respect pour les mœurs, & on doit se taire sur ses autres Ouvrages, par respect pour la bonne Littérature.

MORUS, (*Alexandre*) Ministre Protestant, né à Castres en 1616, mort à Paris en 1670.

Il cultiva & professa les Lettres presque toute sa vie. Malgré cela, on ne connoît de ses Ouvrages, que quelques Poëmes Latins qu'on ne lit plus; il y en a un, entre autres, sur la défaite de la Flotte Turque par les Vénitiens, qui lui valut une chaîne d'or de la part de la République de Venise. Les talens n'étoient donc pas oubliés ni négligés de son tems; un Poëme beaucoup meilleur n'auroit pas aujourd'hui le même succès. Il écrivit contre *Milton*, qui le lui rendit bien. Les Sermons qu'il prêchoit à Charenton attiroient une foule d'Auditeurs moins empressés de s'édifier, que de s'égayer par des bons mots & des allusions satyriques

dont ils étoient remplis. Les Sermons de cet Auteur sont à présent dans la poussiere. On ne se souvient de son nom, que parce qu'il tient aux événemens de sa Secte, dans laquelle il eut beaucoup de crédit.

I. MOTHE LE VAYER, (*François* DE LA) Précepteur du Duc d'*Orléans*, frere de *Louis XIV*, de l'Académie Françoise, né à Paris en 1588, mort en 1672.

Jamais homme n'aima plus l'étude : il est vrai qu'il n'a pas toujours fait un bon usage de son savoir. En s'attachant à toutes les sciences, ses recherches n'ont souvent abouti qu'à rassembler dans son esprit des doutes sur les plus intéressantes matieres. On peut le regarder, avec *Montagne* & *Bayle*, comme un de ces sceptiques qui voulant tout approfondir, n'ont rien digéré, & dont les résultats ne sont qu'un amas d'incertitudes & de ténebres. Il faut pourtant convenir, à la décharge de M. *le Vayer*, qu'il a été plus modéré que ces deux Philosophes. Il est sceptique, mais il n'admet le scepticisme que dans les Sciences, & ne l'érige point en systeme. Il respecte toujours la Révélation & tout ce qui en découle. « Comme humainement parlant, dit-il, tout est problématique dans les Sciences, & dans la Physique principalement, tout doit y être exposé aux doutes de la Philosophie sceptique, » n'y ayant que la véritable science du Ciel, » qui nous est venue par révélation divine, qui

» puiſſe donner à nos eſprits un ſolide contentement avec une ſatisfaction entiere. »

Le ſtyle de ſes Ouvrages, qui ſont en très-grand nombre, eſt clair, net, plein de penſées ſaillantes, quelquefois nerveux, plus ſouvent diffus & beaucoup trop chargé de citations. Cet Ecrivain eſt comme *Montagne*, il perd continuellement ſon objet de vue, mais n'a pas, comme lui, l'art de répandre de la force & de l'agrément dans ſes écarts. *Montagne* a le talent de développer tellement chacun des objets ſucceſſifs, qu'il devient l'objet principal, & fait oublier volontiers le point duquel l'Ecrivain eſt parti; on s'y arrête avec complaiſance, par le nouvel intérêt qu'il inſpire.

Il n'en eſt pas de même des digreſſions de *la Mothe le Vayer*. Elles ſont trop courtes pour attacher, trop multipliées pour fixer l'attention ſur aucun objet. On voit un Ecrivain qui veut établir un principe, & n'établit rien. On ſe trouve à la fin de l'Ouvrage, ſans avoir été inſtruit du fonds de la queſtion, & ſans que les propoſitions acceſſoires vous ayent dédommagé : ce qui prouve combien la démangeaiſon de diſcuter eſt dangereuſe. Elle eſt une eſpece de Chimie deſtructive, qui anéantit les ſubſtances en les diviſant, & ne tire des corps dépouillés de leurs parties, qu'une cendre ſtérile, fruit ordinaire de ſes opérations. Malgré cela, M. de *Voltaire* & quelques autres Ecrivains ont ſu reſſuſciter cette cendre, & ſe pa-

rer très-souvent des dépouilles de ce Discoureur. Le doute est une espece de fonds héréditaire que les Philosophes se transmettent les uns aux autres ; mais la vérité n'est point leur héritage ; elle est celui du bon usage des lumieres & de la raison.

2. MOTHE, (*Antoine* HOUDART DE LA) de l'Académie Françoise, né à Paris en 1672, mort dans la même ville en 1731 ; Bel-Esprit agréable, Ecrivain élégant, bon Poëte à certains égards, on trouveroit dans la diversité de ses Ouvrages de quoi former cinq ou six réputations préférables à celle d'un grand nombre de nos Littérateurs actuels, quoiqu'en embrassant trop de genres, il se soit montré foible, dans presque tous, pour avoir méconnu ses talens.

Sa *Traduction en Vers de l'Iliade* est justement méprisée. Son génie n'étoit nullement propre à la haute Poësie. Delà le peu de succès qu'il a eu sur le Théâtre. *Inès de Castro* est la seule de ses Tragédies ; *le Magnifique*, la seule de ses Comédies qui soient restées au Théâtre : *Inès* même ne doit son succès qu'à quelques situations intéressantes. Cette Piece est généralement foible de versification & de coloris, sans parler de plusieurs défauts qui en gâtent l'économie. Dans ses *Odes* héroïques, il manque, de l'aveu de tout le monde, de cette élévation de pensées ; de cette chaleur d'expression, de cette vivacité d'images, de cette énergie de

tours, qui ſont l'ame de la Poëſie lyrique. Il a beau étaler un enthouſiaſme apparent, on ſent d'abord qu'il le contrefait plus qu'il ne l'éprouve ; il eſt moins Poëte que Verſificateur ingénieux, & moins Verſificateur que Moraliſte.

La Poëſie galante paroiſſoit être plus du reſſort de ſon génie ; c'eſt pourquoi ſon Théâtre lyrique réunit tous les ſuffrages, & perſonne, depuis *Quinault*, n'a mieux ſaiſi le vrai caractere, n'a mieux développé le goût, n'a porté plus loin l'intelligence néceſſaire, dans cette partie de nos Spectacles. Par la même raiſon, ſes *Odes* anacréontiques ſont pleines de délicateſſe, de douceur & d'aménité. Les fictions en ſont ſimples & ingénieuſes, les ſentimens vifs & naturels, la verſification harmonieuſe & facile, qualités ſans leſquelles il faut renoncer à ces ſortes de compoſitions. Le ſeul défaut qu'on pourroit lui reprocher, eſt d'y avoir mis quelquefois trop d'eſprit. Les graces n'ont pas beſoin de fard, la nature eſt le plus bel ornement.

Qu'on excepte deux ou trois de ſes *Eglogues* où les penſées ingénieuſes ſont trop prodiguées & trop éloignées de ce qui convient au genre paſtoral, M. *la Mothe* pourra paſſer encore pour un de nos bons Poëtes Bucoliques.

Il n'a pas été auſſi heureux dans ſes *Fables* ; auſſi eſt-il bien éloigné de la ſimplicité d'*Eſope*, de l'élégance de *Phédre*, & de la naïveté de

Lafontaine. Les Etres moraux, les Perfonnages métaphyfiques qui y figurent, révoltent un Lecteur délicat, & font tort à quelques-unes qui ne font jugées fans examen, que parce que les autres font juftement méprifées. Mais on doit lui tenir compte de la richeffe de l'invention, de la variété des fujets, & de la folidité de la morale, genre de mérite qui manque à plufieurs Fabuliftes de nos jours.

Ce Poëte a fait encore des *Hymnes* & des *Cantates* qui prouvent que l'Ecriture-Sainte d'où elles font tirées n'a pas été mieux traitée que l'Iliade, & font de nouveaux motifs pour nous confirmer dans l'idée que le génie de *la Mothe* n'étoit pas propre à la Poëfie fublime.

Il s'en faut bien que cet Auteur foit auffi inégal dans fa Profe. Rien de médiocre dans tout ce qu'il a écrit. Sa diction eft conftamment élégante, pleine de douceur & d'harmonie. Le coloris en eft vif, le ton varié, la touche facile. Parmi fes penfées, il y en a de neuves, de brillantes, de profondes, d'agréables, qui toutes font toujours bien exprimées. Son *Difcours fur la Poëfie en général & fur l'Ode en particulier*, fes *Réflexions fur la critique* offrent un enchaînement de réflexions judicieufes, inftructives, préfentées avec grace & d'un ton féduifant dont il faut fe défier dans quelques autres de fes Ouvrages, ceux, entre autres, où il veut prouver qu'on peut faire de bonnes Tragédies & de belles Odes en profe,

se, ou détruire la supériorité des Anciens sur les Modernes. Ses *Discours académiques*, son *Eloge funebre de Louis le Grand*, sont d'un Ecrivain élégant, d'un Moraliste profond, d'un Philosophe raisonnable.

Il a su également traiter la critique d'une maniere intéressante, pleine de sel, d'agrément, de politesse & de modération; ce qui le rend supérieur à ses Adversaires, du moins par la maniere de combattre, surtout à Madame *Dacier*, qui, dans la dispute sur les Anciens, employa quelquefois le ton du pédantisme & de l'âcreté. « On vit paroître dans la lice, dit » M. de *Fontenelle*, d'un côté le *Savoir*, sous » la figure d'une Dame illustre; de l'autre, l'*Esprit*, je ne veux pas dire la Raison, car je » ne prétends pas toucher au fond de la dispute, mais seulement à la maniere dont elle » fut traitée. En vain le *Savoir* voulut se contraindre à quelques dehors de modération » dont notre siecle impose la nécessité; il retomba malgré lui dans son ancien style, en » laissant échapper de la chaleur & de l'emportement. L'*Esprit*, au contraire, fut doux, » modeste, même enjoué, toujours respectueux » pour le vénérable *Savoir*, & plus encore pour » celle qui le représentoit. »

Ajoutons à ce passage ce que l'illustre *Fénélon* disoit de *la Mothe*, *que son rang étoit réglé parmi les premiers des Modernes.*

On ne sait pourquoi M. L. de F. traite cet

Auteur d'*Hypocrite de mœurs*. S'il eſt vrai que *la Mothe* ſoit l'Auteur des Couplets qui ont occaſionné la diſgrace de *Rouſſeau*, comme il eſt vrai que *Rouſſeau* ne les a pas faits, il eſt inconteſtable que cette imputation lui convient; mais en attendant que ce myſtere ſoit débrouillé, il n'eſt pas moins vrai que M. de *la Mothe* étoit un homme qui avoit eu le talent de ſe faire beaucoup de partiſans dans la Société. Nous aimons mieux croire qu'il les devoit à ſon mérite & à ſes manieres, que d'aller chercher dans le fond de ſon cœur un vice qui déprécieroit tous ſes talens.

Au reſte, M. d'*Alembert* vient de publier, dans le Mercure, un *Eloge de M. de la Mothe*, où les talens de cet Académicien nous ont paru appréciés avec beaucoup de juſteſſe & de ſagacité. C'eſt dommage que le ſtyle du Panégyriſte ne réponde pas à la ſageſſe de ſa critique : il eſt communément froid & maniéré, par l'affectation puérile de l'Auteur à vouloir toujours donner à ſes penſées une phyſionomie fine & ſpirituelle.

MOTTEVILLE, (*Françoiſe* BERTAUD, Dame DE) née en Normandie en 1615, morte à Paris en 1689.

Elle étoit niece du fameux Poëte *Bertaud*, Evêque de Séez, & nous a laiſſé des *Mémoires* pour ſervir à l'Hiſtoire d'*Anne d'Autriche*, mere de *Louis XIV*. Preſque tous nos Hiſtoriens poſtérieurs en ont fait uſage, pour développer la

connoiſſance de certains faits dont le reſſort avoit été juſqu'alors inconnu. Madame *de Morteville* a ſurtout le talent de rendre, d'une maniere très-intéreſſante, juſqu'aux plus minces détails. L'air de ſincérité qui regne dans toute ſa narration, les ſages réflexions dont elle entremêle ſes récits, font trouver grace à ſon ſtyle quelquefois prolixe & languiſſant, mais ſimple, naturel. Elle aura toujours, ſur ceux qui ont écrit des *Mémoires*, l'avantage de n'avoir rien accordé à l'imagination ; d'avoir donné comme douteux ce dont elle ne ſe croyoit pas aſſez inſtruite, & d'avoir ſu garder de juſtes meſures entre l'indiſcrétion & la flatterie.

MOUHY, (*Charles* DE FIEUX, Chevalier DE) de l'Académie de Dijon, né à Metz en 1701, & non à Dijon, comme l'a dit l'Auteur des *Mémoires littéraires.*

Bienheureux *Scudery*, dont la fertile plume
Peut tous les mois, ſans peine, enfanter un volume.

M. de *Mouhy* a même ſurpaſſé ſon énorme modele, par le nombre de ſes Productions. En vain le Public a-t-il paru méconnoître le prix de ſa libéralité, il s'eſt toujours obſtiné dans ſes largeſſes. Et qu'a-t-il donné ? Des Romans. Et à quel âge en donnoit-il encore ? A ſoixante ans. Ce n'eſt pas que quelques-uns de ſes préſens n'aient pu être acceptés avec une eſpece de reconnoiſſance. *La payſanne parvenue, les*

Mémoires d'une Fille de qualité, les *Mémoires posthumes du Comte de* ***, les *Délices du Sentiment* peuvent se faire lire en France, sans avoir besoin d'aller chercher des Lecteurs dans les Colonies. On desireroit seulement que ces Ouvrages fussent écrits d'un style moins lâche, moins rampant; que les événemens fussent plus vraisemblables; que l'Auteur ne les eût pas amenés avec une contrainte qui les fait grimacer. Les dénouemens n'en sont point heureux, encore moins imprévus, & par-là même nullement intéressans.

M. le Chevalier de *Mouhy* n'écrit plus, ou du moins les Annonces de ses Ouvrages ne tapissent plus nos carrefours. C'est avoir pris trop tard son parti. Quiconque écrit sur des sujets d'imagination, ne doit pas attendre que l'âge vienne en refroidir & même en tarir la source; à plus forte raison, quand cette source n'a été qu'abondante, sans limpidité & sans saveur.

1. MOULIN, (*Charles* DU) Avocat au Parlement de Paris, sa patrie, né en 1500, mort dans la même ville en 1566.

Il a mis à la tête de plusieurs de ses Consultations imprimées : *Moi, qui ne cede à personne, & à qui personne ne peut rien apprendre. Ego, qui nemini cedo, & qui à nemine doceri possum.* D'après cette excessive présomption, on pourroit se dispenser de rien dire à sa louange. Il eut cependant bien des qualités propres à le

rendre célebre, ſans qu'il ſe donnât la peine de s'encenſer lui-même. Plein de ſagacité, de lumieres & de jugement, plein de connoiſſances profondes, de juſteſſe & de préciſion, il répandit le plus grand jour ſur la Juriſprudence, & ſon autorité eſt encore aujourd'hui déciſive dans le Barreau. Il ne ſeroit donc que plus eſtimable, s'il eût été plus modeſte. Les Loix civiles, qu'il connoiſſoit ſi bien, n'ont point, à la vérité, ſtatué de peine contre l'orgueil; mais celles de la Société le proſcrivent comme le poiſon du mérite, & refuſent l'eſtime à quiconque ſe couronne de ſes propres mains.

2. MOULIN, (*Pierre* DU) Miniſtre Proteſtant, né dans le Vexin François, mort à Sedan en 1658, âgé de près de 90 ans.

De tout ce qu'il a écrit contre les Catholiques, on ne conſerve que le ſouvenir odieux de ſes emportemens. Jamais Sectaire ne décria plus ſon parti, par la maniere de le défendre. Telle étoit l'aigreur de ſon caractere, que preſque tous ſes Ouvrages, aujourd'hui oubliés, ne ſont qu'un tiſſu d'injures atroces contre les Catholiques, & ſurtout contre les Moines. Il auroit dû au moins conſerver un peu plus d'égard pour ces derniers, s'il eſt vrai, comme le dit l'Auteur du *Rabelais réformé*, qu'il fut fils d'un Moine Apoſtat. Ce qui le rend encore moins excuſable d'avoir tant multiplié ſes Ouvrages polémiques, eſt de n'avoir eu ni le talent de la ſatyre, ni celui de la plaiſanterie.

Cependant il a passé toute sa vie à satyriser & à plaisanter.

Deux fils qu'il laissa, furent aussi Ministres, & écrivirent des Controverses, sans y mettre autant d'emportement que leur pere.

MOURGUES, (*Michel*) Jésuite, né en Auvergne, mort en 1713, âgé de 70 ans.

On ne doit pas oublier qu'il a rendu quelques services à nos Versificateurs, par un *Traité de la Poësie Françoise*, long-tems le plus complet & le meilleur que nous eussions. Il a joint à ses préceptes quelques exemples de sa façon, &, entre autres, un du Chant royal & de la Ballade, dont il paroît avoir bien saisi l'esprit. Parmi ses autres Ouvrages, qui sont moins connus, on doit distinguer celui qui a pour titre, *Parallele de la Morale chrétienne, avec celle des anciens Philosophes.*

MURAT, (*Henriette-Julie* DE CASTELNAU, Comtesse DE) morte en 1716, âgée de 45 ans.

Elle étoit de la Cour de Madame la Duchesse *du Maine*, & a laissé plusieurs Ouvrages qui font conjecturer qu'elle devoit en être l'ornement par les charmes de son esprit. On a réimprimé, depuis peu, un de ses Romans, intitulé, *les Lutins de Kernosi*, où l'esprit, l'imagination & les graces du style se disputent l'avantage de plaire au Lecteur. Il ne faut pas confondre ses *Contes de Fée*, recueillis en deux vol. *in*-12, avec les Productions frivoles de ce

genre ; les ſiens offrent, à travers le voile d'une agréable fiction, une morale d'autant plus piquante, qu'elle eſt appuyée ſur une connoiſſance profonde du monde, ſurtout de la Cour, & ſont écrits avec une délicateſſe & une correction qu'il eſt rare de rencontrer dans des Ouvrages plus ſérieux.

Les Chanſons & les autres Poëſies de Madame la Comteſſe de *Murat* ne ſont pas moins d'honneur à ſon eſprit. On peut en juger par ce Madrigal qu'on a mis en muſique, & qu'*Anacréon* n'eût pas déſavoué.

Faut-il être tant volage,
Ai-je dit au doux Plaiſir ?
Tu nous fuis, las ! quel dommage !
Dès qu'on a pu te ſaiſir.
Ce plaiſir tant regrettable
Me répond : Rends graces aux Dieux ;
S'ils m'avoient fait plus durable,
Ils m'auroient gardé pour eux.

Au reſte, nous avions déjà parlé de cette Muſe ſous le nom de *Caſtelnau* ; mais comme elle eſt plus connue ſous celui de *Murat*, & que d'ailleurs nous n'avions dit qu'un mot de ſes Productions, nous avons cru devoir conſacrer ce nouvel article à ſa mémoire.

MURET, (*Marc-Antoine*) Profeſſeur au Collége du Cardinal le Moine, à Paris, né à Muret, près de Limoges, en 1526, mort à Rome en 1585.

Cet Auteur a joui d'une grande réputation, & mérite d'en conserver encore dans les Colléges, aussi-bien que parmi ceux qui sont capables de juger de la bonne latinité. Il imite parfaitement le tour d'expression, le nombre & l'abondance quelquefois verbeuse de *Cicéron*, qu'il s'étoit proposé pour modele; mais il n'a ni la force, ni l'éloquence, ni la richesse des pensées de l'Orateur Romain. Ses Vers, comme sa Prose, sont marqués au coin de la bonne latinité. S'ils ne manquoient pas d'invention & souvent de naturel, ils ne seroient pas indignes de la place qu'ils occupent dans la belle édition des Poëtes Latins, donnée par *Barbou*. Ce qu'on doit le plus estimer de *Muret*, peut se réduire à ses Notes sur *Térence*, *Horace*, *Catulle*, *Cicéron*, *Tacite*, *Sallufte*, *&c*, qui fournissent de bonnes instructions.

Muret fut heureux d'entendre le Latin, si ce qu'on raconte de lui est vrai. Se trouvant dans un Hôpital entre deux Médecins qui ne le connoissoient pas plus que sa maladie, il leur entendit dire, *faciamus experimentum in anima vili*. Effrayé de la sentence, il prit aussitôt le parti se soustraire à l'expérience de ces Messieurs, & leur dit avec indignation, *vilem animam appellatis pro qua Christus mortuus est*? Puis il prit la fuite; recette plus heureuse pour lui que tous les remedes.

N

NADAL, (*Augustin*) Abbé, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, né à Poitiers, mort dans la même ville en 1741, âgé de 82 ans.

En qualité de Poëte tragique, rien de plus mince que ses talens. De quatre Tragédies qu'il a données au Théâtre, aucune n'a eu de succès solide, & n'étoit faite pour en avoir. Ce n'est pas l'intérêt qui a manqué à ses sujets ; car en choisissant *Moïse*, *Saül*, *Hérode*, *Antiochus*, il étoit difficile d'en trouver de plus connus & de plus capables d'animer le génie poëtique, si M. l'Abbé *Nadal* en eût été doué; mais le choix du sujet ne suffit pas pour faire réussir un Ouvrage, il faut encore le bien traiter.

En qualité d'Ecrivain en prose, son mérite seroit plus sensible, si les réflexions saines qu'on trouve çà & là dans ses *Traités de morale* & dans ses *Observations critiques*, n'étoient défigurées par un style tantôt guindé, tantôt rampant & diffus, trop souvent au dessous du médiocre. Aussi ne lit-on plus ses Ouvrages ; ce qu'il peut y avoir de bon a passé dans les Ecrits de quantité de nos Littérateurs qui, pour s'épargner la peine de penser, ne font pas difficulté de s'approprier les pensées d'autrui, en les habillant à leur maniere.

M. l'Abbé *Nadal* étoit lié d'amitié avec MM. *Danchet* & S. *Didier*, Citoyens estimables, mais Ecrivains très-dignes d'être associés à la médiocrité de ce Littérateur. C'est ce qui donna lieu à cette Epigramme d'un tour vraiment original, adressée à M. *Titon du Tillet*, Auteur du Parnasse en Bronze qu'on voit à la Bibliothéque du Roi.

Dépêchez-vous, Monsieur *Titon*,
Enrichissez votre Hélicon,
Et placez sur un piédestal
Danchet, *Saint-Didier* & *Nadal*;
Qu'on voye armés du même archet
Saint-Didier, *Nadal* & *Danchet*,
Et couverts du même laurier
Nadal, *Danchet* & *Saint-Didier*.

NAUDÉ, (*Gabriel*) Médecin, Bibliothécaire du Cardinal Mazarin, né à Paris en 1600, mort à Abbeville en 1653.

Il a eu la réputation d'un des plus habiles Critiques de son tems, quoiqu'il ne fût guere qu'un Erudit. Ses Ouvrages les plus connus sont des *Considérations politiques sur les coups d'Etat*, & une *Apologie des Grands Hommes faussement soupçonnés de magie*. Il s'en faut de beaucoup que le mérite de ces deux Ouvrages réponde à l'importance du titre. Le style est aussi médiocre que le fond des pensées est commun. Le dernier surtout rebute par un appareil de citations grecques & latines, qui font perdre de vue l'objet principal. On croiroit que *Naudé* a

voulu prendre *Montagne* pour modele ; mais il eſt auſſi éloigné de la tournure & des expreſſions de ce Penſeur philoſophe, que M. de *la Harpe* l'eſt de M. de *Voltaire*, dont il s'efforce vainement d'imiter la maniere & le ton. Toute la différence qui ſe trouve entre ces deux Imitateurs, eſt que le premier s'eſt efforcé de juſtifier les Grands Hommes, & que le ſecond ne cherche qu'à les décrier.

NESMOND, (*Henri* DE) Archevêque de Toulouſe, mort en 1727, ſuccéda à *Fléchier* dans l'Académie Françoiſe, & ne dut pas tout-à-fait ce choix à ſa naiſſance & à ſa dignité. On trouve, dans le Recueil de ſes *Œuvres*, quatre Sermons prononcés à l'aſſemblée des Etats de Languedoc, deux Inſtructions paſtorales, un grand nombre de Harangues qui, ſans égaler l'éloquence des Diſcours de ſon prédéceſſeur, prouvent qu'il avoit du goût & des talens pour la Littérature. Sa maniere de s'énoncer eſt ſimple, noble, ſoutenue, perſuaſive, éloignée des vains ornemens ; mais elle manque ſouvent de chaleur.

Des perſonnes qui ont vécu familierement avec lui, nous ont aſſuré qu'il avoit un talent ſingulier pour la Poëſie ; mais qu'il eut la ſageſſe de ſacrifier la gloire qu'il auroit pu acquérir ſur le Parnaſſe, à la gloire plus ſolide d'inſtruire ſes Diocéſains, conformément aux devoirs de l'Epiſcopat. Il ne faiſoit des Vers que lorſque, dans la Société, les circonſtances

les lui arrachoient pour ainsi dire. Ceux-ci furent faits pour une Dame un peu coquette, qui lui demandoit un couplet de Chanson.

Sur l'Air : DE JOCONDE.

Iris, vous comprendrez un jour
Le tort que vous vous faites :
Le mépris suit de près l'amour
Qu'inspirent les Coquettes.
Songez à vous faire estimer,
Plus qu'à vous rendre aimable :
Le faux honneur de tout charmer,
Détruit le véritable.

Nous ne les citons que parce qu'ils paroissent propres à donner une idée de sa Muse, & que la morale n'est pas indigne de la gravité de son caractere.

NEVERS, (*Philippe-Julien* MANCINI, DUC DE) Chevalier des Ordres du Roi, mort en 1707.

S'il eût fait de la Poësie son occupation, comme il en fit son amusement, il eût pu égaler nos meilleurs Poëtes. Tout le monde connoît les Vers de ce Seigneur au fameux Abbé de *Rancé*, qui avoit écrit contre M. de *Fénélon*. L'énergie du style annonce une imagination aussi vive que féconde.

Si M. le Duc de *Nevers* protégea la *Phèdre* de *Pradon* contre celle de *Racine*, ce fut moins par défaut de goût, que pour complaire à Madame *Deshoulieres*, & à quelques autres Beaux-Esprits, qui, par leurs souplesses, avoient su l'in-

téresser dans leur querelle. Il étoit d'ailleurs trop éclairé pour ne pas appercevoir l'énorme intervalle qui séparoit ces deux Poëtes, & pour ne pas sentir qu'un *Mécene* n'a pas plus le crédit de faire valoir un Auteur médiocre, que les Auteurs médiocres n'ont celui d'illustrer leurs *Mécenes*.

NEUVILLE, (*Charles* FREY DE) Jésuite, né à Vitré en Bretagne, en 1693, mort à Saint-Germain-en-Laye en 1774.

Son nom doit rappeler à tous ceux qui l'ont lu ou entendu, l'idée d'un des plus habiles Orateurs qui aient illustré la Chaire. Original dans son genre, sans exclure aucune des parties essentielles à la véritable Eloquence chrétienne, le P. de *Neuville* a réuni, dans ses *Sermons*, les différens caracteres des Hommes célebres qui l'ont précédé dans le Ministere évangélique. La profondeur des pensées, la force du raisonnement, la noblesse & la pureté du langage y vont toujours de pair avec la chaleur de l'imagination, la vivacité du sentiment & l'énergie de l'expression. Toujours fécond, toujours égal, il domine sans s'en appercevoir tous les sujets qu'il traite, & la vivacité de son pinceau rajeunit tous les objets qu'il présente. Enfin, il est le seul de tous les prédicateurs, qu'on ne puisse comparer qu'à lui-même.

Son Oraison funebre du Cardinal de *Fleury*, est un chef-d'œuvre en même tems qu'elle fut son premier essai : les critiques qu'on en a fai-

tes, n'ont ſervi qu'à en relever les véritables beautés. Celle du Maréchal de *Beliſle*, quoique le fruit d'un âge avancé, eſt marquée au coin de ſes autres Productions, c'eſt-à-dire, qu'on y retrouve cet eſprit vaſte qui ſaiſit tous les points de vue d'un ſujet, qui les approfondit avec pénétration, qui les énonce avec autant de grace que de force; cet eſprit enchanteur, qui donne une vie à tout, & une vie qui annonce toujours le Génie créateur. En un mot, le P. de *Neuville* eût été un Orateur accompli, ſans ſa fécondité, qui l'entraîne quelquefois trop loin, ſans cette envie de tout dire, qui l'engage dans des détails qu'il eût dû ſupprimer, puiſqu'ils refroidiſſent ordinairement le Lecteur. Mais ſi cette abondance eſt chez lui un défaut, elle le préſerve toujours de ces raiſonnemens ſubtils & entortillés, de ces idées bizarres & giganteſques, de ces antitheſes recherchées & puériles, de ces tours affectés, de ces expreſſions académiques, de ce ton ridiculement philoſophique, qui font l'inſipide mérite de quelques prétendus Prédicateurs de nos jours.

NEUVILLÉ, (*Didier-Pierre* Chicanneau de) Avocat au Parlement de Paris, de l'Académie de Nancy, ſa patrie, né en 1720.

On a de lui pluſieurs petits Ouvrages qui ne peuvent être ſortis que de la plume d'un Homme d'eſprit & de goût. C'eſt à cet Auteur qu'on doit un *Dictionnaire philoſophique*, qui n'a rien de commun avec ce Recueil d'impiétés qu'un

célebre Ecrivain publia, quelques années avant ſa mort, ſous le même titre. L'Ouvrage de M. *Neuville* eſt un Recueil des meilleurs morceaux de morale, répandus chez les Moraliſtes les plus eſtimés. Il y a inſéré pluſieurs Articles de ſa façon, & ce ne ſont pas les moins bons de cette ſage Collection.

NICÉRON, (*Jean-Pierre*) Barnabite, né à Paris en 1645, mort dans la même ville en 1738.

Il eſt connu par une Compilation en quarante volumes in-12, intitulée, *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Hommes illuſtres dans la République des Lettres, avec un Catalogue raiſonné de leurs Ouvrages.* Le premier défaut de cette Collection, eſt de donner le titre d'*illuſtres* à des Ecrivains qui ne l'ont jamais été, & qui ne le feront jamais, parce qu'ils ne méritent pas de l'être; le ſecond, eſt d'être écrite avec une inégalité de ſtyle, rebutante pour le Lecteur le moins difficile. Il eſt vrai qu'un Ouvrage de cette eſpece n'eſt pas fait pour être lu de ſuite; mais cette inégalité ſe trouve dans le même Article, parce que chaque Article n'eſt qu'une compilation des Jugemens de divers Journaliſtes. La vraie cauſe d'une telle bigarrure, eſt que le P. *Nicéron* employoit ſes matériaux, ſans ſe donner la peine de les digérer & de les refondre. On eſt ſurtout choqué d'y trouver un chaos perpétuel, qui n'eſt aſſujetti à aucune regle, pas même à l'ordre chronologique, pas

même à l'ordre alphabétique. Les Ecrivains nationaux & étrangers, sacrés ou profanes, Philosophes ou Théologiens, célebres ou obscurs, sont confondus pêle-mêle, & offrent un mélange qui fatigue autant qu'il est contraire à l'arrangement & à la méthode. Le peu de tems ou de soin qu'il mit à composer ce Recueil, ne lui permit pas de connoître par lui-même les Originaux; il se contenta de copier les Journalistes & les Biographes, vrai moyen de perpétuer les fautes & les erreurs.

Au reste le P. *Nicéron* aura toujours le mérite des recherches, celui du travail & de la patience. Tous les Faiseurs de *Dictionnaire historique* ne peuvent se dispenser de convenir qu'ils lui ont de grandes obligations. S'ils étoient assez ingrats pour les méconnoître, les Lecteurs instruits seroient en état de les convaincre qu'ils n'ont souvent fait que le copier.

1. NICOLE, (*Claude*) Président de l'Election de Chartres, sa patrie, né en 1600, mort en 1685; Poëte médiocre & oublié, dont on trouve cependant deux volumes de Poësies dans les Bibliothéques où l'on se pique de tout recueillir. Ces deux volumes contiennent des imitations des morceaux les plus libres d'*Ovide*, de *Martial*, d'*Horace* & de *Claudien*, & de très-bons morceaux de *Perse* & de *Juvenal*, défigurés par la foiblesse de son pinceau.

2. NICOLE, (*Pierre*) parent du précédent, né à Chartres en 1625, mort à Paris en 1695;

ſavant Théologien, habile Controverſiſte, bon Moraliſte, Critique partial.

N'eût-il que la gloire d'avoir concouru à l'Ouvrage de la *Perpétuité de la Foi* auquel il eut plus de part que M. *Arnaud*, c'en feroit aſſez pour le placer parmi les célebres Défenſeurs de la Religion Catholique. Tout eſt digne d'éloge dans cet Ouvrage, plan habilement deſſiné, diſtribution des matieres rangées avec méthode, principes établis avec clarté, raiſonnemens déduits avec juſteſſe & fortement enchaînés, ſtyle ſimple, lumineux & toujours ſoutenu.

Les *Eſſais de morale* ne lui ſont pas moins d'honneur. Ces Eſſais forment treize volumes, & il n'en eſt aucun qui n'offre d'excellentes leçons de ſageſſe & de vertu. Celui qui a pour titre, *les quatre fins de l'Homme*, peut ſurtout être regardé comme un des meilleurs Traités de morale chrétienne, c'eſt-à-dire, de vraie philoſophie. Jamais les anciens Philoſophes, encore moins ceux de notre ſiecle, n'ont rien écrit de plus ſenſé & de plus inſtructif ſur l'homme, ſur ſes devoirs, ſur ſes paſſions, ſur l'uſage qu'il doit faire des biens & des maux de la vie. Le Moraliſte armé du flambeau d'une raiſon ſaine & religieuſe, ne s'y écarte jamais de la vérité, & la fait toujours ſentir. La même exactitude ne ſe trouve pas toujours dans les conſéquences qu'il tire ſur certaines matieres qui ſont partie des autres volumes.

Sa facilité de déduire & de raiſonner pouſſe quelquefois ſes principes juſqu'à la dureté & à l'excès. De-là, le découragement dans l'ame du Lecteur. Il n'eût pas dû oublier que la morale ne ſauroit être que le réſultat des lumieres de l'eſprit & des ſentimens du cœur. Du ſeul accord de ces deux facultés peut réſulter la vraie ſageſſe & des principes de conduite également ſûrs & conſolans. Chez M. *Nicole*, au contraire, l'eſprit fait tous les frais; le cœur agit peu, ou, à proprement parler, il n'agit point du tout, ce qui eſt un défaut. C'eſt cette inaction du cœur qui donne au ſtyle de ce Moraliſte de la froideur & de la ſéchereſſe, quoiqu'il offre aſſez conſtamment de la pureté, de l'élégance & de la clarté. Auſſi l'Auteur convenoit-il lui-même qu'il n'avoit nulle diſpoſition à cette Eloquence qui ſuppoſe dans l'ame, de l'élévation, de la ſimplicité & de la chaleur. Les Eſprits géométriques, comme le ſien, ſont naturellement portés au raiſonnement, mais le raiſonnement n'eſt qu'une partie de cette raiſon perſuaſive qui doit établir, inſinuer, & faire goûter les leçons qu'on veut inculquer.

Nous ne parlons pas de ſes Notes ſur les Provinciales, ni de ſes Ecrits en faveur de Janſénius & contre les Jéſuites. Ces Productions polémiques, fruit de l'eſprit de parti qui égare le jugement & aigrit le ſtyle, tendent naturellement à l'oubli; à plus forte raiſon, quand elles ne conſiſtent que dans des diſcuſſions dé-

pourvues de juſtice, d'exactitude & d'éloquence.

3. NICOLE DE LA CROIX, (*Louis-Antoine*) né à Paris en 1704, mort dans la même ville en 1760.

On ſent aſſez généralement le prix de ſa *Géographie moderne*, pour l'inſtruction de la Jeuneſſe. Ce Livre a eu pluſieurs Editions, en France & dans les Pays étrangers. La gloire que procurent ces ſortes d'Ouvrages, eſt médiocre ; ſi elle ſe meſuroit ſur ſon utilité, le Public devroit être plus reconnoiſſant.

NICOLEAU, (*Pierre*) né à St. Pé, en Bigorre, en 1734.

Cinq ou ſix prix de Poëſies remportés dans pluſieurs Académies, & deux Diſcours, l'un ſur le Goût, l'autre ſur la Frivolité, prouvent qu'il eſt en état d'écrire également bien en Vers & en Proſe. Dans l'un & l'autre genre, il eſt naturel, précis, noble, & ſouvent élégant, qualités qui ſe rencontrent rarement aujourd'hui dans un même Ecrivain.

M. *Nicoleau* s'eſt dévoué depuis quelques années à l'éducation de la jeune Nobleſſe, & la penſion qu'il a élevée à Paris, & à laquelle il préſide lui-même, eſt une des mieux compoſées, ſoit pour le choix des Maîtres, ſoit pour celui des Eleves.

NIV**, (*N.* Duc de) Chevalier des Ordres du Roi, de l'Académie Françoiſe, &c. né en 17...

Apollon dit, dans une Epigramme de l'Anthologie :

Je chantois, *Homere* écrivoit.

On pourroit appliquer ces mêmes paroles à tout ce qui est sorti de la plume de ce Duc Littérateur. Jusqu'à présent ses Ouvrages connus se réduisent à un très-petit Volume ; mais ce Volume rassemble tout ce que le goût, la finesse & les graces ont de plus piquant. La postérité aura peine à croire que le même génie qui a brillé dans tant de négociations importantes, ait pu se pénétrer assez de tous les genres de Littérature, pour prononcer avec tant de justesse sur les meilleurs Poëtes anciens & modernes. Les *Réflexions sur le génie d'Horace, de Despréaux & de Rousseau*, sont un prodige de sagacité, comme un modele de critique. On peut les regarder comme un jugement prononcé par *Apollon* lui-même, de l'avis des Muses & des Graces. Après avoir analysé le génie du Poëte d'*Auguste*, M. le Duc de *Niv.**** prend sa lyre, & en tire des sons qu'*Horace* lui-même n'eût point désavoués ; on ne s'apperçoit pas que cet instrument ait changé de main, en passant dans les siennes. C'est dans ces morceaux que le Traducteur, si on peut se servir de ce terme, déploie les richesses de notre Poësie, & fait de vrais Originaux de ses imitations.

C'est donc un nouveau degré de gloire pour

les Héros du Parnaſſe Latin & François, d'avoir exercé les talens d'un homme dont les Ecrits ſeuls immortaliſeroient le nom, ſi ſes lumieres ſupérieures, ſes vertus ſociales ne le deſtinoient déja à l'immortalité.

Il eſt fâcheux pour *Rouſſeau* de n'avoir pu ſe concilier la plénitude d'un ſuffrage ſi propre à en impoſer à tous les Eſprits. Les *Réflexions* ne paroiſſent pas le traiter aſſez favorablement, en le mettant trop au-deſſous du Favori de *Mécene* & pour les talens & pour le cœur. Qu'il nous ſoit permis d'obſerver que *Rouſſeau*, quoique inférieur à *Horace*, à bien des égards, nous paroît lui être ſupérieur à bien d'autres, ce que le parallele ne fait pas aſſez ſentir, à notre avis. L'*Horace* François a des Odes, des Cantates, des Epîtres qui feroient honneur à celui des Romains. Il eſt vrai qu'il a composé des Epigrammes où la malignité & la licence lui font oublier les égards; mais ces ſortes de Productions ne peuvent-elles pas être regardées comme des éclipſes de la raiſon & de l'honnêteté, réparées par tant d'Ecrits poſtérieurs aux égaremens de ſa plume? Telle eſt du moins notre opinion, & M. le Duc de *Niv.**** nous la pardonnera d'autant plus volontiers, qu'il a la modeſtie d'abandonner les ſiennes au jugement de la critique, & que cette opinion tend à l'indulgence, le vrai caractere de ſa Philoſophie.

On connoît encore de cet illuſtre Académi-

cien, des Fables pleines de poëſie, de délicateſſe & de morale, qui ne ſont point imprimées, mais qui ont honoré autant qu'égayé les ſéances académiques, aſſez ſouvent dépourvues de ce double effet, quand les oracles de ſon portefeuille ſe taiſent. S'il juge à propos d'en faire préſent au Public, on y reconnoîtra *Lafontaine* avec un air de Cour qui eût rendu ſa naïveté encore plus piquante.

NOBLE, (*Euſtache* LE) Procureur-Général du Parlement de Metz, né à Troyes en 1643, mort à Paris en 1711.

Il eut le malheur de ſe voir deſtitué de ſa Charge, pour un crime de faux auquel ſes diſſipations l'avoient conduit; & la gloire des Lettres, qui d'ailleurs ne remplace jamais celle de la probité, ne le dédommage pas du tort qu'il fit par-là à ſa réputation. En liſant néanmoins ſes Ouvrages, qui ſont en très-grand nombre, on ne peut s'empêcher d'être étonné du feu, de l'imagination & de la fécondité qu'il avoit reçues de la Nature. Preſque toutes les parties des Belles-Lettres ont été de ſon reſſort; l'Hiſtoire, la Politique, la Morale, la Religion, l'Art de traduire en Vers & en Proſe, le genre romaneſque, la Comédie, la Poëſie légere, exercerent tour-à-tour ſa plume, & ſes Ouvrages eurent le plus grand débit. Depuis long-tems on ne les lit plus, parce qu'ils ſont écrits, en général, d'un ſtyle diffus,

incorrect, rampant, principes certains de chute sans retour.

Il sera bon de faire remarquer que cet Auteur, malgré la médiocrité de ses talens, avoit fait gagner plus de cent mille écus à son Libraire, & qu'il termina sa vie dans la plus affreuse pauvreté. *Sic vos non vobis mellificatis apes.*

NOLLET, (*Jean-Antoine*) Abbé, Professeur Royal de Physique au Collége de Navarre, de l'Académie des Sciences, de la Société Royale de Londres, de l'Institut de Bologne, &c. né à Pimpré, dans le Diocese de Noyon, en 1700, mort à Paris en 1770.

Comme ses Ouvrages sont plus d'un Physicien que d'un Littérateur, nous n'en jugerons point le fond; nons nous contenterons de dire qu'ils sont écrits d'un style aisé & assez clair pour instruire le commun des Lecteurs sur toutes les matieres qu'il traite. Il est un des premiers qui ait donné au Public un Cours de Physique expérimentale, en quoi il a été très-utile à ceux qui veulent étudier la Nature, plus facile à connoître par les effets que dans les causes. Tous ses Ouvrages ont un succès qui se soutient encore, & lui ont procuré l'honneur d'être choisi pour donner des leçons de Physique à feu M. le Dauphin, auxquelles le Roi & la Famille Royale assisterent plus d'une fois. M. le Dauphin avoit pour lui une affection particuliere, dont il lui donna des preuves dans une

circonſtance qu'il n'eſt pas hors de propos de rapporter, pour faire connoître tout-à-la-fois la bonté du Prince, le déſintéreſſement du Savant, & l'indifférence du commun des Grands pour les Sciences.

M. le Dauphin, qui auroit deſiré que M. l'Abbé *Nollet* ſongeât un peu plus à ſa fortune, le preſſa d'aller voir un homme en place dont la protection pouvoit lui être utile. L'Abbé *Nollet* lui fit une viſite, & lui préſenta un Exemplaire de ſes Ouvrages; celui-ci répondit froidement, en jettant les yeux ſur le titre, qu'il étoit ſenſible à ſa politeſſe, mais qu'il ne liſoit pas ces ſortes d'Ecrits. *Monſieur*, lui répondit l'Auteur, *voulez-vous permettre que je laiſſe ces Livres dans votre antichambre; il s'y trouvera peut-être des Gens d'eſprit qui les liront avec plaiſir.*

NONOTE (*Claude-Adrien*) Abbé, né à Beſançon en 1711.

On eſt diſpenſé de s'étendre ſur le mérite de ſon Livre, intitulé, les *Erreurs de M. de Voltaire.* Cet Ouvrage a eu tant d'éditions, qu'il ſeroit difficile de le confondre avec les Ouvrages médiocres, quand il ne réuniroit pas, dans un degré éminent, une profonde connoiſſance de l'Hiſtoire, une ſaine critique, la clarté & la vigueur du ſtyle, à un ton de modération & d'honnêteté qui le met bien au-deſſus de l'*Eſſai de l'Hiſtoire générale*, dont il a relevé ſupérieurement les bévues, confondu les impoſtures, & réfuté les impiétés. L'Hiſtorien

n'y

n'y a répondu que par des injures ; ce qui prouve que la raison n'eſt pas de ſon côté.

A l'excellent Livre dont nous venons de parler, M. l'Abbé *Nonote* en a fait ſuccéder un autre également eſtimable & dans ſon motif & dans la maniere dont il eſt traité ; tel eſt le *Dictionnaire anti-philoſophique*. Cet Auteur devoit s'attendre à de nouvelles injures ; elles ne lui ont pas manqué. Il paroîtra toujours étrange que la Philoſophie ne craigne pas de ſe dégrader ainſi, pour défendre les prétendues lumieres qu'elle s'obſtine à répandre, malgré le peu d'accueil qu'on leur fait, & les triſtes effets qu'elles produiſent. M. de *Voltaire*, entre autres, qui ſe glorifioit d'avoir planté l'arbre de la tolérance, ne s'eſt pas beaucoup empreſſé d'en goûter les fruits ; ſemblable en cela à ces Charlatans qui ne font jamais uſage des remedes qu'ils compoſent, & dont ils ne ceſſent de prôner l'excellence.

1. NOSTRADAMUS, (*Michel*) Docteur en Médecine, né à St. Remi, dans le Dioceſe d'Avignon, en 1503, mort en 1566.

La bizarrerie de ſon étoile l'a rendu célebre malgré lui-même, ou du moins ſans qu'il s'attendît à le devenir. Ce Médecin, que ſes malades n'occupoient pas beaucoup, s'aviſa de compoſer, dans un moment d'ennui, des Vers plus Provençaux que François, où il inſéra toutes les rêveries qui lui paſſerent par la tête. Ces Vers furent imprimés ſous le nom de *Cen-*

turies. Aussitôt le Peuple prend ce galimatias pour des prophéties. *Nostradamus*, étonné de se voir érigé en Prophete, met à profit l'ignorance publique, & lui fait présent d'un nouveau fatras qu'il donne pour des prédictions. Cet amas d'extravagances augmente sa réputation, au lieu de la diminuer. *Henri II* lui-même voulut le voir. *Nostradamus* vient, paroît à la Cour; il y est comblé d'honneurs & de bienfaits; ensuite il s'en retourne jouir, dans sa solitude, des fruits de la crédulité publique, dont il dut souvent rire en lui-même.

Cette ridicule célébrité n'est pas aujourd'hui sans exemple. Bien des *Nostradamus* modernes ne doivent leur réputation qu'à un pareil travers. Il suffit d'être hardi, entortillé, obscur, sentencieux, boursouflé, & voilà comme se font la plupart des Prophetes de nos jours. Mais cette Prédiction de *Tacite*, *suum cuique decus posteritas rependit*, aura son effet, & ces réputations fantastiques seront bientôt dissipées.

2. NOSTRADAMUS, (*Jean*) frere du précédent, n'a point fait des prophéties, mais a beaucoup mieux servi les Lettres. On a de lui une *Histoire* très-estimable & très-peu connue *des anciens Poëtes Provençaux*, appelés *Troubadours*, ou *Trouveyres*, imprimée à Lyon en 1575. Ces Vies, au nombre de soixante-seize, peuvent jetter un grand jour sur l'Histoire de notre ancienne Littérature. Un Auteur qui en écarteroit le goût du merveilleux & la bizar-

terie du ſtyle, pourroit en tirer un grand parti. Il y a apparence que M. l'Abbé de *Longchamp* profitera de cet Ouvrage pour *ſon Tableau hiſtorique des Gens de Lettres.*

NOUGARET, (*Pierre-Jean-Baptiſte*) né à la Rochelle en 1742.

La quantité de ſes petits Ouvrages en Vers & en Proſe eſt trop grande, pour qu'aucun ſoit capable de lui faire une ſolide réputation, quoiqu'ils annoncent en général de l'eſprit & de la littérature. Il eût mieux fait de ne pas voltiger ſur tant d'objets différens, & de s'attacher à un ſeul genre, pour le conduire à ſa perfection. Rien de ſi ordinaire aujourd'hui, que de voir des Auteurs nés avec des talens, les égarer par un eſſor trop prompt, ou les affoiblir par la diverſité des matieres qu'ils embraſſent. Quiconque ambitionne des ſuccès durables, doit, avant toutes choſes, nourrir ſon eſprit par de bonnes lectures, le former par la réflexion, lui donner le tems de ſe fortifier & de mûrir, & ne point s'élancer dans la carriere, avant de la bien connoître & d'être en état de la parcourir. A quoi tend la multitude des Productions? Elle ne prouve qu'une facilité foible & toujours voiſine de la ſtérilité.

M. *Nougaret* a fait des Comédies, des Paſtorales, des Hiſtoires, des Contes, des Romans, des Odes, des Héroïdes, &c.; tout cela a diſparu comme de légers éclairs qui ne laiſſent

aucune trace de leur existence. N'eût-il pas mieux valu pour sa gloire, nous le répétons, qu'il se fût borné à un seul genre, & eût employé, pour s'y former, tout le tems qu'il a perdu à composer des Brochures éphémeres ?

NOUVELLET, (*Claude Etienne*) Poëte François, mort vers l'an 1588.

Nous ne le plaçons ici que pour compléter la nomenclature de ceux qui ont cultivé la Poësie parmi nous. On a de cet Auteur un Poëme intitulé, les *Devinailles.* Il a cru donner un grand exemple de modestie, en se bornant à un titre si court, du moins a-t-il cru s'en faire un mérite, comme il le paroît par cette Epigraphe propre à servir de leçon pour les Auteurs entichés de la manie des longs titres & des frontispices fastueux.

Va, mon petit Livret, je ne charge ton front
D'un titre ambitieux, comme maints Auteurs font;
Je hais l'Architecteur qui, privé de raison,
Fait plus grand le portail que toute la maison.

NOYER, (*Anne-Marguerite* PETIT, femme de M. DU) née à Nîmes vers 1663, morte en 1720.

Avec plus de politesse & de discernement, elle eût pu tirer un parti avantageux de son esprit vif & facile, mais trop peu assujetti à la raison & au goût. Ses *Lettres*, écrites avec légereté, fourmillent d'une quantité de fausses anecdotes adoptées au hasard, ou imaginées



tout exprès pour l'amusement du Lecteur. Sa coutume étoit de débiter, sans choix, toutes les Histoires qu'elle pouvoit recueillir, & d'y ajouter des circonstances factices, afin de les rendre plus piquantes. Voilà pourquoi on ne les lit plus aujourd'hui que dans les antichambres ou aux toilettes bourgeoises. Ses *Mémoires*, écrits du même ton, ne donnent pas une grande idée de sa conduite, quoiqu'elle les ait composés pour sa justification.



O.

OLIVET, (*Joseph* THOULIER D') Abbé, de l'Académie Françoife, né à Salins en 1682, mort à Paris en 1768.

Il entendoit bien le Grec & le Latin & connoiffoit parfaitement fa Langue ; mais ceux qui le regardent comme un de nos meilleurs Traducteurs, font confifter, fans doute, l'art de traduire dans la feule fidélité à rendre le texte de l'Original. M. l'Abbé d'*Olivet* nous a toujours paru trop fcrupuleufement afservi à cette regle. Par-là, fes Traductions, quoique purement écrites, manquent fouvent d'élégance, de force & de chaleur. L'éloquence de *Démofthene* & celle de *Cicéron* pâliffent prefque toujours fous fon pinceau grammatical, & pour trop craindre de s'écarter du véritable fens des Originaux, & de la pureté du langage, il ôte en quelque forte la vie à fes Modeles.

M. le Préfident *Bouhier* qui étoit auffi un des grands Admirateurs de *Cicéron*, a eu beaucoup de part à la Traduction que M. l'Abbé d'*Olivet* a donnée des Ouvrages philofophiques de cet Orateur ; & l'on peut lui reprocher avec plus de fondement encore, les défauts que nous imputons à fon Coopérateur.

Le meilleur Ouvrage de M. l'Abbé d'*Olivet*, eft fa *Profodie Françoife*. Il eft aifé d'y recon-



noître un Grammairien habile, qui développe avec sagacité le génie & la prononciation de notre langue. Cet Ouvrage est d'une grande utilité pour les Etrangers & les Nationaux, & peut être regardé comme le principal fondement de sa réputation.

Il a été encore utile aux Lettres, par son courage à défendre les bons modeles contre la dépravation du goût; & son respect pour les chef-d'œuvres de l'antiquité, prouve que, s'il n'étoit pas capable de donner dans ses propres Ouvrages de grands exemples, il étoit très en état de sentir & de faire valoir les beautés des anciens Auteurs.

On pourroit lui reprocher d'avoir entrepris la continuation de l'Histoire de l'Académie Françoise, après un Prédécesseur tel que *Pelisson*, & d'avoir un peu trop loué, dans cet Ouvrage, des Hommes médiocres; mais on peut dire, à sa justification, qu'il n'écrivoit que pour ses Confreres, & que son caractere, ennemi de toute prétention, lui fit moins envisager sa propre gloire, que le plaisir de concourir autant qu'il le pouvoit à celle des autres.

ORIGNY, (*Pierre-Adam* D') Chevalier de St. Louis, né à Reims en 1697.

Il a publié plusieurs Ouvrages sur l'ancienne Egypte, qui annoncent la connoissance la plus étendue & la plus réfléchie de tout ce qui a rapport à cette célebre partie de l'Afrique.

L'érudition de cet Auteur n'eſt point paraſite, elle eſt inſtructive, quelquefois agréable & toujours néceſſaire. Quiconque lira, avec réflexion, ſes *Mémoires hiſtoriques & critiques, ſur les objets les plus importans du grand Empire des Egyptiens*, ſera forcé de convenir qu'il a ſu allier au mérite du ſavoir celui d'un ſtyle ſimple, concis, énergique, qualités qui lui donnent un nouveau prix.

Il y a un autre Auteur du même nom, Conſeiller en la Cour des Monnoies, né auſſi à Reims en 1736, dont nous connoiſſons quelques Poëſies fugitives, qui ſuppoſent le talent d'exprimer de petites choſes d'une maniere auſſi facile qu'agréable, & un *Dictionnaire des origines*, qui donne une idée trop ſuccincte des objets qui en font la matiere. Il exiſte un autre Ouvrage fait ſur le même plan, & portant le même titre : celui-ci, compoſé par une ſociété de Gens de Lettres, a eu beaucoup de ſuccès & mérite l'eſtime dont il jouit. Il eſt en 3 vol. in-8°. & celui M. d'*Origny*, en 6 vol. in-12.

ORLÉANS, (*Pierre-Joſeph* D') Jéſuite, né à Bourges en 1641, mort à Paris en 1698, un des Ecrivains du Siecle dernier, qui ont montré le plus de talent pour écrire l'Hiſtoire.

Avec une imagination vive & élevée, un eſprit plein de fineſſe & de pénétration, il avoit acquis, par l'étude des bons modeles, les qualités néceſſaires à un bon Ecrivain. Tout le

monde connoît son *Histoire des Révolutions d'Angleterre* ; on ne peut la lire sans éprouver le plaisir qui naît de la surprise & de l'intérêt. L'Auteur y développe, y discute, avec autant de sagacité que de justesse, tous les événemens, toutes les intrigues, toutes les manœuvres, tous les motifs, toutes les ressources, toutes les passions qui ont produit tant de vicissitudes dans cette Isle célebre, & dont le Gouvernement a fourni tant de tableaux différens. Malgré l'embarras des matieres, la narration marche toujours d'un pas égal, ou, pour mieux dire, elle a constamment & sans effort un cours noble & rapide, semblable à celui d'un fleuve, dont les eaux roulent avec autant de vîtesse que de majesté. Si l'Historien semble quelquefois s'écarter de son sujet, ce n'est que pour y répandre un jour plus lumineux, en rappelant des objets qui tendent à l'éclaircissement du sujet principal. Ses écarts sont comme les débordemens du Nil, qui répandent la fertilité dans tous les lieux où ils passent.

L'*Histoire des Révolutions d'Espagne*, quoique moins connue que la précédente, est également digne de sa plume : toujours la même élégance, la même rapidité, la même abondance ; toujours des réflexions frappantes, naturelles & sans prétention ; toujours des portraits d'un coloris brillant, qui n'ôtent rien à la ressemblance & à la vérité.

Ce qui éleve principalement le P. d'*Orléans* au dessus des Historiens ordinaires, est un discernement exquis & soutenu, qui n'admet dans ses récits que les traits capables de piquer la curiosité du Lecteur, & de la satisfaire. Un des plus grands défauts de ceux qui ont écrit l'Histoire, est de tout raconter sans aucun choix; par-là, ils surchargent la mémoire, & dégoûtent l'esprit. Il est tant de petits incidens dévoués par leur peu de valeur au silence, qu'on ne peut trop savoir de gré aux Ecrivains substantiels & judicieux, dont la plume rejette tout ce qui ne tend point à développer, à faire saisir & à constater les faits essentiels. Or, personne n'a mieux réussi que le P. d'*Orléans* dans cette partie.

On a encore de lui plusieurs autres Ouvrages historiques, tels que l'Histoire des deux Conquérans Tartares, *Chunchi* & *Chamghi*. Il n'est pas, jusqu'aux Vies particulieres, qu'il n'ait su rendre intéressantes, par une touche vive, lumineuse, délicate, & remplie d'onction. Les *Vies* des bienheureux *Louis de Gonsague*, *Stanislas Kostka*, & celle du Pere *Cotton*, seront toujours des modeles à proposer à quiconque voudra s'exercer dans ce genre de Biographie.

OSSAT, (*Arnaud* D') Cardinal, né dans le Diocese d'Auch, en 1536, de parens très-obscurs, ce que nous ne rappellons que pour faire connoître qu'il ne dut sa fortune qu'à son

mérite ; mort à Rome en 1604, où il étoit Ambassadeur.

Son élévation ne fut, en effet, que le fruit de ses talens, & ne dut rien au hasard. L'étude des intérêts des différentes Puissances de l'Europe, la connoissance qu'il avoit des Hommes en général, & du caractere de chaque Nation en particulier, le rendirent un des plus célebres Politiques de son tems. C'est ce qu'on ne peut s'empêcher de remarquer, à la lecture de ses *Lettres*, recueillies en un volume in-4°. assez bien écrites, outre cela, pour lui donner un rang parmi les Littérateurs.

1. OUDIN, (*César*) Secrétaire & Interprete des Langues étrangeres à la Cour d'*Henri IV*, mort en 1625, contribua, par des Traductions & des Grammaires, à étendre la connoissance de la Littérature & de la Langue des Italiens & des Espagnols. Ses Ouvrages sont enterrés sous ceux qu'on a faits depuis dans le même genre, sort ordinaire des Livres élémentaires, bientôt effacés par ceux qui viennent après.

Antoine Oudin, son fils, enseigna l'Italien à *Louis XIV*, & publia quelques Ouvrages sur notre Langue, qu'on pourroit lire avec fruit, si nous n'en avions pas de meilleurs.

2. OUDIN, (*François*) Jésuite, né à Vignory, en Champagne, en 1673, mort à Dijon en 1752, celui de tous les Auteurs de son nom, qui est le plus connu, & mérite le plus de l'être. Une mémoire prodigieuse, une grande

application à l'étude, beaucoup de jugement & de justesse dans l'esprit, une érudition vaste, du talent, mais trop de facilité pour la Poësie, voilà ce qui caractérise ce Littérateur. Ses Poëmes Latins, sur les Songes & sur le Feu, réunissent la beauté du style à la fécondité de l'invention. Ses Odes & ses Hymnes ne sont pas à beaucoup près comparables à ces deux Ouvrages. Il a aussi composé des *Dissertations* sur plusieurs objets d'Eloquence & de Poësie, où les Critiques sont justes & les Remarques instructives. Nous ne parlerons point de ses Ouvrages sur des matieres de Religion, que nous ne connoissons que par le titre. Nous dirons seulement qu'un Petit-maître incrédule lui proposa un jour de disputer avec lui, & qu'il s'en défendit, en disant qu'il avoit toujours évité les disputes sur les points essentiels de la Foi. *Je suis du moins bien aise*, lui repliqua le jeune homme, *de vous apprendre que je suis Athée.* Le Jésuite le regarda alors en gardant un profond silence. *Qu'ai je donc de si singulier*, lui dit le redoutable Antagoniste ? *Je regarde*, lui repartit le P. *Oudin*, *l'animal qu'on nomme Athée, & que je n'avois jamais vu.* Cette réponse fit disparoître l'animal, qui n'osa lui répliquer un mot.

P

PALAPRAT, (*Jean*) Secrétaire des Commandemens de M. de *Vendôme*, de l'Académie des Jeux Floraux, né à Toulouse en 1650, mort à Paris en 1721.

Sans la réunion de ses Ouvrages à ceux de son Ami intime, l'Abbé *Brueys*, sa réputation seroit certainement très-foible aujourd'hui. Il n'eut aucune part aux Pieces de ce dernier. La distance étoit trop grande entr'eux, pour que leurs talens marchassent de pair au même but. *Palaprat* n'avoit que de l'esprit : l'Auteur du *Grondeur* avoit du génie. L'Abbé *Brueys* ne se soucioit point de paroître Auteur des Comédies qu'il avoit faites, & refusoit de les retoucher, quand on y exigeoit des changemens ; son Ami alors y mettoit quelquefois des Préfaces ou des Prologues, & l'on a conclu delà, mal-à-propos, qu'il avoit part au fonds de l'Ouvrage.

Les Pieces qui sont uniquement de ce dernier, sont très-propres à détruire cette idée. Elles se réduisent à peu de chose, dès qu'on les sépare de celles de *Brueys*, qu'on peut regarder comme leur passe-port. *Le Concert ridicule* n'est qu'une de ces heureuses Bagatelles, qui doivent leur fortune passagere aux circonstances. *Le Ballet extravagant*, ainsi que *le Secret*

révélé, deux autres petites Comédies en un Acte chacune, n'ont pour elles que le mérite de la vivacité du style, & le naturel du dialogue, caractere principal de l'Auteur. *La Prude du tems*, Comédie en cinq Actes, la seule de toutes qui soit en Vers, n'eut aucun succès. *Palaprat* a beau assurer qu'*elle n'est pas mal versifiée*, qu'*elle est assez noblement écrite*, cela n'empêche point qu'elle ne soit mal imaginée, mal conduite, & c'en est assez pour justifier l'anatheme. Quant à ses petites Poësies, elles annoncent, comme ses Comédies, l'Homme d'esprit, né sur les bords de la Garonne, mais jamais l'Homme de génie, élevé sur les bords de l'Hipocrene, comme l'a dit un Journaliste.

PALISSOT, (*Charles* DE MONTENOY) de l'Académie de Nancy, sa patrie, né en 1730.

Quoique cet Auteur ait déshonoré sa plume par le mensonge & par les personnalités, depuis la derniere édition de notre Ouvrage; quoique par un raffinement de vanité, il nous ait fait un reproche d'avoir loué ses Ecrits, nous croyons devoir répéter le jugement que nous en avions d'abord porté, en nous réservant d'ajouter ensuite les observations que les égaremens dans lesquels il est tombé depuis, exigent de notre impartialité. Par ce moyen, nous mettrons le Lecteur à portée de juger des motifs qui ont pu déterminer M. *Palissot* à se déchaîner contre nous & contre les *Trois Sie-*

ales, dans la derniere édition de ses *Mémoires littéraires*; on démêlera sans peine le sentiment qui l'a fait agir. Voici donc en quels termes nous nous étions exprimés à son égard.

Il a eu beaucoup d'Adversaires, & il devoit s'y attendre. Ce n'est pas aussi sur leurs déclamations qu'il convient de juger de son mérite. Il est certain qu'on ne peut trop louer son courage à fronder le ridicule philosophique, & à s'opposer à l'empire du mauvais goût. Il est certain encore que ses Adversaires n'ont jamais pu lui contester le mérite des talens: il faudroit être bien injuste ou bien aveugle, pour ne pas convenir, après la lecture de ses Ouvrages, que peu d'Auteurs parmi nous ont l'esprit aussi vigoureux, le goût aussi sûr, & le style aussi piquant.

Lorsqu'il donna, en 1760, sa Comédie des *Philosophes*, il se vit accablé de tout ce que les persécutions littéraires peuvent avoir de plus amer & de plus odieux. Le succès de cette Piece étoit en effet très-propre à soulever contre lui les superbes individus de la Cabale qu'elle démasquoit. Si le plan des *Philosophes* ressemble un peu trop à celui des *Femmes Savantes*, pour laisser à l'Auteur la gloire de l'invention, il a du moins su se procurer celle qui doit être le prix du ton de la bonne Comédie, d'une versification heureuse, énergique & facile.

On lui a reproché de n'avoir pas été assez réservé dans ses Caracteres, d'avoir trop copié

ses Originaux, & d'avoir fourni matiere à plusieurs applications malignes. C'est à ceux qui connoissent les droits de la Muse comique, à décider s'il a outre-passé les bornes prescrites : nous nous contenterons de dire qu'il nous semble, au contraire, n'avoir pas tiré un assez grand parti de son sujet. Certains traits de cette Comédie auroient pu être mieux développés ; d'autres ne sont qu'effleurés, & il lui en a échappé plusieurs, qui auroient pu la rendre encore plus piquante. Le genre de travers qu'il s'est efforcé de proscrire, lui offroit une moisson assez abondante, pour le dispenser de désigner chaque individu. Que seroit-ce, si aujourd'hui, en marchant sur les traces de M. *Palissot*, on entreprenoit de fronder sur la Scene cette variété de ridicules, si fort multipliés depuis la représentation de sa Piece qui en a fait éclore de nouveaux ? Tel incident, telle absurdité, telle intrigue, telle contradiction, telle extravagance seroit plus que suffisante pour exercer, lasser même une plume comique. On peut du moins espérer que ces traits ne seront pas perdus pour d'autres. Peut-être la Nation, revenue de son premier enthousiasme, verra-t-elle tout-à-coup s'élever au milieu d'elle un nouvel *Aristophane*, ou un nouveau *Lucien* qui achevera de lui ouvrir les yeux, & de la guérir d'une contagion, dont les effets ont passé rapidement du burlesque au tragique.

M. *Palissot* a essayé de donner une suite à

ſa Comédie des *Philoſophes*, en compoſant l'*Homme dangereux*. Cette Piece n'a point été repréſentée. Quelques Gens de Lettres, ſans doute intéreſſés à ce qu'elle ne fût point jouée, ont cru devoir lui oppoſer l'autorité, au défaut du talent, arme plus convenable cependant à des Génies qui rougiroient de ſubſiſter autrement que par eux-mêmes. L'impreſſion a dédommagé de la repréſentation, & c'eſt toujours beaucoup d'être à portée de juger, à la lecture, que cette nouvelle Comédie a des traits encore ſupérieurs à celle des *Philoſophes*.

Il ne manque, au Poëme de la *Dunciade*, du même Auteur, qu'un peu de gaieté, pour être un chef-d'œuvre d'eſprit & de poëſie, trop d'âcreté dans la Satyre, en émouſſe le ſel & l'agrément. A cela près, ce Poëme offre aſſez fréquemment des morceaux, dont l'Auteur du *Lutrin* ſe feroit fait honneur.

La Proſe de M. *Paliſſot* n'eſt point inférieure à ſes Vers. Ses *petites Lettres ſur de grands Philoſophes*, ſes *Lettres de M. de Voltaire*, *ſes Mémoires littéraires* ſurtout, ſont d'une tournure, d'une vivacité, d'une raiſon, qui le placent, avec diſtinction, parmi ceux qui ont le vrai talent d'écrire. Nous regrettons plus que perſonne, qu'il n'ait pas donné à ce dernier Ouvrage toute l'étendue dont il étoit ſuſceptible. Quoique le nôtre fût commencé long-tems avant que le ſien parût, nous nous fuſſions diſpenſés volontiers de le mettre au jour. Le ſeul défaut

qu'on puisse reprocher à ces *Mémoires*, (nous n'entendons parler que de la premiere édition) est une partialité qui nuit à l'autorité des jugemens, d'ailleurs justes pour la plupart. Ce n'est pas assez que la Critique soit exacte, saine, lumineuse, il faut éviter un air de délectation qui prévient contre l'Auteur, & amuse plus qu'il ne persuade.

Si on pardonne ce défaut en faveur des circonstances & des motifs, qui non-seulement le justifient, mais en font un mérite, on pourra dire que cet Ecrivain a rendu de vrais services aux Lettres, en frondant avec vigueur les usurpations qui les dégradent. Il ne se borne pas à faire sentir les travers qu'il attaque : le plus souvent il a l'attention de rappeler aux regles qu'il faut suivre, & ses décisions ont l'avantage d'être appuyées sur les bons principes. Par ce moyen, il foudroie l'amour-propre des Ecrivains arbitraires, & ouvre une carriere sûre aux vrais talens. * Heureux si, dans les divers assauts qu'il a livré à la Philosophie & au mauvais goût, il eût su se garantir des travers qu'il a combattus, & se fût contenu dans les bornes que prescrivent la justice & l'honnêteté! Mais, tourmenté par un amour-propre excessif, inquiet & jaloux, il s'est malheureuse-

* Tel est le jugement que nous avions porté des Ouvrages de M. *Palissot*, avant qu'il publiât la Collection de ses Œuvres en six vol. in-8.



ment plus occupé de lui-même que du Public ; & se mettant au dessus de toutes les bienséances, pour jouir de sa philautie, il s'est tout-à-fait livré à son caractere. De-là ces contradictions impardonnables, ces invectives grossieres, cet égoïsme révoltant, cette mauvaise foi manifeste, ces injustices criantes, consignées dans la derniere édition de ses Œuvres, qui ont avili sa plume, décrédité ses jugemens, &... Le moyen d'estimer, en effet, un Auteur qui s'estime assez peu lui-même pour écrire indifféremment le pour & le contre ; qui n'est ni pour *Baal*, ni pour le Dieu d'Israël ; qui combat les Philosophes, & qui se déchaîne avec fureur contre leurs Adversaires ; qui proscrit les Drames, & fait le panégyrique des Dramaturges, qui s'érige en vengeur de la Religion & des mœurs, & qui loue la Pucelle & fait l'apologie des Romans de *Crébillon* ; un Auteur qui s'éleve contre le charlatanisme philosophique, & qui ne cesse de parler de lui-même, & qui se loue tantôt sous le masque d'Editeur, & tantôt à visage découvert, & qui recueille & qui fait religieusement imprimer tous les Vers, tous les petits Billets où l'on dit quelque bien de lui ; un Auteur enfin qui mendie bassement des éloges, & qui se déchaîne ensuite contre ceux qui l'ont le plus loué, croyant, par cette odieuse manœuvre, donner du poids à la louange, & persuader qu'il ne l'a point sollicitée !

Pourrions-nous, après cela, nous offenser

des injures, & des fauffetés que ce *Narciffe* littéraire a accumulées contre nous dans la derniere Collection de fes Œuvres ? Ne devons-nous pas lui pardonner de nous prodiguer les ingénieufes épithetes d'*ignorant* & de *fot*; de trouver notre ftyle *pitoyable*; de foutenir que les *Trois Siecles*, dont voici la quatrieme édition, ne font *qu'une miférable compilation tombée dans un mépris dont elle ne fe relevera jamais ?* Nous pouvons lui pardonner encore, fans qu'il nous en coûte le moindre effort, d'affurer, avec fa modeftie & fa bonne foi reconnues, que nous n'avons compofé notre Livre que d'après fes *Mémoires littéraires*, *que nous avons*, ajoute-t-il, *prefque toujours pillés dans ce que nous avons dit d'un peu raifonnable*, parce que ceux qui connoiffent l'un & l'autre Ouvrage favent combien les jugemens en font différens. Si nous avions férieufement à nous défendre de cette imputation, il nous feroit facile de prouver que les *Trois Siecles* étoient prefque achevés, quand fes *Mémoires* parurent; nous ferions obferver qu'un feul volume de la premiere édition des *Trois Siecles* en auroit fait deux plus gros que ne l'étoient alors fes Mémoires; nous défierions enfin M. *Paliffot* de pouvoir citer une feule phrafe des *Trois Siecles* pillée dans fes *Mémoires*.

Pour donner une idée complete de la bonne foi de cet Ecrivain, nous ne devons pas laiffer ignorer qu'il fait entendre à fes Lecteurs que c'eft contre fon gré que nous avons loué fes

Ouvrages, tandis que son déchaînement contre nous vient de ce que nous ne lui avons pas accordé autant d'éloges qu'il en desiroit. *L'injure qu'il nous a faite en nous louant*, dit-il, après nous avoir taxé de l'avoir pillé, *n'est pas une satisfaction proportionnée au délit.* Comment peut-on tromper si effrontément le Public, & se mentir ainsi à soi-même!... Nous ne dirons pas que, long-tems avant la publication des *Trois Siecles*, M. *Palissot* avoit lu & relu l'article qui lui étoit destiné, & qu'il nous en remercia, en nous faisant toutefois observer que nous avions tort de ne pas trouver de la gaieté dans son Poëme de la *Dunciade*; nous ne citerons pas non plus d'autres faits qui prouvent que ce n'est point malgré lui que nous avons loué ses Productions, parce que le témoin de ces faits est un Homme de Lettres d'Italie qui n'habite plus en France; mais nous citerons la lettre que nous écrivit M. *Palissot*, pour nous accuser la réception des *Trois Siecles* que nous lui avions envoyés au moment de leur publication.

» Je n'ai reçu qu'avant-hier, Monsieur, les » trois volumes que vous avez bien voulu » m'envoyer. J'en ai déjà parcouru plusieurs ar- » ticles, & le peu que j'en ai lu m'a donné le » plus grand empressement de voir la suite. » J'ai fait même quelques observations qui vous » prouveront l'intérêt que je prends à la répu- » tation que vous méritez.... Vous seriez très- » aimable s'il vous prenoit fantaisie de venir

» passer quelques momens dans ma retraite » avec *M. Vespasiano*, (c'est l'Italien dont nous » avons parlé) que je vous prie d'embrasser » pour moi de tout mon cœur. Je tâcherois de » vous procurer quelque plaisir du même genre » que celui dont vous venez de me régaler ». Cette lettre que nous conservons comme un témoignage subsistant de la loyauté de M. *Palissot*, finit par ces mots : » Soyez persuadé de ma re» connoissance, de mon estime & du très-sin» cere attachement avec lequel j'ai l'honneur » d'être, &c. Argenteuil, ce jeudi 26 Octobre 1772. »

Et puis allez, trop crédules Lecteurs,
Juger, par leurs Ecrits, de l'ame des Auteurs.

PALLU, (*Martin*) Jésuite, né en 1661, mort à Paris en 1742.

On chercheroit en vain dans ses *Sermons*, cette éloquence vive & pénétrante qui captive l'esprit & subjugue le cœur; mais ces heureuses qualités, qui ne sont pas données à tous les Orateurs, sont remplacées par une simplicité noble, un ton de douceur & d'onction, qui met ses Discours bien au dessus des fades déclamations & de la composition apprêtée de la plupart de nos Prédicateurs modernes. Leur mérite principal consiste dans une sage application de l'Ecriture & des Peres, toujours cités à propos.

PANARD, (*Charles-François*) né à Couville



près de Chartres en 1690, mort à Paris en 1765.

Il eſt regardé, avec raiſon, comme le *La-fontaine* du Vaudeville. Tous ſes Ouvrages, en effet, reſpirent une délicateſſe & une naïveté qui le rapprochent beaucoup du génie de notre *Eſope* François. Ses Couplets joignent au mérite de l'agrément, celui d'une critique de nos mœurs, auſſi juſte qu'ingénieuſe. Dans tous ſes Opéra comiques, il a ſu ſe garantir de la contagion du Bel-eſprit, répandue aujourd'hui juſques dans les Chanſons, qui, pour être bonnes, ne doivent être le fruit que de l'imagination & de la gaieté. Le pinceau de M. *Panard* eſt preſque toujours négligé, mais piquant. Sans aucune apparence de prétention, le Poëte ſait plaire, & ſes leçons n'ont rien de cette philoſophie fade & baroque qui oſe ſe montrer dans les Opéra comiques, & finira par en dégoûter. On peut juger de ſa maniere, par ces moreaux tirés d'une de ſes Comédies, intitulée, *l'Impromptu des Acteurs.*

Non, l'on ne vit jamais l'orgueil & l'inſolence
Régner autant que dans ces jours.
La Bourgeoiſe, à préſent, n'eſt plus reconnoiſſable;
On la voit magnifique, aux Spectacles, aux Cours;
La Coquette ſoutient un train conſidérable,
Et le moindre Commis arbore le velours.
Rien ne diſtingue un homme de naiſſance;
Tout le monde ſe donne un air de qualité.
Une actrice ſe croit fille de conſéquence;
L'Acteur ſe perd par ſa fatuité.

ſont remplis de traits auſſi agréables, & qui naiſſent également du fond du ſujet. C'eſt ainſi qu'un Auteur doit attaquer le ridicule, & qu'il travaille plus utilement à la réforme des travers de ſa Nation, en les frondant par une ſatyre fine, que ces Poëtes mornes & langoureux, qui ne ſavent étaler que des ſentimens outrés & un faux pathétique, incapable de produire aucun effet.

Le quatrieme volume des Œuvres de M. *Panard* offre une Collection agréable de petites Poëſies, où l'eſprit & le ſentiment brillent ſans affectation. L'heureux naturel y embellit tout, & ſans ce naturel on doit renoncer à ces ſortes de Productions.

PAPILLON, (*Philibert*) Docteur de Sorbonne, né à Dijon en 1666, mort dans la même ville en 1738; un de ces Savans, ou plutôt de ces Erudits, qui à force de patience & de ſoins, viennent à bout de ſe faire une réputation dans la Littérature. On a de celui-ci une *Bibliothéque des Auteurs de Bourgogne*, en deux volumes *in-folio*, qui, quoique fort vantée, nous a toujours paru un des plus mauvais Ouvrages de ce genre. Ce ne ſont que des noms obſcurs, des titres d'Ouvrages dont on n'a jamais entendu parler, des dates & d'autres choſes ſemblables, qui, ne ſuppoſent que des recherches inutiles pour les trois quarts. De tous les Auteurs dont il eſt parlé dans cette Collection, à peine douze ſont connus dans la République

des Lettres ; & les Mémoires qui regardent la vie de tous ces Auteurs ignorés, sont écrits d'un style si bas & si rampant, qu'on n'en peut soutenir la lecture.

PAPIN, (*Isaac*) né à Blois en 1657, mort à Paris en 1709.

On se souvient de ses démêlés avec le Ministre *Jurieu*, mais on ne lit plus les Ecrits que ces démêlés ont fait naître. Il étoit Protestant alors. Ayant abjuré depuis son erreur entre les mains de *Bossuet*, il consacra sa plume à la défense de la Religion Catholique, & laissa plusieurs Ouvrages qu'on a recueillis en 3 vol. in-12. Son *Traité du Tolérantisme* est surtout solidement écrit. C'est-là qu'il faut apprendre à penser & à parler comme il convient sur la tolérance. Un Auteur qui en avoit eu besoin autrefois est plus croyable que personne sur les sentimens que la Religion, l'humanité, & la politique, prescrivent à l'égard des Disciples. Les Théologiens ne font pas moins de cas d'un autre Traité de *Papin*, intitulé, *la Foi réduite à ses justes bornes.*

PAPIRE MASSON, (*Jean*) né dans le Forez, en 1544, mort à Paris en 1611.

Autrefois estimé, on ne lit plus ses Ouvrages, qui, pour la plupart, sont écrits en Latin. La cause de cet oubli vient naturellement de ce que les sujets qu'ils traitent, ont été remaniés depuis par des Ecrivains plus habiles. En fait d'Ouvrages d'érudition & de Recherches, il

eſt aſſez ordinaire que les derniers venus faſſent oublier leurs prédéceſſeurs, quand ceux-ci ne ſont pas du premier mérite. Voici le titre des Productions de *Papire Maſſon* : *Annalium libri IV.*—*Vita Joannis Calvini.*—*Notitia Epiſcoporum Galliæ.*—Une Hiſtoire des Papes, ſous ce titre aſſez ſingulier, *de Epiſcopis Urbis.*

On a encore de cet Auteur des Eloges de quelques Hommes illuſtres, le tout écrit en Latin, farci de grands mots, & aſſez dépourvu de ſens.

PARFAIT, (*François*) né à Paris en 1698, mort in 1753.

On lui doit une *Hiſtoire générale du Théâtre François*, en 17 volumes, Production d'un travail énorme, mais ſans goût, ſans méthode, & d'un ſtyle plus que négligé. L'Auteur y a joint un *Dictionnaire des Théâtres*, en 6 volumes, qui avec les mêmes défauts, fourmille d'inexactitudes.

PASCAL, (*Blaiſe*) né à Clermont en Auvergne en 1623, mort à Paris en 1662, Génie qui a ſu allier l'énergie des penſées avec l'élégance & la pureté du langage, ce qui le place, ſans contredit, parmi les meilleurs Ecrivains du Siecle de *Louis XIV.*

Ce n'eſt pas pour avoir appris les Mathémaques ſans Maître, qu'on doit le regarder comme un homme extraordinaire : le P. *Magnan*, M. *Parent*, M. *Sauveur*, pluſieurs autres, & de nos jours un ſimple Berger, ont rendu ce phéno-

mene moins étonnant. Sa plus grande célébrité vient de sa maniere de penser & d'écrire. Les *Lettres provinciales* seront toujours regardées comme un des chef-d'œuvres de notre langue. Tous les genres d'éloquence y sont employés tour à tour. La force, la vivacité, la chaleur, la plaisanterie, le raisonnement, y jettent une variété & un intérêt qui soutient l'attention du Lecteur, malgré la longueur & la fréquence des citations. La quatorzieme, surtout, peut le disputer à ce que l'antiquité a le plus admiré en fait d'éloquence. » Il est vrai, devons-nous ajouter par un esprit d'impartialité, avec l'Auteur du *Siecle de Louis XIV*, » il est vrai, » que tout le Livre portoit sur un fondement » faux. On attribuoit adroitement, à toute la » Société, des opinions extravagantes de quel- » ques Jésuites Espagnols & Flamands. On les » auroit déterrées aussi-bien chez les Casuistes » Dominicains & Franciscains ; mais c'étoit aux » seuls Jésuites qu'on en vouloit. On tâchoit, » dans ces Lettres de prouver qu'ils avoient » un dessein formé de corrompre les hommes, » dessein qu'aucune Société n'a jamais eu, & » ne peut avoir. »

Le même Ecrivain n'a pas été aussi judicieux à l'égard des *Pensées de Pascal* sur la Religion. Pouvoit-il oublier que ces pensées ne sont que des éruptions intermittentes d'un esprit accoutumé à réfléchir profondément, & auxquelles les infirmités continuelles de l'Auteur n'ont pas

permis de donner de la liaison & de la suite, comme il en avoit l'intention ? Malgré le peu d'ordre qui y regne, il est impossible de n'y pas reconnoître une sublimité, une profondeur, une force & une vérité qui éclairent, saisissent, enlevent le Lecteur. La Critique du Philosophe n'a ainsi servi qu'à faire sentir la supériorité du Génie qu'il vouloit ravaler. La Philosophie ne cessera-t-elle jamais de travailler à sa honte, en s'obstinant, par une pitoyable mal-adresse, à décrier tant d'hommes supérieurs qui ont écrit en faveur de la Religion ? L'impiété seroit-elle plus excusable & mieux fondée, quand il seroit vrai que les Défenseurs du Christianisme se sont trompés quelquefois ? Tout au plus on peut reprocher aux *Pensées de Pascal*, de trop se ressentir du caractere caustique & de la mélancolie habituelle de leur Auteur. Peintre vigoureux & facile, son coloris, il est vrai, est sec & rembruni ; mais ce défaut n'empêche pas qu'il ne l'emporte de beaucoup sur le commun des Moralistes, & ne s'éleve même au rang des plus éloquens & des plus substantiels. Ses pensées, nous le répétons, étonnent l'imagination & remuent le cœur. Il est impossible de renfermer en moins de mots plus de raison, plus de cette éloquence qui naît du sentiment vif des objets. *Bayle* avoit raison de dire que les lumierer & une conduite semblables à celles de *Pascal, mortifient plus les Libertins, que si on leur lâchoit une douzaine de Missionnaires*. Dans un au-

tre endroit, il ajoute *: ils ne pourront plus dire qu'il n'y a que de petits esprits qui aient de la piété; car on leur en fait voir de la mieux poussée dans un des plus grands Géometres, des plus subtils Métaphysiciens, & des plus pénétrans esprits qui aient jamais été au monde.* Si cette réflexion n'est pas bien écrite, elle est au moins très-concluante.

PASQUIER, (*Etienne*) d'abord Avocat, puis Conseiller au Parlement de Paris, ensuite Avocat-Général de la Chambre des Comptes, né à Paris en 1528, mort dans la même ville en 1615.

Son Ouvrage intitulé, en mauvais François, *Recherches de la France*, &c. est rempli de morceaux assez curieux. On y trouve des remarques, des éclaircissemens, des dissertations sur divers sujets de l'Antiquité, principalement sur ce qui concerne la France; mais *Pasquier* y avance quelquefois des faits hasardés, & des Anecdotes fausses. Il avoit l'esprit libre, l'imagination bizarre, & tout ce qu'il a composé participe de ces deux travers. Ses Poësies Latines sont communément bonnes; mais ses Vers François ne valent absolument rien, quoiqu'ils aient été loués par la plus grande partie des Rimeurs de son tems. Pour marquer son désintéressement, il se fit peindre, sans mains, avec le Quatrain suivant.

Ici je suis sans mains, vous demandez pourquoi!
Avocats, c'est pour vous apprendre
Que nul n'observe mieux que moi
La Loi qui des Cliens nous défend de ne rien prendre.

Pasquier laissa trois enfans, qui écrivirent

tous trois, pour le venger des critiques du P. *Garasse*, en lui répondant sur un ton qui ne valoit pas mieux que celui de ce burlesque adversaire.

PASSERA, (*Jean*) Professeur d'éloquence au Collége Royal, à Paris, né à Troyes en Champagne en 1534, mort à Paris en 1602.

Le nom de cet auteur se soutient encore sur les débris de sa réputation, pour avoir cultivé les Lettres, dans un tems où elles étoient encore plongées dans la barbarie. Son zele ne contribua pas peu à en faire naître le goût parmi ses Contemporains, qui venoient de toute part l'entendre expliquer les Auteurs Grecs & Latins. A juger du caractere de son esprit par ses Ouvrages, il l'avoit délicat, orné, facile & fort gai. C'étoit une espece de *Rabelais*, sans avoir le même génie pour la plaisanterie; son ame seule étoit d'une trempe semblable à celle du Curé de Meudon. Ses Poësies Françoises fourmillent de Latinismes, & n'ont de mérite que celui de la naïveté bien au dessous de celle de *Marot* qu'il avoit voulu aussi imiter. Ses Vers Latins sont moins mauvais, & on ne fait cas que de ses Epigrammes. On lit cependant encore avec une sorte de plaisir ses Harangues Latines, dans lesquelles on remarque un style épigrammatique qu'on lui pardonne en faveur de la finesse des pensées & de la pureté de sa diction. Le meilleur de tous ses Ouvrages est un Commentaire sur *Catulle*, *Tibulle* & *Properce*.

Passera composa lui-même son Epitaphe qui finit ainsi.

Amis, de mauvais Vers ne chargez pas ma tombe.

PATIN, (*Guy*) Professeur de Médecine au Collége Royal de Paris, né dans le Beauvoisis en 1601, mort en 1672.

Nous n'apprécierons pas ses Ouvrages de Médecine qui ne sont pas de notre objet. Ses *Lettres* sont la source de sa célébrité. Le style en est agréable, mais satyrique; les Anecdotes dont elles fourmillent, sont intéressantes, mais le plus souvent inexactes. Son caractere facétieux & cynique tenoit beaucoup de celui de *Rabelais*. Quelquefois il échappoit à *Guy-Patin* des traits de vérité sur la science qu'il professoit. » Je le dis à la confusion de mon Art, écrivoit-il à un de ses amis, si les Médecins n'étoient payés que du bien qu'ils font, eux-mêmes n'en gagneroient pas tant. Mais nous profitons de l'entêtement des femmes, de la foiblesse des hommes malades, de la crédulité de tout le monde. »

PATRIS, (*Pierre*) né à Caen en 1585, mort à Paris en 1672.

Sans sa petite Piece, connue de tout le monde, quoique médiocre,

Je songeois cette nuit que de mal consumé, &c.

on sauroit à peine qu'il ait existé. Il faut feuilleter les Recueils obscurs pour y trouver quel-

ques autres Ouvrages de ſa façon dignes tout au plus de figurer dans les Collections oubliées.

PATRU, (*Olivier*) Avocat au Parlement de Paris, de l'Académie Françoiſe, né à Paris en 1604, mort dans la même ville en 1681.

Pourquoi cet Auteur, qui a joui d'une ſi grande réputation pendant ſa vie ; que *Vaugelas* conſultoit comme l'oracle de la Langue Françoiſe ; à qui *Deſpréaux* & *Racine* s'empreſſoient de lire leurs Ouvrages comme à un Juge plein de lumieres & de goût ; pour qui l'Académie avoit une déférence qui tenoit du reſpect ; qu'on regardoit, au Barreau, comme un des Orateurs les plus éloquens ; pourquoi eſt-il aujourd'hui totalement oublié ? La raiſon en eſt facile à trouver ; c'eſt que la Poſtérité ne juge jamais d'un Auteur ſur les éloges de ſes Contemporains & de ſes amis ; elle le cite en perſonne devant ſon Tribunal, & ſes Productions ne peuvent ſe ſoutenir à ſes yeux que par leur propre mérite. Si un Littérateur pouvoit ſe rendre juſtice à lui-même, M. *Patru* auroit dû s'attendre à ce changement de fortune. Ses Ouvrages, preſque tous au deſſous du médiocre, ont eu le ſort qu'ils méritoient ; leur foibleſſe n'a pu ſoutenir l'analyſe du tems, qui dévore tout ce qui n'eſt pas marqué au coin du génie.

Il importe peu aux ſiecles ſuivans qu'un Auteur ait connu parfaitement ſa langue, qu'il l'ait parlée purement & avec facilité, qu'il ait

eu du goût & des connoiſſances, que les grands Poëtes de ſon tems l'aient célébré : s'il n'a laiſſé des Ecrits qui le rendent digne de ſe ſurvivre à lui-même, on le met bientôt au rang des Auteurs oubliés. D'ailleurs, il eſt certains talens dont l'éclat ne ſauroit être que paſſager. Tels étoient ceux de M. *Patru.* Malgré la pureté du langage, qui conſtitue le mérite de ſes *Plaidoyers* & de ſes *Lettres*, faute de cette chaleur & de cette raiſon qui donnent la vie aux Ecrits, on ne s'empreſſe plus de les lire, & ſon nom ſeul eſt reſté dans notre ſouvenir.

Le ſort que M. *Patru* a éprouvé, eſt l'image de celui qui eſt réſervé à pluſieurs Ecrivains de nos jours, dont la renommée n'eſt que le fruit des préventions d'une infinité d'eſprits incapables de juger & d'eſtimer autrement que ſur parole. Combien d'Auteurs médiocres, célébrés comme de Grands Hommes, ne ſont-ils pas déjà appréciés à leur juſte valeur ? On peut en impoſer au Public ; mais l'illuſion n'a qu'un tems. Le jugement des Connoiſſeurs prévaut à la longue, & entraîne néceſſairement celui de la multitude. On s'apperçoit déjà, par exemple, que le Public de la Capitale, plus à portée de profiter des lumieres de quelques bons eſprits incapables de céder au torrent, eſt beaucoup revenu & revient tous les jours ſur certaines réputations que le manége avoit établies. Pluſieurs Ecrivains, déifiés par le préjugé ou l'eſprit de parti, commencent à voir diminuer

leur culte, & à retomber sur terre, du haut du piédestal sur lequel on les avoit élevés. On commence à connoître que quelques traits de morale & de littérature, dont les uns sont communs & les autres hasardés; que des pensées & des réflexions détachées, que des lambeaux de traduction secs & froids; qu'un style plus imposant & plus maniéré, que solide & vigoureux; que des essais sans dessin, sans méthode, sans profondeur, sans vues, sont de foibles titres pour une célébrité durable. L'aptitude à résoudre un probleme, n'est pas non plus capable de soutenir la réputation de Grand Homme, facile à se procurer, quand, avec quelque mérite, on a l'adresse d'intéresser l'amour-propre des autres au succès du sien. Ce n'est pas en qualité de Géometre que *Pascal* est regardé comme un Génie dont le nom se soutient avec gloire dans la Postérité: tant d'autres, plus habiles que lui * en ce genre, n'ont pas le même avantage! C'est pour nous avoir laissé des Lettres qui sont un chef-d'œuvre d'éloquence; pour avoir enrichi l'esprit humain de pensées profondes, fortes & sublimes, pour avoir lancé, dans cinq ou six traits de plume, plus de lumiere & de génie qu'on n'en trouve dans tout ce qui paroît accumulé avec tant d'effort dans des volumes de *Mélanges de Littérature*, *d'Histoire* & *de Philosophie*.

* Tels que MM. *Clairaut*, *Euler*, *Fontaine*, &c.

Il ne sera pas inutile de remarquer que M. *Patru* est le premier qui ait donné l'exemple à l'Académie Françoise de composer des Discours de remercîment. Il se crut si honoré du choix qu'on avoit fait de lui, que, le jour de sa réception, il en témoigna sa reconnoissance à ses nouveaux Confreres. Ce témoignage leur plut si fort, qu'ils ordonnerent qu'à l'avenir tous les Récipiendaires feroient aussi un Discours de remercîment.

On peut ajouter encore cette anecdote qui fait honneur au jugement & à la fermeté de M. *Patru*. Après la mort de l'Académicien *Conrart*, un grand Seigneur ignorant sollicita sa place. On penchoit à l'admettre, quand cet Apologue de M. *Patru* fit revenir les esprits sur un pareil choix : *Un ancien Grec avoit une lyre admirable à laquelle se rompit une corde ; au lieu d'en remettre une de boyau, il en voulut une d'argent, & la lyre n'eut plus d'harmonie.*

PATU, (*Claude-Pierre*) né à Paris en 1726, mort en 1757.

Ceux qui l'ont connu particulierement assurent que les Lettres ont fait une grande perte, par sa mort prématurée ; ceux qui ont lu sa Traduction, intitulée, *Choix de petites Pieces du Théâtre Anglois*, doivent au moins convenir qu'il savoit écrire avec naturel, élégance & facilité.

Il a fait, en société avec M. *Portelance*, une petite Comédie en Vers, intitulée, *les Adieux de*

Coût, qui a eu des succès, & en promettoit de plus grands au talent de l'Auteur, s'il eût pu continuer cette carriere.

PAVILLON, (*Etienne*) de l'Académie Françoise & de celle des Inscriptions & belles-Lettres, né à Paris en 1632, mort dans la même ville en 1705.

Après l'Abbé de *Chaulieu*, il est un de ceux qui ont le mieux réussi dans ce qu'on appelle Poësies fugitives, ou Vers de Société. Le naturel, la délicatesse, une galanterie éloignée de toute fadeur, une facilité étonnante à s'exprimer avec autant de grace que de justesse, un ton de morale qui n'est point recherché, le mettent au dessus de la plupart des Beaux-Esprits de son tems & de ceux de notre siecle qui se sont exercés dans le même genre. On a eu raison de dire de *Pavillon* ce qu'on ne peut dire d'aucun d'eux :

Rival ingénieux d'*Ovide*
S'il vouloit fléchir une *Iris*,
Les Graces dictoient ses Ecrits;
Et l'Amour lui servoit de guide.
La Sagesse bientôt fut bannir de son cœur
Les vains amusemens de l'amoureuse ardeur.

Par une adresse sans égale,
Il prit soin de former les mœurs,
En cachant, sous l'appas de ses Vers enchanteurs,
Les traits d'une austere morale.

PAULIAN, (*Amé-Henri*) Jésuite, né à Nîmes en 1722.

Un excellent *Dictionnaire de Physique* lui avoit déjà mérité le suffrage des Savans, lorsqu'il fit paroître un autre Dictionnaire *Philosopho-Théologique*, en deux volumes, qui n'est pas moins bon dans son genre. Il y combat avec avantage les erreurs de nos Incrédules. Ce dernier Ouvrage lui a attiré les anathemes de leur Chef; mais cette étrange maniere de réfuter les bons Ecrits, n'a point nui au succès de ce Livre, & ne découragera pas sans doute le zele de l'Auteur.

PAYS, (*René* LE) de l'Académie d'Arles, né à Nantes en 1636, mort en 1690; Bel-Esprit & Poëte de Province, dont les Vers foibles, mais pleins de gaieté, amuserent quelque tems la Cour & la Capitale. Cet Auteur s'étoit mis dans la tête de copier *Voiture*, dont il n'a jamais pu approcher. *Boileau* le tourna en ridicule dans ses Satyres, & mit dans celle du Festin, ce Vers dans la bouche d'un Campagnard:

Le Pays, sans mentir, est un Bouffon plaisant.

Le Poëte provincial, bien loin de se fâcher de ce trait, ne fit qu'en plaisanter dans les Lettres qu'il écrivoit à Paris; & lorsqu'il vint y faire un voyage, il alla voir *Boileau*, soutint devant ce Satyrique son caractere enjoué, & ils se séparerent bons amis.

On ne lit plus aujourd'hui les Vers ni la Prose de *le Pays*, quoiqu'on y rencontre des traits divertissans, préférables aux fausses gentillesses qui amusent aujourd'hui.

PECHANTRÉ, (*Nicolas* DE) né à Toulouse, en 1636, mort en 1708.

Sa Tragédie de *Géta* l'associe à la liste des Poëtes tragiques, qui n'ont eu de succès passagers sur la Scene, que pour se noyer ensuite dans le fleuve d'oubli.

PELETIER, (*Pierre* LE) né à Paris, mort en 1680, Poëte médiocre, qui faisoit des Sonnets médiocres, à la louange de tous les Ouvrages médiocres de son tems. Le ridicule que lui donna *Boileau* n'empêche pas que nous n'ayons encore des *Peletier*, toujours prêts à faire des Sonnets en Prose, pour fêter dans leur légende les Ecrivains qui leur ressemblent.

PELISSON, (*Paul*) de l'Académie Françoise, né à Beziers en 1624, mort à Paris en 1693.

Avant de s'attacher à l'Eloquence, dont on peut le regarder comme un des restaurateurs, il s'étoit appliqué à l'étude du Droit. Sa *Paraphrase* du premier Livre des Institutes de *Justinien*, ne se ressent, en aucune maniere, de la jeunesse de l'Auteur, qui n'avoit alors que dix-neuf ans. On remarque dans cet Ouvrage cet esprit clair, méthodique & nerveux qu'il développa dans la suite avec plus d'éclat dans un autre genre.

Son *Histoire de l'Académie Françoise* a servi de modele pour le style à ceux qui l'ont écrite après lui, & doit en servir à ceux qui l'écriront dans la suite. La lecture de cet Ouvrage,

qui n'étoit encore que manuscrit, enleva les suffrages de tous les Académiciens, parmi lesquels M. *Pelisson* n'étoit pas encore admis. Ils déciderent d'une voix unanime, que la premiere place vacante lui seroit réservée. En attendant, on lui donna le droit d'assister aux séances, avec cette distinction glorieuse, que la même grace ne pourroit être accordée à personne pour quelque considération que ce fût. Une gloire bien supérieure à celle que M. *Pelisson* a méritée par ses talens, est la grandeur d'ame avec laquelle il se déclara le Défenseur du Surintendant *Fouquet*, après sa disgrace. Les Discours qu'il composa pour la justification de ce Ministre, sont les chef-d'œuvres d'une Eloquence mâle, rapide, attachante, & portent l'empreinte d'une ame pleine de noblesse & de sentiment; aussi tout ce qu'il y avoit alors de plus respectable s'empressa de lui rendre hommage.

Le fameux M. *le Fevre*, pere de Madame *Dacier*, lui dédia, pendant qu'il étoit à la Bastille, son *Lucrece* & sa Traduction du Traité de *Plutarque* sur la superstition. Un *Mecene* dans les fers est peût-être une exemple unique dans la Littérature. Messieurs les Ducs de *Montausier*, de *St. Aignan* & plusieurs autres Seigneurs de la Cour allerent le voir dans sa prison, dès les premiers instans où il eut permission de recevoir des visites : tant il est vrai que les qualités de l'ame font le véritable prix des talens,



qui ſans elles ne ſont que de ſimples Auteurs & ſouvent des hommes très-peu eſtimables ! Une ſi louable émulation s'étendit plus loin. *Louis XIV* ſe réunit lui-même aux Admirateurs, &, qui plus eſt, aux amis de M. *Peliſſon.* Après lui avoir rendu ſa liberté, il l'emmena avec lui dans ſes Campagnes, & lui accorda ſouvent l'honneur de coucher dans ſa chambre. Cet Ecrivain méritoit les diſtinctions du Monarque autant par le bon uſage qu'il avoit de ſes talens, que par la ſincérité avec laquelle il avoit abjuré les erreurs de la Religion prétendue réformée, dans laquelle il avoit été élevé.

Depuis ce tems, il ne s'occupa qu'à répondre à la confiance du Roi, non en achetant des converſions, comme l'a prétendu l'Auteur du *Siecle de Louis XIV*, mais en les procurant par ſon zele, par ſes Ecrits, plus encore par une vie édifiante, qui ne ſe démentit jamais. Les Proteſtans qui ont oſé aſſurer qu'il eſt mort dans des ſentimens ſuſpects, ne l'ont pas connu : une ame auſſi élevée que la ſienne, étoit incapable de diſſimulation. Si ſa derniere maladie ne lui laiſſa pas le tems de recevoir les Sacremens, la vie qu'il avoit menée, ſon exactitude à remplir les devoirs d'un vrai Catholique, doivent placer cet événement au rang de ceux que la prudence ne ſauroit prévoir, & il n'en peut réſulter aucun ſoupçon au préjudice de l'intégrité de ſa foi. On a de lui un Livre de prieres

à réciter pendant la Messe, qui n'est pas son meilleur Ouvrage, mais une nouvelle preuve de sa piété sincere.

PELLEGRIN, (*Simon-Joseph* DE) Abbé, né à Marseille en 1663, mort à Paris en 1745; Poëte dont le nom est devenu ridicule de nos jours comme celui de l'Abbé *Cotin*, dans le Siecle de *Louis XIV*; mais on doit reconnoître, à l'égard de l'un & de l'autre, plus de fatalité que de justice dans le mépris qu'ils ont éprouvé de la part de leurs Contemporains. Le blâme & la louange dans tous les tems, n'ont pas été équitablement distribués, & cette injustice est encore plus particuliere à notre Siecle.

L'Abbé *Pellegrin* n'étoit pas sans mérite. On a de lui la Tragédie de *Pélopée*, la Comédie du *Nouveau Monde*, l'Opéra de *Jephté*, qui feroient honneur aux petits Ecrivains qui prennent la liberté de rire à son sujet. Il faut cependant convenir qu'il abusoit de sa facilité à faire des Vers; mais c'est à son peu de fortune qu'on doit attribuer la négligence de son style & les autres défauts qu'on lui reproche. Quand la nécessité inspire les talens, elle ne leur donne pas le tems de se perfectionner. Le besoin exténue les Muses. Un Poëte qui travaille pour souper, n'a jamais des Inspirations aussi vives & aussi fortes qu'*Horace*, qui, comme dit *Despréaux*, *a bu tout son saoul quand il voit les Ménades.* Ce cas est le seul où l'on puisse dire que la nécessité ne donne point d'esprit.

PERAU, (*Gabriel-Louis*) Abbé, né à Paris en 1700, mort en 1767.

M. d'*Auvigni* avoit entrepris d'écrire les *Vies des Hommes illustres de France.* M. l'Abbé *Perau* se chargea, après sa mort, de continuer cet Ouvrage, aussi utile que capable de contribuer à la gloire de la Nation. Il est très-supérieur à celui qui l'avoit précédé, & l'on ne peut qu'être fâché que la perte de sa vue l'ait empêché de continuer son travail. Les onze volumes qui sont de lui, contiennent quatorze *Vies*; &, sans qu'on puisse les comparer à des Ouvrages du premier mérite, ils ne laissent pas d'annoncer des talens. Un style simple, clair, sans prétention, une narration facile, impartiale, feront toujours d'un grand prix aux yeux de ceux qui savent comment on doit écrire. On fera grace à la froideur & au défaut de rapidité, en faveur des réflexions sensées de l'ordre, du naturel, & de l'équité qui a conduit la plume de l'Auteur.

M. *Turpin* s'est chargé de continuer cet Ouvrage, auquel on peut appliquer, à ce sujet, ce mot de *Virgile* : *vires acquirit eundo.*

PEREFIXE, (*Hardouin* DE BEAUMONT DE) Archevêque de Paris, Précepteur de *Louis XIV*, de l'Académie Françoise, mort à Paris en 1670.

On dit assez communément dans la Société, qu'*Henri IV* doit plus à l'*Histoire* que ce Prélat en a faite, qu'au Poëme de *la Henriade*, apparemment parce que cette Histoire est écrite d'un

ton de sentiment & de dignité qui la rend bien plus intéressante. On aime à voir ce Prince si cher à tous les bons François, revivre sous le pinceau de l'Historien, qui en a très-bien saisi le caractere, & qui l'a présenté avec tant de naturel. Ainsi devroient écrire les Biographes. On les tient quittes de montrer leur propre esprit; on ne leur demande que celui de l'homme dont ils prétendent écrire l'Histoire.

PERNETY, (*Jacques*) Abbé, Historiographe de la ville de Lyon, & Membre de l'Académie de cette ville, né dans le Forez, mort en 1777, âgé de 81 ans.

Auteur de plusieurs Ouvrages de Philosophie & de Morale, qui sont honneur à son esprit & à son jugement. Il y a des Observations très-fines & des Pensées très-solides dans ses *Conseils de l'Amitié*, ainsi que dans ses *Lettres sur les Physionomies*.

Ses Dissertations sur *le Tout est bien de Pope*, sur l'*Education*, sur *la vraie Philosophie*, sont également les fruits d'un esprit sage, fait pour instruire autant que pour plaire. La derniere de ces Dissertations apprendra surtout à connoître ce que doit être un Philosophe. Depuis long-tems les définitions sont fixées, à l'égard de ce mot si en vogue aujourd'hui. Sans le respect pour la Religion, la connoissance de soi-même, l'amour de l'ordre, l'élévation des sentimens, le zele de l'utilité publique, la Philosophie n'est qu'une chimere en spéculation

ou un être mal-faisant en pratique. Quiconque considérera d'un œil vraiment philosophique l'état actuel des choses, jugera bientôt si nos Amateurs de la Sagesse connoissent la véritable, & si leurs travaux annoncent celle qui est utile.

Aux lumieres d'une raison saine, M. l'Abbé *Pernety* a ajouté les richesses de l'érudition. L'*Homme sociable* est le fruit de la premiere, & un autre Ouvrage intitulé, *les Lyonnois dignes de mémoire*, le résultat de la seconde. Le caractere de son style est la clarté, la méthode, la douceur & l'aménité, caractere plus que suffisant pour lui procurer des Lecteurs & même des Disciples.

Il ne faut pas confondre cet Auteur avec un Bénédictin de ce nom, Bibliothécaire du Roi de Prusse, dont les Productions savantes consistent dans un *Dictionnaire de Peinture, Sculpture & Gravure*, dans un Livre intitulé, *les Fables Egyptiennes & Grecques, dévoilées & réduites au même principe*, & dans les *Notes* ajoutées aux *Recherches sur les Américains*, Ouvrage où le savoir, l'erreur & l'impiété se décréditent mutuellement.

PERRAULT, (*Charles*) de l'Académie Françoise, de celle des Sciences, de celle des Inscriptions, né à Paris en 1633, mort dans la même ville en 1723.

A s'en rapporter à M. *Diderot*, on le regarderoit comme un Grand Homme, & on ne ba-

lanceroit pas de le placer parmi les cinq Auteurs du fiecle dernier, les feuls jugés par lui capables de fournir quelques articles * à l'Encyclopédie. L'adoption ne peut être que très-glorieufe, puifqu'il s'agit d'être affocié à des Génies qui fe flattent de l'emporter fur tout ce que le fiecle précédent a fourni de plus grand.

Il s'en faut cependant de beaucoup que *Charles Perrault* foit en état de foutenir un poids fi immenfe de gloire, à moins qu'en jugeant par lui des Auteurs Encyclopédiftes, fa médiocrité ne fût un préjugé pour la leur, ce qui feroit bien plus vraifemblable. Nous ne prétendons pas l'apprécier, pour cela, d'après les Satyres de *Boileau.* Il fuffit d'examiner fes Ouvrages, & l'on verra fi cet Auteur prefque oublié étoit capable d'honorer l'Encyclopédie par fes travaux.

Eft-ce d'abord par le rare difcernement qu'il fit paroître, en préférant le mérite des Modernes à celui des Anciens ? Eft-ce enfuite par la maniere dont il foutient cette caufe ? Il

* « Si l'on en excepte *Perrault*, dont le Verfificateur *Boileau* n'étoit pas en état d'apprécier le mérite, » & quelques autres, tels que *la Motte*, *Terraffon*, » *Boindoin*, *Fontenelle*, fous lefquels la raifon & l'efprit philofophique ont fait de fi grands progrès, il » n'y avoit peut-être pas un homme (dans le fiecle » dernier) qui eût écrit une page de l'Encyclopédie » qu'on daignât lire aujourd'hui. » *M. Diderot.*

faudroit néceſſairement conclure de-là que, dans l'Encyclopédie, on fait auſſi peu de cas du jugement que du ſtyle ; ce qui ne ſe vérifie que trop par le plus grand nombre des articles.

Seroit-ce par le goût qui regne dans ſes Poëſies ? On répondroit encore, que la naïveté eſt bien éloignée de la platitude ; & cette derniere eſt éminemment l'apanage de *Perrault*. Il eſt vrai qu'il a fait quelques Contes dont les enfans s'amuſent, & qu'on peut lire encore dans un âge avancé, pour affoiblir un moment l'ennui ; mais un homme qui fait tomber un *aune de Boudin* par la cheminée, qui occupe le grand *Jupiter* à attacher ce boudin au nez d'une Héroïne, n'a pas prétendu travailler pour les Gens de goût, encore moins ſe deſtiner par-là à figurer parmi les Coopérateurs du grand chef-d'œuvre de l'Eſprit humain.

Qu'a-t-il donc fait de bien ? Une Epitaphe du Maréchal de *Turenne*, & quelques autres petites Poëſies aſſez agréables. Après cela on ne trouve plus chez lui qu'une proſe diffuſe, traînante, monotone, incorrecte, dépourvue de tours & de penſées. On ſeroit tenté de croire que M. *Diderot* n'a pas ſenti qu'il faiſoit tort au Dictionnaire Encyclopédique, en regrettant, pour ſa perfection, un pareil Ecrivain, ou qu'il a voulu faire connoître par-là le mépris qu'il a toujours eu pour cette Compilation, comme il s'en eſt expliqué pluſieurs fois dans l'Ouvrage même.

Peut-être est-ce en faveur de son caractere qu'on a jugé *Perrault* digne d'être agrégé au Corps philosophique ? On ne peut nier qu'il ne l'ait eu plein de gaieté, de politesse, de modération, qualités qui transpirent dans ses Ecrits, & bien supérieures au mérite de faire de bons Ouvrages; mais sont-ce là des titres pour prétendre aux honneurs de la Philosophie ? Le génie de la plupart de nos Philosophes, si morne, si empesé, si intolérant, ne prouve-t-il pas qu'elles sont plutôt un titre d'exclusion ? De quelque côté enfin qu'on envisage *Perrault*, M. *Diderot* n'a point été avoué par ses Confreres, lorsqu'il a pris sur lui d'introduire même son ombre parmi eux.

PERRIER, (*Charles* DU) né à Aix, mort en 1692.

Il étoit neveu de ce *du Perrier* à qui *Malherbe* adresse les belles Stances qui commencent ainsi :

Ta douleur, du Perrier, *sera donc éternelle*, &c.

La Poësie Latine & Françoise occuperent successivement ses loisirs. On peut lire avec plaisir ses Odes Latines, sans croire, avec *Ménage*, qu'elles sont supérieures à celles de *Santeuil*, qu'il est difficile de surpasser. Quant à ses Vers François, l'honneur qu'ont eu la plupart d'être couronnés par l'Académie Françoise, n'a pas été capable de les soustraire aux destins de la médiocrité. *Il n'y a que les fous*, disoit *du Perrier* à d'*Herbelot*, qui n'estiment

ment pas mes Vers. D'*Herbelot* lui répondit par ce paſſage, *ſtultorum infinitus eſt numerus.*

PERRIERS, (*Bonaventure* DES) né en Bourgogne, mort en 1544.

Les titres qui lui donnerent de la célébrité dans ſon ſiecle, ne feroient pas à préſent la moinde ſenſation. On étoit ſi peu accoutumé alors à la bonne critique, que ſon *Cymbalum mundi* fut regardé comme une Production étonnante; dans le fond, ce n'eſt autre choſe qu'un Recueil de Dialogues ſatyriques qui n'offrent rien de juſte & de piquant. Aujourd'hui que les ridicules qui en ſont l'objet ont été remplacés par des ridicules d'une autre eſpece, ſes plaiſanteries ont perdu tout leur ſel, faute d'application. Ce qui donna de l'éclat à ce Livre, ce fut la cenſure de la Sorbonne & un Arrêt du Parlement, qui le condamna au feu. Beaucoup de mauvais Ouvrages, dans notre ſiecle, n'ont fait du bruit dans le monde, que par un pareil traitement, & auront le même ſort.

PERRIN, (*Pierre*) Abbé, Introducteur des Ambaſſadeurs près de *Gaſton* de France, Duc d'Orléans, né à Lyon, mort en 1680.

Il imagina le premier de donner des Opéra François, à l'imitation de ceux d'Italie. Il en obtint le privilége en 1669, & le céda enſuite à *Lulli.* Si ce Théâtre n'eût eu, pour ſe ſoutenir depuis, d'autres ſecours que ceux de la Muſe de l'Abbé *Perrin*, il y a long-tems qu'on

en ſeroit dégoûté. Ce prétendu Poëte n'étoit au fond qu'un Rimeur dont les Vers n'ont guere été connus que de lui ſeul & de l'Imprimeur, qui fut forcé de les lire avant de les mettre ſous preſſe. Ses Odes, ſes Stances, ſes Eglogues, ſes Elégies, & ſurtout ſa Traduction de l'Enéïde en Vers héroïques, ſont des Productions auſſi plates, auſſi rampantes que ſes Opéra; tant il eſt vrai que le talent d'imaginer eſt preſque toujours ſéparé de celui de bien exécuter.

PERRON, (*Jacques* DAVI DU) Cardinal, Archevêque de Sens, né à Berne en 1556, mort à Paris en 1618.

Dès ſa jeuneſſe, l'érudition tenoit en lui du prodige. Il ſavoit alors le Grec, le Latin, l'Italien, la Philoſophie, les Mathématiques, l'Hiſtoire, & écrivoit avec beaucoup de facilité dans ſa Langue, ſoit en Proſe, ſoit en Vers. La Lecture des Peres de l'Egliſe le détacha du Calviniſme dans lequel il étoit né; & depuis, les Proteſtans n'eurent point d'adverſaire plus redoutable. Les Ecrits qu'il publia en faveur de l'Egliſe Catholique, enleverent à l'Héréſie pluſieurs de ſes conquêtes. On préféroit alors la force des raiſons aux graces du ſtyle. Ce n'eſt pas que celui du Cardinal *du Perron* ne ſoit analogue au genre de travaux qui ont exercé ſa plume; mais aujourd'hui que l'expreſſion eſt ce qui flatte par excellence, & aveugle ſi aiſément ſur le fond des choſes, ſes

Ecrits auroient peine à trouver des Lecteurs parmi nos Amateurs de l'élégance. Après tout, ils n'en font pas moins comparables à ces armes antiques qui, pour être lourdes & grossieres, font cependant célebres par les victoires qu'elles ont facilitées, & qui, refondues à la moderne, feroient encore utiles aux combattans qui sauroient s'en servir.

PESAY, (*N.* Marquis DE) Mestre-de-Camp de Dragons, Chevalier de St. Louis, mort près de Blois en 1777.

Les Journaux ont rendu le compte le plus flatteur de son petit Poëme de *Zélis au bain*, dont les tableaux, à trop de mollesse près, ne sauroient être plus agréables, ni le coloris plus brillant. Le plan auroit pu, dit-on, être mieux dessiné, & l'exécution plus soutenue; ce qu'il y a de certain, c'est que la touche n'en sauroit être plus élégante. Les autres Poësies de M. le Marquis de Pesay offrent de l'esprit, de la délicatesse, de la facilité, des graces; il ne leur manque, à notre avis, que plus de naturel & de sentiment. L'*Epître à la Maîtresse que j'aurai*, est d'un ton léger & piquant.

Le style de ce Poëte seroit plus constamment agréable, si la frivolité actuelle ne s'y faisoit trop sentir. Cette tournure d'esprit est vraiment un moyen assuré de plaire, parce qu'elle flatte le goût dominant; mais est-elle un titre solide pour les suffrages de la Postérité? *Corneille*, *Racine*, *Despréaux*, *Lafontaine*, *Chaulieu*, se

ſont-ils bornés à cette mince ſuperficie ? Les talens de M. de *Peſay* n'euſſent-ils pas été plus utilement employés pour ſa gloire, s'il les eût appliqués à des objets moins frivoles & plus capables de les déreloppper ?

Cet Auteur s'eſt attaché, dans ſa proſe, à des objets plus graves, & les a traités du ſtyle qui leur eſt propre. Le plus connu de ſes Ouvrages en ce genre, eſt l'*Hiſtoire des Campagnes de M. de* MAILLEBOIS *en Italie*, *pendant les années* 1745 & 1746. Ce n'eſt pas à nous qu'il appartient d'en juger le fond : nous dirons ſeulement que la forme en eſt méthodique, & la diction pure, élégante, toujours proportionnée au ſujet, qualité précieuſe, & qui n'eſt le partage que des bons Ecrivains.

PESSELIER, (*Charles-Antoine*) des Académies de Nancy, d'Amiens, d'Angers, & de Rome, né à Paris en 1712, mort en 1763.

Une aſſez juſte connoiſſance de la Morale & de la Politique, plus d'eſprit que de talent, plus de fineſſe que de raiſon, plus de ſentiment que d'imagination, de la facilité pour écrire en Vers & en Proſe avec intérêt & avec élégance, ſont les principaux traits qui caractériſent les Ouvrages de cet Ecrivain.

La lecture de ſes Comédies eſt amuſante, parce que la verſification eſt agréable, & le ſtyle aiſé ; mais le plan & l'intrigue ne répondent pas à l'agrément & à la vivacité des détails.

Ses *Fables* feroient plus piquantes, fi la fureur de montrer de l'efprit s'y faifoit moins fentir. Il y a fi long-tems qu'on regarde le naturel & la naïveté comme les attributs effentiels de ce genre, qu'il eft étonnant que nos Fabuliftes modernes aient pu fe flatter de réuffir, en cherchant à les remplacer par des qualités qui les excluent.

Les autres Ouvrages de M. *Peffelier* font des *Lettres fur l'éducation*, femées par intervalles de réflexions fenfées, de vues utiles, de morale folide & bien difcutée : on defireroit feulement qu'il y eût moins facrifié la jufteffe des penfées, à la fineffe de l'expreffion & du fentiment : une *Idée générale des Finances*, & des *Doutes propofés à l'Auteur de la Théorie de l'Impôt*. Ces deux derniers Ouvrages font d'un homme qui, au mérite des connoiffances, joint celui de les préfenter avec réferve & modeftie.

PETAU, (*Denis*) Jéfuite, né à Orléans en 1583, mort à Paris en 1652 ; homme dont les Ouvrages tiennent autant du génie que de l'érudition. Il cultiva les Lettres & les Sciences avec les plus grands fuccès. Poëte Grec, Latin & même Hébreu, Aftronome, Géographe, Chronologifte, Hiftorien, Commentateur, Philofophe, Théologien, il étoit tout, & même fupérieur dans prefque toutes les parties. Le plus eftimé de fes Ouvrages eft fa *Chronologie univerfelle*, ou *Science des tems*, publiée en 1627. Les *Noirs*, les *Fabricius*, les *Voffius*, les *Da-*

tier, les *Morus*, tous les Savans de son tems semblent s'être épuisés en louanges, pour en exalter l'excellence. Son *Rationarium temporum*, qui en est une espece d'abrégé, est un guide des plus sûrs pour l'ordre des tems, des faits, & la comparaison des dates. M. *Bossuet* en a senti tout le mérite ; & le grand usage qu'il en fait dans son *Discours sur l'Histoire universelle*, prouve que le génie sait s'approprier tout ce qui peut favoriser son essor. Le rapport établi entre les époques de diverses Nations, depuis le commencement du monde jusqu'à *Jesus-Christ*, a bien pu lui donner l'idée de cette liaison d'événemens dont il nous a laissé un tableau si sublime.

Les Poësies Grecques & Latines du P. *Petau* sont plus étonnantes par leur facilité, que par la force des pensées & l'énergie des expressions; mais elles ont fourni à l'Abbé *Froguier* une observation qui contribue à sa gloire. « Quand » on les lit, on ne comprend pas, dit cet Ecri- » vain, qu'il ait pu trouver du tems pour com- » poser tant d'autres Ouvrages sur les matieres » les plus importantes, & l'on est tenté de croire » qu'il a passé sa vie à lire *Homere* & *Virgile*, » dont il prend si bien le tour & le caractere. »

PETIS DE LA CROIX, (*François*) Secrétaire Interprete du Roi pour les Langues Orientales, Professeur en Arabe au Collége Royal, mort à Paris en 1713.

Un de ces hommes dont la réputation n'eſt pas auſſi étendue qu'elle devroit l'être, parce que la multitude n'eſt pas à portée d'apprécier tout leur mérite. Privés des ſuffrages du vulgaire, ils n'en ont pas moins de droits à la reconnoiſſance publique.

L'étude des Langues Orientales fut la principale occupation de M. *Petis*. Il les entendoit parfaitement toutes. Les Idiomes Arabe, Perſan, Turc, Tartare, Ethiopien, Arménien, lui étoient auſſi familiers que ſa propre Langue, & le rendirent capable d'être employé utilement par *Louis XIV* dans pluſieurs négociations. On ne doit pas oublier, à ce ſujet, un trait qui fait autant d'honneur à ſon déſintéreſſement qu'à ſon habileté. Preſſé par les Tripolitains d'interpréter à leur avantage une condition du Traité d'Alger, par laquelle ils étoient obligés à payer deux cent mille écus au profit du Roi de France; malgré des offres conſidérables, il ſoutint que la ſtipulation portoit que la ſomme ſeroit payée en écus de France, & non en écus de Tripoli, ce qui eût cauſé une diminution très-conſidérable. Une conduite auſſi ferme fait d'autant plus d'honneur à ſa mémoire, qu'elle ne fut ſuivie d'aucune récompenſe, & que ſon infidélité, ſi elle avoit eu lieu, pouvoit être plus difficilement découverte.

Ses travaux littéraires conſiſtent dans des Traductions; 1°. d'une *Hiſtoire de Maroc* depuis le ſeptieme ſiecle juſqu'au quatorzieme; 2°. d'une

Hiſtoire de toutes les Monarchies Mahométanes, compoſée par *Huſſein Effendi Hezarſen*, Turc moderne; 3°. d'un *Etat général de l'Empire Ottoman*, depuis ſa fondation juſqu'au dix-huitieme ſiecle, avec l'Abrégé des Vies des Empereurs, d'après un Manuſcrit Turc; enfin, dans celle des *Mille & un jour*, Contes Arabes, &c.

On a auſſi publié, après ſa mort, l'*Hiſtoire de Timur-Bec*, connu ſous le nom du grand *Tamerlan*, Empereur des Mogols & Tartares. Ce dernier Ouvrage, qu'il a traduit du Perſan, a beaucoup contribué à faire connoître dans l'Europe ce fameux Conquérant, ſur lequel on n'avoit juſqu'alors que des Mémoires incertains; mais ce en quoi M. *Petis* a plus ſervi à étendre l'honneur du nom François, c'eſt par une Hiſtoire de *Louis XIV*, écrite en Arabe, & par la Traduction en Langue Perſane, de l'*Hiſtoire* de ce même Prince *par les Médailles*. Ces deux Ouvrages, entrepris par le ſeul motif du zele patriotique, ſont eſtimés des Orientaux.

Son fils, qui ſuccéda à ſes Places & à ſes connoiſſances, nous a donné ſon éloge hiſtorique, très-bien écrit. On a auſſi de lui des *Lettres critiques*, ſur les Mémoires du Chevalier d'*Arvieux*, publiées ſous le nom d'un Secrétaire de *Mehemet Effendi*, qui prouvent qu'il étoit très-digne de le remplacer, avantage peu ordinaire aux enfans, qui n'ont pas toujours le bonheur d'hériter des talens de leur pere.

1. PETIT, (*Pierre*) Docteur en Médecine, né à Paris en 1616, mort dans la même ville en 1687, fit des Vers Latins, qui ne donnent pas une grande idée de sa Muse. On peut tirer plus de fruit de ses *Traités* sur des matieres de Physique, assez curieuses, & de ses *Dissertations* sur différens traités d'Histoire, Ouvrages écrits aussi en Latin, mais d'un style net & pur, mérite assez rare parmi les Modernes.

Pierre Petit fut enterré à Saint Etienne du Mont, où l'Abbé *Nicaise* fit dresser, à son honneur, une Epitaphe, qui nous apprend que cet Auteur fut un des Astres de la Pléïade du dix-septieme Siecle : *Eximius Poëta, Pleïadis clarissimum sidus*. Nous avions besoin de cette Anecdote ; car *Petit*, & ses Confreres de la Pléïade, sont aujourd'hui très-éclipsés. La plupart des Astres de la même espece qui luisent aujourd'hui sont menacés du même sort.

2. PETIT, (*Louis*) ancien Receveur Général des Domaines & Bois du Roi, mort à Rouen, sa patrie, en 1693, âgé d'environ 79 ans ; Poëte François, très-différent du précédent, & que M. *Titon du Tillet*, M. l'Abbé *Ladvocat*, & quelques autres ont confondu avec lui.

Celui-ci étoit ami de *Corneille*, dont il fit imprimer les Pieces de Théâtre, à Rouen. Il étoit aussi un des plus assidus de ceux qui fréquentoient l'Hôtel de Rambouillet. Les Ducs de *Montausier & de St. Agnan* faisoient grand

cas de son mérite, ainsi que le P. *Commire*, qui rendit hommage à ses talens, en lui adressant un de ses Poëmes, intitulé, *Cicures lusciniæ totâ hyeme decantantes*. Ses Poësies, qu'on ne lit plus, consistent en des Satyres, dont le sujet est moral & critique ; en plusieurs Epigrammes, Madrigaux, Stances, Ballades, parmi lesquelles on trouve plusieurs Pieces d'un très-bon goût, si on fait grace à quelques expressions surannées. Son talent paroît surtout décidé pour les Ouvrages de sentiment. Le naturel, la délicatesse, la naïveté, rendent ces petites Pieces intéressantes, comme on peut en juger par cette Ballade, bien éloignée de la fadeur du Bel-Esprit de nos Poëtes doucereux.

Dès que *Robin* eut vu partir *Toinette*,
Il quitta là le soin de son troupeau,
Il jetta loin panetiere & houlette,
Et ne garda rien que son chalumeau.
Il lamenta plus fort qu'un *Jérémie*,
Il souhaita mille fois le trespas ;
Et dans son mal il n'a d'autre soulas,
Que d'entonner sur sa flûte jolie
Triste Chanson qui finit par, *hélas !*
C'est grand pitié d'estre loin de s'Amie.

Ces derniers mots, sans cesser, il répete,
Tantôt assis sur le bord d'un ruisseau,
Tantôt couché dessus la tendre herbette,
Tantôt le dos appuyé d'un ormeau.
Onc ne mena, Berger, si triste vie :
Du doux sommeil il ne fait plus de cas ;

Plus qu'un Hermite il fait maifgres repas;
Danfes & jeux ne lui plaifent plus mie,
Et dans fa bouche il n'a rien qu'un, *hélas!*
C'eft grand pitié d'eftre loin de s'Amie.

Il n'eft Berger qui fon mal ne regrette;
Et près de lui Bergeres du hameau
Viennent chanter, filant leur quenouillette;
Pour confoler ce trifte Paftoureau.
Mais leur doux chant point ne le folatie,
Tant la douleur le tient dedans fes lacs!
Pour ne les voir, les yeux tient toujours bas,
Et fi leur dit, laiffez-moi, je vous prie;
Puis auffi-tôt revient à fon, *hélas!*
C'eft grand pitié d'eftre loin de s'Amie.

ENVOI.

Fils de *Cypris*, plus malin qu'une Pie;
A confoler *Robin* l'on perd fes pas;
Toinette feule, avec fes doux appas,
Peut le tirer de fa mélancolie :
Rends-la lui donc; car après tout, *hélas!*
C'eft grand pitié d'eftre loin de s'Amie.

Ceux qui fe font occupés à compiler des Vers médiocres ou frivoles, fous le titre d'*Elite de Poëfies*, du *plus joli des Recueils*, du *Porte-feuille d'un Homme de Goût*, compilations, qui toutes démentent leurs titres, auroient dû s'attacher à faire revivre ces premiers fruits de notre bonne Littérature. Par-là, ils auroient rendu un véritable fervice aux Lettres & aux Auteurs ignorés, qui valent quelquefois mieux que bien des Auteurs connus.

PEYRERE, (*Isaac* LA) né à Bordeaux, mort à Paris en 1676, à 82 ans.

Son Livre des *Préadamites*, lui attira des disgraces, & le rendit célebre pendant quelque tems. La singularité des idées fera toujours un nom à tout Ecrivain qui ne craindra pas d'affronter le Public en les mettant au jour. Rien de si extravagant que le Systeme de *Peyrere*, qui prétend prouver, par quelques passages de *Saint Paul*, l'existence des Hommes avant *Adam*. La maniere dont il soutient ce paradoxe, est analogue à la tournure d'esprit qui l'avoit produit. Malgré cette bizarrerie, il eut le talent de se rendre agréable au grand *Condé*, qui le fit son Bibliothécaire. Il parut ensuite se détacher de son opinion, en l'abjurant publiquement, quoique plusieurs Auteurs prétendent qu'il y a persisté jusqu'à sa mort.

Les plus estimés de ses Ouvrages se réduisent à une *Relation de l'Islande*, & à une autre du *Groënland*,, que les Relations publiées depuis, ont fait oublier. On connoît sa réponse à la question qu'on lui fit, relativement à ce dernier Ouvrage, pourquoi il y avoit tant de sorciers dans le Nord: *c'est*, répondit-il, *que les biens de ces Magiciens sont confisqués, en partie, au profit de leurs Juges, lorsqu'on les condamne au dernier supplice.*

PHILIPPE DE PRÉTOT, (*Etienne-André*) Censeur Royal, né à Paris en 17....

Les gens de Lettres lui doivent l'Edition très-

correcte de plusieurs Historiens Latins, qu'il a d'ailleurs enrichie de Notes & de Préfaces aussi instructives que bien écrites. Ce genre de travail n'est pas le seul titre qu'il ait acquis sur la reconnoissance des Littérateurs. On sait qu'il a donné pendant long-tems des Cours gratuits d'Histoire & de Géographie, & composé sur ces deux Sciences, quelques Ouvrages Elémentaires très-utiles par la méthode, la précision & la clarté. Tels sont une *Analyse de l'Histoire Universelle*, un *Spectacle de l'Histoire Romaine*, un *Essai de Géographie*, des *Tablettes Géographiques pour l'intelligence des Historiens & des Poëtes Latins*. On dira peut-être que ces sortes de Productions ne supposent pas de grands talens, mais on ne pourra disconvenir qu'elles n'annoncent au moins du savoir, du discernement & du zele pour le progrès des Lettres, qualités qui les rendent plus dignes d'éloges, que tant de Compilations indigestes & rebutantes enfantées par l'incurable manie de faire gémir la presse & le Lecteur.

PIBRAC, (*Gui* DUFAUR, Seigneur DE) né à Toulouse en 1528, mort à Paris en 1584.

Ses *Quatrains* sont connus de tout le monde, mais la plupart de ceux qui les lisent sont dégoûtés par le style, sans faire attention à la force des pensées & à la beauté des maximes. Différentes Nations de l'Europe en ont jugé autrement. On les voit traduits dans toutes les Langues, & les Traductions en ont fait dispa-

roître les vices de l'élocution & fait valoir l'énergie & la sagesse.

Pibrac fut, dit-on, destiné par la Reine *Catherine de Médicis*, à être Chancelier de France; mais une intrigue de Cour l'éloigna de cette dignité.

PIERRE DE ST. LOUIS, Religieux de l'Ordre des Carmes, né à Valréas en Provence, en 1626, mort vers l'an 1700.

L'extravagance a contribué à sa célébrité autant qu'auroit pu le faire un talent distingué. Qui n'a pas lu ou n'a pas entendu parler de son Poëme intitulé, *la Madeleine au Désert de la Sainte-Beaume, en Provence?* Ce Poëme est un chef-d'œuvre étonnant de ridicule & de mauvais goût. Le sacré & le profane, la dévotion & la galanterie, le sérieux & le comique, l'histoire & la fiction, les traits d'esprit & les platitudes, la raison & la folie, y forment un tissu bizarre qui amuse toutefois le Lecteur, même le plus difficile, par des saillies toujours variées & toujours imprévues.

Cet excès de singularité procura un débit rapide à cet Ouvrage, & détermina M. de *la Monnoie* à le faire réimprimer, en faveur de ceux qui n'avoient pu se procurer la premiere édition. Il est inutile de rappeler qu'il plut des Sonnets & des Epigrammes à la louange de l'Auteur. Le mauvais goût ne manque jamais de trouver des partisans & des panégyristes, lors même que le bon est éclairé par des pré-

ceptes & des exemples. Il eſt vrai que le Poëme de *la Madeleine* n'a été guere célébré que par des confreres ou des parens du Poëte; mais aujourd'hui nos plus mauvais Auteurs ont une fraternité terriblement féconde en éloges : on feroit tenté de croire que certains Journaliſtes ſont ou parens ou confreres de tous les plus mauvais Auteurs.

PILES, (*Roger* DE) né dans le Nivernois en 1635, mort en 1709.

Quoique la Peinture ait fait ſon objet principal, il n'eſt point étranger à la Littérature. Il a laiſſé pluſieurs Ouvrages relatifs à ſon Art, dont la lecture peut intéreſſer l'Artiſte & l'Amateur. La Traduction du Poëme de *Dufreſnoy*, ſurtout, eſt exacte, bien travaillée, & enrichie de Notes, qui ſont eſtimées & méritent de l'être.

PIN, (*Louis* ELLIES DU) Docteur de Sorbonne, & Profeſſeur de Philoſophie au Collége Royal, né à Paris en 1657, mort dans la même ville en 1719, a été un des Auteurs les plus féconds du ſiecle dernier. Quarante Ouvrages différens, près de cent cinquante volumes, dont quelques-uns ſont *in-folio*; tels ſont les fruits des travaux de cet infatigable Ecrivain. Ils ont pour objet l'Hiſtoire ſacrée & profane, politique & littéraire; la Philoſophie ſcholaſtique, la Morale, la Critique, la Religion, le Droit Canon, la Controverſe; enfin M. *du Pin* s'eſt exercé ſur tout. On doit s'attendre, après

cela, à ne pas trouver, dans ses Ouvrages, ce caractere d'exactitude & de perfection que le tems seul peut donner aux Productions de l'esprit ; mais on ne peut lui refuser de la netteté, de la méthode, une lecture immense, quelquefois une imagination vive, jointe à un style léger, mais souvent incorrect.

Sa *Bibliothéque des Auteurs Ecclésiastiques* comprend tous les siecles de l'Eglise, l'Histoire des Auteurs, le Catalogue, le Sommaire & la Critique de leurs Ouvrages. La partie qui comprend le dix-septieme siecle n'a pas dû coûter beaucoup à l'Auteur ; il n'a fait que copier les Extraits du *Journal des Savans* ; mais comme M. l'Abbé *du Pin* avoit travaillé long-tems à ce Journal, il peut se faire qu'il n'ait fait que revendiquer un bien qui lui appartenoit. Sa *Bibliothéque des Auteurs séparés de la Communion Romaine*, est écrite dans le même goût que la précédente. Un de ses Ouvrages les plus estimés est l'*Histoire de l'Eglise en abrégé, par demandes & par réponses, depuis le commencement du monde jusqu'à présent*, c'est-à-dire, jusqu'en 1712. Il y est court, sans être obscur, & sans omettre presqu'aucun fait considérable. Si M. *du Pin* n'a pas eu le mérite de donner au Public des Ouvrages irréprochables du côté du goût & de la perfection, il a celui d'avoir beaucoup travaillé, & d'avoir donné plusieurs Bibliothéques utiles.

PINGERON, (*Jean-Claude*) Capitaine d'Ar

tillerie & Ingénieur au service du Roi de Pologne, né à Lyon en 17....

On a de lui des Traductions de plusieurs Ouvrages Italiens & Anglois, écrites d'un ton qui annonce une plume facile & heureusement exercée. Celle du Poëme des Abeilles de *Jean Rucellaï*, n'est pas, à beaucoup près, toujours conforme au texte de l'Auteur ; mais l'original gagne souvent à cette infidélité. Il a suivi la même méthode dans sa Traduction du *Traité des vertus & des récompenses*, publié par M. le Marquis *Dragonetti*, pour servir de suite au fameux *Traité des délits & des peines* de M. le Marquis de *Beccaria*. Le Traducteur est un Copiste habile qui rectifie à propos les défauts de son modele. Outre un grand nombre d'autres Ouvrages étrangers dont M. *Pingeron* a enrichi notre Littérature, on lui doit encore plusieurs Dissertations qui ont pour objet la Politique, l'Administration des Finances, l'Agriculture, le Commerce, & qui lui ont mérité un rang honorable parmi les Ecrivains utiles de ce siecle.

PIRON, (*Alexis*) né à Dijon en 1689, mort à Paris en 1773.

Il est connu de tout le monde par une Ode trop fameuse, dont la licence ne doit plus lui être reprochée, puisqu'il en a témoigné publiquement son repentir. Personne n'avoit moins besoin des ressources du vice pour plaire & se faire un nom. M. *Piron* étoit né avec toutes

les qualités qui forment les grands Poëtes, si l'on en excepte, d'un côté, le goût & l'harmonie dans la verſification, & ſi on lui pardonne, de l'autre, trop de penchant à la ſatyre & trop de facilité à lancer des Epigrammes malignes qui ne ſont pas toujours juſtes.

Après ces deux reproches échappés à la juſtice & à l'impartialité, nous ne craindrons pas de dire qu'aucun de nos Poëtes n'a plus de droit à l'immortalité, moins par la quantité, que par le mérite des Pieces dont il a enrichi notre Théâtre. *Guſtave* plaira toujours, à cauſe de la vivacité, & de l'intérêt des ſituations. On paſſera légerement ſur quelques négligences de ſtyle, en rendant juſtice à l'adreſſe avec laquelle cette Tragédie eſt conduite, & au grand effet qu'elle produit. La *Métromanie*, mieux écrite & plus fine, quant au choix des caracteres & à la maniere de les mettre en jeu, ſera toujours regardée comme une excellente Comédie; *Moliere* lui-même eût ambitionné la gloire de l'avoir faite, en même tems qu'il eût conſpué cette multitude de Drames inſipides qui continuent ſi obſtinément à défigurer la Scene.

Une juſtice qu'on doit rendre à M. *Piron*, c'eſt que, malgré les libertés condamnables qu'il s'eſt permiſes dans les Productions de ſa jeuneſſe, il ne lui eſt rien échappé dans ſes Ecrits, contre la Religion. Bien des propos, qu'on lui a attribués dans la Société, ne ſont pas de lui, ou peuvent être regardés comme

les saillies d'un Esprit vif qui n'a pas toujours su se retenir. Au moins ne peut-on révoquer en doute les preuves qu'il a données de son repentir ; elles sont consignées dans les papiers publics. Cette démarche vraiment philosophique a été vraisemblablement la cause de la haine des Philosophes contre lui. Ne sera-ce que dans la hardiesse à tout dire, à tout écrire, à tout faire, que consistera la Philosophie ? Et deviendra t-on l'anathème de ces Messieurs, parce qu'on aura eu le courage de rétracter ce qui n'auroit jamais dû échapper ?

PITHOU, (*Pierre*) né à Troyes en Champagne en 1539, mort à Nogent-sur-Seine en 1596, célebre Jurisconsulte, dont l'éloquence & les grandes lumieres furent également utiles aux Citoyens & à l'Etat. Son *Traité des libertés de l'Eglise Gallicane* est un de ces Ouvrages qui supposent les connoissances les plus profondes, mais qui ont quelquefois besoin de commentaire. Cet immense travail lui suscita des contradictions. Sans l'envisager ici sous un autre point de vue que celui que nous nous sommes proposé dans cet Ouvrage, on peut regarder ce Traité comme un monument de son zele & de son savoir. La fameuse Satyre *Ménippée* lui doit une grande partie des traits qui lui ont donné de la célébrité. On sait que le sel & la vivacité de cette plaisanterie contribuerent, autant que les armes d'*Henri IV*, à porter les derniers coups aux extravagances de la Ligue, en la

couvrant de ridicule. L'expérience a constamment démontré que tout dépend, en matiere de réformation, de bien saisir la partie sensible des hommes, & qu'un bon Ouvrage a toujours un ascendant victorieux contre un travers quelconque, lorsqu'il l'attaque habilement & par le bon endroit. Il n'y a guere que la Satyre *Ménippée* & le Roman de *Cervantes* contre la Chevalerie, qui aient encore produit un effet aussi complet. *Moliere*, il est vrai, eut aussi la gloire de corriger les Marquis ridicules & les Femmes savantes de son siecle ; mais ces manies se sont reproduites sous d'autres formes. Nous avons à présent des Seigneurs efféminés, des Femmes philosophes, & c'est encore pis.

Pierre Pithou eut un frere (*François*) qui cultiva aussi les Lettres, mais avec moins de talens. Nous n'en parlons que pour réfuter une erreur qui se trouve dans presque tous nos Dictionnaires Historiques, où l'on attribue à celui-ci la *comparaison des Loix Romaines avec celles de Moïse*, qui appartient certainement au premier. *Pierre Pithou* composa cet Ouvrage pendant qu'il se tenoit caché après le massacre de la *St. Barthelemi*, auquel il échappa par la fuite. Il abjura depuis le Calvinisme, & conserva (ce qui est rare) l'estime des Protestans, après avoir abandonné leur Secte. M. *Grosley*, Avocat, a écrit la *Vie* des deux freres ; c'est la meilleure que nous ayons, sans qu'elle soit toutefois exempte de plusieurs défauts.

PLUCHE, (*Antoine*) Abbé, né à Reims en 1688, mort en 1761.

Sans ambitionner d'autre gloire que celle d'être utile, il a acquis des droits à une juſte réputation. C'eſt donc à tort que certains Auteurs ſe ſont efforcés de le décrier, * apparemment parce qu'il s'eſt toujours fait un devoir de ſoumettre les lumieres de ſa philoſophie au reſpect dû à la Religion. Il n'en faut pas davantage pour devenir un homme médiocre aux yeux des prétendus Philoſophes, qui ne font conſiſter le génie que dans l'intrépidité des paradoxes & l'audace à fronder les vérités les plus reſpectées.

Il eſt certain que le *Spectacle de la Nature* jouit encore du ſuccès qu'il mérite. Ce ſuccès ſe ſoutiendra, ſelon toute apparence, puiſque les Ouvrages de M. de *Buffon* ne l'ont point fait oublier, malgré la ſupériorité de cet Ecrivain ſur ſon Prédéceſſeur. Quoi qu'il en ſoit, M. *Pluche* aura la gloire d'avoir contribué à faire naître, parmi nous, le goût de la Phyſique & de l'Hiſtoire Naturelle, ce qui ſuppoſe l'art de communiquer ſes connoiſſances d'une maniere intéreſſante, & de les rendre, en quelque ſorte, familieres à tous les eſprits.

---

* Dans la *Lettre d'un Théologien*, qui nous a été adreſſée, & qui eſt généralement attribuée à M. le Marquis de *Condorcet*, on prétend que *M. Pluche n'étoit pas en état de comprendre une page de Locke*.



On doit attribuer à la forme du dialogue, qu'il avoit choisie comme plus propre à instruire, la négligence ou la diffusion du style, qu'on peut reprocher au *Spectacle de la Nature*. *Platon* est tombé dans le même défaut, en ouvrant la même route. D'ailleurs, lorsqu'il s'agit d'instruire, il vaut mieux être diffus que trop serré & obscur.

M. *Pluche* a fait encore une *Histoire du Ciel*, en 2 volumes, un Livre sur *la Mécanique des Langues*, & une *Concorde de la Géographie des âges*, Ouvrages estimables, & écrits selon le génie de l'Auteur, qui ne manque ni de sagacité, ni de méthode, ni d'élégance.

PLUQUET, (*N.*) Abbé, né dans le Diocese de Bayeux en 17..

Cet Auteur s'est attaché à des Ouvrages solides, qui exigent des connoissances étendues, & prouvent, lorsqu'ils sont bien faits, le talent de les placer avec intérêt & discernement. Tel est son *Dictionnaire des hérésies*, qui, par la maniere dont il est écrit, mérite d'être distingué de la foule des Compilations de cette espece.

POINSINET, (*Antoine-Alexandre-Henri*) de l'Académie des Arcades de Rome, & de celle de Dijon, né à Fontainebleau, en 1735, mort en Espagne en 1769.

On a répandu du ridicule sur sa personne & sur ses Ouvrages; mais il pouvoit être un homme simple & crédule, sans être un Auteur aussi médiocre. Nous sommes bien éloignés d'élever

ſes Productions au deſſus de leur mérite. Il a cependant l'avantage de n'être pas des plus mauvais parmi nos Faiſeurs d'Opéra Comiques. La part qu'il a eue au *Sorcier* & à *Tom-Jones*, ſuppoſe, à un certain degré, l'eſpece de talent néceſſaire pour ces ſortes de Pieces; il y perce des traits de gaieté, qu'on ne trouve pas même chez les Merveilleux qui ont le plus brillé dans cette mince carriere.

Si M. *Poinſinet* a été véritablement l'Auteur de la petite Comédie du *Cercle*, on peut dire que tout ridicule qu'il pouvoit être, il ſavoit aſſez bien ſaiſir & peindre le ridicule de la plupart de nos Sociétés. Il y a donc de l'injuſtice à faire rejaillir ſur ſes Ecrits, les travers de ſa perſonne.

POISSON, (*Raimond*) mort à Paris, ſa patrie, en 1690.

Il étoit fort bon Comédien & Poëte comique du ſecond ordre. Ses Pieces ſont pleines de ſaillies, & très-réjouiſſantes, qualités propres à couvrir bien des défauts. On eſt plus pardonnable de s'écarter quelquefois des regles de la bonne Comédie, quand on a, dans les détails, le talent d'égayer le Spectateur, que de s'attacher ſcrupuleuſement aux principes, au préjudice de l'effet principal. *Le bon Soldat*, *le Baron de la Craſſe*, ſont les ſeules Comédies de *Poiſſon* qui ſoient reſtées au Théâtre, mais elles ne ſont pas les ſeules qu'on puiſſe lire avec plaiſir.

Un autre Poëte comique de ce nom, petit-fils du précédent, a eu le même succès ; deux de ses Pieces, *le Procureur arbitre*, & *l'Impromptu de Campagne*, sont pareillement restées au Théâtre.

POLIGNAC, (*Melchior* DE) Cardinal, de l'Académie Françoise, né au Puy-en-Velay en 1661, mort à Paris en 1741.

La Nature s'est plu à le favoriser de ses dons les plus précieux. Mémoire prodigieuse, imagination brillante & féconde, esprit vaste & flexible, également propre aux Affaires, aux Sciences, aux Belles-Lettres, tout s'est réuni pour en former un de ces hommes destinés à faire honneur à leur Siecle par leurs talens, & par l'heureux usage qu'ils en ont fait.

Toutes les Nations connoissent son *Anti-Lucrece*, Ouvrage où la saine raison est embellie de toutes les graces de la Poësie. Quoique ce Poëme ait été écrit en Latin presque sous nos yeux, la tournure & le génie de la langue Latine y sont si bien conservés, qu'on seroit tenté de croire que l'Auteur est né au Siecle de l'Adversaire qu'il combat. On ne peut, après cela, qu'attribuer à sa modestie, ce qu'il dit de ses Vers,

Eloquio victi, re vincimus ipsâ.

Non-seulement ce Poëte, aussi élégant que lumineux, détruit, par des raisonnemens simples & convaincans, le systême du Partisan d'*Epicure*,

cure, en se servant de tout ce que la Physique, la Morale & la Métaphysique ont de plus positif & de moins contesté ; mais encore sa touche, également vive, pénétrante, ingénieuse & fleurie, ajoute à ses raisons un charme secret, qui porte dans les ames raisonnables le plaisir avec la conviction.

De tels auteurs seront pour tous les tems de dignes objets d'admiration, ainsi que de vrais modeles. Leurs Ouvrages, sans aucune éclipse, iront déposer chez la Postérité la gloire des talens & celle des vertus. C'est s'aveugler & dégrader son Siecle, que de prétendre à l'immortalité par une autre route que celle qui nous a été frayée par les Grands Hommes. On pardonnera sans peine au Cardinal de *Polignac* de légers défauts dans le style, en faveur de la solidité de ses pensées & de la droiture de ses intentions : mais les Ecrivains téméraires de notre Siecle sont assurés de perdre le mérite de leurs expressions, par le mépris qu'on aura pour leurs pensées & leurs sentimens.

POMPIGNAN, (*Jean-Jacques* LE FRANC, Marquis DE) ancien premier Président de la Cour des Aides de Montauban, sa patrie, de l'Académie Françoise, de celle des Jeux Floraux, &c. né en 1709.

La lecture de ses Ouvrages, la connoissance de son caractere, l'estime des honnêtes gens, un coup d'œil sur les motifs de ses

ennemis, font plus que suffisans pour le venger des injures qu'on a débitées contre lui. Les Philosophes ont bien pu tenter de le décrier dans le Public, parce qu'il a dédaigné leurs suffrages & s'est élevé contre leur cabale ; ils ont pu, au mépris de la tolérance & de l'honnêteté qu'ils ne cessent de recommander, l'accabler de leurs Brochures ; M. de *Voltaire*, entr'autres, a pu venir à bout, par ses Diatribes quelquefois plaisantes & souvent abjectes, d'en imposer aux Beaux-Esprits de Province & aux petits Esprits de la Capitale ; il n'en sera pas moins vrai que M. de *Pompignan* est un de ces hommes qui font le plus d'honneur à notre Littérature, par leurs talens & par leurs mœurs. Pour peu qu'on ait la connoissance du Théâtre, sa Tragédie de *Didon* paroîtra toujours le début d'un génie capable d'égaler les plus grands Maîtres, & particulierement *Racine* que personne n'a atteint de plus près. On seroit en droit de lui reprocher d'avoir abandonné le Cothurne, si on ignoroit qu'il a dans son porte-feuille plusieurs autres Pieces excellentes, & dont le succès est assuré, pour peu que le goût & la justice conservent encore des droits parmi nous.

A le considérer comme lyrique, depuis *Rousseau*, on ne pourra citer aucun de nos Poëtes plus propre à remplacer ce Grand Homme, auquel il n'est pas inférieur dans plusieurs de ses Odes, & particulierement dans celle qu'il a

composée sur sa mort: Les *Poësies sacrées* de M. de *Pompignan* seront vengées du froid ridicule d'un bon mot, par quiconque est capable de reconnoître les vraies beautés partout où elles se trouvent ; ou, pour mieux dire, elles le sont déjà par l'empressement qu'on met à les rechercher.

Son *Voyage du Languedoc*, pour n'avoir pas la même aménité, l'heureuse aisance, le ton moelleux de celui de *Bachaumont* & de *Chapelle*, n'en a pas moins le mérite de surpasser celui-ci par la correction, la variété, la noblesse & la poësie.

On chercheroit en vain, dans ses *Epîtres* & dans ses *Discours philosophiques*, ce ton d'aigreur & de cynisme, qu'un coloris séduisant n'est pas capable d'adoucir ; ces maximes hardies qui défigurent toutes notions ; cet appareil de sentiment qui n'échauffe que l'imagination & laisse le cœur froid. On y trouve en revanche des traits de force & de lumiere, des leçons de morale, des regles de goût qu'on peut adopter sans craindre de s'égarer. Tout ce que le Poëte y débite est toujours d'accord avec les vrais principes. Qu'on lise avec attention son Epître sur la décadence de notre Littérature, on y reconnoîtra sans peine le danger des travers qu'il condamne, la nécessité des préservatifs qu'il leur oppose, la sagesse des réflexions qu'il présente ; on y admirera surtout un Athlete vigoureux, luttant avec avantage contre les

Champions de la nouveauté & du mauvais goût; témoin ce morceau qu'on ne sauroit trop souvent opposer à la hardiesse des Novateurs & à la légereté de notre Nation.

Oui, nous verrons bientôt de petits Conquérans,
Du Parnasse François audacieux Tyrans,
De leurs Maîtres fameux proscrire les merveilles,
Et leur orgueil briser le sceptre des *Corneilles*.
Tels on vit les Romains, dans leurs jours lumineux,
Du second des *Césars*, dégrader l'âge heureux,
Ensevelir *Horace* & déterrer *Lucile*,
Préférer la Pharsale aux beaux Vers de *Virgile*,
Venter l'esprit guindé du Maître de *Néron*,
Et bâiller sans pudeur en lisant *Cicéron*.
Déjà même la Langue, & moins belle & moins pure,
Rougit de se prêter à la simple Nature.
Cette heureuse clarté, son plus solide appui,
Et que l'Etranger même admiroit malgré lui;
Cet ordre lumineux, le nombre & la cadence,
Semblent abandonner nos Vers, notre Eloquence.
Le style devient sec, moins nerveux que tendu,
Et, pour vouloir trop dire, on n'est plus entendu.
Le Public, désormais fasciné par ses guides,
Ne veut qu'être ébloui par des éclairs rapides.
Amoureux du bizarre, avide du nouveau,
Et, pour comble d'erreur, ennemi du vrai beau.

Nous ne citerons rien de ses *Discours philosophiques*, parce que tout y est d'une égale beauté; nous dirons seulement qu'ils suffiroient pour faire la réputation d'un grand Poëte, & qu'ils passeront à la postérité, malgré les cris de l'envie, comme un des plus beaux monumens de la Littérature de ce siecle.

M. de *Pompignan* ne s'eſt pas borné à la Poëſie ; il s'eſt acquis encore des droits à la gloire d'être un de nos meilleurs Ecrivains en Proſe. Sans s'attacher à cet appareil ſcientifique, à ces phraſes prétendues ſentencieuſes, à ce contour pénible de penſées qu'on appelle du nerf, & qui ne donne au langage que de la gêne & de l'obſcurité ; ſon ſtyle eſt ſimple, noble, ferme, lucide, correct, toujours plein de ſentiment quand le ſujet l'exige. *L'Eloge hiſtorique du Duc de Bourgogne* eſt un morceau d'éloquence qui nous retrace la noble ſimplicité des Anciens ; ſon *Diſcours* de réception à l'Académie, malgré tout le perſiflage qu'il lui attira, peut être regardé comme la production de l'honnête homme, du ſage Littérateur, du vrai Philoſophe ; ſes autres *Diſcours Académiques* offrent partout l'Ecrivain élégant, & aſſez formé ſur les bons modeles, pour en devenir un à ſon tour.

Ce qui acheve de prouver qu'il eſt un de nos meilleurs Littérateurs, eſt l'érudition qu'il joint au mérite du ſtyle & de la poëſie ; érudition qui n'eſt point fantaſtique & mendiée, comme celle de tant d'Ecrivains dont le fond conſiſte dans quelques Extraits lus ſans réflexion, & inſérés uniquement pour faire étalage, mais une érudition ſolide, étendue, choiſie, dirigée par le goût, appuyée ſur la connoiſſance de l'Hébreu, du Grec, du Latin & de pluſieurs Langues vivantes. Ses *Diſſertations*, ſa *Lettre à M. Racine le fils, ſur les Tragédies de ſon pere* ; ſa

Traduction des Dialogues de *Lucien*, celle des Tragédies d'*Echile* surtout, sont autant de travaux qui déposeront en faveur de son génie, de son savoir, de ses lumieres, de son zele pour le progrès des Arts, contre les esprits jaloux qui l'ont attaqué sans le valoir; contre les esprits superficiels qui l'ont jugé sans le connoître; contre les Philosophes qui l'ont décrié sans pouvoir lui nuire; ils prouveront encore, avec ses autres Ouvrages, l'énorme différence qu'il y a entre l'honnête homme qui fait faire un noble usage de ses talens, & l'Ecrivain dangereux qui en abuse pour dépriser ceux de ses Rivaux.

PONCET DE LA RIVIERE, (*Mathias*) ancien Evêque de Troyes, de l'Académie de Nancy, né à Paris en 1707.

La lecture de ses *Oraisons funebres* n'affoiblit point l'impression qu'on a éprouvée en les entendant débiter. Le caractere de son éloquence, sans être du premier genre, a un mérite qui lui est particulier. Il nous semble que ce seroit en donner une juste idée, en disant que cet Orateur a plus de sagesse que d'élévation, plus de mouvemens que d'images, plus de sentiment que d'énergie, plus de brillant que de naturel; & par-là, nous ne prétendrions pas affoiblir les éloges dus à ses talens, qui, avec quelques défauts de son siecle, ont des qualités estimables qu'on ne rencontre pas commmunément dans les autres Orateurs. En effet, on

peut juger, par certains morceaux de ses Discours pleins de chaleur & de dignité, que plus de sobriété dans l'usage de son esprit, plus de retenue à sacrifier au goût des contrastes & de l'antithese, l'auroient encore plus approché de nos vrais modeles en ce genre. Nous connoissons de lui un Discours académique sur le *Goût*, où il s'est encore moins garanti de ces défauts; à cela près, ce petit Ouvrage ne sauroit être trop estimé pour la délicatesse des pensées & l'élégance des expressions.

PORCHERES D'ARBAUD, (*François* DE) né en Provence, mort en Bourgogne en 1640.

Malherbe, en lui léguant la moitié de sa Bibliothéque, ne put lui léguer la moindre partie de son génie. Quoique l'Eleve de ce fameux Poëte, ses Vers sont justement oubliés. On est assez constamment dans le cas de remarquer que les Eleves des Grands Maîtres sont toujours, ou presque toujours, des hommes médiocres. Il faut être capable du même essor qui les éleve au dessus de la foule, pour pouvoir profiter de leurs leçons : l'éducation ne donne pas le talent, elle ne fait que le développer. Que penser, après cela, des prétentions de quelques-uns de nos petits Ecrivains qui croient leur réputation solidement établie, parce qu'ils auront appris leur *a b c* poëtique à Geneve ou ailleurs ?

Porcheres fit un *Sonnet sur les yeux de la belle Gabrielle d'Estrées*, qui lui valut, dit-on, qua-

torze cent livres de pension. C'étoit payer bien cherement quatorze mauvais Vers. Aujourd'hui nos mauvais Poëtes, ni même les bons ne sont pas aussi heureux.

PORÉE, (*Charles*) Jésuite, né près de Caen en 1675, mort à Paris en 1741.

Il a la double gloire d'avoir enrichi les Lettres par ses Productions & par les Eleves qu'il eut le talent de former. Ce célebre Professeur de Rhétorique succéda au P. *Jouvency*, qui ne pouvoit être mieux remplacé. Sa latinité est moins pure & moins élégante que celle de son prédécesseur; en revanche, il avoit plus d'esprit, plus d'élévation, plus de fécondité, un style plus vif & surtout plus nourri de pensées.

On a reproché au P. *Porée* des gallicismes: seroit-ce parce que son latin est aisé, coulant & trop intelligible? Et ne seroit-ce que par l'obscurité qu'on pourroit prétendre à la gloire de bien écrire dans une Langue dont les plus célebres Ecrivains ont fait de la clarté leur objet principal? En cela le P. *Porée* n'a suivi que la regle prescrite pour toute espece de composition. Qu'importe que le tour d'une phrase dans un Idiome, ressemble aux tours employés dans un autre Idiome? L'inversion ne constitue pas le génie d'une Langue, moins encore de la Latine, qui a une plus grande liberté à cet égard que toute autre. Les Ecrivains Latins s'abandonnoient chacun en leur maniere, en ne songeant qu'à rendre leur expression juste, nette, élé-

gante & précise. C'est ce qu'a fait le P. *Porée*, qui a eu raison de préférer l'avantage de se faire entendre, au galimatias de plusieurs modernes Latinistes, qui n'ont été estimés, que parce qu'on ne les entendoit pas.

Il n'est pas aussi excusable d'avoir trop prodigué les antitheses. La Langue Latine comporte, il est vrai, un peu plus cette figure que la nôtre; mais il est aussi vrai de dire que la vigueur du raisonnement, l'élévation des pensées, l'étendue de littérature, la solidité de morale, répandues dans tous ses Discours, le dispensoient de ces petites ressources pour plaire, instruire, intéresser. Malgré cela on peut le mettre au nombre des hommes estimés chez notre Nation & chez l'Etranger. On a gravé son portrait, avec ces mots d'autant plus glorieux à sa mémoire, qu'ils sont fondés sur la vérité : *Pietate an ingenio, poesi an eloquentiâ, modestiâ major an famâ ?*

Il eut un frere qui se distingua dans l'Académie de Caen ; par plusieurs *Dissertations* & *Mémoires* intéressans, imprimés dans les Recueils de cette Académie.

PORTAL, (*Antoine*) Professeur de Médecine au Collége Royal, de l'Académie Royale des Sciences de Paris & de la Société Royale de Montpellier, né à Gailhac en 1742.

Son nom est connu dans le Monde Littéraire par une *Histoire de l'Anatomie* en six volumes, qui a essuyé des critiques assez ameres,

Malgré les attaques de ses Adversaires, on peut dire que cet Ouvrage est le plus méthodique, le plus utile & le plus complet qui ait encore paru sur cette matiere; il seroit beaucoup meilleur, si le style en étoit plus correct, plus égal & moins diffus. Cet Auteur paroîtra moins repréhensible, si l'on fait attention que le sujet qu'il a traité exigeoit moins que tout autre l'appareil du style & l'élégance des expressions.

POSTEL, (*Guillaume*) né à Barenton dans la Basse-Normandie, mort à Paris, âgé de 107 ans, en 1581, & non en 1582, comme l'ont assuré plusieurs Auteurs.

La mémoire prodigieuse de *Postel*, son érudition sans bornes, & ses aventures, sont à présent les seuls débris de sa célébrité. Il est cependant un des Auteurs de son Siecle qui ont le plus contribué à étendre le goût des Lettres. *François I*, la Reine de Navarre, les Cardinaux de *Tournon*, de *Lorraine* & d'*Armagnac*, le regardoient comme un prodige, & les prodiges devoient être moins rares dans un tems où l'ignorance disposoit naturellement à l'admiration.

Postel se vantoit de pouvoir faire le tour du Monde sans avoir besoin d'Interprete: une pareille jactance ne peut qu'annoncer beaucoup de présomption: ses Contemporains eurent la bonté de le croire sur sa parole. L'affluence étoit si grande, quand il donnoit des leçons,

qu'il étoit obligé de rassembler ses Auditeurs dans une cour, & de leur parler d'une fenêtre, les Salles du Collége n'étant pas capables de contenir tout ce monde.

Le plus estimé de ses Ouvrages est celui qui a pour titre, *de orbis terræ concordia.* Le but qu'il s'y propose est de ramener tous les Peuples de l'Univers à la Religion Chrétienne, idée grande, mais aussi chimérique que les projets du bon Abbé de *St. Pierre.* Cet Ouvrage devoit au moins garantir *Postel* de l'accusation d'être l'Auteur du Livre *de tribus Impostoribus*, qui n'a jamais existé, comme l'a très-bien prouvé M. de *la Monnoie.* La honte de réaliser son existence, étoit réservée à notre Siecle. Cet Ouvrage a soulevé quiconque n'a pas perdu toute étincelle de raison & d'humanité ; on y combat jusqu'à l'existence de l'Etre suprême. La Philosophie elle-même s'est élevée contre, mais à sa maniere. M. de *Voltaire*, qui a adressé une Epître à l'Auteur de cette infame Production, pour lui reprocher ses excès, auroit dû se garantir lui-même de ceux dans lesquels il est tombé, & que ces beaux Vers, sur la nécessité d'un Dieu, ne sont pas capables de lui faire pardonner.

C'est le sacré lien de la Société,
Le premier fondement de la sainte équité,
Le frein du scélérat, l'espérance du juste.
Si les Cieux dépouillés de son empreinte auguste,

Pouvoient cesser jamais de le manifester ;
Si Dieu n'existoit pas, il faudroit l'inventer.
Que les Sages l'annoncent, & que les Rois le craignent ;
Rois, si vous m'opprimez, si vos grandeurs dédaignent
Les pleurs de l'innocent que vous faites couler,
Mon vengeur est au Ciel ; apprenez à trembler.

Et véritablement, » un des plus grands avan-
» tages, un des plus touchans attributs de la
» Religion, comme le dit M. *Linguet*, ce sont
» les consolations qu'elle présente à tous les
» fidelles, & contre les dégoûts de l'opulence,
» & contre les horreurs de la pauvreté, contre
» les fureurs des persécutions, & contre les an-
» goisses même de la mort. Il le faut avouer,
» la plus sublime philosophie est bien loin d'of-
» frir à l'homme un pareil secours. En le cour-
» bant sous le sceptre de fer de la nécessité,
» en promettant au trépas son être tout entier,
» l'incrédulité laisse le Raisonneur en proie
» au désespoir le plus affreux. Plus ce raison-
» neur sera juste, honnête, vertueux, plus
» il aura à gémir de l'impunité des crimes
» qui l'environnent ; des méchans qui l'acca-
» blent, des iniquités dont il sera la victime.
» Mais la foi soutient, au contraire, le cou-
» rage des hommes pénétrés de ces vérités cé-
» lestes. Elle les ranime, & s'ils sont éprou-
» vés dans cette vie par les afflictions qui l'en-
» poisonnent, rien n'altere du moins leur es-

» pérance, qui eſt, ſelon l'expreſſion des Li-
» vres ſaints, pleine d'immortalité: *Spes eorum*
» *immortalitatis plena.* »

POULCRE, (*François* LE) Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi *Charles IX*, né vers l'an 1545, au Mont de Marſan, petite ville de Gaſcogne, au Dioceſe d'Aire, mort vers l'an 1589.

On ne lit plus les volumes de Poëſie qu'il nous a laiſſés. Le plus ſupportable de ſes Ouvrages eſt une eſpece d'Hiſtoire en Vers, ou plutôt en rimes, diviſée en ſept Livres, que l'Auteur appelle *honnêtes loiſirs.* Ceux qui en auront aſſez pour la parcourir, y verront le détail de ſes Voyages, de ſes Amours, & des Guerres où il s'eſt trouvé. On ſent combien il faut ſe défier de ces ſortes de Mémoires.

POULE, (*Louis*) Abbé de Notre-Dame de Nogent, Prédicateur du Roi, né à Avignon en 1711.

Ce nom rappelle un des Orateurs de notre ſiecle qui ont couru avec le plus d'éclat la carriere des *Bourdaloue* & des *Maſſillon.* Mais ſes *Sermons*, qu'on vient de publier en deux volumes *in-12*, ſont bien loin de juſtifier & la brillante réputation qu'ils lui ont faite dans le débit, & les éloges que leur ont prodigués les Journaliſtes depuis qu'ils ſont imprimés. Nous conviendrons cependant qu'ils ne ſont pas ſans mérite; ils annoncent une étude réfléchie de l'E-

criture & des Peres, la connoiſſance des hommes & des mœurs nationales, ſurtout le talent de s'exprimer avec autant de correction que de nobleſſe & de facilité; nous ajouterons qu'ils ne ſont pas défigurés par ces raiſonnemens ſubtils ou entortillés, ces idées bizarres ou communes, ces tours pénibles, ces expreſſions recherchées qui caractériſent la plupart des Prédicateurs modernes: mais il faut avouer auſſi que ce n'eſt point aſſez pour ſoutenir la réputation glorieuſe qu'ils lui avoient acquiſe dans la Chaire. Plus ambitieuſe de plaire à l'eſprit, que de toucher le cœur, ſon éloquence eſt plutôt celle d'un Ecrivain moraliſte & poli, que d'un Orateur Chrétien, pénétré des vérités qu'il prêche, & doué du talent d'en pénétrer les autres. Le but du Prédicateur eſt de perſuader, c'eſt-à-dire, de faire paſſer dans l'ame de ceux qui l'écoutent ou qui le liſent, les ſentimens qu'il a intérêt de leur communiquer. Pour y parvenir, il doit plaire, il doit prouver, il doit toucher; car il ne peut rien obtenir de l'Auditeur ou du Lecteur, que par l'art de s'attirer ſa bienveillance par la force des raiſons, & par le trouble où il le jette; le dernier point, le plus difficile ſans doute, mais le plus infaillible, & ſans lequel il n'y a point de véritable éloquence évangélique, eſt préciſément celui qui nous paroît manquer à M. l'Abbé *Poule*. Cet Orateur prouve aſſez bien les vérités qu'il avance, ſes

raisonnemens sont assez suivis, ses pensées assez souvent lumineuses & toujours assez bien exprimées ; mais il ne touche, il ne remue, il n'est vraiment éloquent que par intervalles, & les intervalles sont très-longs, si ce n'est dans le Discours sur l'*aumône*, où il se montre souvent sensible & pathétique, toujours noble & quelquefois sublime. Dans ses autres Discours, il parle rarement au cœur ; jamais ou presque jamais de ces expressions vigoureuses, de ces images frappantes, de ces traits hardis qui supposent une ame fortement pénétrée de son sujet, & capable de maîtriser les autres ames. Il a paru trop oublier, que les hommes déferent moins à la raison qu'à leurs passions ; que ce n'est qu'en agitant leur cœur, qu'on parvient à les dominer ; que l'homme éloquent n'est pas celui qui raisonne avec justesse, mais celui qui rend avec énergie ce qu'il sent avec vivacité ; celui qui nous échauffe par la chaleur du sentiment & de l'imagination, non celui qui nous instruit & nous éclaire par la lumiere & la vérité de ses raisonnemens. D'ailleurs, le style de M. l'Abbé *Poule* n'est pas assez oratoire ; il est vif, mais trop haché, trop décousu ; ses périodes sont presque toujours coupées de la même maniere, ce qui rend la lecture de ses *Sermons* monotone & même fatigante.

Au reste, si nous jugeons cet Orateur avec séverité, c'est pour préserver de ses défauts un de ses Eleves, qui semble l'avoir pris pour mo-

dele dans sa composition, & dont les talens, mieux dirigés, nous paroissent propres à le surpasser. C'est de M. l'Abbé *Boulogne*, son Compatriote, que nous voulons parler. A peine âgé de vingt-six ans, cet Ecclésiastique a déjà rempli avec distinction plusieurs Chaires de la Capitale; & à juger de ses lumieres & de son talent, par deux de ses Discours, dont il nous a procuré la lecture, nous pouvons assurer qu'il égaleroit déjà les plus célebres Orateurs évangéliques de ce Siecle, si son style, toujours fort de choses & de couleur, étoit plus nombreux & moins surchargé d'antitheses. Ses périodes ne sont point mutilées, décousues, hachées comme celle de M. l'Abbé *Poule*; mais les incises en sont trop symétriques, ce qui donne à son élocution, d'ailleurs riche, noble & énergique, un air maniéré qui la dépare; défaut de jeunesse dont il sera facile à M. l'Abbé *Boulogne* de se corriger.

Ce défaut se fait surtout sentir dans un de ses Discours couronné par l'Académie des Belles-Lettres de Montauban en 1772, c'est-à-dire, dans la premiere jeunesse de l'Auteur. A cela près, la Religion y est vengée avec autant de force que d'élégance des attentats de la nouvelle philosophie. L'Orateur nous la montre comme le lien le plus précieux de la Société, la base la plus solide des Etats, le plus sur garant de la probité, & le grand besoin de l'univers. Il y déplore éloquemment les funestes progrès de

l'incrédulité, en nous dépeignant & le danger de ses maximes, & l'impuissance de ses ressources, & le mensonge de ses vertus. Nous ne saurions trop louer M. l'Abbé *Boulogne* d'avoir consacré le premier essai de sa plume à une cause aussi digne de ses talens que de son zele. Nous l'invitons à tenter de nouveaux efforts, & à se livrer tout entier à la défense de la Religion trop négligée, nous le disons avec douleur, par les Orateurs évangéliques.

PRADON, (*Nicolas*) né à Rouen, mort à Paris en 1698.

Madame de *Sévigné*, Madame *Deshoulieres*, *S. Evremont*, le Duc de *Nevers*, &c. ont fait tort à leur réputation, en s'efforçant d'élever ce Poëte médiocre au dessus de ce qu'il valoit. Ils purent bien comparer sa *Phedre* à celle de *Racine*, faire des Sonnets, débiter des plaisanteries, cabaler dans les Sociétés de leur tems, ressource ordinaire des Présidens & Présidentes des Bureaux d'esprit ; le pauvre *Pradon* n'y gagna que du ridicule. Son mérite étoit trop foible pour se soutenir contre l'éclat du Génie même. Le Public, toujours Juge équitable, quoique très-peu attentif à se défier des préjugés, revint enfin à admirer ce qui est vraiment admirable, & réprouva l'Idole absurde qu'on lui avoit présentée.

On peut juger, par cet exemple, combien les réputations factices sont inconstantes dans leur durée.

Pradon perdit, par le faux enthousiasme de ses Prôneurs, le droit qu'il pouvoit avoir à l'estime pour quelques-unes de ses bonnes Productions. *Tamerlan* & *Régulus*, deux de ses Tragédies qu'on jouoit encore il n'y a pas long-tems, sont de beaucoup supérieures aux Pieces des *Pradons* de notre Siecle. Le *Régulus* de M. *Dorat* n'est pas capable de faire oublier le sien. Un peu plus de versification que *Pradon*, & après cela une intrigue mal conduite, des caracteres mal dessinés, le costume mal observé, ne sauroient justifier l'indulgence du Spectateur, qui a laissé parvenir cette Piece jusqu'à la quatorzieme représentation.

Pradon avoit surtout des talens pour la Poësie légere, & savoit y répandre de la finesse & du sentiment. On a retenu plusieurs de ses Madrigaux, un entr'autres, adressé à Mlle. *Bernard* qu'il aimoit, & qui ne lui répondit que par des plaisanteries: *Vous n'écrivez que pour écrire, &c.*

PRÉMONTVAL, (*André-Pierre* LE GUAI DE) de l'Académie des Sciences de Berlin, né à Charenton en 1716, mort à Berlin en 1767, a écrit sur les Mathématiques, la Métaphysique, la Morale, la Critique, la Religion. Ses Ouvrages sont peu connus en France, & on n'y perd pas beaucoup.

M. *d'Alembert* souhaite à chaque Siecle, on ne sait trop pourquoi, un *Diogene*, mais plus retenu, plus sage, plus décent que le Cynique

d'Athenes. D'après ce vœu, M. de *Prémontval* a composé un Livre intitulé, *le Diogene de d'Alembert*, où l'esprit d'indépendance, la haine des hommes, l'impiété la plus décidée, forment un délire perpétuel. L'Auteur des *Mélanges* ne prétendoit pas, sans doute, faire naître dans la République des Lettres un Ouvrage aussi ridicule & une Philosophie aussi absurde. Il faut croire que l'Ecrivain Germanique n'a écouté que son caractere, très-philosophique, à la vérité, par un amour-propre impitoyable envers les autres, & très-indulgent envers lui-même.

PRÉVOT D'EXILES, (*Antoine-François*) Aumônier & Secrétaire du Prince de *Conti*, né à Hesdin en Artois, en 1697, mort à Paris en 1763.

Avec les talens les plus heureux pour écrire, il s'est attaché à un genre qui paroît infiniment au dessous de son mérite. Quoique ses Romans soient bien supérieurs à ces Productions extravagantes, fades, frivoles, licencieuses, qui ont infecté notre Littérature, depuis *Amadis des Gaules*, jusqu'à *Angola*, ou aux *Bijoux indiscrets*, sa plume pouvoit s'élever à des Productions plus dignes d'elle.

Si quelque chose pouvoit justifier M. l'Abbé *Prévot*, de s'être abaissé à des Ouvrages, qui, pour le plus grand nombre, captivent l'imagination, pour l'égarer; parlent à l'esprit sans le rendre plus éclairé; agitent le cœur, sans le

corriger & le former ; ce seroit l'art singulier, l'imagination vive & féconde, le sentiment tendre & profond, la touche mâle & vigoureuse qui domine avec tant de richesse dans tout ce qu'il a écrit. Il ne falloit rien moins que le talent de captiver, d'émouvoir, d'attendrir, porté au plus haut degré, pour rendre la lecture de ses Romans aussi attachante qu'elle l'est pour le commun des Lecteurs, & surtout pour les jeunes gens. Son cœur infiniment sensible lui fournissoit sans doute ces traits qui donnent tant de vigueur à ses divers Personnages, & produisent ce pathétique, dont l'effet est toujours assuré. Personne n'a su mieux aiguiser le sentiment par des Réflexions fines & délicates, par une Morale utile & par l'adresse de la faire naître des circonstances, toutes les fois qu'il ne s'abandonne pas trop à l'envie de moraliser, qui paroît avoir été son foible dominant. On a remarqué, avec raison, qu'il s'étoit trop laissé aller aux impressions d'une mélancolie sombre, qui rembrunit ses tableaux, donne à ses Héros un air farouche, diminue enfin l'intérêt, à force de vouloir le presser & l'étendre.

Il est, en toutes choses, & surtout en matiere de sentiment, une sobriété à observer. Le *si vis me flere, dolendum est* d'*Horace*, n'est jamais si heureusement mis en usage, que quand il l'est avec modération. L'ame veut être remuée, & non pas déchirée ; on cesse de plaindre lorsque l'attendrissement fatigue, ce qui ar-

rive souvent dans les Romans de M. l'Abbé *Prévot.*

Il a encore le défaut de pousser plusieurs événemens au delà de toute vraisemblance, & même contre toute vraisemblance, moyen infaillible d'affoiblir l'intérêt.

On peut assurer néanmoins que les *Mémoires d'un homme de qualité*, l'*Histoire de Cléveland*, le *Doyen de Killerine*, seront toujours regardés, par les Connoisseurs, comme les fruits d'une imagination étonnante par la diversité des Tableaux qu'elle y présente, par les contrastes qu'elle y ménage, par la chaleur qu'elle y souffle, par les passions qu'elle y remue, & par les mouvemens que ces passions produisent. Tous ces divers caracteres se trouvent éminemment réunis dans celui des Ouvrages de cet Auteur, qui annonce le plus de génie & le moins de sagesse. Il est aisé de deviner que nous voulons parler de la fameuse *Histoire du Chevalier des Grieux & de Manon Lescaut.* Tout Lecteur honnête & judicieux ne peut qu'être affligé de voir prodiguer tant de richesses, pour donner au vice des couleurs capables de l'excuser, & de forcer à le plaindre, malgré les réclamations de la vertu. En vain M. l'Abbé *Prévot* s'efforce de corriger, par la morale, ce que les faits offrent de dangereux : toutes les fois que le crime sera mis en action, les maximes vertueuses seront froides & inutiles.

N'eût-il pas mieux valu qu'il eût exercé sa

plume sur des matieres plus utiles ? *Le Pour & le Contre*, *le Journal Etranger* auquel il a travaillé, donnent une idée assez favorable de ses talens, en matiere de saine & belle Littérature, pour faire croire qu'il eût pu honorer les Lettres, sans avoir aucun reproche à redouter pour sa gloire. L'*Histoire générale des Voyages* prouve encore qu'il étoit capable de concevoir des projets avantageux, & de les remplir avec succès. Quoique cet Ouvrage ne soit pas exécuté avec tout le soin, tout le discernement, & toute la précision qu'il exigeoit, une seconde Edition, corrigée & réduite par l'Auteur, auroit pu lui procurer l'honneur d'avoir véritablement travaillé à l'utilité du Public, en lui présentant, en corps d'Histoire, ce qui ne se trouvoit auparavant que dans les Relations éparses de divers Ecrivains tant Nationaux qu'Etrangers.

PRINCE DE BEAUMONT, (*N.* Madame LE) née à Rouen en 1711.

De petits Ouvrages & de très-grands succès, telle a été la destinée de cette femme estimable, dont les travaux méritent autant d'éloges que de reconnoissance. On a traduit dans presque toute l'Europe la plus grande partie de ses Livres, parce que l'utilité est le plus puissant ressort pour réunir tous les suffrages. Madame *le Prince de Beaumont* y a d'autant plus de droit, que, sans aucune prétention, elle offre à la jeunesse de quoi s'instruire, s'amuser & se for-

mer. Ses divers *Magasins* sont des sources fécondes d'où la Religion, l'Histoire, la Morale, les premiers élémens des Sciences, coulent comme d'eux-mêmes, & s'insinuent sans effort dans l'esprit & dans le cœur des jeunes personnes les moins attentives & les plus dissipées. Elle a surtout l'art de placer l'érudition commune à propos, & de mettre en action, dans des Fables ou des Historiettes, des principes clairs & de sages leçons.

On ne sauroit trop applaudir à des motifs si propres à faire rougir nos prétendus grands Ecrivains, qui ont si indignement sacrifié la Religion & les mœurs au desir de se faire un nom. Il y aura toujours une très-grande différence entre les honneurs décernés par une postérité sage aux plumes vertueuses, consacrées à l'amour du bien général, surtout dans une partie aussi essentielle que l'éducation de la jeunesse, & l'atroce célébrité de tant de Productions funestes que le vain appareil du talent ne sera jamais capable de sauver de l'indignation des Siecles moins corrompus que le nôtre.

Outre le *Magasin des Enfans*, ceux des *Adolescentes*, *des Pauvres*, Madame *le Prince de Beaumont* a donné encore d'autres Ouvrages, comme les *Lettres de Madame du Montier*, *les Principes de l'Histoire Sainte*, *une Instruction pour les jeunes Dames qui entrent dans le monde & se marient*, *les Mémoires de Madame la Baronne de Batteville*, &c. Productions toujours marquées

au même coin de raison, de lumiere & d'utilité.

PRIVAT DE FONTANILLES, né à Tarascon, publia, en 1750, un Poëme Epique en dix Chants, sous le nom de *Malte ou l'isle Adam*, dont la Religion est l'action principale. Le sujet en est intéressant, le plan régulier, les épisodes sont bien amenés, les moralités naissent du sujet, les comparaisons sont justes, les images souvent heureuses; malgré cela, le défaut de chaleur, d'élégance, de correction, un grand nombre de Vers foibles, durs, prosaïques, la monotonie qui regne dans les couleurs, la sécheresse du pinceau, les fautes contre la Langue & contre le goût, font que ce Poëme n'est pas plus lu que le *Childebrand* de *Sainte-Garde*, *la Pucelle* de *Chapelain*, le *Saint Louis* du P. *le Moine*, le *Moyse sauvé* de *Saint Amand*, l'*Alaric* de *Scudéry*, le *Clovis* de *St. Didier*, & l'*Iliade* de *Lamotte*; tant il est vrai qu'en matiere de Poëme Epique, tout dépend de l'exécution! Ce n'est pas assez d'inventer, de disposer, il faut encore savoir exprimer d'une maniere intéressante; talent sans lequel les disgraces sont toujours assurées.

PUISIEUX, (*Philippe-Florant* DE) Avocat au Parlement de Paris, né à Meaux en 1713, mort à Paris en 1772.

Une vingtaine d'Ouvrages traduits de l'Anglois n'ont pas été capables de lui faire une réputation. Peut-être a-t-il mal choisi ses Originaux?

naux ? Peut-être ſes Originaux ont-ils trouvé un mauvais Traducteur ?

PUISIEUX, (*Madelaine* DARSANT DE) femme du précédent, née à Paris, n'a pas traduit comme ſon mari, mais n'a pas eu auſſi le bonheur de faire des Ouvrages qu'on puiſſe traduire. Ils conſiſtent pour la plupart dans des Romans dont le défaut principal eſt d'inſpirer un ennui qu'on ne va pas ordinairement chercher dans ces ſortes d'Ecrits ; auſſi ne lit-on plus les ſiens. Celui qui eſt intitulé, *Zamor & Almanzine*, ou *l'Inutilité de l'eſprit & du bon ſens*, prouve tout au plus que l'Auteur manque de ces deux qualités, dont la premiere eſt pourtant indiſpenſable, quand on veut amuſer & inſtruire, & dont la ſeconde doit empêcher d'écrire, quand on ne ſait être agréable ni inſtructif. Prétendre égayer un Lecteur, en faiſant dire par un Sultan à ſon premier Miniſtre : *Taiſez-vous, Viſir, vous raiſonnez comme un Abbé*, & en faiſant répondre au Viſir : *Votre Hauteſſe me fait trop d'honneur* ; peindre une Reine, en lui donnant des *yeux qui ne finiſſoient pas*, des yeux *chargés de tendreſſe*, des *éternels bras dont elle ne ſavoit que faire* ; ajouter à cela des gentilleſſes que la plume d'une femme ne devroit jamais laiſſer échapper ; c'eſt manquer tout-à-la-fois au coſtume, à la Langue & à la décence.

Madame de *Puiſieux* a compoſé un Livre de *Caracteres*, où M. *Paliſſot* prétend qu'elle n'eût

pas dû oublier celui de *la Femme Bel-Esprit.* Nous ajoutons qu'elle a fait encore un Livre de *Conseils*, où celui de se guérir de la démangeaison d'écrire auroit pu trouver place.

PUY, (*Pierre* DU) Conseiller au Parlement & Garde de la Bibliothéque du Roi, né à Paris en 1578, mort en 1651.

Ses travaux & ses recherches sur l'Histoire de France en ont épargné à ceux qui ont écrit notre Histoire. Les Savans estiment encore son *Traité de la Loi Salique*, celui *des Régences & Majorités des Rois de France*, & son *Histoire des Templiers.*

Cet Auteur se rendit utile à l'Etat par ses grandes connoissances, & se signala dans l'emploi de Garde de la Bibliothéque du Roi, par l'intérêt qu'il prenoit aux Gens de Lettres, auxquels il se faisoit un plaisir de communiquer les Livres & les Manuscrits dont ils avoient besoin. Cet éloge est également dû à M. *Capperonnier*, qui remplit aujourd'hui cette même Charge, qu'on ne donne qu'à des personnes d'un vrai mérite.

Q.

QUERLON, (*Anne-Marie* MEUSNIER DE) né à Nantes en 17....

Il a cultivé les Arts, l'Erudition, les Lettres, & l'on peut ajouter que ce n'est pas sans succès : dans chacune des parties où il s'est exer-

cé, il s'est montré plein de sagacité, de discernement & de goût. On a de lui des Romans moins fades & moins ennuyeux que la plupart de nos Productions en ce genre, presque toujours enfantées par l'oisiveté ou la fureur de moraliser. Il a fait également paroître de l'esprit & de la légereté dans quelques Ecrits polémiques, traités selon les regles d'une critique aussi juste que saine. Ses Traductions sont fidelles & élégantes, surtout celle du Poëme de la *Peinture*, par M. l'Abbé de *Marsy*, dans laquelle il a saisi & très-bien rendu l'esprit de l'Original. Dans ses Notes sur *Lucrece* & sur *Phedre*, il a eu l'art de tirer habilement parti de ses recherches ou de celles des autres, & de les dégager du ton de pédantisme qui accompagne ordinairement les Commentaires. Enfin, après avoir travaillé à différens Journaux, il a rédigé, pendant plusieurs années, celui qui a pour titre : *Annonces & Affiches de Province*, dont la rédaction est aujourd'hui confiée à M. l'Abbé de *Fontenai*. Cette Feuille périodique est très-répandue. Malgré sa briéveté, elle a le mérite d'offrir des analyses exactes & très-capables de donner une idée des Ouvrages qu'on y annonce. Quelquefois l'Auteur en fait sentir les beautés & les défauts ; mais ce n'est pas toujours avec cette habile précision qu'on admiroit dans les jugemens de son prédécesseur. Le style de celui-ci est aisé, nombreux, plein de goût, propre enfin à servir de modele ou

de condamnation à certains *Ariſtarques* qui s'érigent en Cenſeurs des Productions d'autrui, ſans s'appercevoir que rien n'eſt d'abord plus digne de cenſure que leurs propres Productions.

QUESNAY, (*François*) premier Médecin ordinaire du Roi, de l'Académie des Sciences, de celle de Londres, de Lyon, &c., né à Merey, près de Montfort-l'Amaury, en 1694, mort à Verſailles en 1774.

N'eût-il fait que la belle Préface du premier volume des Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, ſon nom mériteroit d'être placé à côté de celui de nos habiles Littérateurs. Les perſonnes qui ont lu ſon *Eſſai phyſique ſur l'économie animale*, conçoivent encore une meilleure idée de ſes talens. Dans cet Ouvrage, il ſe montre comme profond Moraliſte & excellent Phyſicien. Ceux qui veulent connoître l'origine des paſſions animales, leurs progrès, leurs développemens, leurs excès & leur contrepoiſon, y trouveront une ſagacité ſinguliere, qui ſatisfait l'eſprit, quoique les idées peut-être n'en ſoient pas toujours de la derniere évidence. Mais ſi M. *Queſnay* a pu ſe tromper quelquefois, perſonne ne paroît plus fait pour atteindre à la vérité, & ſes mépriſes ſont de l'eſpece de celles qui échappent aux lumieres les plus étendues.

Nous ne parlons pas de ſes Ouvrages de Médecine; ils ne ſont point de notre reſſort. Nous ajouterons ſeulement qu'il a compoſé plu-

ſieurs articles de l'Encyclopédie, qui font deſirer qu'on ſe fût toujours adreſſé à des Coopérateurs d'un mérite égal au ſien.

QUESTANT, (*N.*) né en 17... Sa célébrité s'eſt bornée à l'Opéra comique. On ſait que *le Maréchal-Ferrant* & *le Maître en Droit* ont eu quelques ſuccès, foible avantage aux yeux du vrai talent, qui dédaigne de telles Productions, ou qui les éleve au deſſus de leur petite ſphere, quand il ſe mêle de les traiter. Ce qu'il y a d'eſtimable dans les Pieces de M. *Queſtant*, c'eſt que la gaieté s'y montre autant qu'elle peut, & que la Philoſophie n'y paroît jamais.

QUILLET, (*Claude*) né à Chinon en Touraine en 1602, mort à Paris en 1661.

D'abord Médecin, enſuite Abbé, puis Littérateur; il dut à cette derniere qualité une Place de Secrétaire d'Ambaſſade à Rome, ſous le Maréchal d'*Eſtrées*. De retour d'Italie, il compoſa un Poëme Latin, dont le titre ſeul paroîtra ſingulier, autant que les préceptes en ſont chimériques & peu sûrs. Il eſt intitulé, *Callipædia*, c'eſt-à-dire, *l'Art de faire de beaux Garçons*. On ſera moins étonné du titre de l'Ouvrage, que d'apprendre que le Cardinal *Mazarin* voulut bien en accepter la Dédicace. Il donna même une Abbaye à l'Auteur, qui retrancha, dans une ſeconde Edition, les traits ſatyriques inſérés dans la premiere contre ce Miniſtre.

Pour revenir à cette étrange *Callipédie*, on

peut dire que ce sujet bizarre est traité d'une maniere très-agréable. Le plan en est très-bien distribué, la Fable y est employée d'une façon heureuse, les épisodes y sont variés & amenés avec art, la versification en est brillante & facile. Tout ce qu'on peut blâmer dans ce Poëme, ce sont des Peintures trop libres, que le sujet amenoit de lui-même, une crédulité absurde sur l'influence des Astres, & quelques incorrections de style que la gêne du metre semble avoir occasionnées. A ces défauts près, qui ne sont pas excusables, on reconnoît dans ce Poëme quelques empreintes du goût de *Virgile*, & de la maniere de *Lucrece*. Le début est à-peu-près semblable à celui des Géorgiques; l'imitation de ce début est même trop servile. Il est permis, sans doute, de se nourrir du génie des Anciens; mais il faut faire en sorte de pouvoir dire avec *Lafontaine*,

Mon imitation n'est point un esclavage.

QUINAULT, (*Philippe*) Auditeur en la Chambre des Comptes, de l'Académie Françoise, né à Paris en 1635, mort en 1688.

Si ses talens poëtiques ne peuvent être comparés à ceux des *Corneilles*, des *Racines*, des *Moliere*, des *Lafontaine*, des *Boileau*, *&c.* Il peut du moins être regardé comme le Créateur des Tragédies lyriques, parmi nous, & comme le meilleur modele de ce genre de Poësie. Personne ne lui avoit servi de guide, & personne ne l'a égalé depuis. Nous eussions pu,

il eſt vrai, nous paſſer de cette ſorte de Drames qui offrent tout aux ſens & preſque rien à l'eſprit & à la raiſon ; mais, la difficulté d'y réuſſir n'en ſuppoſe pas moins de génie, quand l'Auteur y a excellé ſans aucun ſecours. Auſſi nous ne craignons pas de donner à *Quinault* une place parmi les Poëtes qui ont illuſtré le Siecle de *Louis XIV*.

Son talent principal a été de combiner ſes Pieces de telle ſorte, que la fable du Poëme, la diſpoſition des Scenes, l'intérêt des Perſonnages, l'appareil du Spectacle, ſe développent ſans effort & ſans aucune eſpece de confuſion. Le merveilleux y produit ſurtout un effet qui étonne & flatte l'imagination, ſans la contraindre & la fatiguer, parce que le Poëte a ſu le tirer du fonds du ſujet, & en faire uſage avec diſcernement & ſobriété.

On a reproché à ſa verſification trop de molleſſe, ſans faire attention qu'une verſification ſerrée & énergique auroit été déplacée dans des Drames, dont les ſentimens tendres & efféminés ſont le charme principal. Il eſt donc plus coupable, à cet égard, aux yeux de la Morale, qu'aux yeux de la Poëſie. D'ailleurs, il ſavoit s'élever, quand les circonſtances & les caracteres exigeoient plus de force & d'élévation. Le Couplet de l'Opéra de *Proſerpine*, qui commence par ces mots :

Les ſuperbes Géans armés contre les Dieux,
Ne nous donnent plus d'épouvante, &c.

n'est certainement pas foible, non plus que cet autre dans la bouche de *Médée.*

Sortez, ombres, sortez de la nuit éternelle,
Voyez le jour pour le troubler;
Que l'affreux désespoir, que la rage cruelle,
Prennent soin de vous rassembler:
Avancez, malheureux coupables,
Soyez aujourd'hui déchaînés,
Goûtez l'unique bien des cœurs infortunés,
Ne soyez pas seuls misérables.
Ma Rivale m'expose à des maux effroyables:
Qu'elle ait part aux tourmens qui vous sont destinés!
Non, les enfers impitoyables
Ne pourront inventer des horreurs comparables
Aux tourmens qu'elle m'a donnés.
Goûtons l'unique bien des cœurs infortunés,
Ne soyons pas seuls misérables. *

Nous bornons là nos citations, en assurant qu'il seroit aisé d'en trouver quantité d'autres dans les Opéra de *Roland*, d'*Armide*, de *Persée*, &c.

Un défaut plus réel de *Quinault*, est d'être prosaïque. A force de tendre au naturel, il

* « Ce Couplet vaut mieux peut-être, dit M. de » *Voltaire*, que toute la *Médée* de *Sénequé*, de *Cor-* » *neille* & de *Longepierre*, parce qu'il est fort & natu- » rel, harmonieux & sublime. » Ce jugement fait voir que M. de *Voltaire* n'est pas plus infaillible ni plus juste dans ses éloges que dans ses critiques. Comment peut-on mettre treize Vers, nous ne disons pas au dessus, mais en comparaison de trois Pieces, dont une est restée au Théâtre, où elle fait plaisir, & dont les deux autres annoncent plus de talent pour la Poësie en général que le meilleur Opéra de *Quinault*.

tombe dans une ſimplicité froide ou rampante. Le naturel, il eſt vrai, s'énonce ſans effort, quand l'eſprit & le cœur, qui le produiſent par leur accord, ſont profondément pénétrés; mais il n'exclut ni la nobleſſe, ni l'élévation, ni le choix des expreſſions, ni la fineſſe, ni l'élégance des tours. Tout dépend des vrais talens qui le produiſent, & de l'art qui ſait l'embellir. Le morceau que nous venons de citer, n'en ſeroit que plus frappant, s'il étoit auſſi animé par la Poëſie, qu'il l'eſt par la paſſion.

Quinault s'eſt auſſi exercé dans la Tragédie & dans la Comédie : c'eſt même par-là qu'il avoit commencé d'eſſayer ſes talens; mais ſes Tragédies ſont foibles, romaneſques; & de toutes ſes Comédies, on n'eſtime guere que la *Mere coquette*, qui effectivement eſt une bonne Piece d'intrigue, & une des plus anciennes qui ſoient ſur le Théâtre.

Au reſte, les détracteurs de *Boileau* lui ſont un crime des traits qu'il s'eſt permis contre ce Poëte, comme s'ils pouvoient ignorer que *Boileau* n'avoit en vue (ainſi qu'il eſt aiſé de s'en convaincre par les Notes de ſon Commentateur) que les Tragédies non lyriques de *Quinault*, qui en effet ſont médiocres. Quand il ſeroit vrai que notre *Horace* ſe fût élevé contre ſes Poëmes, pourroit-on diſconvenir qu'il y a dans l'Opéra, comme le remarque très-bien un Ecrivain de nos jours, « un vice radical qui » a ſuffi pour indiſpoſer contre lui les meilleurs » Eſprits, tels que *Boileau*, *Racine*, *Lafontaine*,

» *Rousseau*, *la Bruyere*, &c. Tous ces Grands » Hommes, qui avoient bien acquis le droit » d'être difficiles, ne pouvoient tolérer que » l'on mît au rang des chef-d'œuvres, des Poë» mes ordinairement dépourvus de vraisem» blance, libres des trois unités, & dans les» quels presque toutes les regles de l'art sont » nécessairement violées. Ce spectacle si pom» peux, si varié, ne présentoit souvent à leurs » yeux qu'un magnifique ennui. Et véritable» ment, sans être taxé de trop de rigueur, on » peut dire, de l'aveu du goût, que le meilleur » des Opéra ne sera jamais un excellent Ou» vrage. Nous croyons cependant que ce spec» tacle est convenable pour de grandes fêtes, » & qu'il est même susceptible de beautés par» ticulieres dont aucun Ecrivain n'a mieux » senti que *Quinault* toutes les especes diffé» rentes; mais, nous le répétons, il ne faut » pas s'étonner que *Boileau*, si exact, si sé» vere dans ses Productions, & qu'une étude » continuelle des Anciens avoit accoutumé à » leur caractere de beautés mâles & nerveuses, » ne pût se familiariser avec une poësie pres» que toujours dénuée d'images & de méta» phores hardies. D'après cette maniere austere » de penser, que lui donnoit le sentiment de » sa propre force, il avoit de la peine à regar» der *Quinault* comme un grand Poëte, & en » cela il étoit conséquent. » * D'ailleurs, *Boi-*

* *La Dunciade*, *Poëme*, *tom.* 2.

leau, nous le répétons, n'avoit en vue que les Tragédies de *Quinault*, & rendoit justice à ses autres Ouvrages, comme il s'en explique lui-même dans une de ses Préfaces. « En attaquant » (dit-il) dans mes Satyres les défauts de » quantité d'Écrivains de notre siecle, je n'ai » pas prétendu pour cela ôter à ces Ecrivains » le mérite qu'ils peuvent avoir d'ailleurs. Je » n'ai pas prétendu, dis-je, par exemple, » qu'il n'y eût point d'esprit ni d'agrément » dans les Ouvrages de M. *Quinault*, quoique » si éloignés de la perfection... J'ajouterai mê- » me que, dans le tems où j'écrivois contre » lui, nous étions tous deux fort jeunes, & » qu'il n'avoit pas fait alors beaucoup d'Ou- » vrages qui lui ont acquis, dans la suite une » juste réputation. » *

Observons, en finissant cet article, que *Quinault* ne fut pas moins estimable par ses mœurs que par ses talens. Dans l'âge des passions, & favorablement accueilli du Parterre, ce Poëte eut le courage de penser que le talent d'amuser ne dispensoit point de celui d'être utile; que les Muses pouvoient délasser, mais non occuper l'homme sociable, & que, si son penchant l'entraînoit à faire des Vers, sa probité lui ordonnoit d'avoir un état. Quelle leçon,

* *Préface des Œuvres de Boileau*, éditions de 1637 & de 1694.

s'écrie à ce ſujet un de ſes Panégyriſtes, * pour nos jeunes Métromanes, qui la plupart *prennent pour génie une vaine ardeur de rimer*, s'imaginent follement remplir par-là le poſte que leur marqua la Nature dans la grande Société! *Quinault*, dont on a quinze ou ſeize tant Tragédies que Comédies, & treize Opéra, continua juſqu'à ſa mort, avec une régularité ſcrupuleuſe & un courage inouï, les fonctions monotones de ſa Charge d'Auditeur des Comptes, comme s'il n'eût jamais connu d'occupation plus intéreſſante pour ſon eſprit & pour ſon cœur; effet admirable & cependant naturel de cet amour du devoir, la baſe de toute ſociété, l'idole de nos bons aïeux, & qui, pour le malheur de notre âge, a éteint dans preſque tous les cœurs l'eſprit de ſyſteme & d'égoïſme, digne fruit des triſtes lumieres de la moderne Philoſophie.

* M. l'Abbé *Genay*, Avocat en Parlement, Littérateur eſtimable à qui nous aurions conſacré avec plaiſir un article dans cet Ouvrage, ſi ſa modeſtie ne l'avoit empêché juſqu'à préſent de livrer au grand jour de l'impreſſion pluſieurs excellens morceaux de Littérature, qui ne ſont connus que de ſes amis. Il a prononcé l'*Eloge de Quinault*, le premier Juillet de cette année, après la réception du Docteur *Franklin*, dans une Société de Gens de Lettres, connue ſous le nom de *Loge des Neuf Sœurs*, qui s'aſſemble tous les ans pour célébrer un des Grands Hommes qui ont honoré la France par leurs talens.

Fin du Tome troiſieme.

LISTE DES ÉCRIVAINS

Dont on a parlé dans ce Volume.

On a marqué d'une * ceux qu'on a cru vivans.

L

MEZÉRIAC.

N

O

P

Fin de la Table du troisieme Volume.

